Les Grands Évêques de l'Église de France au XIXe siècle.

EN PRÉPARATION.

TROISIÈME SÉRIE.

Le cardinal VILLECOURT, ancien Évêque de la Rochelle. — Le cardinal REGNIER, Archevêque de Cambrai. — Le cardinal GOUSSET, Archevêque de Reims. — Le cardinal DE BONALD, Archevêque de Lyon. — Mgr AFFRE, Archevêque de Paris. — Mgr DUPONT DES LOGES, Évêque de Metz.

Les Grands Evêques de l'Eglise de France

AU XIXe SIÈCLE.

Par MGR RICARD, Prélat de la Maison de Sa Sainteté,
Professeur honoraire des Facultés d'Aix et de Marseille.

Deuxième Série.

Le cardinal MATHIEU. — Le cardinal DE BONNECHOSE. — Mgr DE MAZENOD. — Mgr BERTEAUD. — Mgr DUPANLOUP. — Mgr BESSON. — Mgr PARISIS.

Société de Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER & Cie,
Imprimeurs des Facultés Catholiques de Lille.
LILLE.



Le cardinal MATHIEU.

Le cardinal Mathieu,
ancien évêque de Langres, archevêque de Besançon. (1796-1875.)

I. — Débuts dans la vie.

Il naquit à Paris le 20 janvier 1796 et reçut, avec le baptême, les noms de Jacques-Marie-Adrien, auxquels, le jour de son sacre, il ajouta celui de Césaire, sous lequel il est le plus connu.

L'enfant était le dernier d'une lignée qui devait faire grand honneur à l'éducation du foyer familial. Six tantes, vouées au célibat par dévouement, y aidèrent madame Mathieu. Le futur cardinal les avait en vénération.

« Mes six tantes, » dit-il, « étaient demeurées demoiselles et vivaient ensemble. C'était chez elles que je descendais à Paris et j'ai conservé leur appartement. L'aînée, qu'on appelait Mariette, et qui était la tête de la maison, est morte en 1859, à l'âge de quatre-vingt-treize ans. La seconde, Françoise, et de son petit nom *Toutou*, est morte la dernière, deux mois après Mariette, à quatre-vingt-sept ans, c'était l'esprit de la famille. La troisième, Louise, bonne par excellence, a vécu quatre-vingts ans, je l'ai perdue en 1847. La quatrième, Madon, très belle et très grande personne, cuisinière renommée, surveillait tout dans le ménage ; elle précéda Louise d'un an dans la tombe. Fanchette était la cinquième, c'était une fille de beaucoup de vivacité et d'agrément ; elle mourut en 1837, avant toutes les autres. Sibille était la dernière, on l'appelait la sainte de la maison. Ame belle et pure, et qui semblait n'avoir pas péché en Adam. Sa vie était toute de dévouement, de sacrifices et d'abnégation. Elle s'était d'abord consacrée à mon grand-père, l'ayant soigné jusqu'à sa mort avec un

courage sans pareil. Il mourut en 1825, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, mais il y avait vingt-cinq ans qu'il était travaillé par des insomnies, et cette infirmité le rendait difficile et volontaire. Ma tante Sibille le veillait, le promenait et passait auprès de lui toutes ses nuits blanches. Après mon grand-père, elle reporta tous ses soins sur mes autres tantes et ne cessa de leur être agréable à force de vertu et d'oubli de soi-même.

« Je dois une mention particulière à ma tante Françoise. Son souvenir nous est resté très cher ; c'était elle qui tenait la plume et qui gouvernait toute la maison au dedans et au dehors. Esprit ferme et brillant, grande âme, cœur d'or, avec des manières d'une exquise politesse et d'une affectueuse charité. Sa conversation était extrêmement agréable, et Mgr Garibaldi, nonce du Saint-Siège, qui était reçu par elle quand je n'étais pas à Paris, prenait un plaisir infini à s'entretenir avec elle. »

Mgr Besson, qui a écrit la *Vie du Cardinal Mathieu* avec le talent qu'on sait et le cœur d'un fils, s'est complu, au début de son livre, à peindre l'appartement des demoiselles Montalan, rue du Cloître-Notre-Dame, nº 8, à Paris. Après leur mort, il demeura l'appartement du cardinal Mathieu. « Il n'y planta pas un clou, il n'y dérangea pas une chaise, et vécut jusqu'à la fin dans les vieux meubles et les vieilles tapisseries qui dataient du commencement de ce siècle. Dans le salon éclairé par deux fenêtres, presque en face de la porte latérale de Notre-Dame, quatre fauteuils et six chaises style Louis XVI, garnis d'une soie brochée qui avait servi en 1782 à la robe de noce de madame Mathieu. Sur la cheminée une glace avec ses guirlandes empesées, dessinées sur un encadrement plat en bois peint ; une pendule représentant la muse de l'astronomie. Sur les murailles, des gravures représentant les membres de la famille royale, depuis Louis XVIII jusqu'à la duchesse de Berry coiffée d'une toque à plume. Le cabinet, où le cardinal a reçu tant de grands personnages, n'avait guère d'autre meuble qu'un vieux fauteuil garni de maroquin vert, six chaises en bois recouvertes de drap bleu, une table à écrire et une commode en acajou. Ajoutez-y quelques

paysages et gravures représentant un port de mer, cadeaux et souvenirs du capitaine de vaisseau Montalan, un portrait de Mgr de Quélen, une Vierge et un Crucifix. On voyait encore dans quelque coin une lampe enfumée, une chiffonnière et deux ou trois écrans dont la tablette avait porté sans doute la laine et la soie de ces humbles demoiselles Montalan, qui avaient appris elles-mêmes leur métier (brodeuses sur plumetis): voilà tout le mobilier d'un prince de l'Église. Les rideaux des fenêtres avaient, comme tout le reste,un air passé de mode. Mais on sentait que la vertu et le travail avaient habité cette demeure, et il y restait comme une empreinte qui charmait le cœur en fixant le regard. »

Madame Mathieu, la mère, était comme la femme forte de l'Évangile. Peu expansive d'ailleurs, son fils en a tracé le portrait suivant :

« Notre bonne mère était fort sobre de manifestations. Elle nous embrassait peu,et nous ne la caressions presque jamais. Mes conversations avec ma sœur étaient fort courtes.Nos souhaits de bonne année se bornaient en un mot de soumission à la volonté de Dieu pour tous les événements que l'année nous amènerait. Quoique mes pensées et celles de ma sœur fussent presque toujours les mêmes, nous nous les communiquions peu. Notre affection s'établissait plutôt par une certaine conformité silencieuse à la volonté de Dieu. Telle a été pendant trente ans la vie que j'ai menée avec ma sœur, et avec notre bonne mère pendant trente autres années. Mais alors nous étions dans les circonstances de la vie les plus perplexes. Ma mère en prenait sur elle la charge tout entière, pour ne pas m'affliger, mais elle se communiquait davantage à ma sœur, qui ne la quittait pas. Pour moi, j'étais à mes études. Je voyais, je sentais la gêne de la famille, et cette gêne m'était adoucie à force de soins et d'affections. »

Le père prenait beaucoup de peine pour développer, à côté des bons sentiments de la vertu, la culture intellectuelle de ses enfants. On parlait latin à table, ainsi que le raconta un jour son fils, qui se distingua toujours par une étonnante facilité à s'exprimer dans cette langue.

« C'est mon père,» dit-il à quelqu'un qui s'en étonnait, « qui

a été mon premier maître, et, après qu'on m'en eut donné un autre, il continua à prendre un vif intérêt à mes études. Ma mère, mon frère, ma sœur, chacun parlait latin. Il y avait même certaines heures de la journée où celui qui disait un mot de français, était passible d'une amende. J'étais le plus jeune, mais en fait de latin je n'étais pas celui qui réussissait le plus mal. Un jour que mon père nous avait promis de donner un écu de six francs à celui qui traduirait la 7e églogue de Virgile sans contresens, ce fut votre serviteur qui gagna le prix. »

Les parents s'astreignaient ainsi l'un et l'autre à suivre l'éducation de leurs enfants.

« Ma mère, » racontait plus tard son plus jeune fils, « assistait à toutes nos leçons et ne nous soutenait jamais, quoique nous eussions un maître très dur et qui nous donnait parfois des coups.

« L'élève les méritait souvent par cette pétulance qui, tout enfant, l'avait porté, au passage de Pie VII à Lyon, à s'enhardir jusqu'à vouloir jouer avec la calotte du cardinal Pacca.

« Pas encore, mon petit ami, » dit Pacca en prophétisant, « mais cela viendra un jour. »

La forte et douce influence du milieu où il s'élevait, apparut au moment de sa première communion. Il faut l'entendre lui-même sur cet épisode si grave de son éducation morale et religieuse.

« Le plus grand événement de ma vie, » dit-il, « où ma sœur eut une part immense, se rattache à ma première communion. Nous étions en 1809, et j'avais treize ans. Quelques années auparavant, à l'âge de sept ou huit ans, j'avais commis une faute, grave peut-être, mais que je m'exagérais beaucoup et qui me semblait énorme. Je n'avais jamais eu le courage de la dire en confession ; l'époque de ma première communion approchait, et la force me manquait toujours pour faire ce pénible aveu. J'avais beaucoup prié pour cela ; j'avais fait vœu de ne jamais aller au spectacle si j'avouais ma faute ; et cependant rien ne venait sur mes lèvres. Enfin, la veille du grand jour, n'en pouvant plus, bourrelé de

remords, j'allai trouver ma sœur, qui avait alors vingt ans, et en qui j'avais beaucoup de confiance. Je lui racontai la chose et lui demandai ce qu'il fallait faire. Elle en parla aussitôt à ma mère, qui vint me trouver, me baisa au front et me dit : « Mon enfant, dites bien tout. » Ces paroles me déterminèrent, et je me rendis à l'église pour me confesser. Lorsque mon tour arriva, l'aveu de ma faute éclata avec tant de larmes et de sanglots, que mon confesseur parut fort embarrassé et eut beaucoup de peine à me calmer un peu. Il me donna ensuite l'absolution sans difficulté, ce à quoi je ne m'attendais guère. Mais, dans le moment de l'absolution, je fus saisi d'une telle lumière et d'une joie si indicible, que cinquante-quatre ans n'ont pas pu en effacer le souvenir. C'était comme le paradis dans mon cœur. Cette impression dura dans sa vivacité une huitaine de jours environ. Puis elle diminua insensiblement, mais le sentiment foncier m'en est toujours demeuré, et il m'a rattaché à Dieu pour toute ma vie. Comme après Dieu j'étais redevable de cet inappréciable bienfait à ma mère et à ma sœur, je me trouvai uni à elles par un lien beaucoup plus intime encore que celui de la nature, et je commençai à redoubler envers elles de respect et d'affection. Ce sentiment, qui ne s'est jamais démenti dans tout le cours de leur vie, m'a rendu leur mémoire infiniment chère. Jusqu'à ma première communion, j'avais été exact à mes devoirs religieux, ma mère ne l'eût pas souffert autrement. Mais, à partir de cette époque, j'en fis mon bonheur, et je devins extrêmement assidu à mes prières et à l'église. »

Telle fut, pour l'éducation d'Adrien, la mère qui disait en mourant à ses enfants, devenus hommes et déjà illustres :

« Mes enfants, je n'ai jamais demandé à Dieu pour vous que l'humilité! »

II. — Débuts dans le monde.

« J'ai débuté par être clerc de procureur chez Me Peytrel, avoué à la cour de Paris. Nous étions trois, mais tous les trois plus préoccupés d'autre chose que des dossiers de l'étude. Le

patron, soupçonnant quelque anguille sous roche, imagina d'ouvrir les pupitres de ses trois clercs. Il trouva dans le mien un vaudeville, dans un autre un roman, dans le troisième un sermon. Le lendemain, il nous dit, d'un ton moitié sérieux, moitié railleur : « Messieurs, je doute que vous deveniez « jamais de grands clercs et je ne veux pas contrarier votre « vocation. Mais, tant que vous serez dans mon étude, j'entends « que vous en remplissiez les devoirs. L'automne prochain, « vous irez où vous voudrez : vous, sur les planches; vous, chez « le libraire, et vous, Mathieu, au séminaire. » Me Peytrel avait dit vrai ! Mais, de ses trois clercs, ni le vaudevilliste ni le romancier ne parvinrent à se faire un nom. Mathieu seul fit fortune. C'est aujourd'hui le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon. »

L'anecdote a été racontée dans un journal, du vivant du cardinal, qui en riait, se rappelant les pénibles débuts de sa jeunesse et ses essais dans la basoche avant de suivre l'appel de Dieu.

1814 avait ruiné la famille Mathieu, et le chef mourut l'année suivante. Sur le conseil d'un jurisconsulte de renom, Adrien étudia en droit et fut reçu avocat en 1817. Aussitôt Me Peytrel l'envoya, dans les Landes, en qualité de mandataire du marquis de Montmorency. Les détails de l'affaire n'ont plus d'intérêt maintenant, mais ce qui en a conservé beaucoup ce sont les récits de voyage qu'elle fournit au jeune avocat l'occasion d'écrire à son oncle, le capitaine de vaisseau Montalan :

« Sur l'une des rives de la Midouze, » narre-t-il avec une désinvolture charmante, « s'élève un groupe de maisons divisé en rameaux par des avenues magnifiques, quoique inégales. A l'extrémité d'une de ces rues raboteuses s'élève un château gothique, dont la teinte noire recommande l'antiquité. Mon guide frappe à une porte basse, et, me faisant rapidement glisser sur un pavé luisant, me conduit à une chambre aussi vaste que la grande salle du palais. Un feu pétillant, nourri par deux ou trois gros arbres jetés en travers, me permit d'apercevoir la divinité du lieu, assise devant un écran et maniant la quenouille avec une grâce digne des temps cheva-

leresques. Mlle d'Urgons est douée d'une taille de cinq pieds huit pouces. Elle porte, sur un corps essentiellement maigre, une tête qui fut charmante, ornée de deux beaux yeux qui n'ont d'autre défaut que de lui refuser leur service. Les années ont marqué sur ses traits leur passage soixante-dix fois renouvelé, et si sa main sèche et aride eût tiré pendant la nuit les rideaux du guerrier Odin, il eût tremblé de frayeur.

« Un spectacle aussi ravissant me coupa la parole. Mais l'air de bienveillance de Mlle d'Urgons ayant peu à peu ranimé mes esprits, je lui déclinai, du mieux qu'il me fut possible, les motifs de mon voyage. « Je suis au fait, » s'écria-t-elle, « mais je vais faire appeler mon frère, qui vous parlera de tout « cela mieux que moi. » Nouvelle attente, nouvelle surprise, nouveau tableau !

« Le frère de Mlle d'Urgons entre dans la salle. C'est un évêque d'une figure prévenante, d'un air simple et bon, mais d'une tournure grave et réfléchie. Il m'invite à monter chez lui, me fait asseoir, et, après m'avoir prévenu qu'il était très sourd, il m'explique en gros les affaires de M. de Montmorency.

« Ce sont des recouvrements importants à opérer dans le pays, mais à l'occasion desquels s'élèvent de graves difficultés. Après avoir conféré quelque temps avec Monseigneur, nous convînmes que je resterais à Tartas jusqu'à l'arrivée du marquis. On l'attend revenant de Madrid, où il est allé voir son frère l'ambassadeur de France. Jusque-là je n'eus rien autre chose à faire qu'à bien manger, boire et dormir.

« Je suis hébergé chez Monseigneur, qui est bien la plus forte tête que j'aie jamais entendue raisonner sur les affaires. Il est fort instruit et fort aimable, quoiqu'il ait tous les dehors d'un ours mal léché. Il porte des boucles de fer, des bas de laine, une perruque rousse, une casquette désappointée, un véritable habit de pendu qui montre la corde de toutes parts. Il n'est distingué extérieurement que par sa croix d'or. Mais écoutez-le un moment, examinez sa conduite, vous y trouvez tant de foi et de piété, tant de naturel et d'aplomb, tant d'expérience et si peu d'affectation, que vous le quittez pénétré d'estime et d'admiration pour lui.

« Pendant que je causais avec lui, sa sœur, qui m'avait demandé si je voulais souper, mettait toute la cuisine en mouvement, et me faisait servir un repas où il y avait à manger pour quinze.

« Je suis logé chez un voisin, parce qu'il n'y a pas d'appartement en état de me recevoir. Mais tous les jours arrive, à sept heures et demie précises, une tasse de chocolat d'Espagne, à midi le dîner à trois services, et le souper de même. Tartas est bien l'endroit où l'on mange le mieux, et je ne m'étonne plus que ce soit le pays où l'on engraisse le mieux les oies. »

Le jeune avocat ne prévoyait point les conséquences qu'allait avoir pour lui la rencontre de cet évêque, retiré dans les Landes au retour de l'émigration. Il continue à raconter agréablement son voyage à la rencontre du marquis.

« Vous saurez que M. de Montmorency était attendu à Saint-Sèvres, espèce de colombier perché sur une montagne, à une distance de six lieues. Faire tout ce trajet à cheval, pour un novice en équitation, c'eût été un peu trop fort. Il fallait se loger à moitié route. Je tombe dans un castel ci-devant jeune, aujourd'hui délabré, où je rencontre une dame de province, qui, parée comme une châsse, nous attendait au coin du feu, depuis six bonnes heures au moins. Présenté à cette Diane de Gascogne, je crois de mon devoir de lui tourner un compliment. De politesse en politesse, de prévenances en prévenances, les mots enchanté, charmé, obligé, respect, estime, vénération, reconnaissance, se croisent et s'embrouillent si bien qu'elle ne m'entendait plus et que je ne l'entendais guère, lorsqu'un domestique en grande livrée vint annoncer que l'on est servi. Souper froid, funeste indice de la fraîcheur du lendemain.

« A peine le jour commence à poindre que M. de Montmorency demande les chevaux. Le cœur me saignait ; je m'étais aperçu la veille que je m'asseyais sur des roses mêlées d'épines. Enfin je me résigne et je monte ma rossinante. Déjà nous avions dépassé le vieux château de Carina, quand la pluie redouble de violence et sert de fouet à l'animal. Au lieu de trotter son trot marchand, il se met en gaieté, et, vou-

lant faire le grand seigneur, suit à la piste mes conducteurs, qui fendaient les nues. Je commence à perdre l'équilibre ; mon pied ballotté dans l'étrier, mon cou, mon chapeau, tout est inondé, et cependant je courais toujours sans pouvoir me rétablir sur mon trône. Une lieue s'écoule, et je ne suis rassuré qu'en débarquant à l'hôtel-de-ville.

« Ce n'est que le prélude. Il faut remonter à cheval et venir souper à trois lieues de là, le vent au nez, la pluie battante. Rien de plus aimable que mes hôtes, trop aimables et trop prévenants en vérité. Par égard pour mes mérites, on m'héberge dans une vaste chambre qui avait servi de bibliothèque et où les pommes s'étalaient sur le plancher, comme les livres sur les rayons ; de sorte que la poussière des bouquins mêlée à l'odeur des fruits me prit à la gorge et manqua de m'étouffer.

« Au sortir de cette bibliothèque parfumée, il me faut regagner Tartas par des chemins affreux. A peine hors de la porte, les ondées recommencent, le vent emporte mon manteau, l'eau coule sur la selle, dans mes bottes, dans mes poches, dans mes manches. Un fouet garni d'une peau verte déteignait dans ma main et formait le long de mon bras un ruisseau de teinturier. Enfin j'arrive à Tartas dans un si piteux état, que le bon évêque ne put s'empêcher de crier en me voyant : « Pauvre ami ! quel noviciat ! » Je ne lui répondis qu'en secouant ma chevelure, et Monseigneur fut aspergé comme si on lui eût séché une salade au nez. Satisfait de cette preuve de modestie, il me conduisit dans sa chambre, auprès d'un bon feu, et me fit changer à la fois de costume et d'humeur, de sorte que toute cette triste histoire a fini fort gaiement. »

A côté du noviciat de cavalier et de trotteur, Adrien faisait celui de diplomate.

« Je fais en outre ici un cours bien précieux ; c'est un cours de prudence approfondie. J'ai tant de ménagements à garder, de précautions à prendre pour prévenir les froissements et tenir la balance droite, que mon esprit se porte naturellement à réfléchir, à peser, à prévoir. Jusqu'ici j'ai assez bien conduit ma petite barque, et voici le plan que j'ai adopté dans mes

rapports journaliers avec les personnes qui pensent autrement que moi. La différence est si sensible, que, si on se heurtait l'un contre l'autre, on se casserait le cou. Mais j'ai remarqué que, dans toutes les opinions des hommes, à moins qu'ils ne soient fous, il y a toujours quelque chose de juste sur lequel ils s'efforcent d'appuyer leur système. Si le principe est faux, la conduite est quelquefois loyale et sincère. Ou bien ils tirent d'un principe vrai une fausse conséquence. Or, tout homme a dans l'esprit un sentiment inné de la justice. Lorsque tout son système est attaqué, et que l'adversaire enveloppe tout dans une même malédiction, l'idée qu'une pensée juste ne trouve pas plus de faveur que les autres, l'irrite et lui fait prendre en haine le contradicteur.... »

Le jeune avocat développe ingénieusement cette donnée de sa jeune expérience. Puis, comme jadis saint Alphonse de Liguori, il en arrive à motiver son horreur instinctive et sa croissante aversion pour la chicane. L'évêque reçut ses confidences :

« Dieu, » lui dit un jour le prélat, « vous retient au-delà de votre attente. Profitez de cette grâce pour juger le peu qu'est la vie et pour choisir une carrière qui vous assure, en ce monde et en l'autre, plus de bonheur que vous n'en voyez parmi les hommes. »

Un autre jour, il alla plus loin :

« Ma carrière ecclésiastique a été fort troublée, » dit-il au jeune indécis. « Eh bien! je ne voudrais pas en avoir choisi une autre. »

Puis, montrant sa croix pectorale :

« Voilà, » conclut-il, « mon refuge et mon espérance. »

III. — Débuts dans la cléricature.

Le premier jour de l'an 1819, Adrien Mathieu entra au séminaire de Saint-Sulpice, à Issy.

« Il était notre modèle pour la vertu et notre maître pour la science ! »

Tel est le témoignage que lui ont rendu les séminaristes ses contemporains, et quels contemporains !...

« Nous étions *ex omni lingua et natione*,» raconte l'un d'eux. « Il y avait des Flamands, des Normands, des Lyonnais ; il y avait un Parisien, un Champenois, un Alsacien. Ce dernier venait des gardes du corps ; les autres, de l'école de droit, de l'école de médecine, des bureaux de quelques administrations. Il y en avait un qui travaillait dans l'atelier d'un grand peintre de ce temps-là, ayant conservé la piété malgré la corruption affreuse dans laquelle il était du matin au soir. Tous entrèrent en peu de temps au séminaire, à l'exception d'un seul, demeuré très bon chrétien, et tous ont persévéré dans leur vocation. »

Il y avait là, entr'autres condisciples, l'abbé Dupanloup, l'abbé Regnault, l'abbé de Hercé, l'abbé de Jerphanion, l'abbé Rousselet, l'abbé Olivier, l'abbé Le Courtier, l'abbé Couturier, l'abbé de Villefort, l'abbé de Courson, autant de noms qui ont marqué dans l'épiscopat du XIX[e] siècle, la Compagnie de JÉSUS, celle de Saint-Sulpice, etc.

Les maîtres se nommaient Gosselin, Affre, Duclaux, Garnier, Hamon, Carrière.

Mais surtout, l'abbé Mathieu, à Saint-Sulpice, se lia d'une étroite amitié avec le duc abbé de Rohan, qui l'emmenait, aux vacances, dans son château de la Roche-Guyon, d'où le pieux ami du gentilhomme écrivait à sa mère :

« Je parie, ma chère maman, que vous voulez savoir quelle vie je mène par ici. Je puis vous répondre hardiment : une vie de château, et c'est tout dire pour vous faire comprendre qu'elle ne laisse pas d'avoir ses petits ennuis. Le plus désolant, c'est le temps qu'il faut perdre à table et en conversation avec les allants et les venants, qui se succèdent sans nous laisser un jour de repos.

« Ne croyez pas pour cela qu'à part le déplaisir d'être éloigné de vous pendant les vacances, je me trouve mal. Il est impossible d'être plus aimable et plus prévenant que ne l'est M. le duc de Rohan. Je sais d'ailleurs parfaitement qu'il faut se faire à tout, et que la charité et la mortification intérieure ne peuvent qu'y gagner tous les jours, dût-on passer son temps à contre-cœur les pieds sous la table ou assis dans un des feuteuils du salon. Je suis donc bien résolu à ne pas

blesser la moindre convenance, dussé-je m'avaler la langue jusqu'à la racine.

« D'un autre côté, j'apprends encore un peu à apprécier les désagréments de la vie de la cour et du grand monde, car, à part les déréglements et les mauvaises mœurs, que M. le duc a sévèrement bannis, comme vous le pensez bien, c'est la vie d'une cour que nous menons ici. Ah ! que l'on est heureux d'être éloigné de tous ces honneurs ! Comme on est plus tranquille et plus à son aise ! Une position obscure, quoique gênée, est vraiment cent fois préférable.

« De toute cette morale, ne concluez pas que je sois triste. Je suis, au contraire, gai comme un pinson, tâchant de bien m'égayer et de profiter de tout pour mon instruction. »

Ordonné prêtre le 20 juin 1822, l'abbé Mathieu devait continuer, avec l'abbé de Rohan, d'intimes échanges, jusqu'à ce que la Providence l'appelât à lui succéder sur le siège archiépiscopal que celui-ci occupera avec tant de distinction et de traverses pendant quatre ans.

Cependant Mgr de Châtelier, qui venait d'être nommé évêque d'Evreux, s'adressa à Saint-Sulpice pour qu'on lui désignât un jeune prêtre, intelligent et actif, pour l'accompagner dans son diocèse. On lui donna l'abbé Mathieu, que le nouvel évêque nomma aussitôt chanoine, vicaire-général honoraire et supérieur du grand séminaire. C'est de cette résidence qu'il écrivait, en décembre 1822, à l'un de ses anciens camarades de l'école de droit :

« Si tu veux savoir ce que je fais ici : à peu près comme à Poyanne, un peu de tout, et rien de bien. Pour le logement, je suis au séminaire, parfaitement et même trop bien ; pour les fonctions, je suis chanoine, quelquefois prédicateur, ordinairement professeur de morale ; mais quel cours je fais à mon pauvre monde ! Si nos anciens ressuscitaient, d'un coup de bonnet ils m'étendraient sur le carreau sans espoir de me relever. De plus, je confesse dans la maison ceux qui veulent s'adresser à moi, et je suis aussi chargé en partie des communautés de la ville. C'est la grande disette d'ouvriers qui force d'accumuler tant de choses sur quelques têtes. Il ne faut pas se plaindre du travail ; on devait s'y attendre sur cette parole de l'Imitation : *Sacerdos factus es : non alleviasti*

onus tuum, sed arctiori jam alligatus es vinculo disciplinæ. Mais on peut et on doit s'affliger de n'apporter à tout cela que des forces peu en harmonie avec la grandeur de l'œuvre et les besoins des âmes.

« Si je pouvais réussir à me rendre utile dans notre séminaire et à donner à nos jeunes gens une partie des exemples et des leçons que j'ai reçus dans une maison dont je n'oublierai jamais la régularité et la douceur, je rendrai certainement service à ce diocèse ; mais, hélas ! je m'aperçois bien qu'on commence à geler quand le soleil disparaît, et souvent je me cherche sans pouvoir me trouver, tant mon pauvre esprit et mon pauvre cœur sont prompts à s'échapper. Si je savais, je me recommanderais bien à tes prières : et pourquoi pas ? *Nemo præsumitur malus nisi probetur.* Après t'avoir collé cet axiome de droit sur la bouche, j'y applique une bonne embrassade. »

Le jeune grand-vicaire payait l'apprentissage et acquérait de l'expérience, en se laisant quelquefois trop entraîner par son zèle, comme ce jour où il voulut déloger le sous-préfet de Pont-Audemer, pour installer un petit séminaire à la sous-préfecture. La femme du fonctionnaire se plaignit vivement, et l'évêque écrit au trop impatient fondateur :

« En demandant à voir les appartements dans les dispositions d'esprit où étaient ces braves gens, vous avez provoqué des représailles d'impolitesse dont l'effet naturel est de les animer davantage contre vous. Tout cela est fâcheux, parce qu'en affaires les formes nuisent souvent au fond. Vous me dites que vous leur témoignerez plus d'égard, en ajoutant : « Ce ne sera pas par politique, car leur crédit n'est pas grand ». Je le sais, il en est ainsi dans la société de Pont-Audemer. Mais la défaveur où ils sont auprès des royalistes devait vous avertir de ce que vous aviez à faire envers eux, tandis qu'elle a fait trouver à ceux qui ne les aiment pas une petite jouissance dans votre conduite, et c'est là ce qui les a piqués davantage. Croyez-moi, convenez loyalement avec eux que vous avez été dans votre tort, et n'oubliez pas qu'en fondant un petit séminaire à Pont-Audemer, il ne faut pas s'aliéner le premier magistrat de l'arrondissement. »

Cet incident et sans doute quelques autres de ce genre

amenèrent, entre le vicaire-général et le prélat, un désir mutuel de se séparer, mais sans jamais cesser de s'estimer mutuellement et de s'aimer avec une tendresse dont leurs lettres témoignent.

Mgr de Quélen le rappela à Paris, le nomma chanoine de Notre-Dame et grand-vicaire honoraire. Le biographe du cardinal Mathieu a tracé de l'archevêque de Paris, sous la direction duquel son héros allait faire son second apprentissage épiscopal, un portrait parfait de ressemblance et d'observation.

« Personne, » dit-il, « n'avait été un instant plus populaire à Paris que Mgr de Quélen. Il avait pris la parole à la Chambre de Paris pour repousser la conversion des rentes, on l'avait acclamé dans son triomphe, et toute la ville avait illuminé à l'occasion du retrait de la loi, provoqué par son discours. Mais trois ans avaient suffi pour réveiller d'injustes défiances et d'odieux soupçons. Quelque étranger qu'il fût à la politique, les journaux de l'opposition s'obstinaient à le signaler comme le conseiller des mesures les plus arbitraires. Son dévouement au roi était celui d'un vrai Breton ; son dévouement à l'Église, plus intraitable encore, était celui d'un grand évêque. Il défendait du même cœur le trône et l'autel, mais il n'ignorait pas que, sur les débris des trônes, des autels peuvent subsister encore, et qu'au-dessus des fragiles appuis que la main des rois prête à la religion, Dieu tient, du plus haut des cieux, la main toujours étendue pour être continuellement à son secours. Esprit élevé et ferme, cœur sensible et bon, d'une incomparable dignité à l'autel, d'une charité inépuisable envers les pauvres, personne ne fut plus égal à lui-même dans la prospérité comme dans la disgrâce. Ni les faveurs des princes ni celles de la multitude ne lui avaient fait oublier ce qu'il devait à l'Église et à son siège. Méconnu, calomnié, poursuivi, devenu un instant comme un objet d'horreur pour un peuple égaré, resté jusqu'à la fin de sa vie en butte aux préventions de la cour et aux persécutions de la presse, l'ingratitude ne l'a point aigri ni même déconcerté. Mgr de Quélen demeura le modèle des prélats dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. »

L'abbé Mathieu se montra digne d'un tel maître, et on n'a

pas oublié l'héroïque courage avec lequel il alla s'offrir, en 1830, pour servir d'otage et se constituer prisonnier à la place de l'archevêque.

Son zèle, son activité, son intelligent esprit d'initiative, lui firent attribuer la succession de Mgr Gallard dans la cure de la Madeleine, et la reine Marie-Amélie lui confia la direction de sa conscience. Le souvenir des œuvres qu'il put créer, sous la double égide de sa royale pénitente et de l'archevêque qui l'aimait [1], est encore vivant dans la mémoire des paroissiens et des catholiques de Paris, les catéchismes, l'académie de Saint-Hyacinthe, les Bonnes-Études et même les Conférences de Notre-Dame.

Le jeune et intelligent curé était prêt pour l'épiscopat.

IV. — Évêque de Langres.

« Où donc avez-vous envoyé l'abbé Mathieu ?

— A Langres, dans un de ces sièges dont on ne parle pas. »

Cette réponse du directeur des cultes à un ami du nouveau prélat, indique quelques dispositions moins favorables de l'administration à son endroit, et en fait cette nomination fut considérée par quelques-uns comme une disgrâce. Pour lui, en digne élève de Saint-Sulpice, il n'y voulut voir que le côté surnaturel et s'effraya du fardeau. Il s'en ouvre à son frère, le capitaine de frégate.

« Mon bon ami, » lui écrit-il, « les journaux t'auront sans doute appris mes tristes affaires. Je suis nommé évêque de Langres. Tu sens combien cette nomination brise mes affections, change mes habitudes, et quelle charge nouvelle et redoutable elle m'impose. Mais toutes les personnes que j'ai

---

1. Mgr Besson, dans la *Vie du cardinal Mathieu*, où abondent les détails les plus intéressants sur les hommes et les choses du temps, a donné de nombreux témoignages de l'attachement de Mgr de Quélen pour Mgr Mathieu. « Ses adieux, » dit-il, « furent ceux d'un fils à son père et d'un obligé à son bienfaiteur. L'archevêque de Paris voulut lui laisser un gage de son affection et un témoignage durable de l'estime qu'il avait faite de ses services. Il lui offrit une statue en bronze de saint Joseph, et y fit graver l'inscription suivante qui fait un égal honneur au cœur des deux prélats, en consacrant par un souvenir immortel leur amitié réciproque et leurs communs faits d'armes : *Amico fideli, fratri carissimo, fortissimo commilitoni.*

consultées m'ont dit que je ne pouvais refuser en conscience. Les choix épiscopaux faits depuis 1830 ayant été malheureux, si on se retire au moment où le gouvernement s'approche,on le rejette forcément du côté de ceux qui ne méritent ni sa confiance ni celle des fidèles. Monseigneur de Paris a achevé de trancher la question en me déclarant que, quelque pénible que lui fût mon départ, il pouvait m'assurer devant Dieu que mon devoir était d'accepter. Je me suis donc soumis, offrant au Seigneur ce sacrifice, car je quitte un presbytère tranquille pour une situation bien agitée, et un état d'aisance pour un état de gêne, les évêques n'ayant, depuis les derniers retranchements de la Chambre, plus que de quoi vivre fort péniblement. »

Le marin avait des sentiments dignes de l'homme d'Église. Il était l'aîné, il en profita pour faire entendre la voix un peu austère du devoir :

« Les motifs que tu me donnes de ton acceptation, » lui répondit-il, « sont remplis de justesse. Il y a des circonstances où il faut faire un généreux sacrifice de sa tranquillité, de son bien-être, lorsqu'un intérêt général le commande. Dans les différentes positions où tu t'es trouvé, tu as vu quelle prudence, quelle circonspection il fallait apporter dans toutes les relations du monde; tu as pu juger mieux qu'un autre là où était le mal, le remède le plus efficace pour y parer; tu as acquis la conviction que l'aigreur et une rigidité hors de raison avaient des résultats déplorables, et que des remontrances douces, persuasives, appuyées par l'exemple d'une conduite irréprochable, ramenaient les esprits, faisaient taire les méchants et donnaient le plus brillant éclat aux saintes vérités de la religion. C'est à force de vertus qu'il faut sortir victorieux de la lutte dans laquelle nous sommes engagés, et je me repose sans inquiétude et sans crainte sur tout ce que te dira ton cœur pour parvenir à ce but. Souviens-toi qu'il y a du bien à faire, des malheureux à secourir, et que les bras d'un évêque sont ouverts à toutes les infortunes. Ce sont là ces grands principes de piété dont tu es pénétré, dont tu m'as parlé tant de fois, et qui te donneront des consolations dignes d'envie. »

Le commandant, en station à Lisbonne à ce moment, faisait

ensuite un filial retour sur sa mère, ne songeant nullement à l'honneur qui résultait pour eux tous de l'élévation de l'abbé, pour n'en voir que les côtés pénibles.

« Je conçois, » dit-il en terminant, « combien notre bonne mère, si modeste, si aimante, doit être peinée d'une élévation peu d'accord avec ses goûts simples, et surtout qui l'éloigne de mes pauvres tantes. Il est bien pénible à son âge de se déplacer, de se dépayser, de quitter de vieux amis, de faire de nouvelles connaissances. Tout cela est cruel, mais j'aime à croire que peu à peu elle s'y habituera. Sa résignation a toujours été admirable, et dans cette circonstance-ci son courage ne l'abandonnera pas. »

Le sacre eut lieu en janvier 1833, dans la chapelle des Carmes. Mgr de Quélen eut, ce jour-là, l'intime et douce consolation de sacrer trois de ses curés, les évêques de Beauvais, de Langres et de Verdun.

A Langres, Mgr Mathieu fut reçu avec une explosion de foi et d'enthousiasme. La garde nationale surtout fit montre d'un zèle qui finit à la longue par fatiguer un peu le prélat, lequel en garda toujours quelque rancune à ce genre de milices. Aussi, quand il apprit, en 1872, qu'elle était supprimée :

« Bon, » s'écria-t-il, « voilà une plaie de moins pour la France, et je n'ai plus que *trois Pater* à dire chaque jour.

— Et quelles sont, » demanda un familier, « les trois autres plaies dont vous demandez au Seigneur de délivrer la nation ?

— Le jury, la liberté de la presse et le suffrage universel.

— Soit pour les deux dernières, mais pourquoi le jury ?

— Parce que les crimes ne peuvent être bien jugés que par ceux qui ont le devoir et l'habitude d'en connaître.

— Mais la garde nationale était bien inoffensive !

— Ah ! que dites-vous ? Vous ne l'avez pas vue, comme moi, demeurer l'arme au bras pendant la démolition de l'archevêché de Paris. Pour moi, après avoir été escorté par elle pendant les tournées de confirmation, je trouve que, quand elle avait cessé d'être nuisible, elle était devenue fort ennuyeuse. La voilà dissoute, que Dieu nous délivre du jury, de la liberté de la presse et du suffrage universel, et la France sera guérie. »

Même encore aujourd'hui, le diocèse de Langres n'a point

oublié tout le bien qu'y opéra le jeune et intelligent évêque, pendant les quelques mois qu'il passa sur ce siège, que, l'année d'après son arrivée, il échangeait contre le siège métropolitain, laissé vacant par la mort du cardinal de Rohan et de son successeur qui ne l'occupa que quelques semaines.

« Mes comptes sont réglés devant Dieu, » put-il dire en toute confiance, après avoir assuré à sa chère église de Langres un si digne successeur en la personne de Mgr Parisis, « le livre de mon administration dans ce diocèse va se fermer, je me présente au milieu de vous comme si j'étais au lit de mort, et que le chapitre vînt, précédé de la croix, m'apporter les derniers sacrements. »

Nul ne lui rendit un hommage plus doux à son cœur que celui-là même qu'il avait choisi pour gouverner à sa place ce beau et fervent diocèse et y continuer les œuvres qu'il avait ébauchées.

« Enfin, » lui écrivait-il le jour même de sa prise de possession, « je suis tout à fait votre successeur ; je vous écris dans le salon où vous avez laissé tant de regrets, et sous l'inspiration d'un portrait qui vous représente tant bien que mal, et que m'ont légué à l'avance les Dames de Saint-Maur. Inutile de dire que vous avez les prémices de ma correspondance épiscopale. Je vous les dois, et cette dette m'est bien chère. »

Mgr Parisis avait été reçu avec un pieux empressement par les anciens diocésains de Mgr Mathieu. La chronique lui en vint par un ami.

« Ayant appris, » ajoute dès lors le prélat, « que l'aimable M. Jouen vous a donné les nouvelles ci-dessus, cette lettre ne partira que par lui. Mais alors elle vous portera une prière. Votre souvenir est si profondément empreint dans le cœur des Langrois, qu'il devient tout à fait nécessaire que vous leur soyez toujours uni par quelque lien extérieur. Hélas! nous ne pouvons vous offrir qu'un titre bien au-dessous du vôtre, mais, si pourtant vous vouliez l'accepter, vous seriez mille fois aimable. Le nom de « chanoine d'honneur » couronne mal celui d'archevêque, mais, s'il pouvait plaire à votre bon cœur, il nous serait bien doux de vous l'offrir. »

V. — Archevêque de Besançon.

C'était un homme fort singulier et en même temps fort habile qui avait le plus contribué à former le clergé franc-comtois. Il s'appelait l'abbé Astier.

M. Astier, comme il est raconté dans la *Vie de M. Busson*, avait plus de cinquante ans, quand il parut pour la première fois dans la chaire de l'académie de Besançon. Son extérieur n'imposait pas, mais il attirait. Tous les yeux de son auditoire se fixèrent sur lui avec l'intérêt qu'inspirent un nouveau maître et un nouvel enseignement. C'était un homme d'un brun foncé et d'une petite taille; son caractère était plein de vivacité et son esprit plein de saillies. Doué d'une mémoire prodigieuse, il parlait le latin aussi bien que le français, et professait, selon la méthode scolastique, la philosophie de l'ancienne Sorbonne. Sa voix était aiguë et pénétrante, sa conversation instructive et variée. Le prêtre en lui dominait tout le reste. D'une foi vive, d'une piété profonde, d'une moralité exemplaire, il mêlait à toutes ces qualités quelques excentricités de caractère qui semblaient les relever encore. Ses distractions sont devenues fort célèbres, mais il ne souffrait guère qu'on l'en avertît. Un jour qu'un chanoine lui fit observer dans une sacristie, qu'il avait déjà mis trois chasubles l'une sur l'autre, et qu'il était inutile d'en ajouter une quatrième :

« Croyez-vous donc, » repartit M. Astier, « que je n'aie, comme vous, autre chose à faire qu'à aboyer le parchemin ? »

Si sa verve railleuse n'épargnait pas assez les chanoines, elle vengeait en toute occasion l'Église et ses dogmes. Fidèle au costume ecclésiastique comme à toutes les règles de son état, il s'entendit reprocher un jour par un de ses collègues, diacre défroqué, d'être vêtu comme un curé de village :

« Monsieur, » dit-il, « apprenez que les curés de village ont plus d'esprit dans leur petit doigt que vous n'en avez dans toute votre personne, et je le sais, car je viens de l'être. »

Dans une voiture publique, où un riche électeur avait engagé une querelle avec lui sur la religion, il allait réduire son

adversaire au silence, quand une dame l'arrêta, en lui disant à l'oreille :

« Prenez garde : monsieur paie pour plus de 1.000 francs d'impôt.

— Et moi, » repartit M. Astier à haute voix, « je vous déclare que, si on imposait l'esprit, il ne paierait pas un centime. »

Ces traits de vivacité spirituelle firent à l'abbé Astier la réputation d'un redoutable jouteur et ne le rendaient que plus cher à ses élèves. Aussi charitable dans ses procédés qu'il était parfois incisif dans ses paroles, il frappait ainsi l'esprit, gagnait le cœur et gravait dans l'âme de ses disciples cette vive et forte empreinte qu'un professeur habile laisse sur tout ce qui l'entend. On se figure difficilement aujourd'hui, avec le discrédit qui a frappé les hautes spéculations, quels étaient l'avide empressement et les préoccupations studieuses des 120 élèves de l'abbé Astier. Ils allaient le chercher à sa demeure, lui faisaient escorte le long des rues, et le ramenaient chez lui, non sans s'arrêter autour d'une borne ou sous une porte cochère, pendant des heures entières, pour prolonger, quelques-uns par malice, la plupart par envie de s'instruire, la leçon que le professeur finissait trop tôt à leur gré.

Mais de l'académie passons au séminaire. 500 jeunes gens s'y pressaient autour des chaires de théologie, et quels jeunes gens !

En regardant leur front avec les lumières que projette sur eux un avenir assez rapproché, on peut distinguer, dans leurs rangs pressés, le prélat éminent qui aura pour mission de répandre, dans la France du XIXe siècle, les vraies doctrines de l'Église Romaine, les saints enseignements de la morale, les solides principes du droit canonique, le savant cardinal Gousset.

A côté de lui, dans l'ombre où il se plaît, un autre prélat, qui exercera aussi sur le clergé français, par la solidité, la profondeur de sa doctrine, une influence salutaire, le non moins docte évêque de Montauban, Mgr Doney. Puis, deux autres évêques, Mgr Mabile, évêque de Versailles, et Mgr Legain, successeur de Mgr Doney à Montauban, dont l'épiscopat sera également béni ; des apôtres, dont l'un, l'abbé Gagelin, recevra en Cochinchine la palme du martyre ; des écrivains distingués,

les abbés Blanc et Receveur, auteurs l'un et l'autre d'ouvrages d'*Histoire ecclésiastique*, d'esprit et de valeur différents ; l'abbé Gaume, qui laissera plus que le souvenir de ses livres; d'autres ecclésiastiques, de vertu et de savoir, qui occuperont les postes les plus importants de la hiérarchie dans la Comté et au dehors, en particulier le célèbre Gerbet.

De brillants concours terminaient l'année scolaire. Quatre prix et huit accessits suffisaient pour animer les meilleurs esprits. Les 450 jeunes gens qui composaient cette grande école pouvaient tous prétendre à ces modestes récompenses ; mais, outre les notes obtenues par les réponses de l'année, on tenait compte, pour déterminer le rang, des décisions données par écrit sur des cas de conscience, et souvent d'une argumentation à laquelle les plus forts prenaient part, sous la direction des maîtres et sous les yeux de tout le séminaire.

Les élèves d'élite, qui composaient cette brillante phalange, loin de se borner aux études imposées par la règle, se réunissaient chaque mercredi en académie et employaient ce jour de congé à lire des dissertations préparées pendant la semaine, sur l'Écriture sainte, sur l'Histoire ecclésiastique et sur le Droit Canon. Les principaux commentaires de la Bible étaient lus, traduits, analysés. Fleury servait de texte aux études historiques ; mais, en résumant chacun des livres de son histoire, on en signalait les points douteux ou incomplets. Enfin, la littérature et les langues avaient leur part dans ces modestes travaux, en sorte que l'imagination, le goût, la mémoire, tout ce qui fait l'homme, s'exerçait et se formait à la fois.

Qu'il était agréable aux maîtres de surprendre, par une visite inattendue, une de ces académies si heureusement composées ! Ils trouvaient dans la même séance M. Gousset et M. Blanc, M. Gerbet et M. Dartois... M. Gousset était un casuiste plus habile, M. Blanc un dialecticien plus serré, M. Dartois un linguiste plus érudit ; mais M. Gerbet avait plus que personne le don de plaire et de charmer.

On comprend ce que dut être, formé à pareille école, le clergé que le nouvel archevêque trouva, en arrivant à Besançon.

C'était vers la fin de novembre 1834. L'accueil fut magnifique, comme en témoigna la feuille officielle du département, malgré ses attaches socialistes :

« A qui voudrait nier que le sentiment religieux se soit conservé au cœur des Bisontins, » s'écriait le rédacteur de *L'Impartial*, « il faut raconter la réception qui a été faite, le 25 novembre dernier, au nouvel archevêque de Besançon, que précédait une juste réputation de lumière, de piété, de simplicité et de zèle évangélique. Lorsqu'à trois heures, le canon et le son de toutes les cloches de la ville annoncèrent que Mgr l'archevêque entrait dans nos murs, toute la population se mit en mouvement pour se transporter sur son passage, et ensuite aux abords de l'église métropolitaine et du palais. De trois heures à quatre heures, le prélat reçut la visite de toutes les autorités militaires,civiles,judiciaires,ainsi que le corps des officiers de ligne, d'artillerie et de la garde nationale. A quatre heures, le clergé vint processionnellement chercher son nouveau chef et le conduire à la cathédrale. Là se trouvaient toutes les autorités environnées d'une foule immense. Là s'est accomplie une des plus belles cérémonies religieuses qu'il soit possible de voir, une sorte de contrat moral et chrétien, passé entre l'évêque et le peuple, qui frappe l'esprit autant que les yeux et qui pénètre le cœur. Le nombre des prêtres assistant leur chef, la richesse des ornements, la magnificence de l'illumination, le charme de la musique, la voix du pasteur qui se faisait entendre pour la première fois dans ce temple où reposent les cendres de ses prédécesseurs et où les siennes doivent reposer un jour, tout concourait à donner à cette cérémonie un caractère de grandeur qui a produit une profonde impression sur les assistants. Il y a deux ans, on accueillait l'archevêque par des cris et des hurlements féroces. Heureuse France ! quels progrès heureux tu as faits depuis ce temps dans les voies de la liberté et de la civilisation ! »

Mgr Mathieu marque rapidement son premier passage dans la Franche-Comté par une foule de fondations qui lui ont survécu et font de l'archidiocèse de Besançon un des plus beaux diocèses de France. Il les poursuivait à travers les luttes, les contradictions et l'épreuve. Rien de tout cela ne lui faisait peur. Pour l'abattre un instant, il fallait le toucher au cœur, comme ce jour du 9 août 1835, où il perdit sa sainte et vaillante mère :

« Nous nous sentons sous la main de Dieu, » écrivait-il

avant cette cruelle séparation, « et nous adorons sa volonté sainte. »

L'aristocratie, qui se souvenait du train princier du duc de Rohan, trouvait mesquine et exagérée la modestie bourgeoise de son successeur. Le conseil général du Doubs lui vota six mille francs pour l'acquisition et l'entretien d'un équipage. Il distribua l'argent aux malheureux, disant qu'il aimait mieux nourrir les pauvres que les chevaux.

D'autres critiques durent lui être plus cuisantes, parce qu'elles venaient du dedans. Il y répondit en nommant curé de la métropole l'abbé Caverot, jeune prêtre de vingt-neuf ans, qui devait mourir, sur le premier siège des Gaules, cardinal-archevêque. Puis, à ceux qui continuaient à se plaindre, il répondait :

« J'aime ma besogne et je m'y attache ; qu'on dise ce que l'on voudra. »

Le doux et saint évêque d'Annecy, Mgr Rey, vint l'aider à conquérir le cœur de ses prêtres, et le souvenir de la retraite qu'il leur prêcha est demeuré impérissable dans le clergé bisontin comme il le demeura dans l'âme des deux prélats, unis dès lors de la plus tendre amitié.

VI. — Sous Louis-Philippe.

« Jamais, » dit un jour le roi à quelqu'un qui lui proposait de donner la succession de Mgr de Quélen à l'archevêque de Besançon, « jamais, M. Mathieu ne sera archevêque de Paris. »

On l'avait en effet desservi, dans l'esprit de Louis-Philippe, en exploitant contre lui jusqu'à la discrétion avec laquelle le prélat espaçait ses visites au château.

« Je ne me plains pas, » dit-il au Nonce, « qu'on ne vienne pas me voir, mais je le remarque. »

Le Nonce crut devoir en informer Mgr Mathieu, qui lui répondit :

« S'il faut vous dire le fond de mon cœur, je n'ai aucun éloignement pour ce qui est de devoir, de convenance, d'attention, mais je crains singulièrement de me produire ; je voudrais toujours être à l'écart, et ne paraître dans le monde

que quand mon ministère m'y appelle. D'ailleurs, je ne dois pas oublier que ma famille est obscure, et qu'il me siérait mal de prétendre à me mettre sur le pied de ceux qui ont de tout autres droits à se montrer à la cour. Je suis de Paris, exposé à y venir souvent ; si à chaque voyage je me présentais au roi et aux princesses, je les fatiguerais bientôt ; je paraîtrais courir après les distinctions, et ma conduite serait certainement blâmée par les gens sages. Prier pour le roi comme je le fais tous les jours à l'autel, lui être dévoué et soumis comme un sujet fidèle, travailler à son salut comme au mien en m'acquittant le moins mal que je pourrai des terribles fonctions auxquelles il m'a appelé, voilà toute mon ambition, et ce que je tâcherai de faire sans éclat et sans bruit, en me conformant aux exemples de celui dont je suis le représentant et qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.»

L'accommodement se fit peu à peu et, à l'occasion de la terrible mort du duc d'Orléans, les témoignages de l'archevêque de Besançon furent particulièrement goûtés du roi et de la mère du malheureux prince. Il reparut aux Tuileries et y porta un de ces délicats hommages qui peignent son caractère et sa religion. Rien n'est simple et grand comme le touchant récit qu'il en fait à son frère.

« Devant voir le roi et sa famille à l'occasion de ma présence à Paris et surtout de l'événement malheureux du duc d'Orléans, il me sembla qu'il serait à propos de renouveler avec discrétion et prudence un ancien usage des premiers siècles, qui était que, dans les grandes occasions et surtout dans les malheurs, les évêques faisaient aux princes quelques présents de piété, pour leur témoigner de leurs sentiments et les porter sur Dieu, car, trop souvent, hélas ! les visites qu'on leur fait ne sont que de pure parade.

« Après avoir consulté quelques personnes sages, on me dit qu'eu égard à la circonstance, je pouvais agir ainsi. Je fis donc préparer pour le roi une bague chevalière en or, supportant un recouvrement à chaton ; en pressant un petit ressort, le recouvrement s'ouvre, et on voit sous un verre des reliques de saint Louis et de saint Philippe. Sur le plat du recouvrement était le chiffre du roi, en deux simples lettres gothiques, L. P. — Pour la reine, un médaillon à double boîte

en or, renfermant des reliques de la vraie croix, du voile de la sainte Vierge et de saint Joseph ; d'un côté de la boîte, la Vierge aux rayons dite miraculeuse, gravée ; de l'autre côté, le chiffre de la reine, en lettres romaines entrelacées, A. M. — Pour Mme Adelaïde, un médaillon semblable contenant des reliques de la vraie croix, de saint Eugène et de sainte Adelaïde ; la Vierge Immaculée d'un côté, et de l'autre les initiales des noms du baptême de la princesse en lettres françaises entrelacées, L. E. A.

« Quand tout cela, qui m'a donné beaucoup de mal à ajuster, fut prêt, je demandai mes audiences, et, lorsque je vis le moment propice dans celle du roi, je lui dis que j'avais une grâce à lui demander : « Demandez, monsieur l'archevêque. » Je repris alors, et lui dis qu'autrefois, dans les circonstances pénibles surtout, les évêques présentaient aux princes des eulogies ou choses saintes, en témoignage de leur religieuse douleur, que je lui demandais de lui faire une offrande semblable. « Volontiers, » me dit-il. Je tirai alors la bague dans son étui, et la lui remis. Il examina la bague, le mécanisme, parut satisfait et me remercia.

« De là je passai chez la reine, qui est toujours dans une profonde douleur, quoique résignée : elle reçut mon offrande avec beaucoup de grâce. Mais la personne la plus contente a été Mme Adelaïde, qui a reçu son médaillon avec une joie visible, m'a dit qu'elle n'avait pas de reliques de ses patronnes, et m'a assuré qu'elle les porterait toujours. »

La réconciliation était complète, et l'archevêque de Besançon reprit son influence sur les nominations épiscopales, à la grande joie du Nonce qui lui écrivit :

« *Deo gratias !* Le Pape sera content. La cour est bien disposée, et M. Martin, du Nord, continue à apprécier vos vues, qui sont les miennes, pour le choix des évêques. »

Il rentra à Besançon, où l'année 1842 se termina pour la religion par un grand triomphe, dont nous empruntons littéralement le récit à Mgr Besson.

« Depuis 1830, les hommes n'avaient guère repris le chemin de l'église, et il leur restait des missions de 1825, qui avaient fait tant de bien, un souvenir mêlé de préventions politiques, à l'aide duquel ils essayaient de justifier leur

abstention. Les classes riches étaient presque toutes indifférentes aux pratiques religieuses. Mais l'hostilité avait cessé, et la mode même en avait fait justice. Un certain respect caractérisait l'éloignement dans lequel on se tenait vis-à-vis de l'Église. Les pâques étaient rares, l'assistance à la messe du dimanche n'était pas, même dans les familles réputées chrétiennes, la pratique de tout le monde, et les discours de la chaire n'attiraient personne. Un critique avait dit avec une certaine vérité : « Ce sont les mauvais livres et les longs « sermons qui font perdre la foi. » Il fallait, pour attirer et soutenir l'attention publique, rajeunir les formes de la chaire, et parler au public la langue qu'il pouvait entendre. Deux hommes le faisaient à Paris avec un égal succès. L'un, plus hardi dans son style que dans sa doctrine, suspect à la cour et à quelques théologiens par ses allures démocratiques, mais au fond dominant sa phrase aussi bien que son auditoire, et toujours prêt à se retenir sur les bords de l'abîme où il semblait entraîné : c'était le père Lacordaire. L'autre, correct, ferme, concis, d'un geste sobre et d'une grande tenue, que son ton noble et ses bonnes manières rapprochaient du grand siècle, et qui par sa piété donnait à sa voix, dans certains moments, une onction persuasive et presque suppliante : c'était le père de Ravignan. L'un sortait du barreau, l'autre de la magistrature. Le premier ravissait et entraînait les jeunes gens, le second plaisait aux hommes dans la maturité de l'âge et de la raison. Tous deux étaient de saints religieux et d'éloquents apôtres. L'école de Saint-Sulpice préférait le second. C'est assez dire les préférences de Mgr Mathieu. Le prélat souhaitait pour sa ville archiépiscopale l'incomparable bienfait de la parole du père de Ravignan. Il fit beaucoup de démarches, fut d'abord ajourné, revint à la charge, et finit par obtenir une station d'Avent. Cette station s'ouvrit le 25 novembre 1842, à Vêpres, devant une foule immense, où les hommes, après douze ans d'absence, venaient enfin reprendre leur place. Ceux qui l'ont entendu, se rappellent encore la profonde impression causée sur tout l'auditoire par le premier signe de croix et le premier texte de l'orateur : *Beati qui non viderunt et crediderunt :* Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru !

« Après cette première conférence sur le bonheur de croire, le P. de Ravignan en prêcha six autres du plus puissant intérêt, sur la vérité de la religion, sur l'Église, sur les mystères, qui attirèrent autour de sa chaire un auditoire composé de magistrats, d'hommes de lettres, d'officiers, d'avocats, d'élèves choisis dans les hautes classes du collège royal. L'auditoire devint chaque jour plus respectueux, plus attentif, plus avide de sa parole. Le succès du prédicateur fut constaté par ce silence recueilli qui se tenait au-dedans de l'homme, en tenant toutes ses puissances comme enchaînées sous le charme de la parole, et qui commande, même aux plus indifférents, une attention dont ils ne se rendent pas compte. Cependant l'enthousiasme n'éclata point, pas même le jour de Noël, où l'orateur, après avoir prêché des sermons bien inférieurs à ses conférences pendant toute une semaine, revint à son véritable genre et termina sa station par un discours sur la divinité de JÉSUS-CHRIST. Mais le lendemain, plus de trois cents personnes s'assemblèrent autour de la chaise de poste qui l'emmenait à Paris. Il fut entouré, salué, remercié, du geste et du regard. C'était beaucoup pour le caractère comtois, si naturellement froid et réservé. L'impression produite par le père de Ravignan était profonde. Il partait emportant l'admiration et le respect, et ceux même qui ne retournèrent point à l'église avaient laissé, en la quittant, beaucoup de préjugés et commencèrent à regretter leur indifférence. »

Le mouvement catholique des revendications en faveur de la liberté d'enseignement ne pouvait laisser indifférent un esprit aussi sage que celui de l'archevêque de Besançon. Il fit entendre la parole de l'évêque et troubla jusqu'au fond de l'âme M. Villemain, qui revenait bientôt, en quittant les conseils du roi, à la pratique de sa foi religieuse.

Lors de la condamnation du trop célèbre *Manuel* gallican de M. Dupin, Mgr Mathieu fit noblement son devoir, en adhérant à la condamnation solennelle portée par le cardinal de Bonald contre ce recueil de sentiments surannés et de prétentions hétérodoxes. On le lui reprocha à Paris très vivement :

« Avant de prendre ma détermination, » répondit-il fière-

ment, « je me suis mis en présence de la mort, et je n'ai pas cru pouvoir faire moins que je n'ai fait. Je me suis résigné depuis longtemps à une vie de travail et de privation, mais je veux me ménager une fin tranquille et le repos de la conscience dans mes derniers moments ; c'est là toute mon ambition. »

A un évêque, de ses plus intimes confidents, il disait encore :

« Le feu est à la maison de mon père, et je vole au secours selon mes forces ! »

Il alla à Rome, après l'élection de Pie IX et en revint effrayé :

« Ils demandent des réformes, » disait-il, « ils auront la révolution. »

Elle arriva, à Paris, le 24 février 1848.

« Je ne m'attendais pas, » écrivait-il le surlendemain à son frère l'amiral, « à être témoin de la plus terrible et prompte révolution qu'on puisse se figurer, au point que celle de juillet n'est rien en comparaison. Le 22, dans la journée, j'étais inquiet. Paris prenait cette couleur de plomb qu'il a dans les grands événements qui se préparent. Pendant la journée et pendant la nuit, la troupe était restée maîtresse de tous les points. Le mercredi matin, la lutte recommençait. M. Bugeaud avait été nommé commandant de la troupe de ligne et de la garde nationale. Mais la garde nationale n'en voulait pas. Le roi céda ; l'ordre de cesser le feu fut donné ; l'émeute s'organisa et se fortifia. MM. Thiers et Odilon Barot parcoururent Paris pour ramener l'ordre. Leur voix ne fut pas écoutée ; ils étaient débordés. Alors le roi proposa son abdication, la régence de la duchesse d'Orléans et le comte de Paris. Ministres et régente, la Chambre repoussa tout. M. Sauzet s'en alla avec eux. M. Dupont, de l'Eure, occupa le fauteuil. Un gouvernement provisoire fut proclamé, et il fonctionne maintenant, après avoir pris le nom de république, et indiqué qu'il la veut, sauf la ratification de la nation. Tels sont les épouvantables événements accomplis en trois jours. Telle est la chute du roi, avec quatre-vingt mille hommes de troupes, le maréchal Bugeaud, l'enceinte continue et les forts détachés.

A Besançon où il rentra en grande hâte, l'émeute essaya de l'intimider. Le commissaire du gouvernement provisoire le manda à la Préfecture, le reçut grossièrement, et, après lui avoir reproché ses relations avec le gouvernement déchu, lui intima l'ordre de quitter Besançon.

« Ma présence, » répondit tranquillement l'archevêque, « est utile ici pour rassurer le clergé et les fidèles, et, en m'absentant, je m'exposerais à des reproches mérités.

— Eh bien ! citoyen archevêque, » répliqua le commissaire, « je ne réponds plus de votre vie.

— Citoyen commissaire, ma vie est aux mains de Dieu, et j'en ferai au besoin le sacrifice, si Dieu me la demande.

VII. — Cardinal.

La première ouverture en fut faite à l'archevêque de Besançon par l'amiral de Mackau sous Louis-Philippe; il y répondit aussitôt en ces termes dignes de sa grande âme :

« Amiral, autant je suis touché du sentiment de bienveillance qui a dicté votre lettre, autant je suis étonné de la nouvelle qu'elle me fait entrevoir. Je ne puis rien reconnaître en moi qui soit de nature à m'attirer une si haute dignité, qui impose de si grands devoirs envers l'Église et envers le roi. Profondément touché des bontés de Sa Majesté envers moi, je m'en estime infiniment honoré, et tout mon désir est d'y correspondre par un dévouement pur et entier. Mais il y a tant d'autres prélats dans l'épiscopat français qui méritent mieux que moi cette faveur distinguée, que je serais affligé d'avoir quelque préférence sur eux. S'il vous est possible de détourner de ma tête, un honneur dont je me sens indigne et de le reporter sur un autre, je vous en serai bien reconnaissant. Les dignités de l'Église m'ont toujours effrayé. Je me trouve déjà trop haut comme je suis, et je craindrais de m'apprêter à tomber, comme disait saint Grégoire, si je montais plus haut encore. »

La pourpre ne vint que plus tard, sous la présidence de Louis-Napoléon.

Le prince voulut même en faire un ministre. Mgr Mathieu se déroba.

« Un ministre, » répondit-il aux premières ouvertures qui lui en furent faites, « ne peut se dispenser d'être un homme politique : or, nous devons bien appuyer la bonne politique, mais, pour la faire utilement, il ne faut pas que nous paraissions y toucher. Nous nous compromettrions en faisant autrement, et nous compromettrions notre ministère. En effet, on n'est pas toujours ministre : après l'avoir été, un homme du monde rentrera dans la vie privée : nous, nous restons hommes publics, hommes de confiance pour tous. Mais quelle ouverture auront pour nous ceux dont nous aurons froissé l'opinion à la tribune ou dans notre administration ? Nous perdons alors notre neutralité, qui fait notre aplomb et notre utilité.

« Si cela est vrai même des ecclésiastiques représentants, à combien plus forte raison des ecclésiastiques ministres ?

« Enfin, j'ai mes habitudes de retraite, de travail. Je ne reçois pas et ne vais pas dans le monde. Ce serait un bouleversement pour moi, auquel je ne m'accoutumerais pas, où je me fondrais bientôt pour l'âme, pour le cœur, pour la santé. Tout le monde serait mécontent de moi, et moi mécontent des autres, et je ne tiendrais pas trois jours en place. La prudence et même l'amour du bien public demandent que je ne m'y hasarde pas. »

Le moment vint d'ailleurs où il fallut que les évêques, montant sur les remparts menacés d'Israël, poussassent haut le cri d'alarme.

« Monseigneur, » avait dit au cardinal au 1er janvier 1859 le président Bourgon, « je vous la souhaite bonne, mais vous ne l'aurez pas. On vient de démuseler l'ours, remuselez-le si vous pouvez. »

Le cardinal effrayé ordonna de chanter tous les dimanches le *Miserere* devant le Saint-Sacrement exposé. On lui en fit un grief.

« J'ai obéi à ma conscience, » répondit-il, « prions Dieu de n'être pas obligés de réciter jusqu'à la fin de notre vie ce *Miserere* qui déplaît aux hommes, mais qui seul peut désarmer le Seigneur. »

Les attaques commencèrent contre le pouvoir temporel.

Le cardinal Mathieu leur opposa une première réfutation qui se terminait par cette apostrophe.

« Voici donc le Souverain-Pontife environné de deux Judas : l'un qui fléchit le genou en terre,qui le frappe au front sur sa couronne d'épines, et lui dit : Devine, ô Christ, qui t'a frappé ; car, si on dit que je l'ai fait, on t'abuse ; je n'ai voulu que t'honorer, te rendre ton manteau de pourpre moins ignominieux et ta couronne moins douloureuse en en ôtant les soucis du pouvoir. L'autre, avec Hérode, se moque de l'innocent couvert d'une robe blanche ; il le renvoie au gouverneur, pour faire sa paix avec lui, et il applaudira à la sentence qui ne tardera pas à être prononcée.Mauvaise cause, mauvais clients, mauvais avocats ! »

Pie IX fut ravi. Le cardinal l'alla voir, et rapporta de Rome un recueil de documents sur la souveraineté pontificale, nouvellement édité par ordre du pape. Il y avait dans ce recueil une foule de pièces inédites propres à éclairer l'opinion sur la question romaine. Mgr Besson a raconté comment l'occasion de s'en servir se présenta bientôt à l'intrépide et savant prélat.

« Un de ses collègues, M. Bonjean, président à la cour de cassation, s'était mis, par sa fausse érudition canonique et ses préjugés de légiste,à la tête des historiens nouveaux qui cherchaient querelle aux papes et qui en instruisaient solennellement le procès aux yeux de la postérité. La discussion de l'adresse de 1862 mit en relief ce magistrat avec ses prétentions à réformer l'Église. Il appela à son secours saint Bernard et sainte Catherine de Sienne, pour persuader au pape de renoncer à son pouvoir temporel, et, interrogeant ensuite l'histoire, il ne demandait qu'une minute par siècle pour montrer qu'à l'inverse d'Antée, la papauté n'a jamais touché la terre sans perdre de sa force et de son autorité.

« M. Bonjean transforma son discours en volume, et s'attira un éloquent contradicteur. Ce fut le cardinal Mathieu.

« Le prélat réfuta d'abord dans une brochure les arguments que M. Bonjean avait prétendu tirer du témoignage de saint Bernard et de sainte Catherine. Il fit voir que ces deux saints n'avaient ni condamné ni blâmé la royauté pontificale; qu'ils avaient reconnu au pape le droit du glaive matériel, et que,

loin de l'improuver dans l'exercice de sa puissance séculière, ils lui avaient donné des conseils pour rendre plus sensibles les bienfaits de son gouvernement.

« Après avoir ainsi rétabli le témoignage des saints, Mgr Mathieu voulut interroger l'histoire à son tour. Il traita cette seconde question dans toute son étendue, dans toute son importance et dans toute sa grandeur, et fit paraître en 1863 un volume in-8° de 687 pages intitulé : *Le pouvoir temporel des Papes justifié par l'histoire. Étude sur l'origine, l'exercice et l'influence de la Souveraineté Pontificale.* Cet ouvrage, le dernier et le plus complet de tous ceux qui ont été composés sur la question romaine, n'a rien perdu de son intérêt ni de son actualité. On peut relire sous Léon XIII la conclusion écrite sous Pie IX. »

Nous le répéterons avec le biographe de l'auteur : « De tels livres ne sont pas faits pour être lus par les passions. Le cardinal Mathieu reçut de Pie IX un bref plein de louanges, des marques de sympathie de la part des vénérés collègues de l'épiscopat et les remerciements discrets de quelques sénateurs. L'empereur, à qui on avait parlé du livre, y fit quelque allusion un jour d'audience, en disant à l'archevêque de Besançon : « Vous êtes bien savant. » M. Bonjean, que ce prélat venait de réfuter si complètement, eut non seulement l'esprit de se taire, mais il en estima encore davantage un éminent contradicteur, qui avait gardé dans sa discussion avec lui la mesure la plus parfaite et la plus exquise politesse. Sept ans après, il partageait avec Mgr Darboy les balles de la Commune, après avoir fait sa confession à un jésuite, compagnon de sa captivité. Les palmes du martyre sont assez belles pour couvrir et faire oublier les préjugés et les erreurs du légiste. »

La verve éloquente du défenseur de la papauté temporelle eut bientôt une occasion de s'exercer sur un théâtre encore plus éclatant. Il s'agissait de défendre la divinité du Sauveur, odieusement niée par la *Vie de Jésus.*

C'était au collège Saint-François-Xavier, son œuvre de prédilection à la tête de laquelle il avait placé le fils de sa droite qui devait être un jour son historien. Là, devant une assistance magnifique, il inaugura la campagne des protestations

indignées qui allaient venger un peu partout la foi et l'amour des catholiques outragés. L'allocution latine qu'il prononça aux applaudissements du clergé, des maîtres, des élèves, des parents, fut applaudie aussi par l'élite de la province, de l'armée, de la cour impériale, des autorités universitaires, réunies autour de l'éloquent vengeur du divin Maître.

« *Celui,* » s'écria-t-il en commençant, « que dix-huit siècles ont entouré de vénération et d'amour, *Celui* dont le culte a fait la gloire de nos ancêtres, et dont nos pères, à peine sortis des révolutions, ont proclamé dans le siècle présent l'empire divin, *Celui* que le plus grand capitaine des temps modernes, le législateur de la France nouvelle, le restaurateur de la société presque détruite, Napoléon Ier, avec son admirable génie, a reconnu et salué comme Dieu en rétablissant ses autels d'une main victorieuse et en fléchissant le genou devant sa croix, est attaqué aujourd'hui par un écrivain qu'on ne connaissait pas hier, par un sophiste, un railleur, un homme de néant. »

L'effet de ce début fut prodigieux. Une traduction n'en saurait donner l'idée, il faut la relire en latin pour la comprendre :

QUEM *octodecim sæcula venerata sunt*, QUEM *nostra inspexit ætas victorem*, QUEM *hominibus divino dominantem imperio majores nostri perturbationum fluctibus exagitati et ex eis emersi prædicaverunt*, QUEM *summus inter duces, legislatores et eversæ pene societatis instauratores, Napoleo primus, mirâ suâ sagacitate Deum agnovit et sacris denuo instauratis altaribus invexit adorans, hunc, ex hesternis tenebris adveniens, suggillat et respuit homunculus.*

A ce mot *homunculus*, il se fit dans l'auditoire comme un mouvement de stupeur et de sainte indignation. Rejeté à la fin de la phrase et opposé aux lignes précédentes, ce mot vengeur disait tout, peignait tout et demeurait, au début des longues controverses qu'allait susciter la *Vie de Jésus*, le mot le plus juste et le plus fort pour caractériser l'impuissance du sophiste.

VIII. — Le soir de la vie.

C'est la mort de sa sœur qui lui donna le premier avertissement des approches de la fin de la sienne. Écoutons-le faire lui-même ce touchant récit :

« Le jeudi saint au matin, voyant ma sœur plus oppressée, je crus nécessaire de lui réitérer l'extrême-onction, parce qu'il y a eu guérison depuis la dernière maladie. Elle s'y prêta sur-le-champ avec une bonne volonté merveilleuse, et je lui donnai le saint viatique à cinq heures du matin. J'allai plus tard faire les saintes huiles, avec la crainte de ne pas la retrouver. Elle était pourtant assez bien ce jour-là à midi, passant par les souffrances d'un vésicatoire à la poitrine, remède qu'elle redoutait beaucoup, et ne pouvant aucunement se mettre au lit. La matinée du vendredi saint ne fut pas bonne, et le soir le docteur me déclara qu'elle entrait en agonie. Je fis venir les domestiques et toutes les personnes de la maison pour lui dire adieu et l'embrasser. Elle leur demanda pardon de ses vivacités, et, au moment où je lui faisais moi-même mes adieux, elle nous dit qu'après nous être aimés en Dieu, il fallait nous quitter en lui. Nous n'attendions plus que son dernier soupir, lorsqu'une réaction des plus heureuses se manifesta. Elle s'endormit d'un assez bon sommeil et s'éveilla toute radieuse et toute gaie au milieu de la nuit, disant aux personnes qui l'entouraient mille choses agréables.

« La matinée du samedi saint fut également très bonne, au point que le docteur la croyait sauvée. Étant allé la voir à neuf heures pour lui parler de son mieux et m'en féliciter, elle me dit avec un petit sourire, non pas d'incrédulité, mais de résignation, que son sacrifice était fait, qu'elle était toute résignée, qu'elle ne refusait pourtant pas de rester au monde si tel était le plaisir de Dieu ; qu'elle ne lui avait jamais demandé que deux choses : faire pleinement sa volonté et aller s'unir à la Majesté divine.

« Vers les onze heures du matin, la détresse la prit, et à une heure de l'après-midi commença une crise affreuse de toux qui dura jusqu'à huit heures du soir, sans presque rien amener malgré toutes les précautions et remèdes extraordinaires que l'on employa. A onze heures du soir, je lui proposai de la communier, et à minuit, le jour de Pâques, je lui apportai le bon Dieu, qu'elle reçut avec la plénitude de sa connaissance. Elle voulut ensuite se mettre à genoux, mais une demi-heure après elle entra dans une espèce de léthargie

dont rien ne put la tirer. Cependant je la fis porter dans la chambre où je dis la messe pour elle à cinq heures du matin. Je crois qu'elle avait la connaissance sans qu'elle pût s'exprimer, car à partir de ce moment je n'ai pas cessé de rester auprès d'elle, de prier pour elle et de lui faire les exhortations et les actes de la bonne mort, et à plusieurs reprises il a semblé à moi et aux assistants qu'elle faisait signe et répondait oui. Cela dura jusqu'à son dernier soupir, qui fut à deux heures et demie de l'après-midi, sans râle et sans agonie, mais comme une lampe qui s'éteint.

« La chambre était remplie d'un monde touché et recueilli. Après la sortie de l'âme du corps, je fis les prières comme j'avais dit auparavant celles des agonisants, et je me retirai profondément pénétré de douleur, mais aussi de consolation et d'édification ainsi que tous ceux qui étaient là. On voulut prendre la photographie de ce spectacle, je n'y consentis pas, craignant d'aller contre l'humilité de ma sœur et contre la prudence.

« Ayant été arrangée dans son lit, elle y avait un air tout céleste. Pendant les deux jours qu'elle y resta, je dis la messe dans sa chambre, où j'avais fait dresser un autel portatif.

« C'est ainsi qu'est morte cette chère sœur si aimée, si regrettée, et qui m'était si nécessaire. Mais je ne rétracte point l'offrande ni le sacrifice que j'en avais fait à Dieu, je l'accepte de nouveau et du fond du cœur. »

A quelque temps de là, il remplit noblement et simplement son devoir, en publiant du haut de la chaire la célèbre Encyclique *Quanta cura* contre les erreurs modernes. Le gouvernement impérial s'en offensa et commit la faute de déférer le cardinal au Conseil d'État comme d'abus. Le monde officiel brisa presque avec lui, et le ministre s'oublia jusqu'à dire à l'amiral son frère :

« Eh bien! votre frère en fait de belles !

— Mon frère, » répliqua le généreux marin, « a fait son devoir. Il ne s'est pas fait journaliste pour publier l'encyclique ; il lui a suffi de se souvenir qu'il était évêque et qu'il devait la lire. »

Lorsque, sur la proposition de M. Drouyn de Lhuys, l'empereur décida la création de la légion d'Antibes qu'il mettait au service du pape, le cardinal s'occupa de la recruter, il

écrivit à la plupart de ses collègues, à ses amis, aux officiers supérieurs avec qui il était resté en relation. Le calme apparent qui régnait trompait beaucoup d'esprits. Ils raillaient les efforts de propagande militaire du cardinal, qui leur répondait tristement :

« Préparons de bons soldats au pape, et soyons convaincus qu'ils seront nécessaires pour assurer son autorité à Rome. »

La légion fit ses preuves à Mentana, où la révolution fut retardée de trois ans. La mort des deux frères Dufournel, officiers aux zouaves pontificaux, excita dans tout le diocèse de Besançon une émulation extraordinaire pour la cause pontificale. La noblesse, la bourgeoisie, le peuple des villes et des campagnes, demandaient du service sous le drapeau de Pie IX. Deux cent soixante volontaires des montagnes du Doubs s'engagèrent en quinze jours dans la légion d'Antibes. Les zouaves se recrutèrent dans la même proportion. Près de cent quarante mille francs furent recueillis en six mois pour aider à la subsistance des soldats du pape.

Au Concile, l'attitude du cardinal Mathieu, nous n'avons pas à le dissimuler, mécontenta et affligea les partisans de la définition de l'infaillibilité pontificale, qui n'eut ensuite pas de plus empressé promulgateur que le prélat opposant [1].

Il était rentré à Besançon, juste à temps pour trembler sur le sort de la France et assister à ce prodigieux effondrement de l'édifice impérial qu'il avait bien prévu, comme l'a finement observé son historien.

« Napoléon III, » dit-il, « était, aux yeux du cardinal Mathieu, un de ces hommes à qui il faut tenir compte du bien qu'ils ont voulu faire, mais qui ont été empêchés de le faire complètement, à cause de leurs antécédents et de leurs engagements envers la Révolution. Aussi ne mit-il jamais en lui qu'une demi-confiance, sans cesser de lui témoigner le respect

1. Il crut même devoir le mentionner dans son testament, où on lit : « Je déclare « que, le 9 août 1870, j'ai fait au souverain pontife acte d'adhésion pure et simple, de « toute mon âme et de tout mon cœur, aux définitions par lui prononcées le 18 juillet « précédent, et que je lui ai envoyé cet acte par le cardinal Antonelli, à qui Sa Sain- « teté a déclaré qu'elle en était satisfaite. — Besançon, 16 septembre 1870. — ✠ CÉSAIRE, cardinal MATHIEU, *archevêque de Besançon.* »

et l'obéissance qu'un sujet doit à son souverain. Il voulut le servir en lui disant la vérité, et c'est pourquoi la tribune du sénat le vit tant de fois, pendant dix-huit ans, libre et hardi dans ses conseils, inflexible dans son opposition religieuse, mais plein de déférence pour les personnes et ne se permettant jamais d'attaquer les institutions : « Je dois, disait-il, de « la reconnaissance à l'Empereur ; ce devoir, je le remplirai « jusqu'au bout. » Sa juste défiance datait du jour où il avait reçu la barrette des mains du Président de la République,au château de Saint-Cloud. Après la cérémonie, Napoléon lui montra un reliquaire qu'il portait sur lui : « C'est un talis« man,dit-il, il a appartenu à Charlemagne, je crois comme lui « à mon étoile. » En racontant ce trait, le cardinal faisait observer que ce langage n'était pas d'un chrétien, mais d'un fataliste ; Charlemagne ne croyait point à son étoile, mais à la protection des saints dont il portait les reliques sur sa poitrine. Le cardinal disait encore : « L'Empereur n'est pas « Français, mais Italien par le caractère et Allemand par « l'éducation. Ce sera sa perte et la nôtre. »

Pendant la guerre qui désola l'est de la France, le cardinal multiplia ses pieux efforts et se montra à la hauteur des circonstances. Rien n'est touchant en particulier comme l'épisode de Bourbaki, accusé d'avoir déserté la bataille, tandis que la responsabilité retombait tout entière sur Garibaldi.

« Troublé par ces reproches immérités, Bourbaki attenta à ses jours. La balle glissa sur l'os frontal et ne fit qu'une légère blessure. Besançon fut saisi à cette nouvelle d'une profonde émotion et d'une vive pitié. Le général y était aimé, et on le savait incapable de se donner la mort, aussi bien que de reculer devant l'ennemi. M. le premier président Loiseau accourut à l'hôtel de la division militaire. Il y trouva Bourbaki désolé,se reprochant sa faute et déclarant que sa plus grande peine est d'avoir perdu l'estime du cardinal Mathieu. M.Loiseau se récrie,assure qu'il n'en est rien,et va raconter au prélat la confidence qu'il a reçue. Mgr Mathieu ne voulut pas laisser le général une seule minute sous le coup d'une telle appréhension. Il courut à l'hôtel du malheureux et héroïque soldat, et, lui prenant les mains : « Allons, général, désormais

« nous prendrons un chemin plus sûr pour aller en paradis. » Ce fut tout son reproche. Bourbaki en pleura d'attendrissement, et ses larmes achevèrent d'effacer devant Dieu une faute d'un moment, une faute qui ne fera point oublier une des carrières les plus honorables de nos fastes militaires. »

IX. — Les derniers jours.

Quarante ans d'épiscopat avaient fini pour le zélé et pieux cardinal. Sa santé semblait parfaite, quand tout à coup la décrépitude arriva, et il fut clair pour tous que la fin était proche.

A la procession de la Fête-Dieu, il fut très fatigué. « Pour garder la dignité de ses fonctions sacrées et ne pas laisser à un autre l'honneur de porter le Saint-Sacrement, il imagina de s'appuyer sur deux élèves de sa maîtrise, d'une haute taille, qui le soutenaient sur leurs épaules et rendaient par là sa marche assurée. Ce fut un spectacle d'une grande édification donné à toute la ville. Beaucoup de cœurs furent émus, beaucoup de larmes coulèrent à la vue de ce vénérable cardinal, chargé d'années et de mérites, qui avait voulu accomplir ainsi les devoirs de sa charge, et donner à ce prix un si grand exemple de foi, de piété et de courage. Mgr le duc d'Aumale suivait à pied le Saint-Sacrement. Arrivé au-dessus de la rue du Battant, il avait songé à quitter le cortège et sa voiture l'attendait. Mais la vue du cardinal le fit changer de résolution. Il revint à pied jusqu'à la métropole, avec le premier président, le préfet, la cour d'appel et les fonctionnaires de tous les ordres, qui donnaient par leur présence, leur tenue, l'éclat de leur costume, un air plus solennel et plus magnifique à ce public hommage que recevait le Dieu de l'Eucharistie. Le cardinal en était rempli de joie et il en pleurait de bonheur. »

On l'envoya aux eaux de Luxeuil. Il logeait au séminaire, où le supérieur reçut du curé du canton la charmante lettre que voici :

« Je suis dans un grand embarras. L'hospitalité courtoise

veut que nous recevions dans nos réunions les ecclésiastiques diocésains étrangers qui viennent prendre les eaux de Luxeuil. Mais nul n'a prévu le cas où le chef du diocèse et le prince des pasteurs viendrait prendre une saison. C'est moi qui ai la réunion demain ; et nous serions tous enchantés de voir Son Éminence partager notre modeste repas. Si Mgr le cardinal craignait de causer du dérangement ou d'occasionner de la dépense, vous voudriez bien le rassurer et lui dire que nous mettrions simplement un couvert de plus. Un pêcheur de la Lanterne, à qui j'ai rendu service, vient de m'apporter un barbeau de six livres ; les Ursulines de Dôle, dont j'ai débrouillé l'histoire, m'ont envoyé des saucisses des montagnes et une langue fumée qui feront très bon ménage avec les choux de mon jardin. J'ai deux coqs qui se battaient sans rime ni raison, je rétablis la paix en tuant le plus jeune pour le manger avec la salade. Un peu de fromage, quelques poires et des fraises seront tout notre dessert,et nous ne dépenserons pas un sou de plus que de coutume. »

Le supérieur du séminaire porta la lettre à l'illustre baigneur. « Mon cher, » dit le cardinal, « il faut toujours respecter les bonnes traditions. Je suis très sensible à l'invitation et j'irais certainement si je ne venais de recevoir une dépêche annonçant l'arrivée de M. le curé de Belfort, qui doit à midi m'entretenir d'une affaire importante. Vous direz au curé de Baudoncourt que j'irai dîner chez lui dans le cours de ma saison, et que nous mangerons son autre coq. En attendant, je vous délègue aujourd'hui pour aller à ma place avec un de vos professeurs et présenter mes excuses. »

Mais, quelques jours après, le mal s'aggravait, et il fallait revenir à Besançon. En passant devant le presbytère de Baudoncourt, le cardinal fit arrêter sa voiture, et, faisant appeler la vieille servante du curé, il lui dit : « Je sais que M. le curé est parti pour un service funèbre, vous lui direz que je regrette de n'avoir pu venir manger son autre coq, vous voyez mon état. Vous lui remettrez ceci de ma part. » Et tirant avec effort une énorme brioche qu'il avait fait confectionner à Luxeuil, il la déposa dans le tablier de la servante ébahie.

Le curé remercia le surlendemain, et le bon cardinal lui

répondit encore, de ses mains défaillantes, une lettre ainsi conçue :

« 25 juin 1875. Mon cher ami, je vous remercie des sentiments que vous m'exprimez. Ne faites pas de brioches, mangez les miennes, et priez pour le pauvre malade que les eaux de Luxeuil ont fort endommagé. »

C'est ainsi qu'à la veille d'entrer en agonie, il s'occupait encore des moindres détails, cherchant à faire plaisir aux plus petits et aux plus humbles.

Autour de lui, quand les docteurs eurent rendu leur fatal arrêt, on était consterné.

« Mon bon ami, » dit-il à l'un de ses familiers, « je sais le sujet de votre peine. Les médecins vous ont dit que j'étais perdu, et M. Perrin est venu m'avertir de mettre ordre à mes affaires. Je crois que les médecins se trompent ; ils m'ont envoyé à Luxeuil, j'ai suivi leur conseil, et je reviens avec une grippe un peu forte, voilà tout. Quant à mes affaires, elles sont en règle. Mon testament est fait, j'offre à Dieu le sacrifice de ma vie, et, le jour où M. Perrin jugera à propos de me faire administrer les derniers sacrements, ce sera pour moi une grande consolation. En attendant, occupons-nous de nos affaires ! »

Il avait accoutumé de dire :

« Vivons comme si nous étions près de mourir, agissons comme si nous devions toujours vivre. »

Enfin, le moment vint de lui administrer les derniers sacrements.

L'heure était arrivée ; la cloche de la métropole commença à tinter le glas de l'agonie, et le clergé sortit en procession par la porte principale de la cathédrale, suivi de M. Perrin, vicaire-général, qui portait le Saint-Sacrement sous le dais. Des laïques en assez grand nombre fermaient la marche. Le cardinal attendait debout, à la porte de son appartement, un cierge à la main, revêtu de son rochet et de son camail rouge. Il s'inclina devant le Saint-Sacrement et l'accompagna dans sa chambre, où il se plaça d'abord dans son fauteuil, pour présenter ses membres aux onctions saintes, puis sur son prie-Dieu pour recevoir le Saint-Viatique et l'application de l'indulgence de la Bonne-Mort.

Deux fois, M. l'abbé Perrin, dont la voix tremblait d'émotion, lui adressa de pathétiques exhortations, pour exciter son courage et sa résignation, et lui représenta le spectacle qu'il donnait à son troupeau, les consolations que lui apportaient les sacrements, les récompenses réservées à sa longue carrière de chrétien et d'apôtre. Deux fois aussi, le cardinal prit la parole d'un ton ferme et pénétrant. D'abord, au début de la cérémonie, il fit une touchante profession de foi :

« Je saisis cette occasion, » dit-il, « de protester publiquement de mon attachement à l'Église catholique Romaine, à Notre saint Père le Pape dont j'ai toujours été le fils obéissant et dévoué, à l'Église de Besançon que j'ai toujours aimée d'une affection paternelle. Je demande pardon à tous ceux que j'ai pu offenser, et je pardonne à mon tour à tous ceux qui ont pu me faire de la peine. »

Après avoir administré le malade, l'abbé Perrin l'avait prié de bénir l'assistance :

« Vous me demandez ma bénédiction, » reprit le cardinal, « je ne puis vous la donner dans une meilleure formule que celle dont l'Église se sert pour nous bénir au nom de JÉSUS-CHRIST. C'est dans la grandeur, la simplicité et l'humilité de cette formule que je vous bénis, que je bénis le clergé et les fidèles, et que je demande à être béni moi-même, m'inclinant humblement devant mon Seigneur et mon Maître: *Benedicat vos omnipotens Deus...* »

Tous les cœurs étaient profondément émus ; les larmes coulaient de tous les yeux et les sanglots se mêlaient aux prières. Le cardinal seul était calme, sa tête sereine dominait tous ces fronts inclinés par la douleur, sa main bénissait, et son regard affectueux envoyait à chacun un adieu paternel.

Énergique et indomptable, il voulut, tous les jours suivants, à trois heures et demie du matin, dire la messe dans sa chapelle. Comme on lui faisait remarquer que le Bon Dieu lui ménageait là une bien grande grâce :

« Oh ! oui, » répondit-il, « je suis un bien petit diseur de messes, mais je remercie Dieu de me laisser encore cette consolation. »

Le dimanche de juillet, jour de la solennité de Saint-Pierre

et de Saint-Paul, au moment où l'on chantait la messe à la métropole, il voulut s'associer de loin à cette solennité. Il fit placer un fauteuil devant la porte du vestibule, qui resta ouverte, et là, n'étant séparé de la cathédrale que par la largeur de la cour, il suivit de l'oreille et du cœur, dans un profond recueillement, les chants liturgiques, heureux de s'unir ainsi, autant qu'il le pouvait, à son chapitre et aux fidèles pour honorer le prince des apôtres.

Cependant, les évêques voisins accouraient s'édifier auprès du pieux mourant. Le duc d'Aumale, le général Tripard, son neveu et sa nièce se succédaient auprès de lui et en recevaient à chaque fois de touchants témoignages.

Enfin, le 8 juillet au matin, il ne put monter à l'autel. Il assista à la messe cependant et y communia en viatique.

Pie IX lui envoya sa bénédiction, et, comme s'il n'eût attendu que ce signal du départ pour le ciel, il éprouva, vers six heures du soir, une défaillance. Bientôt après, il retomba dans ce lourd sommeil qui venait souvent appesantir ses paupières, et qui ne devait plus avoir de réveil ici-bas.

Cet état de léthargie profonde se prolongea jusqu'au lendemain 9 juillet. Il était six heures du matin. Toutes les personnes attachées à l'archevêché, parents, vicaires-généraux, chanoines, secrétaires, professeurs de la maîtrise et domestiques, entouraient l'agonisant, répondant aux prières qu'on récitait pour la seconde fois autour de lui.

Ce fut au milieu de ces supplications que le cardinal rendit le dernier soupir. Son âme se détacha de son corps, comme un fruit mûr se détache sans secousse de l'arbre qui l'a porté.



Le cardinal DE BONNECHOSE.

Le cardinal de Bonnechose,

ancien évêque de Carcassonne et d'Evreux, archevêque de Rouen. (1800-1883.)

Montalembert ramenait en France sa sœur, mourante, mais souhaitant de ne pas mourir en pays étranger. Les étapes de la douloureuse odyssée se marquaient chacune par les plus navrantes émotions.

« Elle mourra en route, » disait le frère désespéré, « je serai seul au lit de mort de ma sœur ! »

On arriva à Besançon, et, le 3 octobre 1829, le frère écrivait à son ami Cornudet :

« Mon ami, mon meilleur, mon bien-aimé ami, prends entre tes mains le cœur de ton ami et console-le : tout est fini ! Aujourd'hui, à midi, mon Élise, ma sœur unique, est montée au ciel, après une agonie de douze heures ! Mon ami, je suis vraiment désespéré, je perds celle qui aurait été ma meilleure, ma plus douce amie... C'est le duc de Rohan qui lui a administré hier, comme par une prévoyance miraculeuse, le sacrement de pénitence ; c'est lui qui a lu les prières des agonisants à côté de son lit, qui a placé le crucifix entre ses mains mourantes... »

A côté du noble et doux archevêque de Besançon, Charles de Montalembert vit accourir, auprès de la couche funèbre de sa sœur bien-aimée, un autre aide, dont il écrivait encore :

« Dieu nous a envoyé un véritable consolateur dans la personne d'un jeune homme, avocat général à la Cour de Besançon, que nous n'avions jamais vu de notre vie, et qui, depuis notre malheur, nous dévoue la sienne. Depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir, il est auprès de ma mère ; et moi, il m'a soutenu pendant tout le temps de cet affreux service ([1]), pendant que j'étais agenouillé devant

1. Dans une autre lettre à Cornudet, Montalembert a décrit cet « affreux service ». — « Ami, » dit-il, « peut-être le 5 octobre tu étais heureux, tu jouissais de toutes les joies

la fosse de ma sœur. C'est un jeune homme admirable sous tous les rapports; je lui ai promis une longue et sincère amitié.»

Le jeune avocat général à la Cour de Besançon qui savait si bien dès lors consoler les affligés, est le même qui, à un an de là, devait entrer dans les ordres et devenir l'illustre cardinal-archevêque de Rouen, dont j'entreprends de raconter la belle et sainte vie.

I. — Les initiations providentielles.

Il naquit le 30 mai 1800, à Paris, où son père, le chevalier de Bonnechose, était venu se faire rayer de la liste des émigrés. Mais il fallut bientôt repartir pour la Hollande, pays natal de la jeune mère du nouveau-né, Anna du Try, petite-fille de gentilshommes calvinistes émigrés de France à la suite de la révocation de l'édit de Nantes.

L'enfant passa d'une main à l'autre, selon les péripéties des exodes de ses père et mère obligés de courir d'un pays en un autre pays, en ces temps troublés où la fougue du conquérant agitait les nations et les individus. Il finit par arriver au collège de Rouen, cette même ville qu'il devait tant aimer un jour. Là, raconte un de ses condisciples, se trouvaient réunis les types les plus étranges des pédants d'autrefois. En particulier, « le professeur de seconde était un puits de science mal digérée et un original dont le pareil n'a

« domestiques, et, ce jour-là, ton ami était en proie à la plus cruelle douleur qu'il ait « jamais connue, qu'il ait jamais imaginée. Ce jour-là, seul de mon nom et de ma « famille, j'ai dû rendre les derniers honneurs à la dépouille mortelle de mon angéli- « que sœur ; ce jour-là, j'ai été condamné à être, à mon tour, la victime de ces usages « inhumains et cruels qui semblent inventés pour envenimer le supplice de ceux qui « ont perdu ceux qu'ils aiment. J'ai été contraint de traverser une foule indifférente « et curieuse, de livrer ma douleur en spectacle pendant deux heures aux regards d'un « monde d'étrangers ; j'ai vu le cercueil de ma sœur livré aux mains profanes et gros- « sières de je ne sais quels porteurs ; puis je l'ai vu déposer dans sa fosse, et j'ai en- « tendu le bruit de la terre que le prêtre laissait tomber sur ces planches funèbres ; « et puis je l'ai perdue de vue pour toujours... Le 5 octobre, j'ai été plus malheureux « que pendant tout le reste de ma vie. Tu n'as jamais encore, cher ami, suivi l'objet « de ton amour et de tes soins à sa dernière demeure : un jour tu rempliras ce devoir, « tu boiras à ce funeste calice, car nul homme ne peut s'y dérober. Quand tu en « seras là, pense à ton ami et console-toi de n'être pas comme lui seul de ta famille « et loin de tes foyers. »

probablement jamais existé. Une école de village, mal tenue par un magistre bafoué, donnerait à peine l'idée des scènes charivariques dont cette classe tout à fait à part était parfois le théâtre. L'invraisemblable professeur s'y prêtait, s'y mêlait même avec une inconscience et une naïveté qui n'étaient pourtant pas de la bonhomie. Dans ces tumultes d'une classe où le sentiment du respect était absolument inconnu, le jeune de Bonnechose, fort dépaysé, était à peu près seul à n'y prendre aucune part, mais sans se poser en censeur de ses condisciples ou de son pédagogue. Seulement il ne retenait pas un sourire, lorsque le grotesque devenait d'un haut plaisant. On aura peine à croire qu'une telle année scolaire pût amener, sinon dans l'éducation, au moins dans l'instruction, le plus léger progrès. Cependant Henri de Bonnechose ne fut pas le seul à en tirer un incontestable profit, car l'étrange maître n'était ni un sot, ni un ignorant, et il était fort habile à exciter l'émulation de ses élèves. »

La Providence cependant veillait sur cet enfant prédestiné, que tout semblait devoir éloigner de la cléricature et même de l'Église catholique [1]. Elle l'envoya passer quelques semaines au château de la Meilleraye, chez la marquise de

---

1. Le cardinal lui-même dans son *Histoire personnelle*, si merveilleusement enchâssée dans sa biographie par l'historien de son choix (Mgr Besson, *Vie du cardinal de Bonnechose*, 2 vol. in-8°. Retaux, Paris), a raconté comment tout conspirait pour l'en éloigner : « Malheureusement, » dit-il, « à Nimègue, la classe élevée était protestante, « les classes inférieures seules étaient catholiques. Il en résulta pour moi de fâcheux « préjugés. Le catholicisme ne se distingua pas assez dans mon esprit de la superstition « et du fanatisme. Le protestantisme se présentait comme plus raisonnable, comme « convenant mieux aux hommes instruits et éclairés. Mon père et ma mère évitaient « à ce sujet toute discussion. Ils étaient convenus de nous faire instruire dans l'une « et l'autre croyance et d'en laisser le choix à notre volonté libre. Cette résolution « attestait de la part de mon père une faiblesse qu'on ne peut justifier, et qui aurait « pu avoir des suites funestes. Elle s'explique par l'affaiblissement de la foi catholique « en lui au moment de son mariage, et par l'influence qu'exerçait alors sur lui l'esprit « sceptique de son siècle. Plus tard, revenu franchement et complètement à la foi de « ses pères, il déplora cette erreur. En attendant, la convention était scrupuleusement « exécutée : on nous instruisait dans les points de croyance commune et on réservait « pour les années suivantes l'enseignement des points contestés. Je conserverai un « perpétuel regret de cette méthode contraire à l'enseignement et à la pratique de « l'Église. On ne peut assez tôt poser les fondements de toute vérité dans l'âme du « jeune homme, et le captiver sous le joug si sage et si salutaire des pratiques de la « religion catholique. Il ne faut pas attendre pour cela que l'esprit du doute s'éveille « avec les passions. »

Nagu, dont la petite-fille nous a conservé ce souvenir si frappant des préparations providentielles du futur cardinal :

« Un jour, arrivant avec mes parents au château de la Meilleraye, chez mon arrière-grand'mère, la marquise de Nagu, nous trouvâmes, en nous mettant à table, un jeune enfant rose et blanc que je crois voir encore, et qui nous était inconnu. Malgré ses fraîches couleurs, il était souffrant, et ma grand'mère, bonne par excellence en toutes circonstances, avait demandé à ses parents de le lui confier pour lui faire respirer l'air salutaire de la campagne. Ce début de traitement lui a porté bonheur. Mes frères et moi, un peu plus jeunes que lui, accueillîmes avec satisfaction ce nouveau et jeune compagnon, associé bientôt à tous nos jeux d'enfants. Le père du petit Henri de Bonnechose, sous-préfet d'Yvetot, était encore un philosophe incrédule. Sa mère était protestante. Dans ces tristes conditions, Henri de Bonnechose était élevé dans la plus complète ignorance de tout ce qui concerne le salut de nos âmes. Ma mère, très pieuse, s'affligeait de la situation spirituelle de cet enfant. Elle le conduisait à la messe, lui donnait des livres de piété. Ce fut le commencement de son éducation religieuse ; mais elle était trop faible encore pour porter des fruits. »

Cependant, l'adolescent atteignait sa dix-huitième année, l'âge fixé par ses parents, trop dociles au fatal système d'éducation mis à la mode en ce temps-là par Rousseau, pour inviter leurs enfants à choisir eux-mêmes la religion qu'ils voulaient suivre.

« Il fallait enfin, » a raconté plus tard le jeune homme, « se décider à embrasser la religion catholique ou la foi protestante. Notre séjour en Hollande et nos relations de famille maternelle nous avaient donné tous les préjugés protestants. Mon père s'adressa à M. Feutrier, alors curé de l'Assomption, pour trouver un ecclésiastique propre à m'instruire de la doctrine catholique. L'abbé Feutrier désigna l'abbé Trouillet, respectable vieillard, attaché, comme prêtre habitué, à cette paroisse. Cet ecclésiastique était pieux, simple et humble. J'allais chez lui plusieurs fois par semaine, et il se bornait à m'expliquer le petit catéchisme du diocèse.

« J'avoue que, lorsqu'il me mit ce livret entre les mains, je fus étonné. Je m'attendais à plus d'appareil. Ses explications si simples néanmoins ne tardèrent pas à faire impression sur mon esprit. J'étais fécond en objections, je ne les ménageais pas ; mais je me rendais à la lumière. Les explications orales étaient complétées par la lecture des livres que nous indiquait le bon abbé Trouillet.

« Je commençai, alors, à éprouver quelque chose de ces angoisses et de ces luttes intérieures qui, depuis, ont plus d'une fois tourmenté ma vie. Je cherchais sincèrement la vérité et j'étais résolu à l'embrasser, de quelque côté qu'elle se montrât. Cependant j'aimais beaucoup ma mère, qui était très fortement attachée à sa communion ; je savais qu'elle se croyait à peu près certaine que je l'embrasserais, et je ne pouvais douter qu'en faisant autrement je lui causerais la plus douloureuse surprise. Là était pour moi l'inquiétude et la souffrance. A mesure que les préventions contre la foi catholique se dissipaient dans mon esprit, et que la lumière de l'Église se levait pour moi, mon cœur se serrait à la pensée d'avoir peut-être à prendre une résolution qui blesserait le cœur de ma mère. Je priais, comme je l'ai fait depuis durant toute ma vie, pour obtenir à la fois lumière et force. Dieu, dans sa bonté, daigna intervenir d'une manière sinon miraculeuse, du moins extraordinaire, et me sauva de ma faiblesse.

« Tandis que je suivais les instructions du vénérable abbé Trouillet, ma mère eut un voyage à faire en Hollande pour y voir sa mère. Elle n'attachait pas une grande importance à l'enseignement religieux que je recevais alors, parce que de la Normandie qu'elle habitait avec mon père, elle croyait que je le suivais par pure curiosité et sans l'intention de prendre promptement un parti sérieux. Telles avaient été, en effet, mes dispositions en commençant. Mais, depuis le départ de ma mère, la grâce avait agi ; l'injustice des attaques protestantes contre la doctrine catholique devenait chaque jour plus évidente, et le majestueux ensemble des dogmes de l'Église m'apparaissait dans sa simplicité et dans sa vérité. Sollicité intérieurement d'y adhérer, je ne voulais pas cependant tromper ma mère. Mes dispositions à son départ lui donnaient

lieu de croire que je ne prendrais aucune détermination avant son retour : je ne me croyais pas permis de profiter de son absence pour lui porter, au nom de Dieu, le coup le plus terrible. Je lui écrivis donc ce qui se passait en moi et combien j'inclinais vers la foi catholique, lui faisant pressentir qu'une fois pleinement convaincu que la vérité était là, je n'hésiterais pas de l'embrasser. Le délai nécessaire pour recevoir une réponse s'écoula, sans qu'aucune lettre parût. J'en écrivis une seconde : même silence. Ma mère, en toutes choses, était d'une très grande exactitude ; je ne pouvais m'expliquer ce défaut de réponse, quand il s'agissait d'une matière aussi grave. Je cherchai mon devoir ; je m'élevai vers Dieu... et je crus que si, après une troisième lettre, je demeurais encore sans réponse de la part de ma mère, je devais étouffer les scrupules de mon cœur pour ne plus obéir qu'à la voix de la vérité et passer outre à ma première communion catholique.

« Aucune réponse n'arriva ; je ne balançai plus. Je me confessai, et je fis ma première communion dans l'église de l'Assomption. Ma mère arriva le jour même, du fond de la Hollande, à Paris. En apprenant ce qui s'était passé, elle fut frappée de stupeur : rien ne lui avait fait pressentir ce coup. Elle n'avait reçu, me dit-elle, aucune de mes lettres ; autrement, elle m'eût écrit pour me supplier de différer. Qui n'admirerait ici le fait merveilleux de cette Providence, qui supprima mes lettres pour écarter tout obstacle à l'accomplissement de sa volonté ! Pour moi, je n'ai jamais pu me l'expliquer naturellement. J'y bénis votre main, mon Dieu, qui me conduit depuis mon enfance, et qui alors me tira des ténèbres de l'hérésie pour me faire passer à la lumière de votre Église. Pourquoi ma mère, hélas ! n'a-t-elle pas voulu consentir à me suivre ? Je me suis flatté longtemps de la douce espérance de l'entraîner ; mais Dieu m'a jugé indigne de servir d'instrument à cette grande miséricorde, et j'ai eu la douleur de voir ma pauvre mère, si bonne, si vertueuse, si pénétrée de la crainte du Seigneur, demeurer en arrière dans la voie de la vérité. O profondeur des jugements de Dieu ! »

II. — Le Néophyte.

« Dieu a de grands desseins sur vous, mon enfant ! »

Le confesseur du premier communiant lui disait cette prophétique parole, après l'avoir absous et comme adieu à la veille du grand jour.

Longtemps, Henri-Marie-Gaston de Bonnechose, devenu catholique pratiquant, entendit cette prophétie dans un sens humain et terrestre, à peu près, disait-il, comme le peuple juif, qui attendait dans le Sauveur un roi puissant par ses richesses et par ses conquêtes. Il sortit de la table sainte, avec une foi ferme, mêlée d'espérances humaines.

Pour se mettre en état de réaliser les ambitions de sa jeunesse, il entendit ce conseil que plus tard son collègue et ami, l'évêque d'Orléans, formulera si bien, disant :

« Je ne comprends pas qu'un jeune homme, qui n'a pas une carrière spéciale, qui n'est pas militaire, ingénieur, et qui d'ailleurs ne fait rien, ne fasse pas au moins son Droit. Je regrette même qu'un jeune homme qui se destine à une carrière, mais non compatible avec les études au moins élémentaires du Droit, se prive de cette science et se condamne à l'infériorité qu'aura toujours dans son pays un homme qui ne connaît pas le Droit et les lois de son pays (1) ! »

Il avait aussi pu entendre dire à Portalis :

« Les divers peuples ne vivent entr'eux que sous l'empire du Droit ; les membres de chaque cité sont régis, comme hommes par le Droit, et comme citoyens par les lois... Toutes les lois, de quelque ordre qu'elles soient, ont entr'elles des rapports nécessaires. Il n'est point de question privée dans laquelle il n'entre quelque vue d'administration publique, comme il n'est aucun objet public qui ne touche plus ou moins aux principes de cette justice distributive qui règle les intérêts privés. »

---

1. Cette ignorance est tellement regrettable que la loi même ne la suppose jamais, et que, par une présomption légale très raisonnable, tout citoyen est toujours censé connaître la loi qui le régit. (Mgr DUPANLOUP, *De la haute éducation intellectuelle*, t. III, p. 319.)

Avec sa vive pénétration d'esprit, Henri de Bonnechose s'attacha beaucoup à cette étude, où il retrouvait quelque chose des graves pensées qui ne cessaient de s'agiter au fond de son âme prédestinée. Le Droit, en effet, touche par plus d'un point à la théologie, et la religieuse antiquité n'a pas hésité à le définir ainsi : « La jurisprudence n'est pas autre chose que la connaissance des choses divines et humaines. » Cette même antiquité avait réservé au patriciat la science un peu mystérieuse des formules du Droit. C'était comme un privilège sacerdotal réservé à la classe patricienne.

Henri se plongea dans la science des textes, légués par Rome aux peuples modernes comme l'expression même du Droit éclairé par le bon sens et la nature des choses, la *raison écrite*, ainsi qu'on a justement défini le Droit romain. Dans le Code civil, il retrouvait ces mêmes traditions, mêlées des empreintes léguées par les envahisseurs apportant à la vieille société romaine les exigences des principes de la liberté, pratiquées dans les forêts barbares de la Germanie, transformées et christianisées par l'influence de l'Église au moyen âge.

Cette étude, commencée sous les auspices d'un professeur éminent, M. Boulage, le jeune étudiant en droit la compléta par celle des apologistes chrétiens, sur le conseil de ce même professeur que Dieu avait mis sur sa route pour l'incliner à fortifier les doux mais simples enseignements du prêtre catéchiste de l'Assomption.

Frayssinous le ravit autant que les philosophes du jour l'attiraient peu. Ce qu'il a dit de ces derniers est frappant d'observation et de sagesse pratique. C'est à propos de ses lectures dans les livres de la Romiguière, Locke et Condillac, les auteurs alors exigés pour l'examen du baccalauréat ès-lettres, qu'il allait subir. « Je n'y trouvai, » dit-il, « rien pour le cœur et fort peu de chose pour l'intelligence. »

« On me parla souvent, » ajoute-t-il, « de M. Cousin. Ce qu'on m'a dit m'éloigna de l'entendre. Je me le présentai comme un sophiste qui s'enivrait de ses propres discours, et qui ne pouvait mettre ses auditeurs sur le chemin de la vérité, puisqu'il n'y était pas lui-même. Il me semblait tout à fait inutile d'assister à des leçons de philosophie qui ne me feraient pas

mieux connaître le vrai et pratiquer le bien. D'ailleurs je tenais infiniment à éviter tout ce qui aurait pu jeter des notions confuses dans mon esprit. Je me défiais beaucoup de ma force intellectuelle et morale. C'est pourquoi je me tenais constamment en garde contre les mauvais livres et les mauvais entretiens. Il est des âmes assez fortes pour se maintenir dans la vérité en face de la volupté. Mon âme n'était pas de cette trempe. J'étais trop jeune pour braver le contact des sophistes et pour entretenir quelque commerce avec les romanciers. Je ne voulus lire ni Rousseau ni Voltaire. Je pris les mêmes précautions relativement à tout ce qui aurait pu enflammer mon imagination et mes sens, sentant qu'il y avait là un double foyer de matières combustibles auxquelles une étincelle suffirait pour mettre le feu. »

Mais, s'il se garait contre les sophistes, il suivait volontiers son vif attrait pour les lettres et les lettrés. Villemain et Guizot lui plaisaient beaucoup à entendre dans leurs cours de la Sorbonne, et Lamartine charmait son oreille sensible aux vers harmonieux. Le romantisme, alors dans sa fleur, l'attirait comme irrésistiblement et le fascinait à un degré qu'il se reprochera plus tard, avec un accent si profondément sincère et chrétien.

« Je dois constater, » écrit-il dans ses confessions si vraies et si humbles, « une tendance malheureuse de ma nature, celle de vivre de la vie d'imagination. Cette tendance m'a fait commettre bien des fautes. Que de fois elle m'a fait exagérer mes jugements et mes résolutions ! Mais je dois reconnaître un dessein paternel de la Providence dans cette passion du beau qui me dominait, car mes pratiques religieuses étaient rares, je m'en tenais à ce que je regardais comme indispensable, et je n'étais pas initié à la piété tendre et à la dévotion. L'avouerais-je ? J'avais un secret dédain pour tout ce que je considérais comme de petites pratiques, croyant qu'elles étaient bonnes seulement pour les faibles et les esprits étroits. Ma religion était plutôt une religion de justice que d'amour. Il était donc heureux qu'une sorte d'enthousiasme romantique se joignît à ma foi pour me soutenir, et par la conscience et par l'imagination, contre les tentations de la volupté. »

Il y joignit le travail, ne se livrant jamais sans réserve aux distractions mondaines ainsi qu'en témoignait une des compagnes de ces années de jeunesse, la duchesse d'Avaray.

« Les vacances, » dit-elle, « le ramenèrent toujours au château de la Meilleraye. Mais ces temps n'étaient pas pour Henri de Bonnechose exclusivement consacrés aux distractions futiles et à la dissipation. Il participait toujours à nos promenades, à nos jeux, à notre gaieté, que quelques années de plus n'avaient pas altérée. Mais, sous ce rapport, nous ne trouvions pas Henri de Bonnechose à notre niveau. Il nous paraissait un peu trop sérieux, trop grave, pour nous. Il travaillait beaucoup. Il s'établissait dans une des chambres du château, se composait un public de chaises et de fauteuils inoccupés, et s'exerçait à la parole en prononçant, d'une voix de Stentor,que nous entendions avec hilarité, des discours qui ne pouvaient pas provoquer la critique de son inoffensif auditoire.

« Ce n'est pas qu'il eût le monde en horreur. Il fréquentait même avec quelque complaisance les réunions mondaines. Quand il fut devenu évêque, une dame eut le mauvais goût de lui rappeler qu'elle avait eu jadis l'honneur de danser avec lui. « Faites comme moi, madame, » répliqua-t-il, « oubliez-le! »

C'est qu'alors, a finement observé son illustre biographe, commençait déjà à paraître cet esprit si juste, si éloigné des chimères, si pratique et si ferme, qui finit par dominer dans le cardinal de Bonnechose, et qui en a fait un des hommes les plus remarquables de son siècle. Il le devait en partie à sa province, où de tels esprits ne sont pas rares, en partie à sa mère, dont il était la plus ressemblante image, et qui savait comme lui cacher une âme ardente sous des dehors froids et réservés. Mais l'habitude de la réflexion, l'amour du travail, la régularité de la vie, développèrent ses qualités naturelles et lui donnèrent une trempe d'esprit que ne donnent jamais ni la province ni la famille. Le jeune homme qui se commande et qui se modère est le véritable créateur de son propre caractère.

Tel fut, conclut Mgr Besson, Henri de Bonnechose dans sa vingtième année. Ses anciens condisciples de l'école de

Droit ont reconnu que, malgré tous ces avantages extérieurs qui devaient l'exposer à bien des séductions, il demeura inébranlable dans sa vertu. Les étudiants ne mirent jamais en doute la pureté de ses mœurs.

III. — Le jeune magistrat.

A peine reçu avocat, Henri de Bonnechose était nommé substitut aux Andelys.

Ce qu'il fut du premier coup dans cette charge, un de ses collègues, M. de Tourville, en rendait compte, à un demi-siècle de là :

« Il ne tarda pas, » écrivait-il à son historien, « à obtenir des succès signalés. Il se fit surtout remarquer dans un procès correctionnel relatif à une infraction aux privilèges des courtiers de commerce. Le droit était ardu, et le sujet aride. Il fut jurisconsulte et ajouta à la force de ses déductions le charme d'une parole élégante, claire et précise. Trente ans plus tard, lors d'une visite qu'il faisait au palais de justice de Rouen, étant évêque d'Évreux, je l'y accompagnais et lui rappelais que la salle où nous nous trouvions avait été pour lui le théâtre de ses triomphes. A ce propos, il compara le tribunal de la justice humaine, qui frappe le coupable convaincu, et celui de la pénitence, où le coupable qui s'accuse lui-même est renvoyé absous, tant la miséricorde de Dieu est supérieure à ce que l'homme peut concevoir ; et il se réjouissait d'être le ministre de celle-ci, de préférence à la sévère justice qu'il avait exercée autrefois. »

Il avait, du reste, conçu de la magistrature une idée haute, qu'il exprimait un jour avec des accents admirablement chrétiens devant la Cour réunie pour l'entendre.

« Que le magistrat, » s'écria-t-il devant ses collègues émerveillés de ce ferme langage chez un si jeune homme, « que le magistrat contemple attentivement ses devoirs dans toute leur étendue, qu'il remonte à leur source première, et bientôt il reconnaîtra qu'afin de les bien remplir, il faut qu'une autre pensée domine son âme, et cette pensée est celle de Dieu qui

les impose. Ce Dieu, qui prend le nom de Dieu de vérité et de justice, a daigné nous déléguer l'exercice terrestre d'une de ses attributions divines. Comment remplir cette mission sainte,sans l'avoir lui-même pour guide et pour appui? Pénétré de son esprit, il faut bannir toute considération étrangère. Une fidélité inaltérable, une obéissance absolue, un désintéressement sans bornes : voilà ce que nous lui devons. Il ne nous est plus permis d'avoir d'autre mobile que sa volonté, d'autre but que celui de lui plaire, d'autres espérances que celles attachées aux récompenses dont il promet de payer l'accomplissement de ses décrets !... »

Le 10 juin de l'année 1829, le garde des sceaux, M. Portalis, se présentait à l'audience de Charles X pour soumettre à la signature royale les nominations du Parquet Général de Besançon. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsque le roi, tirant de son gilet un petit billet, lui dit :

« L'ordonnance est à refaire, monsieur le garde des sceaux, voici mes candidats : procureur-général à Besançon, M.Clerc; premier avocat-général, M. de Bonnechose. »

Le jeune magistrat fut bien surpris, lui aussi. Il avait oublié que le nouvel archevêque de Besançon, en quittant Paris, lui avait dit :

« Bientôt je vous appellerai auprès de moi. »

Cet archevêque portait un bien beau nom. Il s'appelait le duc de Rohan-Chabot.

C'était le type parfait du prélat d'ancien régime. Comme il avait porté l'habit de chambellan, puis l'uniforme de chevau-léger de la garde, on disait de lui, quand il devint cardinal, qu'il était « voué au rouge ». Chateaubriand ne l'aimait pas ; il lui reprochait d'avoir servi Bonaparte, il a fait de lui, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, un portrait méchant, à la Saint-Simon. Si l'on retranche quelques coups de crayon, le portrait est vrai ; mais ces traits-là, Chateaubriand ne les eût retranchés pour rien au monde. Grand de taille et de manières, plein des traditions de la vieille cour, aimant les vers, peignant l'aquarelle, toujours assez recherché dans sa tenue et dans sa mise, mais plein de foi et de piété, il était à la fois prêtre et prélat, très aumônier, très porté aux bonnes œuvres,

fort entêté d'ancien régime et très prévenu contre toutes les nouveautés constitutionnelles, dans lesquelles il ne voyait que des folies révolutionnaires.

On retrouve cette figure de l'abbé de Rohan dans tous les *Mémoires*, dans les *Souvenirs* et dans toutes les correspondances de cette époque: sa vie est tout un roman. Il avait été attaché comme chambellan à la princesse Pauline Borghèse, puis à la princesse Murat. En 1808, très jeune encore, il épousa une demoiselle de Serent, fort jeune aussi, fort belle et fort pieuse. Au retour des Bourbons, le duc de Rohan entra dans les mousquetaires rouges ; il y eut tout de suite le grade de colonel. Lui et la duchesse étaient de toutes les fêtes, menaient grand train, faisaient grande figure à la cour. Un soir, la duchesse se préparait à aller à un bal, à l'ambassade d'Autriche. Couverte de dentelles, de diamants et de fleurs, elle passa près d'une cheminée ; le feu prit à sa robe ; elle fut brûlée vive, et mourut dans d'atroces douleurs, à l'heure où les danses commençaient.

Le duc de Rohan avait toujours été non seulement très religieux, mais très pieux. Vivement frappé de la mort si affreuse de la duchesse, obéissant aux conseils du vieux duc Matthieu de Montmorency, il se consacra de plus en plus à Dieu. Il était lié avec Lamartine ; il voulait le convertir, cherchait à le défendre contre les rechutes, espérait le préserver des tentations. Il s'était fait une vie d'apostolat mondain. Un beau jour, il entra au séminaire, se mit sous la direction de M. Hamon, plus tard curé de Saint-Sulpice, et il reçut les ordres en 1819. Louis XVIII avait voulu le marier en secondes noces à une princesse de Saxe : il s'y était opiniâtrément refusé.

Le cardinal de Rohan devait exercer sur Henri de Bonnechose, une action d'autant plus intense qu'elle fut plus douce et plus lente. Le grand prélat le mit en relations avec l'abbé Gousset et l'abbé Caverot, qui tous deux devaient revêtir un jour la pourpre avec leur aimable et sincère auditeur. L'abbé Cart, plus tard évêque de Nîmes, devint son directeur.

« Chaque matin, » raconte-t-il dans ses *Mémoires*, « avant

d'entreprendre les travaux de ma profession, j'allais à la messe. Ayant pris goût à la vie des saints, je relus avec délices celles de saint Ignace et de saint François de Sales, et j'y trouvai de nouvelles lumières. Le commerce des personnes pieuses me devint singulièrement agréable. Le clergé de Besançon me toucha par sa foi et sa régularité ; l'archevêque exerça sur mon âme une grande influence par sa piété et son dévouement. Alors se présenta à mon esprit la pensée de tout quitter pour servir Dieu dans l'Église. C'était la troisième fois qu'elle me revenait. Je l'avais repoussée à Rouen sans m'y arrêter un seul jour ; elle m'avait préoccupé à Riom avec plus de force, mais les conseils du premier président m'y avaient fait renoncer ; ici, j'étais éclairé d'une meilleure lumière et je commençais à entrevoir la carrière sacerdotale sous un autre jour ; mais le sacrifice me paraissait au-dessus de mes forces ; je m'en ouvris à Mgr de Rohan ; il sourit, parut heureux, mais ne me pressa pas. Seulement, il m'invita à l'accompagner dans un voyage en Suisse et à consulter Dieu sur ma vocation à Notre-Dame des Ermites. M. l'abbé de Marguerye, alors aumônier du collège royal de Besançon, depuis évêque de Saint-Flour et d'Autun, vint avec nous. Dans le sanctuaire vénéré où je demandai à la sainte Vierge d'être éclairé sur la volonté de Dieu, je ne reçus aucune lumière particulière. L'appel intérieur que j'avais cru entendre me parut une illusion ; il n'était que prématuré. Au retour de ce petit voyage, je repris mes fonctions judiciaires et me livrai tout entier aux devoirs de mon état. »

L'heure de l'appel de Dieu n'avait pas encore sonné.

Elle arriva le 8 septembre 1830, à Molsheim, au sein d'une retraite faite sous la direction de l'abbé Bautain. Ce jour-là, le magistrat, définitivement éclairé sur le vouloir divin à l'égard de son avenir, écrit cet acte magnifique :

« Aujourd'hui, dans le temple de Dieu, après avoir reçu le Corps de son divin Fils et invoqué les lumières du Saint-Esprit, au pied de l'autel et du trône du Tout-Puissant, en présence de son éternelle majesté, de Notre-Seigneur et Sauveur JÉSUS-CHRIST, de la bienheureuse Vierge Marie sa

mère, des douze apôtres qu'il avait choisis pour prêcher son Évangile, de tous les saints et saintes, de tous les anges, archanges, et de toutes les puissances qui forment la hiérarchie et la cour céleste ; en présence de mes frères en JÉSUS-CHRIST qui traversent avec moi cette vallée de larmes, et qui s'arrêtent en ce moment à mes côtés pour m'affermir et me soutenir : Moi, pauvre pécheur, voulant obéir à la voix de Dieu qui m'appelle, et, cédant à l'impulsion intérieure et volontaire qui m'entraîne vers lui, je promets, la main appuyée sur les saints Évangiles, de me vouer désormais tout entier à son service dans le saint ministère, de quitter pour lui le monde et ses vanités, et de consacrer toutes mes facultés à la glorification de son nom, à l'édification de mes semblables et à la propagation de la foi ; et je supplie à cette fin mon Créateur et mon Père, le dispensateur de toute lumière et de toute force, de m'envoyer celles dont j'ai besoin pour accomplir cette pieuse résolution, pour vaincre et surmonter les obstacles que le tentateur pourrait opposer à sa pleine exécution.

« Henri de BONNECHOSE. »

IV. — L'entrée dans la cléricature.

Le lendemain du jour où il signait ce don de soi à Dieu et à l'Église, le noble retraitant de Molsheim envoya sa démission d'avocat-général, revint à Besançon pour dire adieu à ses amis et vendre ses meubles. Encouragé dans son généreux sacrifice par une âme qui lui était saintement unie, il se disposa à suivre sa nouvelle voie.

« Je n'avais, » écrit-il, « qu'une chose en vue, c'était de connaître la volonté de Dieu à mon égard et de la suivre. Je m'ouvris à Mgr de Trévern, à Melle Humann (une personne de haute piété) et à M. Bautain. On me conseilla une retraite à Molsheim, dans la maison de campagne de l'évêque transformée en maison de hautes études, et dont M. l'abbé Rœss était le supérieur. Le fruit de cette retraite, dirigée par M. Bautain, fut de me confirmer dans la résolution de quitter le monde. Restait la question de savoir si je me rendrais à Paris. Mais

Paris était bouleversé, et l'Alsace était tranquille. Il m'était permis de voir dans ce contraste une indication providentielle pour faire à Strasbourg mes études théologiques. Ma démission donnée, mes meubles vendus, j'allai de Besançon à Fribourg pour y saluer Mgr de Rohan, qui s'y était réfugié depuis la révolution de juillet, et je lui communiquai mon dessein. Il voulut m'emmener à Rome avec lui. Je ne crus pas devoir accepter, craignant de suivre plutôt le penchant de mon cœur et des affections humaines que la voix de la grâce et l'inspiration de Dieu. Me suis-je trompé? Ai-je alors bien ou mal fait? Maintenant encore je n'en sais rien. Je lui faisais de la peine en refusant, et j'en éprouvais une aussi grande. Si je l'avais suivi à Rome, je serais rentré avec lui à Besançon, j'aurais été toujours dans une voie ordinaire et régulière, j'aurais échappé aux illusions de l'école de M. Bautain, je me serais épargné bien des ennuis, et j'aurais pu servir l'Église plus tôt et plus utilement. Mais il me semblait qu'auprès de Mgr de Rohan, qui était archevêque, cardinal et mon ami, je retrouverais bientôt dans les dignités ecclésiastiques la satisfaction de la vaine gloire, et que je reprendrais d'une main ce que j'aurais quitté de l'autre. Il me semblait que le suivre, c'était ne faire mon sacrifice qu'à demi et ne pas accomplir tout ce que Dieu demandait de moi. Je m'éloignai donc du pieux cardinal avec un grand serrement de cœur, et je revins à Strasbourg. Ces messieurs étaient entrés au petit séminaire, j'y entrai avec eux, et j'y demeurai deux ans, étudiant la théologie, suivant les cours du grand séminaire et enseignant la rhétorique française.

Cette pléiade, qui entourait l'abbé Bautain, était d'ailleurs bien faite pour charmer le nouveau clerc. C'étaient, outre Adolphe Carl, Adolphe Lewel, Théodore Ratisbonne et Isidore Goschler, Alphonse Gratry, Nestor Lewel, Eugène de Régny, Jacques Mertian, tous esprits distingués, revenus pour la plupart du sein de l'erreur au giron de la sainte Église, remplis de zèle et de droiture.

C'est avec l'abbé Gratry que l'abbé de Bonnechose fut appelé à partager la chaire de rhétorique, rapprochement que Mgr Besson a mis en belle lumière.

« On avait, » dit-il, « confié à l'abbé de Bonnechose au petit séminaire la rhétorique française. L'abbé Gratry faisait la rhétorique latine. Cette division du cours, empruntée aux collèges royaux à Paris, mettait en relief, chacun selon son mérite, les deux professeurs. L'abbé de Bonnechose, initié par huit ans d'une magistrature élevée à la pratique de l'éloquence, porta dans son enseignement l'éclat, la dignité, la grandeur, qui caractérisaient sa parole. L'abbé Gratry, plus familiarisé avec les langues anciennes, avait quelque chose de plus subtil et de plus aventureux. On pouvait, en les rapprochant, se faire déjà quelque idée de leurs destinées. L'un, solide et brillant tout à la fois, d'une grande noblesse de caractère et de sentiments, ami de la règle et de la tradition, homme pratique en toute chose et partant politique habile autant qu'ecclésiastique irréprochable, était destiné aux grandes charges de l'Église. L'autre, spéculatif avant tout, demeura tel toute sa vie. Il enseigna les mathématiques en philosophe, l'histoire et l'éloquence en mathématicien, donna du charme aux choses les plus abstraites, et mit, dans tout ce qu'il écrivit, sans échapper à la critique ni à la chimère, le sceau de son originalité. Oratorien sans lien religieux, il rappela Malebranche sans l'égaler, et l'Académie française, en le recevant dans son sein, parut reconnaître son talent comme il avait souhaité lui-même de le voir récompenser en ce monde. Au reste, ces deux hommes, dont le caractère était si différent et qui eurent des destinées si opposées, avaient conçu l'un pour l'autre, dans l'enseignement du même art et dans l'exercice du même ministère, une singulière estime. Leurs élèves, en les distinguant, leur témoignaient le même respect, sachant qu'ils étaient tous les deux sortis du monde et qu'ils servaient tous deux l'Église avec autant de désintéressement que de conviction. L'abbé de Bonnechose avait plus de prestige à leurs yeux ; l'abbé Gratry leur était plus agréable ; ils tiraient de leurs classes respectives un égal profit. »

C'est à Molsheim, le jour de la Saint-Étienne 1833, que l'abbé de Bonnechose, ordonné prêtre par Mgr de Trévern, voulut célébrer sa première messe.

Les événements qui suivirent furent entremêlés de luttes et de tristesses.

L'abbé Bautain, à Strasbourg, avait ravivé la philosophie chrétienne. Malheureusement, il s'engagea dans un débat stérile, où l'excès de son zèle contre les doctrines rationalistes l'amenait à recevoir un désaveu public de son évêque. Lacordaire vint de Metz à son secours, il concilia non sans peine le différend et rendit à l'Église « un homme sincère, dévoué, honnête, poursuivi par l'envie ».

De Strasbourg, la petite société de M. Bautain passa à Juilly, où l'abbé de Bonnechose avait négocié le transfert du célèbre collège des mains de MM. de Salinis et de Scorbiac à celles de la société dont il faisait partie.

« L'hiver 1840-1841, » a-t-il raconté lui-même, « se passa doucement, mais il fut laborieux. Je prêchais le dimanche à Paris, pendant l'avent et le carême, et je passais la semaine à Juilly, à m'occuper des affaires du collège. La société de MM. de Salinis et de Scorbiac était affectueuse et pleine de plaisirs délicats. MM. Jules Lewel et Nestor Lewel, qui représentaient avec moi l'administration nouvelle, ajoutaient encore aux douceurs de cet agréable hiver. Ma santé s'était sensiblement améliorée. Quant à la discipline du collège, si elle laissait un peu à désirer, il fallait y mettre la main plutôt avec ménagement qu'avec vigueur et par des coups d'éclat. Le personnel des élèves appartenait presque tout entier à de nobles familles, où une bonne et chrétienne éducation avait précédé celle du collège. C'étaient des jeunes gens à sentiments élevés et généreux, dont je me souviendrai toujours avec plaisir. »

Et cependant, disons-le, bien qu'il ait passé les dix premières années de son sacerdoce dans l'enseignement, l'abbé de Bonnechose était bien mieux doué pour la prédication et plus fait pour un ministère actif. Puis, son supérieur et père en Dieu, l'abbé Bautain, se rendant parfaitement compte des précieuses ressources que son subordonné possédait pour l'administration, songeait à lui pour amener à bonne fin une œuvre difficile, la reconnaissance par le Saint-Siège du nouvel Institut qu'il avait fondé en France.

La situation était délicate après les démêlés de Strasbourg;

l'abbé de Bonnechose s'en tira avec une dextérité merveilleuse, et sa mission à Rome fut couronnée d'un plein succès.

Il s'y fixa du reste et y devint supérieur de la communauté de Saint-Louis-des-Français, une antique fondation nationale qui lui dut de recouvrer, avec sa ferveur primitive, son ancien éclat.

Une autre mission plus délicate, celle relative à la situation légale des Jésuites en France, devait lui être reprochée au début de son épiscopat. Il s'en était cependant expliqué dès l'origine, en écrivant à l'un des vénérables doyens de l'épiscopat français, Mgr de Mazenod :

« Si l'on ne m'eût fait publiquement un crime de ma faible participation à ce résultat, jamais je n'aurais levé le voile qui devait la couvrir. Mais d'autres l'ont déchiré pour me dénoncer à l'Église comme coupable envers elle de trahison. Dieu a tout vu ; Dieu nous jugera. Il a connu la pureté de mes motifs, et, au milieu des clameurs élevées contre moi, il m'a laissé la consolation de voir mes actes sanctionnés par les déterminations conformes du vicaire de JÉSUS-CHRIST, du Sacré-Collège, de la Compagnie de JÉSUS, et par l'heureuse issue des événements... Répondrai-je aux reproches d'ambition, au soupçon de vues intéressées? Mais tous mes antécédents n'en sont-ils pas une réfutation suffisante ? Je laisse à Dieu le soin de disposer de ma destinée comme il lui plaira, et de me justifier devant les hommes quand il en sera temps. »

Cela était si vrai que, lorsque le gouvernement français songea à l'élever à l'épiscopat, le pape s'en montra tout heureux, et ce pape, c'était Pie IX !

Rien n'est touchant et instructif comme le récit que nous a laissé le nouvel évêque de son audience de congé.

« J'ai eu hier, » écrit-il dans son journal à la date du 23 février 1848, « mon audience de congé. Le pape m'a donné des témoignages d'estime et d'affection qui m'ont profondément touché. L'entretien a duré plus d'une demi-heure. Il m'a chargé de paroles affectueuses pour le roi, pour la reine, pour les princes, et surtout pour le prince de Joinville : il m'en a donné aussi pour les cardinaux de Bonald, Giraud et du Pont... Il rend justice aux efforts heureux faits par

Louis-Philippe pour le maintien de la paix en Europe et en France ; mais il voit avec peine que le roi s'alarme des réunions d'évêques. Il paraît que l'évêque de Versailles s'est plaint à ce sujet. Après m'avoir parlé des affaires de France et m'avoir donné ses bénédictions pour mon diocèse, il m'a parlé de sa propre situation et des affaires d'Italie. Il m'a parlé alors à cœur ouvert et avec effusion. Il m'a laissé voir combien il souffrait, combien il avait été mal secondé, et combien il était éclairé sur la situation périlleuse des affaires en Italie et particulièrement dans les États Romains. Avec une humilité touchante, il a fait la part de sa faiblesse et a protesté de la pureté de ses intentions.

« Je lui ai répondu que nul ne les avait jamais mises en doute. J'ai profité de l'ouverture qu'il me donnait pour l'exhorter à déclarer toujours, par la parole et par les faits, qu'il veut suivre la voie des améliorations et des réformes demandées par les besoins du temps où nous vivons, et en second lieu à encourager et à fortifier les amis de l'ordre dans leurs résistances aux fauteurs du désordre. J'ai insisté sur la nécessité de faire, par sa propre énergie, un appel à l'énergie des bons citoyens, qu'un petit nombre de factieux intimide. Pie IX s'est plaint de ne pas être aidé, d'être laissé à lui seul, d'être sans gouvernement, d'avoir vu les derniers gouverneurs de Rome réduits par la force de l'opinion ennemie à abandonner leurs fonctions, enfin d'avoir été contraint de faire procéder lui-même à l'arrestation des factieux après sa dernière allocution au peuple. Je lui exprimai alors la douleur avec laquelle je voyais, depuis dix-huit mois, l'opinion publique égarée par les journaux, et le désir que j'avais si souvent témoigné de voir s'établir, sous les auspices du gouvernement pontifical, un journal destiné à rectifier la fausse direction donnée par la presse qu'inspire le génie des révolutions.

« Hélas ! » me répondit le pape, « j'ai tout mis en œuvre pour « fonder un journal de ce genre, et je n'ai pu y parvenir. Les « hommes capables de faire cette œuvre ne l'ont pas osé ou « n'ont pu s'entendre. Ceux qui se sont offerts et qui voulaient « le faire m'auraient compromis en m'entraînant bien au-delà « des limites où je dois me tenir... Quant à la voie de réforme,

« de progrès et de fermeté que vous signaliez tout à l'heure, c'est
« assurément celle que doit suivre le pape: *questa è la strada*
« *che deve battere il papa;* mais que de difficultés surgissent de
« toutes parts! Elles viennent surtout de l'impatience de ceux
« qui veulent nous faire marcher plus vite que nous ne pou-
« vons et ne devons marcher. Il y a derrière eux des hommes
« qui veulent à tout prix nous pousser à des bouleversements
« pour arriver au pillage et à l'effusion du sang. Nous les con-
« naissons, mais je ne sais quelle fatalité nous laisse contre eux
« sans défense. Il semble que la Providence ait décrété de nous
« conduire à une catastrophe nécessaire pour éclairer les peu-
« ples. Cependant, je mets dans cette divine Providence toute
« mon espérance. C'est elle qui me soutient, qui me donne des
« forces et qui saura toute seule accomplir son œuvre: car ja-
« mais l'impuissance de l'homme n'a été plus manifeste. »

« Nous parlâmes ensuite de la constitution et de la commission chargée de l'élaborer.

« J'exposai au Saint-Père ma raison pour que le Sacré-Collège ne fût pas constitué en Chambre des Pairs des États Romains, et pour qu'il demeurât, dans une sphère supérieure, le conseil-né et la coopération du pape pour le gouvernement de l'Église universelle. Il me dit que telle était aussi son opinion. Après avoir développé ce point et insisté sur la nécessité de maintenir intacte aux yeux du monde entier la dignité du Souverain-Pontife et du Sacré-Collège, je lui recommandai de nouveau mon diocèse, et lui demandai la permission de recourir à lui dans mes perplexités, afin d'obtenir conseil et direction. Il m'encouragea avec beaucoup de bonté à lui écrire, en me promettant de me répondre ; puis il se recommanda à mes prières à Notre-Dame de Lorette, afin d'obtenir lumière, force et consolation.»

V. — L'Évêque de Carcassonne.

Nommé le 23 novembre 1847, à l'évêché de Carcassonne vacant par le décès de Mgr Saint-Romme-Gualy, l'abbé de Bonnechose fut sacré à Saint-Louis-des-Français le 31 janvier 1848.

Le mois suivant, quand il quitta Rome pour rentrer en France et gagner le nouveau champ assigné à son zèle, la révolution avait renversé le roi qui l'avait nommé. Son journal nous révèle ses émotions à ce sujet :

« Naguère, » dit-il, « quand je rentrais dans Paris, ville où je suis né et où j'ai passé les plus belles années de ma jeunesse, mon âme s'épanouissait et un rayon de bonheur entrait dans mon cœur. Maintenant tout était changé. Le trône abattu, la monarchie détruite, la république proclamée, les tribuns au pouvoir, le commerce arrêté, la prospérité publique desséchée dans ses sources, Marrast et Caussidière se jouant de la sécurité des citoyens, des arbres de liberté plantés au coin des rues, des hommes en blouse chantant, menaçant, faisant la loi partout, la banqueroute imminente, les ateliers nationaux au Champ de Mars, Louis Blanc et ses adeptes dans la chambre des Pairs au Luxembourg, les Tuileries dévastées et converties en hôpital, le rappel, les lampions, les rues naguère les plus brillantes et les plus bruyantes, maintenant presque désertes et silencieuses, les bruits les plus sinistres circulant chaque jour et annonçant que Paris allait être livré à l'explosion, à l'incendie, au pillage et au meurtre: voilà ce que je trouvai, à la fin de mars 1848, dans cette cité qui, deux mois auparavant, faisait la gloire de la France et l'envie de l'Europe.

« J'allai loger chez mon pauvre frère, qui avait perdu sa place et la plus grande partie de ce qu'il possédait. Sa femme, terrifiée par les premières scènes de la révolution, s'était réfugiée avec sa fille en Belgique. Emile restait seul à Paris avec ses deux fils. Il demeurait rue du Bac, à côté des sœurs de Saint-Vincent; je disais tous les jours la messe dans leur chapelle. Je m'occupai de mes bulles, je vis Carnot et Lamartine : on ne savait ce qu'elles étaient devenues. On se mit à les chercher, ce qui prit assez de temps. Enfin, on les retrouva au ministère des affaires étrangères. Ensuite, il fallut procéder à leur vérification par le conseil d'État. Cette opération fut assez longue, parce que ces messieurs du gouvernement provisoire n'étaient pas d'accord sur la manière dont il fallait s'y prendre. On me parla d'un serment à prêter : je le refusai, et il n'en fut plus question.

« Pendant ce temps, que se passait-il dans mon diocèse ? Il était fort agité ; vingt-cinq à trente curés, dont cinq curés de canton inamovibles, avaient été réduits à fuir leurs paroisses. MM. les vicaires-généraux capitulaires Baby, Rigal et Labatut faisaient tête à l'orage autant qu'ils le pouvaient ; mais ils ne purent faire rentrer les curés expulsés dans leurs paroisses respectives. Ils replacèrent les succursalistes au moyen d'échanges ; mais les curés de canton demeurèrent exilés et attendirent mon arrivée. Les commissaires du gouvernement et plusieurs maires se permirent de parler dans les églises, de monter en chaire et d'y proclamer les doctrines républicaines. Informé de ces excès, je me plaignis au gouvernement provisoire en la personne de Lamartine : il me promit de les réprimer et ne fit rien. Enfin arriva la fameuse journée du 15 mai. Un de mes diocésains, Barbès, envahit l'assemblée nationale ; nous fûmes dans l'angoisse jusqu'au soir. L'assemblée délivrée, nous rendîmes grâces à Dieu, et le 26 mai je partis seul avec mon domestique, dans ma voiture, en poste, pour me rendre dans mon diocèse. Paris était sous l'empire de la terreur, car il avait vu la veille tout ce qu'il y avait à craindre, et cependant j'y laissais tant de parents, tant d'amis, tant de souvenirs chers à mon cœur, que je m'éloignai en pleurant. D'ailleurs, où allais-je ? Que trouverais-je dans ce nouveau pays où je n'avais jamais mis les pieds, où je ne connaissais personne, et que les passions révolutionnaires avaient bouleversé ? Et deux cents lieues de distance désormais entre tous les objets de mes affections et moi ! J'allai prier Dieu, je lui offris mon sacrifice et me confiai en sa providence. La souffrance est restée dans mon cœur ; mais la confiance n'a pas été trompée. »

Il venait à Carcassonne, précédé de discussions et de préventions semées un peu partout par la presse. Dieu changea toutes choses et les cœurs furent retournés.

« J'arrivai le 24 mai, » dit-il, « au milieu d'un orage, de torrents de pluie mêlés de tonnerre et d'éclairs. Malgré le malheur des temps, j'avais reçu sur ma route de nombreuses marques de sympathie et de grands témoignages de vénération. Les mêmes sentiments se manifestèrent le lendemain, jour de mon installation solennelle. Je traversai la ville en

procession, avec le clergé, je me rendis à la cathédrale, j'y parlai, et le peuple donna partout des signes de foi et de grande religion. Admirable effet de la puissance et de la bonté de Dieu ! Depuis les affaires de 1845, ceux qui s'étaient faits mes ennemis ou mes adversaires avaient employé les mille voix de la presse pour soulever l'opinion religieuse contre moi, une révolution inattendue avait ébranlé l'autorité jusque dans ses bases et déchaîné les plus mauvaises passions... Et cependant, depuis le jour de mon entrée dans ce diocèse, je n'ai rencontré partout que respect, confiance et affection. *A Domino factum est istud.* Il faut bien reconnaître dans ces dispositions l'œuvre de celui qui seul incline les cœurs. Le jour de mon sacre à Rome, il y eut un moment où je fus très vivement frappé. Ce fut en lisant l'évangile du jour à la fin de la messe. Après avoir décrit la tempête, l'évangéliste montre Notre-Seigneur commandant aux vents et ajoute : *Et facta est tranquillitas magna.* Je sortais alors des tempêtes, le Seigneur avait commandé, et le calme s'était fait autour de moi. Que de fois je me suis fait l'application de ces paroles ! Que de fois je me suis vu entouré par des passions turbulentes ! Mais le Seigneur, en qui je mettais mon espérance, les enchaînait, je pouvais faire mon œuvre, et dire en le remerciant : *Et facta est tranquillitas magna.* »

Ce que fut son épiscopat, laborieux, réparateur, fécond, son vénérable historien l'a peint en un excellent tableau. Ici, nous courons, comme l'abeille, butinant au passage et comme au sommet des plus belles d'entre ces fleurs.

C'est ainsi que nous noterons son entrevue de 1849 avec le prince-président, c'est la première fois qu'il voyait le futur empereur, auquel il devait vouer un si fidèle attachement personnel.

« Napoléon, » a-t-il raconté, « me parla le premier de la situation des États Romains. Peu de temps s'était écoulé depuis sa lettre à Edgard Ney. Je vis que ses dispositions étaient les mêmes et je crus devoir les combattre. Il m'écouta fort patiemment, me fit quelques objections et me donna par là de nouvelles ouvertures pour le presser de n'imposer au Saint-Père aucune condition, mais de lui laisser régler ses affaires en toute liberté. Le président parut écouter mes raisons avec

intérêt, et me quitta non sans m'avoir donné des témoignages de bienveillance. Il changea bientôt son ministère. Le général d'Hautpoul, notre représentant, fut nommé ministre de la guerre et fit nommer Baraguay d'Hilliers au commandement de l'armée de Rome, avec le titre d'ambassadeur. J'eus plusieurs conférences avec ces deux généraux, pour les engager à se conduire envers le Vicaire de JÉSUS-CHRIST comme il convenait à la France catholique. Baraguay d'Hilliers, la veille de son départ, me promit formellement qu'il aurait pour le pape les procédés d'un fils respectueux et soumis. Il a tenu parole, et il a vu la gloire de ramener à Rome, le souverain pontife. »

Le jeune évêque, qui venait de rétablir la liturgie romaine dans son diocèse, devait donner, à l'occasion du voyage présidentiel dans l'Aude, une nouvelle preuve de son zèle pour la cause de la papauté.

« A Narbonne et à Carcassonne, » dit-il lui-même, « je me trouvai placé à table à côté du général Saint-Arnaud, ministre de la guerre. Nous fîmes connaissance, il me parut homme d'esprit, et après avoir obtenu de lui toutes les satisfactions possibles dans les questions locales et personnelles, j'imaginai d'en entamer une autre d'une bien plus grande importance. Je le savais fort influent dans le conseil et capable d'y faire prévaloir son sentiment, même sur des matières auxquelles il était étranger, mais un mot suffisait pour l'informer et l'instruire. Je lui parlai des rapports de la France avec Rome, du concordat, et surtout des articles organiques. Je lui expliquai la nécessité de substituer à ces articles, qui n'avaient pas eu la sanction du pape, une nouvelle convention avec le Saint-Siège. Il comprit la chose et m'invita à en parler sans délai au ministre des cultes. M. Fortoul, à qui je m'adressai dans la soirée même, ne me dissimula point combien de difficultés soulèverait un pareil projet. Mais le prince, prévenu par Saint-Arnaud, me fit appeler et aborda la question. Après une longue conversation, il convint avec moi qu'il faudrait tôt ou tard ouvrir avec le Saint-Siège des négociations en cette matière, pour mettre fin à la situation fausse que le maintien des Organiques fait au gouvernement français vis-à-vis du pape. Il me pria enfin de manifester ses sentiments à

Pie IX sur cette question dans mon prochain séjour à Rome, et de m'informer sur quelles bases nouvelles on pourrait entreprendre des négociations... »

Le journal de l'évêque de Carcassonne nous informe minutieusement de la suite de toute cette affaire des Organiques, laquelle finit par un échec, subordonnée qu'elle était à une autre question qui préoccupait davantage l'empereur Napoléon III, celle du sacre.

M. le marquis de Ségur, dans ses touchants et intéressants *Souvenirs d'un frère*, a raconté comment finit la négociation, en reproduisant la lettre que l'empereur écrivit au prélat son frère, alors auditeur de Rote pour la France à Rome, à la date du 8 mai 1853.

« Mon cher monsieur de Ségur, je profite du départ de Mgr Ricci pour vous envoyer la lettre incluse pour le Saint-Père ; je lui demande dans cette lettre de me dire franchement s'il veut venir à Paris. Je préfère que cette lettre passe par vous, afin qu'elle n'ait point de caractère officiel ; vous tâcherez de me faire parvenir la réponse le plus tôt possible. Je ne vous ai pas écrit depuis longtemps, parce que je n'avais pas fixé mes projets sur deux choses importantes: le sacre et les articles organiques. Quant au sacre, si le pape croit pouvoir venir, il aura lieu vers le mois de septembre, et je réunirai à cet effet tous les évêques de France. Quant aux articles organiques, bien avant qu'on songeât à l'empire, j'avais chargé l'évêque de Carcassonne de dire au Saint-Père combien je désirais que d'un commun accord ils pussent être révisés. Mais, dès qu'il s'est agi du sacre, j'ai agi avec plus de réserve, car je ne voulais pas qu'on crût que c'était par intérêt ou par ambition que je désirais la révision de ces articles, tandis qu'au contraire ce n'était qu'en vue d'une entente plus intime avec le pouvoir spirituel et pour le bien de la religion. Cependant, malgré moi, il en a transpiré quelque chose dans le public, et j'ai vu avec peine que l'opinion était très opposée à tout changement, qui aurait l'air d'une concession faite à la cour de Rome. Sans doute la venue du Saint-Père ferait un grand bien aux idées religieuses et à la politique ; mais, dans ce monde, une foule de petites considérations viennent toujours entraver les grands projets. Enfin, que la volonté de

Dieu soit faite. Recevez, avec mes remercîments pour votre zèle, l'assurance de mes sentiments. — NAPOLÉON. »

« Cette lettre, » observe justement le biographe de Mgr de Ségur, « laisse percer tout à la fois, et le désir d'être sacré par le pape, et l'embarras d'abolir ou de transformer les Organiques. Mgr de Ségur porta la lettre, et, invité par le pape à dire son sentiment, il lui répondit : « Puisque Votre Sainteté « me l'ordonne, pourquoi, après avoir sacré l'empereur Napo- « léon à Paris, n'irait-elle pas sacrer l'empereur d'Autriche à « Vienne ? Cette apparition de la papauté produirait, selon « moi, les plus merveilleux effets. Ce serait un triomphe tel « que la papauté n'en a pas connu depuis longtemps. — Eh « bien ! nous irons, » répondit Pie IX ; « seulement, si l'empe- « reur tient à ce que j'aille en France, il faut qu'il m'en ouvre la « porte. Qu'il fasse avec moi un nouveau concordat, à peu près « semblable au premier, dont le dernier article dira simple- « ment : Est abrogée toute disposition de loi ou de décret con- « traire à la présente convention. Je laisserai passer trois mois, « pour éviter à l'empereur le reproche qu'il redoute d'avoir fait « un marché dans un but d'ambition personnelle. *E poi*, » ajouta-t-il en frappant de sa main droite sur sa main gauche fermée, qui tenait sa tabatière, « *e poi in carrozza :* et puis, en voiture ! »

On sait que la voiture ne partit jamais, et le projet du sacre fut abandonné, avec celui de la suppression des articles organiques.

Pendant ce temps, Mgr de Bonnechose se consacrait à la sanctification de son troupeau. Il venait de donner la mesure de son zèle pendant le choléra, où, nouveau Belsunce, il se dévouait, corps et âme, au service des pauvres, ravis de tant de charité, quand, le 4 novembre 1855, une lettre de M. Fortoul, ministre des cultes, lui annonça que l'empereur venait de le nommer à l'évêché d'Évreux.

« Je n'avais été, » dit-il, « ni consulté ni prévenu. Ma surprise a donc été grande, et mon affliction aussi. Le ministre fait valoir, comme motifs de cette translation, la paix à rétablir dans un diocèse agité, le vœu du clergé et des fidèles, et les démarches de l'archevêque de Rouen, qui m'a personnellement demandé. Un journal vient de répandre la nouvelle en ville, et la douleur est générale. J'ai cruellement souffert dans

cette journée, cherchant où était la volonté de Dieu et n'osant m'arrêter à aucun parti. J'ai beaucoup prié et surtout prié saint Charles. Est-ce la chair et le sang qui ont fait faire cette nomination, et dois-je m'y opposer? Est-ce Dieu, au contraire, qui a parlé par toutes ces personnes, et qui me destine à pacifier le diocèse? Là est la question : son Esprit seul peut la résoudre. »

VI. — L'évêque d'Évreux.

Mgr Besson a peint, dans une page vigoureuse, les difficultés qui attendaient Mgr de Bonnechose, dans un diocèse où il succédait à un évêque, dont le biographe trace fort habilement le portrait : Mgr Olivier, ancien curé de Saint-Roch. « Agréable à la cour sous le règne de Louis-Philippe, fort recherché pour son esprit, d'une éloquence hardie et persuasive, aussi habile à obtenir l'argent des riches qu'à l'employer au profit de l'Église et des pauvres, ses bons mots, ses œuvres de charité, la vivacité de ses allures, l'avaient rendu populaire dans la bourgeoisie de Paris. Il savait d'ailleurs mieux que personne embellir le lieu saint et relever, par la pompe des cérémonies, les mystères de la religion. Son mérite lui donna des jaloux ; mais les défauts qui le déparaient un peu laissèrent quelque prise à leurs critiques, sans lui ôter la considération des gens de bien. Transféré de Paris à Évreux, et de la stalle d'un curé à un siège épiscopal, il éprouva en province encore plus de contradictions. Là, il eut le tort de se confier trop facilement à des étrangers, et de se laisser surprendre et entourer par leurs intrigues. Il se montra clément envers eux jusqu'à s'en repentir. On lui reprocha les fautes d'autrui, comme si elles eussent été les siennes. Cependant son zèle, son éloquence, son activité pastorale, ses relations avec les autorités, sa charité envers les pauvres, sa bonté envers tout le monde, lui avaient fait parmi les laïques des admirateurs et des partisans. Il mourut après quinze ans d'une administration qui n'avait pas cessé d'être en butte à la contradiction des langues. On était partagé entre le blâme et la louange. Le blâme alla jusqu'à l'injustice, la louange jusqu'au

panégyrique. La division était au comble, et la paix semblait impossible à rétablir. »

Normand de naissance, le successeur de Mgr Olivier était, par son éducation et ses aptitudes, admirablement propre à pacifier et à concilier. On s'en aperçut dès sa prise de possession.

« Nous avons encore présents à l'esprit, » dit-il en arrivant à Évreux, « l'infatigable activité que notre vénérable prédécesseur déployait au service de la maison de Dieu, son zèle pour les intérêts sacrés confiés à sa sollicitude, son dévouement, sa générosité, la vivacité et la pénétration de son intelligence, la facilité et la grâce de sa parole, et tant de qualités attachantes qui lui gagnaient les cœurs. »

A cet hommage délicat rendu à Mgr Olivier, il ajoutait, avec autant de finesse que d'humilité.

« Bien des difficultés ont traversé son épiscopat. Nous aurons probablement aussi les nôtres. Mais, pour les vaincre, nous nous confions en Dieu, au temps et à vos bonnes dispositions. Dieu, qui se plaît à rapprocher les esprits et à réconcilier les cœurs ; Dieu, qui nous a déjà si souvent prêté son concours et qui, depuis tant d'années, nous a conduit comme par la main à travers les révolutions et les tempêtes publiques; Dieu, qui lit dans notre âme et qui voit bien que nous ne voulons ici que sa gloire, ne nous abandonnera pas à notre faiblesse. »

Dieu bénit son zèle pacificateur, et quand, à trois ans de là, il dut dire adieu à ses diocésains d'Évreux, il pourra s'écrier:

« Rien ne nous sera plus doux que d'apprendre que l'union continue à régner parmi vous, que l'ordre est partout, que les cœurs s'ouvrent de plus en plus aux douces impressions de la grâce !... »

Ce fut en effet au commencement de l'année 1858 que, après avoir rétabli l'unité de la prière publique en réintroduisant la liturgie romaine dans le diocèse d'Évreux, Mgr de Bonnechose fut promu à l'archevêché de Rouen.

« J'ai su hier, » lui écrivit à ce propos Louis Veuillot, « à la nonciature, où l'on s'en réjouit, que Votre Grandeur est appelée au siège de Rouen. Je n'ai pas à vous adresser des félicitations sur une élévation qui vous apportera un accroissement de travaux et de soucis, mais vous me permettrez de

me féliciter moi-même, dans les sentiments que vous me connaissez, en vous voyant arriver à un poste où vous ferez tant de bien. Ce grand et beau diocèse de Rouen avait besoin de votre action si ferme et si prudente. Voilà de quoi rendre tous ceux qui vous aiment insensibles à toutes les peines qui peuvent se trouver dans le cortège d'un métropolitain.»

VII. — L'Archevêque de Rouen.

C'était le dernier jour de février 1859. Le nouvel archevêque conversait aux Tuileries avec Napoléon III, et l'empereur venait de se dire sûr de maîtriser la révolution, dès qu'il aurait aidé à expulser les Autrichiens d'Italie.

— Mais,» répliqua l'archevêque, « si vous parvenez à chasser les Autrichiens de la Lombardie, Sire, qu'en ferez-vous ? Les Lombards détestent autant les Piémontais que les Allemands.

— Non,» répondit l'empereur, « il ne faudrait pas soumettre le Milanais au Piémont, mais il faudrait constituer là un royaume indépendant, plus grand que le Milanais et la Lombardie, et assez fort pour tenir tête à l'Autriche.

— Mais, » dit le prélat, « êtes-vous sûr de réussir ? Vous laissera-t-on faire ? L'Angleterre demeurera-t-elle passive et consentira-t-elle ? »

L'empereur fit un signe de tête, indiquant que la défiance de l'Angleterre était très fondée.

« Que Votre Majesté, » continua le courageux archevêque, « me permette de m'élever à des considérations plus hautes. Depuis quinze ans, la Providence ne vous a-t-elle pas miraculeusement protégé ? Ne vous a-t-elle pas servi de bouclier contre le poignard et les balles? Son intervention perpétuelle en votre faveur n'est-elle pas évidente et palpable ?

— Oh ! certainement, » dit l'empereur.

— Eh bien, Sire, êtes-vous assuré que cette protection vous soit continuée dans la guerre d'Italie ? N'y a-t-il pas à craindre le contraire ? Quel sera votre allié dans cette guerre ? Le Piémont ? Le gouvernement piémontais n'est-il pas, depuis plusieurs années, en hostilité avec le chef de l'Église ? N'a-t-il

pas fait des actes qui l'ont frappé d'excommunication, et ne persiste-t-il pas dans cette voie? L'histoire ne nous apprend-elle pas que tous ceux qui se sont engagés dans cette situation ont très mal fini ? N'y a-t-il pas à craindre, Sire, que la solidarité d'une guerre entreprise et soutenue d'un commun accord avec le Piémont n'éloigne de vous la bénédiction de Dieu ?

— Mais je ne veux pas de cette solidarité, » dit l'empereur avec vivacité; « je ne veux être pour rien dans les démêlés du Piémont avec le Saint-Siège et je ne l'approuve pas !... »

Hélas ! Cavour fut plus éloquent que l'archevêque, et, à moins d'un an de là, Mgr de Bonnechose, épouvanté de la marche des événements, écrivait à son auguste interlocuteur une lettre, dont la fermeté apostolique troubla et piqua l'Empereur.

« Monsieur l'archevêque, » répondit Napoléon, « je n'ai pu lire sans un profond sentiment de tristesse la lettre que vous m'avez adressée... Quoi ! les événements humains ont leur force irrésistible, amènent des situations inattendues, et il n'en serait tenu aucun compte ! Le défenseur constant et jusqu'ici le plus éprouvé du Saint-Siège en serait devenu tout à coup l'adversaire redoutable ! A un examen calme et impartial on substituerait des interprétations passionnées ; au souvenir des services rendus, un oubli plein de reproches amers, et, parmi les membres les plus élevés de l'épiscopat, il en est ainsi qui se croiraient dans le vrai !... »

Il en résulta un peu de froideur dans les rapports entre le souverain et le primat de Normandie, qui ne cessa point de faire hardiment entendre la vérité, comme Napoléon en eut la preuve au mois de décembre de la même année 1860, quand il entretint Mgr de Bonnechose des complications internationales, tant du côté du nord que de l'Italie et de Rome.

« Nous faisons ce que nous pouvons, » dit l'archevêque, « pour obtenir de Dieu par la prière qu'il vous éclaire. Ce qui m'étonne, c'est l'espèce de paralysie dont les puissances de l'Europe sont frappées. Comment la Russie ne fait-elle rien pour Naples ?

— La Russie, » répondit l'empereur, « a fort à faire dans son

intérieur: elle est absorbée par la grande opération de l'affranchissement des serfs.

— C'est encore en France qu'il y a le plus de puissance disponible.

— Oui, nous sommes encore les moins malades.

— Votre Majesté est considérée comme pouvant tout ce qu'elle veut; aussi on la rend responsable de tout.

— C'est bien cela, on me met tout sur le dos. »

Après une digression sur l'expédition récente de la Cochinchine, dont le prélat profita pour se plaindre de la conduite scandaleuse des occupants laissés à Saïgon, Napoléon ramena l'entretien sur la question européenne :

« La grande question, » fit-il, « est Rome. Ce qui nous fait le plus de mal, c'est la défiance. Le pape croit que je n'ai pas fait pour lui tout ce que j'aurais pu faire : il est dans l'erreur. »

Préoccupé de ramener l'impérial arbitre des destinées de l'Italie à une appréciation plus exacte de la situation et à prendre en mains la cause si menacée du pouvoir temporel, Mgr de Bonnechose ne négligeait aucune circonstance pour arriver à ses nobles fins.

Pie IX, qui l'aimait, lui en savait un gré infini, et quand on parla de donner la pourpre à l'archevêque de Rouen, le Pontife témoigna une vive satisfaction. Ce qu'apprenant, le futur cardinal s'écrie, dans ses notes intimes :

« Il s'ensuivrait que je jouis maintenant de la confiance du Saint-Père et de celle de l'Empereur. Que je serais heureux de faire servir ce concours à un rapprochement entre les deux puissances ! »

VIII. — Cardinal et Sénateur.

C'est le 14 janvier 1864 que le nouveau cardinal reçut la barrette des mains de l'empereur. Il fut trop sincère — on le lui a vivement reproché — lorsque, n'écoutant que son cœur, il le laissa s'épancher en une effusion de tendre fidélité à un sentiment qui était et devait rester si profond chez lui :

« Sire, Votre Majesté ne s'étonnera pas de l'émotion qui me domine en ce moment. Je n'avais pu demeurer insensible aux marques de bienveillance que depuis quinze ans vous

m'aviez données et Dieu m'est témoin que j'y avais répondu par un dévouement sincère. Mais aujourd'hui cette pourpre dont, à ma confusion, je suis revêtu, cette éminente dignité que le Saint-Père a daigné me conférer, ne sont-elles pas de votre part, Sire, une nouvelle preuve d'estime, de confiance, et j'oserais presque dire d'affection, qui surpasse toutes celles dont votre Majesté s'était déjà plu à m'honorer ?

Dans sa réponse, l'empereur se montra particulièrement satisfait de ce que la dignité cardinalice donnerait à la nouvelle Éminence accès au Sénat.

Son premier discours à cette haute assemblée fut dirigé contre le scandale des blasphèmes de la trop célèbre *Vie de Jésus*, qui ne méritait ni tant d'honneur ni tant d'attention : cela lui valut les injures de la presse révolutionnaire et impie.

« Je les ai provoquées, » répondit-il humblement, « en rendant témoignage à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ; comment ne pas les supporter avec patience dans la semaine sainte ? »

Arriva bientôt après la convention du 15 septembre. Le cardinal en fut atterré. Il alla voir Pie IX, le suppliant de lui donner ses ordres :

« On se conduit envers moi, » répondit le Vicaire de JÉSUS-CHRIST outragé, « comme envers un mineur ou un interdit... Du reste, » ajouta-t-il, « je n'ai rien à répondre, puisqu'on ne m'a rien écrit. »

De Rome, il courut à Paris et y vit Napoléon III, qui lui dit :

« En fait le Piémont n'ira pas à Rome !

— Et s'il y va, que fera votre Majesté ?

— J'y enverrai mon armée.

— Cela est-il bien certain ?

— Oui, j'y suis résolu.

— Eh bien ! il faudrait que cette résolution fût connue. Si vous voulez calmer l'inquiétude du clergé et des fidèles, manifestez par le *Moniteur* ou par quelque autre voie qui ne laisse subsister aucune équivoque, aucun doute, et la sécurité renaîtra.

— Oui, il faut que j'y pense et que je trouve moyen d'atteindre ce but. Ce que je crains d'une déclaration de ce genre faite publiquement, c'est que les Italiens, blessés d'une hypothèse

qui mettrait en doute leur bonne foi,ne précipitent les événements. »

L'impératrice donna les mêmes assurances. Elle annonça au cardinal qu'elle songeait à se rendre à Rome au moment où cesserait l'occupation française.

« Ma présence, » disait-elle, « ne vaut pas cinquante mille hommes ; mais enfin les Italiens ne voudront pas offenser l'empereur en ma personne. »

Hélas ! rien de tout cela ne fut fait, et le fameux *Jamais!* de M. Rouher ne fut pas mieux tenu que ces assurances auxquelles le cardinal se prenait avec le désespoir du naufragé au sein de la tourmente noire.

Il s'en allait mélancoliquement, toujours fidèle à son souverain, mais de plus en plus inquiet. On le nomma commandeur dans l'Ordre de la Légion d'Honneur.

« Que ferai-je de ce nouvel honneur ? » écrit-il dans son journal. « Puisse-t-il m'aider à être plus utile à l'Église et à mon pays ! »

Avant de partir pour le Concile, il revit l'empereur : ce devait être la dernière fois !

Au Concile, sa grande personnalité s'imposa tout de suite.

M. Émile Ollivier en a donné la raison,dans un portrait aussi fermement dessiné que sobrement coloré de son vrai coloris.

« Le cardinal de Bonnechose, avant de revêtir la pourpre cardinalice, avait porté la toge du magistrat. A trente ans, il était encore avocat-général. De cette première profession il avait gardé l'habitude et le goût de la discussion didactique, la fermeté du langage, la dignité des manières, l'expérience des affaires, l'amour de l'autorité sans laquelle il n'y a pas de justice, et le culte de la justice qui est le seul titre légitime de l'autorité. A Rome, où il était resté pendant cinq ans supérieur de Saint-Louis-des-Français, il avait appris le charme ecclésiastique et l'art de voiler les ardeurs de son âme de feu sous les dehors d'une majestueuse sérénité. Ajoutez à ces dons la droiture, la distinction des sentiments, une rare culture littéraire, trente années d'un ministère irréprochable, et vous saurez pourquoi le cardinal de Bonnechose est une des personnalités les plus importantes de notre épiscopat. »

Il ouvrit à Rome une réunion spéciale, dont Mgr Forcade

fut le secrétaire, et fut appelé par la confiance de Pie IX, dans la commission des *Postulata*.

Cependant, son attitude restait quelque peu indécise. « Plusieurs évêques opposés à la définition, » raconte Mgr Besson, qui a parfaitement exposé et les incertitudes et l'action conciliaire du cardinal, « sachant de quel crédit le cardinal de Bonnechose jouissait auprès du pape, vinrent solliciter son intervention pour éloigner les débats sur la question de l'infaillibilité. Il n'en fit rien, n'étant pas convaincu de l'opportunité d'une pareille démarche et voulant laisser agir la Providence. Deux jours après, le pape le reçut, lui montra un visage serein, et l'entretint des dispositions des esprits. Il lui cita, entr'autres, une lettre de l'évêque d'Orléans dépeignant en termes vifs les maux qui devaient résulter de la prochaine discussion. Le cardinal lui lut à son tour une lettre d'un personnage fort important, qui appartenait à la haute société parisienne. L'hostilité des salons à la définition de l'infaillibilité était portée au comble. Pie IX en sourit, et laissa voir qu'il n'y avait pas là de quoi le faire changer de détermination. Il s'expliqua ensuite plus clairement, disant que nous approchions d'un cataclysme, qu'il fallait aller en avant et avoir une grande confiance dans les résultats définitifs du concile. »

Le cardinal sortit de l'audience pontificale tout remué. Quelque chose de l'impulsion surnaturelle à laquelle obéissait le vicaire de JÉSUS-CHRIST allait d'ailleurs se communiquer à son âme droite et docile aux mouvements de la grâce.

C'était le 13 juin 1870. Il était, ce soir-là, à Saint-Laurent-hors-les-murs, à prier avec une ferveur inaccoutumée. Tout à coup, comme il l'a raconté, il se sentit pressé intérieurement de rompre enfin un trop long silence et se résolut à parler au concile.

« La surprise y fut grande, » écrit son éminent biographe. « Monseigneur de Rouen avait passé jusqu'alors pour le chef du tiers parti, on savait qu'il avait longtemps cherché une formule de conciliation, et l'on était convaincu qu'il allait adoucir, par des termes choisis et calculés, ce qui semblait trop absolu dans la définition du dogme. Ce fut le contraire qui arriva. Il négligea les détails, alla droit au but, et la *brevitas imperatoria* qui caractérise son style éclata dans

cette circonstance avec une netteté qui lui fit beaucoup d'honneur. Pour ne pas laisser une seule illusion, il débuta par démontrer que la définition était opportune, et il prouva ensuite qu'elle était l'expression de la vérité même. Ce fut pour la minorité un coup d'État. Elle perdait par cette déclaration l'homme le plus politique de l'assemblée. Mgr de Bonnechose déclarait, sans ambages, sans restrictions, sans réserves, qu'il admettait la doctrine de l'infaillibilité dans les termes mêmes où le *schema* la proposait, et il finit en exhortant ses collègues à se rendre à ce sentiment, le seul qui pût assurer au dehors et au dedans, la paix de l'Église. Cette profession de foi lui valut, avec l'étonnement de quelques-uns, l'admiration du plus grand nombre. Beaucoup d'évêques de toutes les nations vinrent le féliciter de son discours, l'impression générale en fut excellente, et elle le confirma dans la pensée que l'inspiration qu'il avait eue, quelques jours auparavant, à Saint-Laurent-hors-les-murs, était vraie et venait du bon esprit. »

La définition eut lieu. Il n'était que temps ! Le feu était allumé, et l'incendie allait gagner la France avec une rapidité foudroyante.

IX. — Les Prussiens à Rouen.

« *4 septembre !*... Nos armées, vaincues, mettent bas les armes. L'empereur fait prisonnier à Sedan, l'impératrice abdiquant le pouvoir et quittant la France, le corps législatif ouvert à la foule, le sénat supprimé, un gouvernement provisoire proclamé à l'hôtel-de-ville, la république substituée à l'empire. Tout est consommé ! *O altitudo !* »

Le *Journal* va porter maintenant la trace des larmes du cardinal et de ses patriotiques angoisses.

« Les Prussiens avancent, Paris s'apprête à résister, Le Hâvre et son arrondissement sont mis en état de siège. Ici on organise les gardes nationales. Les fabriques se ferment, le commerce s'arrête. Nous sommes assaillis par de malheureux fugitifs qui se sont échappés des provinces envahies, par les plaintes et les demandes de secours des ouvriers sans travail,

par la douleur des familles qui voient leurs fils forcés de partir pour l'armée. Partout la misère et les larmes ; partout le malheur du jour et la crainte du lendemain. »

Enfin, le 7 décembre, les Prussiens envahissent Rouen, et le général en chef, le baron de Manteuffel, se présente à l'archevêché. Le cardinal plaida la cause de sa ville épiscopale. Rouen et la Normandie lui durent beaucoup dans tous les sens, et par ses soins des aumônes abondantes vinrent au secours des plus navrantes infortunes. Mais, un jour, toutes les bourses et les meilleurs vouloirs se trouvèrent dans l'impuissance à faire face à l'écrasante contribution de guerre dont les vainqueurs frappaient le département de la Seine inférieure. Le charitable prélat se décide alors, au cours de l'hiver, malgré son âge, à affronter le voyage de Rouen à Versailles, dans les plus tristes conditions, mêlé dans un omnibus à des gens qui, ne le connaissant pas, ne lui témoignaient aucune déférence. Enfin il arrive et demande une audience à Bismark. Le chancelier du roi Guillaume lui répond aussitôt :

« Je serais moi-même allé trouvé Son Éminence, si je n'avais pas craint, à une heure indue, de troubler une communauté. »

C'est au grand séminaire de Versailles que l'aide de camp envoyé par Bismark porta ce billet et ajouta que son maître aurait l'honneur de recevoir le prélat, le lendemain, lundi, à une heure.

« La nuit parut longue à l'archevêque, » raconte Mgr Besson à qui nous empruntons le récit de cette émouvante entrevue. A midi, il revêtit son grand costume de cardinal, traversa toute la ville en fiacre et arriva à l'hôtel habité par le chancelier. Cette maison, située rue de Provence, dans un des quartiers les plus tranquilles de Versailles, est isolée des habitations voisines. Elle a terrasse, grille, balcon, et on y entre par une superbe porte cochère. Sur le perron se tenaient en bel ordre laquais et domestiques. Au milieu d'eux, un homme gros et grand, que le cardinal prit d'abord pour le majordome. Cette erreur était d'autant plus pardonnable que le personnage, à peine la voiture arrêtée, s'était précipité sur la portière pour l'ouvrir et aider le prélat à mettre pied à terre. Mais, à peine introduit dans le cabinet du chancelier, Mgr de Bonnechose

reconnaît son erreur. C'était bien M. de Bismark qu'il avait devant lui. Sa haute stature, sa barbe rousse, sa figure pleine, ses yeux perçants, ne lui laissaient plus de doute. Sa voix est douce, ses manières sont simples et polies.

« Est-ce à M. le comte de Bismark...?

— Lui-même, Monseigneur. »

« Et le chancelier s'empressa de faire asseoir le prélat.

Mgr de Bonnechose savait qu'il ne s'agissait pas de faire appel à la pitié du vainqueur, c'eût été inutile, mais qu'il se rendrait peut-être en lui prouvant que la rançon exigée ne pouvait être soldée par un pays ruiné et mis à sac. Il traça au chancelier un tableau exact et précis de la situation pécuniaire du département. Il fut pressant, éloquent même, si pressant et si éloquent que M. de Bismark lui dit :

« Je veux bien vous être utile, mais je ne suis pas le ministre « de la guerre,et c'est de M. von Roon que l'affaire dépend. « Mais faites mieux, c'est surtout l'affaire de l'empereur. De- « mandez une audience à Sa Majesté. C'est du roi, du roi seul « que vous pourrez obtenir un adoucissement aux ordres « donnés. Seulement,agissez avec lui comme avec moi. Placez- « vous sur le terrain des faits, et non sur celui du droit, et « comptez sur l'impression que vous produirez. »

« Le chancelier ajouta :

« Je ne sais si le roi pourra vous recevoir. Depuis quelques « jours il est très souffrant. Il a été atteint d'un lumbago. « Mais croyez-moi, écrivez. »

« L'entrevue avec le roi Guillaume disposa favorablement ce prince. Le lendemain, Bismark envoyait, par le comte d'Asfeld, à l'habile négociateur copie du télégramme suivant, adressé au commandant en chef de la première armée :

« En considération de la bonne tenue de la population de « Rouen et du département de la Seine-Inférieure, j'ordonne, « aussitôt qu'un tiers de la contribution sera payé, d'accorder « provisoirement un délai pour les deux autres tiers. — « GUILLAUME. »

« Cette concession provisoire fut convertie, grâces aux nouvelles instances du cardinal, en concession définitive, en sorte qu'un tiers seul de la contribution de guerre a été exigé. »

Mais, laissons ces tristes et humiliants souvenirs, pour

suivre l'archevêque de Rouen, en septembre 1874, auprès d'une autre grande infortune, auprès de Pie IX, prisonnier au Vatican.

« En revoyant les murs et les monuments de la Ville Éternelle, » écrit-il dans son *Journal*, « j'ai senti se renouveler en moi ces grandes émotions qu'ils m'ont toujours inspirées. Mais un voile de deuil semblait s'étendre sur tout ce que je voyais : l'Italie rebelle avait tout envahi, son drapeau flottait partout, et j'avais le cœur serré. Dès le lendemain de mon arrivée, je me suis rendu au Vatican, pour voir le cardinal Antonelli et demander une audience du pape pour le lendemain. Mais, au moment où j'approchais de la porte extérieure du Vatican, qui est derrière Saint-Pierre, le Saint-Père sortait, accompagné des cardinaux, des prélats et des officiers formant sa suite. Le Saint-Père s'arrête, me donne le temps d'arriver près de lui et m'embrasse avec effusion, en me disant des paroles touchantes. « Ce moment est vraiment « remarquable, » ajoute-t-il, « car c'est à la fois le moment de « votre arrivée au Vatican et celui où, pour la première fois « depuis deux ans, le pape franchit le seuil de cette porte. » Sa Sainteté, ensuite, m'invita à l'accompagner dans sa promenade et voulut que je fusse à sa droite. Nous parcourûmes ainsi les jardins et les galeries de la bibliothèque, où le pape s'assit et fit salon. La conversation fut assez longue, empreinte d'une teinte de tristesse, mais sans amertune ni récrimination. »

De ses réflexions sur les catastrophes dont sa vieillesse était ainsi le témoin, le cardinal tira des instructions admirables pour le prince impérial, en la restauration de qui il eut si longtemps une foi profonde. Le fils de Napoléon III l'écouta avec quelque surprise, mais avec intérêt et sans que la franchise du fidèle ami de son père lui déplût.

Aussi peut-on juger de la douleur du prélat, quand il apprit la mort du valeureux jeune homme. Il écrivit à l'impératrice sa tristesse et ses condoléances. La malheureuse princesse lui fit répondre aussitôt cette lettre qui consola l'homme de Dieu :

« L'infortunée mère cherchait dans la chambre du prince des souvenirs intimes de son enfance, quand elle a trouvé,

dans un paroissien qui lui servait habituellement, une prière écrite de la main du prince, avec des ratures, et qui, tout porte à le croire, a été composée par lui. J'ai pensé vous en envoyer une copie, Monseigneur ; cette prière montre une fois de plus combien nous avons perdu par la mort d'un prince possédant une telle élévation de sentiments et une foi si vive, unies à la vaillance d'un héros.

« Le concours funeste de circonstances inattendues qui a amené la mort du prince impérial est trop extraordinaire pour ne pas y voir la volonté de Dieu de rappeler à lui une âme aussi belle, avant qu'elle fût souillée au contact des misères de notre malheureux pays, et peut-être pour lui épargner la mort donnée par la main criminelle d'un Français ! Toujours est-il que c'est un malheur irréparable pour la France, et en particulier pour tous les hommes qui avaient fait de ce jeune prince le phare lumineux de l'avenir.

« Voici la prière composée par le prince impérial.

« Mon Dieu, je vous donne mon cœur ; mais vous, donnez-
« moi la foi.

« Sans foi, il n'est point d'ardentes prières, et prier est un
« besoin de mon âme.

« Je vous prie, non pour que vous écartiez les obstacles qui
« s'élèvent sur ma route, mais pour que vous m'aidiez à les
« franchir.

« Je vous prie, non pour que vous désarmiez mes ennemis,
« mais pour que vous m'aidiez à me vaincre moi-même, et
« daignez, ô Dieu, exaucer mes prières.

« Conservez à mon affection les gens qui me sont chers.
« Accordez-leur des jours heureux. Si vous ne voulez répandre
« sur cette terre qu'une certaine somme de joies, prenez, ô
« Dieu, la part qui me revient.

« Répartissez-la parmi les plus dignes, et que les dignes
« soient mes amis. Si vous voulez faire aux hommes des
« représailles, frappez-moi.

« Le malheur est converti en joie par la douce pensée que
« ceux que l'on aime sont heureux.

« Le bonheur est empoisonné par cette pensée amère :
« Je me réjouis et ceux que je chéris mille fois plus que moi
« sont en train de souffrir.

« Pour moi, ô mon Dieu, plus de bonheur. Je le fuis. Enle-
« vez-le de ma route.

« La joie, je ne puis la trouver que dans l'oubli du passé.
« Si j'oublie ceux qui ne sont plus, on m'oubliera à mon tour ;
« et quelle triste pensée que celle qui vous fait dire : « Le
« temps efface tout ! » La seule satisfaction que je recherche,
« c'est celle qui dure toujours, celle que donne une conscience
« tranquille.

« O mon Dieu, montrez-moi toujours où se trouve mon de-
« voir; donnez-moi la force de l'accomplir en toute occasion.

« Arrivé au terme de ma vie, je tournerai sans crainte mes
« regards vers le passé.

« Le souvenir n'en sera pas pour moi un long remords.
« Alors je serai heureux.

« Faites, ô mon Dieu, pénétrer plus avant dans mon cœur
« la conviction que ceux que j'aime et qui sont morts sont
« les témoins de toutes mes actions.

« Ma vie sera digne d'être vue par eux, et mes pensées les
« plus intimes ne me feront jamais rougir. »

C'est, dit à ce propos le biographe, sur la lecture de cette prière que se termine un des plus touchants épisodes de la vie du cardinal de Bonnechose.

X. — Les derniers temps.

Ils furent tristes, comme un soir d'hiver traversé par l'orage et cependant le vaillant cardinal, jusqu'au bout, voulut espérer contre l'espérance, se plaignant parfois, comme dans l'affaire des congrégations religieuses expulsées de leurs saints asiles, d'avoir été joué, mais se reprenant aussitôt à la lutte, toujours dans les conditions d'adresse et de droiture qui lui permirent si souvent de rendre d'éminents services à l'Église et à son pays. Le cardinal Guibert le conjurait de ménager ses forces et de compter davantage avec la maladie qui ne parvenait pas à décourager son activité :

« Nous ne sommes plus jeunes ni l'un ni l'autre, » lui disait l'archevêque de Paris, « il faut prendre soin de votre santé. Nous avons besoin de vous, de votre sagesse, de votre direc-

tion. Vous voyez dans quelle triste situation est l'Église de France. J'ai bien prié pour que Dieu vous conserve à son service. A présent qu'il vous a mis en pleine convalescence, je prie encore pour votre rétablissement complet. »

Celui qui écrit ces lignes se souviendra toujours de l'émotion dans laquelle il trouva le cardinal Guibert, un jour que son collègue de Rouen sortait de l'archevêché de Paris, où tous deux venaient de traiter des grands intérêts de l'Église de France. « C'était, » a très bien observé Mgr Besson, « dans les deux cardinaux, le même esprit de foi avec une ardeur égale, malgré la diversité de leur humeur, à servir l'Église et la France. C'était la même perspicacité, le même désintéressement, la même grandeur d'âme. L'un, plus habile à manier les hommes, est plus capable, par ses relations et ses entretiens, d'adoucir ou de retarder les rigueurs d'une politique de plus en plus hostile à l'Église ; l'autre, plus propre à écrire qu'à parler, se tenait dans un certain éloignement des hommes du jour, au risque de leur déplaire par la sainte austérité de ses lettres. Ils se complétaient l'un par l'autre dans cette lutte engagée entre l'Église et la Révolution. Mais le cardinal de Bonnechose, dont la jeunesse s'était renouvelée, comme celle de l'aigle, sous la parure de ses cheveux blancs, allait succomber, en quelques jours, sans maladie, sous le poids de l'âge ; tandis que le cardinal Guibert, plus débile en apparence, devait porter encore pendant trois ans le faix des affaires publiques, même au déclin de sa santé, et rallier par sa dernière lettre, écrite du bord de la tombe au Président de la République, tout l'épiscopat français autour de sa personne, dans l'éloquente revendication de nos droits méconnus. Aujourd'hui le souvenir de ces deux princes de l'Église plane encore, non sans influence ni autorité, sur les ténèbres d'une politique irréligieuse, dont ils ont réussi tant de fois à détourner le cours et à arrêter les rigueurs, l'archevêque de Rouen par l'habileté de ses négociations, l'archevêque de Paris par la fermeté de sa parole. Ils sont morts à la peine, leur mémoire demeurera à l'honneur, et leur nom sera prononcé avec reconnaissance dans l'histoire de la France et de l'Église. »

On le vit, pour Mgr de Bonnechose, à son vingt-cinquième

anniversaire d'épiscopat rouennais. Son clergé, qu'on avait représenté comme froissé par une comparaison faite au Sénat, où il avait dit un jour : « Mes prêtres marchent comme un régiment », son clergé voulut, dans un élan d'enthousiasme filial, renouveler par acclamation la promesse cléricale du respect et de l'obéissance à l'évêque, et, après le clergé diocésain, les suffragants du vaillant champion des droits de la sainte Église empruntèrent l'organe de Mgr Hugonin pour lui rendre un glorieux et délicat témoignage :

« Si vos prêtres sont fiers de leur archevêque, vos suffragants sont fiers de leur métropolitain. La province ecclésiastique était autrefois un organe considérable dans la hiérarchie de l'Église. Depuis longtemps, cette institution a perdu de son importance. Vous l'avez fait revivre autant qu'il était possible de le faire à notre époque, par le seul ascendant de votre caractère. »

Il s'en alla à Rome revoir une dernière fois Pierre dans la personne de Léon, qui avait hérité de son prédécesseur une singulière estime pour le cardinal français, dont les votes et l'influence avaient contribué à hâter son élection [1] providentielle. Il allait porter, avec ses quatre-vingt-quatre ans, son dernier souffle de vie et les derniers battements de son cœur, au centre de l'unité catholique, avant de rentrer pour mourir.

La mort venait, et il lui souriait comme à une amie, écrivant à M. de Circourt :

« Que d'années nous séparent déjà de celles où commencèrent nos douces relations ! Que d'amis tombés et perdus sur le chemin ! Que de ruines amoncelées derrière nous ; et devant nous quelles ténèbres ! Autour de nous quelle confusion et quels cris d'alarmes ! Sous nos pas, quelle pente conduisant aux abîmes ! Que nous sommes heureux, mon ami, de pouvoir, au milieu de cette effrayante instabilité des choses humaines, nous appuyer sur un Dieu immuable, tout-puissant et tout bon ! Plus la vie présente nous échappe, et

1. Dans son *Journal du Conclave*, Mgr de Bonnechose a écrit : « Nous avons choisi Pecci, parce qu'il est pieux, instruit, éclairé, juste, modéré et très ferme. » On ne pouvait faire, en aussi peu de mots, un portrait et une prophétie plus remarquable du nouveau Pontificat.

plus je sens les pensées de l'éternité saisir mon âme, plus, dans mes moments de repos, je cherche à m'entretenir avec les saints qui nous ont précédés sur cette terre et qui ont su, par un digne emploi de la vie, conquérir une place inamissible dans le séjour de la lumière et de l'amour. »

Au mois d'octobre 1883, il fit, à la gare Saint-Lazare, une chute qui alarma beaucoup son digne secrétaire et ami l'abbé Périer, bien que les médecins n'y vissent rien de trop grave. Mais le cardinal ne se fit point illusion :

« Dieu est bon pour moi, » dit-il en rentrant à Rouen, « il m'a épargné la mort subite, il veut bien me laisser le temps de me préparer à paraître devant lui ! »

Il réclama les prières de ses prêtres et se tint prêt à recevoir les derniers sacrements. Il prévoyait toutes choses, jusqu'au procédé d'embaumement, indiquant à son médecin celui de Gannal comme le plus rapide et le plus sûr.

Enfin, dans la nuit du 27 au 28 octobre, il demanda lui-même à l'abbé Périer de se tenir prêt à le communier, aussitôt que minuit aurait sonné. Hélas! il fallut se hâter, et, pendant qu'on lui donnait les onctions saintes, cinq minutes seulement après minuit, il expira.

Ses obsèques furent un triomphe.

Une voix éloquente, celle-là même du grand orateur et du grand écrivain que le cardinal avait désiré d'avoir pour historien ([1]), au jour du service solennel de quarantaine, fit entendre l'accent de l'éloge funèbre sur cette imposante mémoire.

Quand il finit, l'auditoire ému tressaillit, en entendant l'éloquent panégyriste s'écrier, en parlant de la sépulture du pieux prince de Normandie.

« Voilà ce que souhaite sa piété, voilà ce que fera votre filiale affection. Vous réclamerez, comme un honneur et comme un devoir, le soin de lui bâtir un tombeau digne de lui, digne de vous, digne de son grand nom, de ses grandes

1. « Mgr le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, a, par testament, légué à l'auteur de ce livre tous ses papiers, le priant d'en faire le dépouillement et d'en tirer les matériaux nécessaires pour écrire sa vie, s'il était utile de la publier. » (Mgr Besson, Préface de la *Vie du cardinal de Bonnechose.*) Cette vie est une des œuvres les plus parfaites qu'ait écrites l'évêque de Nîmes ; nous nous serions reproché de nous en écarter d'une ligne dans tout le cours de ce récit.

vertus et de ses grands services. L'évêque, le prêtre, le magistrat, le soldat, le paysan, apporteront une pierre à ce monument, pour répondre, par la vivacité de la reconnaissance, au nombre et à l'étendue de tant de bienfaits. L'histoire vous félicitera d'avoir reconnu et apprécié tant de force et tant de prudence. Le peuple parlera comme l'histoire ; quand les mères qui ont pleuré à ses obsèques montreront à leurs petits enfants la noble et suppliante image de celui qui les a tant de fois assistées, consolées et bénies, si elles ne peuvent raconter ses mérites, son nom seul parlera encore assez haut, et le mot qui a été prononcé à la nouvelle de sa mort reviendra sur leurs lèvres pour le louer encore. Voilà l'évêque qui nous a fait tant de bien, voilà notre grand cardinal ! »



Monseigneur DE MAZENOD.

Monseigneur de Mazenod,

Evêque de Marseille, fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. (1782-1861.)

I. — La famille.

Quand les émigrants Phocéens, qui fuyaient la douce Ionie, furent arrivés en vue des bords où devaient s'élever bientôt Massilia et tant d'autres colonies si prospères, il nous semble que le premier aspect de leur nouvelle patrie aurait pu leur paraître de nature, s'ils n'eussent été Grecs, à leur faire presque oublier l'ancienne. Sous leurs galères, les mêmes flots bleus, au rivage s'avançant en mer comme de monstrueuses cariatides les mêmes rochers calcaires que dans les archipels dentelés de l'Attique et de la mer Egée, et se colorant comme eux tour à tour des plus douces teintes mauves et roses ; à deux pas de la côte, les trois monticules au sommet desquels se dessinait déjà sans doute à leur imagination leur future Acropole avec ses temples de marbre blanc aux lignes droites et pures ; au-delà, une campagne mollement ondulée, noyée, avec ses coteaux couronnés de bouquets de pins, dans une poussière lumineuse ; au fond, dans le lointain, comme encadrement au tableau, une chaîne de collines aux tons légèrement azurés ; le tout enfin baigné dans le rayonnement d'une lumière semi-orientale, paysage grec, horizon grec, en un mot, une Grèce nouvelle. A ces régions fortunées, les Ioniens n'apportaient pas seulement la vigne et l'olivier cher à Minerve. Race de navigateurs, d'artistes, ils allaient inoculer à l'élément celtique, en se l'assimilant, outre leur goût du commerce et de l'industrie, leur sens inné de l'harmonie et de l'art, avec un bonheur tel

qu'il ne fallut pas deux siècles, grâce à l'expansion merveilleuse des établissements massaliotes le long du littoral et, sur certaines zones, bien avant dans les terres, pour que la langue d'Homère fût parlée, l'art savant de l'Ionie cultivé avec éclat depuis la Catalogne jusqu'au golfe de Gênes.

Vienne la conquête latine, elle pourra bien absorber à son profit l'autonomie politique des cités gallo-grecques, étouffer les accents mélodieux de la muse tragique, dont retentissent encore leurs superbes théâtres, sous les cris féroces des gladiateurs qui s'égorgent dans les arènes d'Arles et de Nîmes, mais elle n'éteindra pas la vitalité résistante d'une race supérieure dont l'empreinte glorieuse se perpétuera dans les ruines mêmes de l'époque gallo-romaine, dans l'idiome sonore des vieux Provençaux et jusque dans les traits tout antiques de certains habitants actuels de la vallée du Rhône. Que maintenant la langue du peuple-roi se dissolve avec son empire, pendant que de ses riches débris va se former, dans le Limousin et les contrées adjacentes, sous l'influence du climat, du sol, des usages, le beau dialecte qu'ont illustré Guiraud de Borneil et Bernard de Ventadour ; dans le Languedoc et la Provence proprement dite, se dégagera des mêmes éléments, sous l'action des mêmes causes, mais sous l'action aussi non moins réelle de la race, un second dialecte, le vrai provençal, analogue au premier, puisqu'il tient comme lui du latin avec la plupart de ses racines, l'ampleur et la sonorité de ses formes, et qu'on dirait pourtant directement issu du doux parler de l'Ionie, tant il en reflète la noblesse et la grâce ; en un mot, s'il faut en croire Dante et Bembo, la plus belle des langues de l'Europe [1].

Eh! oui, chers lecteurs, nous, gens de Provence, nous sommes fiers de notre vieux langage. Et, si quelque *franciot* renégat nous le reproche, nous lui répondons avec Théodore Aubanel :

« On nous traite de fous! Ah! sûrement, nous sommes fous de notre ciel, de notre terre, fous de notre chaud soleil, de la grâce de notre langue! Et nous voulons chanter dans le doux parler de nos berceaux et de nos mères, dans ce lan-

1. O. DELARC, *La renaissance de la poésie provençale*, discours prononcé à la distribution des prix du petit-séminaire de Bordeaux.

gage divin qui a été le renouveau de toutes les littératures du Midi, — tant pis pour ceux qui l'ont oublié ! »

Ainsi pensait, ainsi parlait le grand évêque provençal dont j'entreprends de raconter le merveilleux apostolat.

Sa famille, bien que lyonnaise d'origine, était devenue toute provençale.

Son grand'père, Charles-Alexandre de Mazenod, était né à Marseille en 1718. Après avoir servi quelque temps dans les mousquetaires, où sa piété et son intelligence le firent remarquer par le Dauphin, fils de Louis XV et père de Louis XVI, il entra dans la magistrature et devint président à mortier au Parlement de Provence.

Son grand-oncle, Charles-Auguste-André, naquit à Marseille en 1719 et entra de bonne heure au séminaire de Saint-Sulpice. Après avoir pris ses grades de Sorbonne, il fut ordonné prêtre, et Mgr de Belsunce le nomma son vicaire-général en 1752. A la mort de l'illustre évêque, il fut nommé vicaire-capitulaire et signa seul le mandement publié à cette occasion. Mgr de Belloy lui continua la confiance de son prédécesseur et il mérita qu'à la mort de Mgr de Brancas, archevêque d'Aix, le Chapitre métropolitain lui donnât la même preuve d'estime que lui avait donnée dix-huit ans auparavant celui de Marseille. Après avoir refusé le serment schismatique, il émigra en Italie où il mourut à Venise en 1795, âgé de 75 ans.

Charles-Alexandre de Mazenod eut de son mariage avec Félicité-Ursule de Laugier trois fils dont l'un, Charles-Fortuné, devint évêque de Marseille en 1823, comme nous l'allons dire.

Un autre de ses fils, fut le président de Mazenod, père de l'évêque qui succéda à son oncle sur le siège de Belsunce. Il avait siégé en qualité de président à la Cour des Comptes et au Parlement de Provence, et y laissa la réputation d'un grand magistrat. Il était très distingué par son savoir, autant que par l'agrément et la justesse de son esprit. Comme il était spécialement versé dans la connaissance des lois et de la constitution de Provence, il eut occasion de les défendre aux applaudissements de tous en 1788, dans les États de la province, dont il faisait partie en sa qualité de noble possé-

dant fief. Il est mort à Marseille, le 10 octobre 1820, assisté par son frère et par son fils, tous deux alors simples prêtres.

Le troisième fils de Charles-Alexandre fut le chevalier de Mazenod, mort à Marseille contre-amiral en retraite.

II. — Le prédécesseur.

Charles-Fortuné de Mazenod naquit à Aix le 27 avril 1749. Après avoir entouré son enfance des soins les plus religieux, ses parents remirent de bonne heure le soin de son éducation entre les mains des RR. PP. Jésuites, qui cultivèrent avec une pieuse sollicitude les heureuses dispositions du jeune gentilhomme. Parmi ses maîtres d'alors, l'élève reconnaissant aimait à citer le Père Baudrand, auteur de l'*Ame élevée à Dieu*, etc., et le Père Reyre, auteur du *Mentor des enfants* et d'un excellent cours de prônes.

Quand la Compagnie de JÉSUS eut été supprimée et que les collèges de Jésuites se fermèrent au milieu du deuil et des larmes de leurs élèves, Charles-Fortuné vint à Marseille continuer ses études dans un établissement particulier, sous les auspices de son oncle le vicaire-général. Mgr de Belloy, ne se doutant certes point que le pieux jeune homme serait son successeur le plus proche sur le siège de Marseille, l'accueillait avec une complaisance paternelle dans son palais épiscopal et se plaisait à constater ses progrès incessants dans la science et la vertu.

Après avoir terminé le cours de latinité et de belles-lettres, le jeune de Mazenod se mit en devoir de suivre l'attrait qu'il avait toujours manifesté pour l'état ecclésiastique. Il reçut la tonsure des mains de Mgr de Brancas, archevêque d'Aix, et entra au séminaire de cette ville. Deux ans après, il entrait au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris. En même temps que les cours de théologie du séminaire, l'abbé de Mazenod suivait ceux de la Sorbonne. Il fut même élu membre de la maison et société de Sorbonne : c'était un honneur et un privilège rare, fort envié des nombreux élèves qui venaient de tous les points de la France pour prendre leurs grades dans cette école célèbre qui a mérité d'être appelée le *Concile permanent des Gaules*.

Pendant ce séjour à Paris, qui se prolongea durant huit années, le jeune ecclésiastique aimait à exercer les fonctions de catéchiste à Saint-Séverin, paroisse qui était pour lors le foyer de l'hérésie janséniste, heureux de faire entendre la vraie doctrine de la foi là où l'esprit d'orgueil inspirait la révolte contre l'autorité de l'Église.

L'abbé de Mazenod avait reçu tous les ordres inférieurs à la prêtrise, lorsque, après dix ans d'études théologiques et l'obtention du grade de licencié en Sorbonne, le moment vint pour lui de recevoir l'ordination sacerdotale. La Providence le conduisit pour cela à Beauvais où il fut ordonné prêtre par Mgr de la Rochefoucauld, cet évêque auquel le ciel réservait l'honneur de partager le martyre des trois prélats égorgés au pied de l'autel, dans l'église des Carmes, en des jours d'affreuse mémoire.

Le jour même de son ordination, Mgr Hachette de la Porte, dernier évêque de Glandèves, conférait au nouveau prêtre des lettres de vicaire-général ([1]). Il revint néanmoins se fixer à Aix, sa patrie, où il ne tarda pas à faire apprécier sa rare prudence et son amour du devoir.

Voyant sa confiance et son affection justifiées, son oncle lui résigna bientôt la dignité qu'il avait conservée jusque-là dans la métropole d'Aix. C'était la troisième dignité du Chapitre. Le jeune chanoine ne voulut se distinguer de ses vénérables collègues que par son empressement à se rendre au chœur et son incomparable exactitude à tous les devoirs de son état.

Cependant, Mgr de Boisgelin, qui aimait et estimait le chanoine de Mazenod, l'appela dans son conseil et lui confia des missions délicates dont le jeune vicaire-général s'acquitta avec zèle et intelligence. L'approche des jours mauvais fit encore davantage apprécier à l'archevêque ce qu'il appelait lui-même *la sagesse et le courage* de l'abbé de Mazenod ([2]).

---

1. Outre les pouvoirs et le titre de vicaire-général qu'il avait reçus de Mgr de la Porte, évêque de Glandèves et de Mgr de Boisgelin, archevêque d'Aix, il fut encore honoré de la même distinction par Mgr de Castellane, évêque de Senez et dans le cours de l'émigration, par Mgr de Beausset-Roquefort, évêque de Fréjus.

2. Mgr de Boisgelin, archevêque d'Aix et, depuis le concordat de 1801, cardinal-archevêque de Tours, appartenait à une famille illustre et très ancienne de Bretagne. Il se fit remarquer en Provence par divers établissements utiles et surtout par la construction du canal qui porte son nom. A l'Assemblée Constituante, il défendit les droits

Cependant l'émeute rugissait à la porte même de la demeure du généreux vicaire-général. Trois victimes avaient été immolées presque sous ses yeux à la fureur de la révolution, et il restait à son poste, chargé seul de toute la sollicitude, luttant contre le schisme, dirigeant les prêtres fidèles et affermissant la foi des chrétiens. Mais, au bout de quelque temps, la position de M. de Mazenod était devenue telle et les coups dirigés contre sa personne avaient revêtu un caractère si alarmant que, cédant aux instances de ses amis, il consentit à dérober sa tête à la persécution.

Il prit donc en main le bâton de l'exilé et émigra en Suisse et en Italie. Successivement obligé de fuir de Chambéry à Lausanne, de Lausanne à Turin, de Turin à Venise, il essaie deux fois de rentrer en France et se trouve définitivement forcé à chercher en Sicile une tranquille hospitalité. La famille royale de Naples, fugitive elle aussi, vint au devant de ses nobles infortunes.

Ce fut à Palerme qu'après vingt ans d'exil, il apprit que le roi Louis XVIII l'avait désigné pour le siège épiscopal de Marseille. Le concordat de 1817, en vertu duquel ce siège était rétabli, ayant rencontré des difficultés, l'effet de cette nomination fut indéfiniment ajourné. L'ajournement fut de six années.

Pendant ce temps, l'abbé de Mazenod s'était retiré à Aix dans la maison d'ouvriers évangéliques que son neveu venait de fonder en faveur des âmes les plus abandonnées. Il s'y montra le modèle de tous par son amour des pauvres et sa sollicitude pour leurs intérêts spirituels.

Toujours levé le premier, après avoir vaqué de longues heures à l'oraison qui faisait ses délices, il donnait lui-même le réveil à la communauté, ouvrait les portes de l'église et, sonnait les premiers appels faits aux fidèles. Entrant ensuite au confessionnal, il y passait la journée presque entière, s'ou-

---

de l'Église par plusieurs discours remarquables. Il fut l'auteur des *Vrais principes de l'Église Gallicane*, sorte de déclaration qui fut signée par les évêques de France. C'était un esprit brillant et facile, et l'Académie Française le comptait parmi ses quarante membres. Napoléon disait de lui à Sainte-Hélène, que c'était « un homme d'esprit et un homme de bien ». Il a laissé plusieurs écrits. Son neveu, devenu chef de la famille de Boisgelin, a épousé Melle de Mazenod, sœur de Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod.

bliant lui-même pour ne se souvenir que des âmes qui lui avaient voué une filiale confiance.

Cependant, le clergé et la ville de Marseille finirent par triompher des oppositions soulevées par des influences puissantes, et l'abbé Charles-Fortuné de Mazenod, qui n'avait encore été que désigné pour l'évêché de Marseille, y fut définitivement nommé le 13 janvier 1823. Le 16 mai de la même année, il fut préconisé par Pie VII dans un consistoire secret tenu au Quirinal et ses bulles d'institution furent expédiées le 25 du même mois.

Peu de jours après, le 6 juillet, Mgr Charles-Fortuné de Mazenod fut sacré par Mgr de Latil [1], alors évêque de Chartres, dans la chapelle de Lorette, à la campagne du séminaire Saint-Sulpice, à Issy, près Paris. Il prit possession du siège par procureur le 14 juillet et fit son entrée solennelle à Marseille le dimanche 10 août suivant [2].

1. Le Cardinal de Latil, qui fut le principal consécrateur de Mgr Charles-Fortuné, sacra ensuite, comme archevêque de Reims, le Roi Charles X dont il était l'ami intime. Sorti de France en 1830, le cardinal y rentra en juillet 1839, vint s'arrêter à Marseille et alla, vers la fin de septembre, s'établir à Gémenos chez un de ses parents. C'est là que, sur le point de partir pour Nice, il mourut dans de grands sentiments de piété, après une courte maladie, assisté par Mgr Charles-Joseph-Eugène qui lui administra les derniers sacrements. La mort du cardinal de Latil ne précéda que de deux mois et demi celle de l'évêque qu'il avait sacré.

2. Voici un document de l'époque sur la réception solennelle qui fut faite à Monseigneur de Mazenod, lors de son entrée dans le diocèse.

« Le 10 août, sur les cinq heures du soir, M. Charles-Fortuné de Mazenod, nommé à l'évêché de Marseille et sacré à Paris le 6 juillet, a fait son entrée épiscopale dans notre ville. Le clergé, M. le maire accompagné du corps municipal, ainsi que M. le lieutenant-général à la tête de la garnison, s'étaient rendus sur la place extérieure de la porte d'Aix. Un autel élégant y avait été dressé au milieu d'un pavillon des mieux décorés. C'est là que Monseigneur, après être descendu de sa voiture, se revêtit de ses habits pontificaux et fut complimenté au nom du clergé par un de MM. les vicaires-généraux ; ensuite il se mit en marche pour se rendre processionnellement à la cathédrale en se plaçant sous un dais qui a été porté jusqu'à la porte d'Aix, par quatre curés en chape; là quatre vicaires en aubes et ayant l'étole en sautoir, les ont remplacés ; quatre autres vicaires étaient près du dais pour relever les premiers pendant la marche. Partout où passait la procession, l'affluence était très grande et le tout ensemble offrait un très beau coup d'œil. Dès que Monseigneur l'évêque fut arrivé à la porte de l'église, l'un de MM. les vicaires-généraux a lu l'institution canonique qui nomme M. de Mazenod à l'évêché de Marseille, dont le siège était vacant depuis plus de trente ans. Ensuite, M. le curé de la cathédrale l'a complimenté. Enfin, Monseigneur l'évêque est entré au son de l'orgue et de la musique militaire. Après les prières d'usage, il s'est placé sur son trône pontifical ; là, il a donné sa bénédiction à tous les ecclésiastiques qui deux à deux venaient la recevoir. M. le préfet, M. le président du tribunal, M. le maire et les chefs des autres autorités, sont venus pareillement recevoir la même faveur

L'œuvre du nouvel évêque était bien difficile et bien grande : il fallait faire sortir de ses ruines l'Eglise de Marseille ! Nous qui jouissons de la prospérité spirituelle que l'activité et le zèle de nos pères nous ont léguée, nous avons quelque peine à nous représenter le diocèse de Marseille renaissant et se réédifiant de toutes parts sous la main ferme et entreprenante du successeur de Lazare. Il était du reste merveilleusement et incessamment secondé par M. l'abbé Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, vicaire-général du diocèse et prévôt du Chapitre.

Il nous serait impossible de raconter en détail les œuvres de cet épiscopat réparateur : érection de paroisses, construction d'églises, soins donnés à l'éducation cléricale, œuvres de bienfaisance et de piété, établissement de communautés religieuses, missions dans les campagnes, zèle pour soutenir l'autorité ecclésiastique, etc. Les détails de ces grandes choses demanderaient un volume.

Mais il est une circonstance que nous ne devons pas omettre de raconter plus longuement, parce qu'elle est restée dans la mémoire de tous à Marseille, nous voulons parler de la conduite de Mgr de Mazenod pendant la première invasion du choléra dans notre ville en 1835.

Il est touchant de relire ce mandement du 24 juillet où le vénérable évêque, alors âgé de 87 ans, s'écriait : « Pour nous, « faible successeur de ce grand évêque (Mgr de Belsunce), « nous profiterons de son exemple. Si, dans ces douloureuses « circonstances, notre extrême vieillesse nous empêche de « retracer, comme nous le désirerions, toute l'activité de son « zèle, du moins, nous tâcherons de suivre les inspirations de « sa piété, et nous renouvellerons solennellement, à la tête de « notre peuple et sur le lieu même où il le fit autrefois, le vœu « sacré qui sauva nos pères et qui nous sauvera nous-mêmes. »

En conséquence, « le vendredi 31 du mois de juillet [1],

spirituelle, et ont édifié tous les Marseillais par cet acte de religion. Monseigneur est monté en chaire où il a fait lui-même la lecture de la lettre pastorale. Revenu à l'autel, il a donné à tous les assistants la bénédiction épiscopale, après laquelle on a chanté le *Te Deum* en actions de grâces du bienfait que les Marseillais ont reçu du ciel. » *(Guide marseillais pour l'année bissextile* 1824, p. 204.)

1. *Les grandes processions à Marseille depuis le moyen âge jusqu'à nos jours*, par Joseph Mathieu. Marseille, Boy. 1864.

un autel fut élevé à l'extrémité du Cours, au lieu même où, pendant le peste de 1720, Mgr de Belsunce était venu, comme une victime expiatoire, prier le Seigneur de ne frapper que lui seul, et d'épargner ses ouailles. A 7 heures du matin, Mgr de Mazenod, entouré de tout son clergé, vint célébrer le Saint-Sacrifice à cet autel. Les habitants, qui n'avaient point fui devant le fléau, étaient venus se grouper autour de ce vénérable vieillard, pour recevoir de lui la bénédiction, et joindre leurs prières aux siennes. Après la messe, Mgr de Mazenod prononça, en face du Saint-Sacrement, l'amende honorable de Belsunce, et la cérémonie se termina par une nouvelle consécration solennelle de la ville au Sacré-Cœur de JÉSUS.

« Tout à coup, au moment même où l'évêque et les prêtres qui l'entourent vont quitter l'estrade, et s'approchent du dais, pour porter processionnellement le Saint-Sacrement à l'église Saint-Martin, un craquement affreux se fait entendre, et l'évêque, ainsi que les prêtres qui l'entourent, disparaissent au milieu de l'autel et de l'estrade, entraînés par la chute de l'échafaudage qui avait été mal établi. Un cri d'effroi se fit entendre. Les spectateurs, placés sur le Cours et aux fenêtres, et dans les rues voisines, lèvent les mains au ciel et croient que Monseigneur a péri avec tout son entourage. Néanmoins, pendant que le désordre est à son comble, des hommes, rapprochés de l'autel, organisent des secours avec sang-froid, et parviennent à retirer sains et saufs d'entre les planches Mgr de Mazenod et les ecclésiastiques qui avaient disparu avec lui.

« Pour rassurer la population sur son sort, Mgr de Mazenod se montra au peuple, du haut du balcon de la maison à gauche du fond du Cours, faisant coin à la rue d'Aix. Il leva les bras et marcha pour bien indiquer qu'il n'était point blessé. A la vue de ce vénérable pasteur, courbé par l'âge, et qui venait si miraculeusement d'échapper à la mort, l'enthousiasme ne connut plus de bornes ; car, à peine Monseigneur fut-il dans sa voiture, que la foule, qui était présente, dételа les chevaux et traîna elle-même son pasteur jusqu'à l'évêché, aux cris mille fois répétés de : *Vive Monseigneur !* »

« Le 2 juillet 1837 [1], eut lieu la bénédiction de la nou-

1. *Les grandes processions à Marseille depuis le moyen âge jusqu'à nos jours*, par Joseph Mathieu.

velle statue d'argent de Notre-Dame de la Garde, due à M. Chanuel. Cette bénédiction fut faite à l'extrémité nord du Cours, au milieu d'un concours immense de peuple. Le souvenir de cette touchante cérémonie demeurera toujours profondément gravé dans le cœur de ceux qui en furent témoins ; ils se souviendront avec émotion de l'allocution que Mgr Fortuné de Mazenod, alors âgé de 89 ans, fit entendre au peuple fidèle. Après avoir placé Marseille sous la protection de Marie, ce vénérable vieillard, dont on venait d'admirer la noble conduite pendant l'invasion du choléra, donna, comme pour la dernière fois, la bénédiction pontificale à ses ouailles assemblées autour de lui.

Déjà, depuis trois mois, une ordonnance royale avait nommé Mgr Charles-Joseph-Eugène pour succéder à son oncle qui avait voulu sauver l'Eglise de Marseille menacée dans son existence à peine reconquise et pour cela y faire asseoir lui-même un successeur qui continuerait son œuvre. Le 2 juillet 1837, le Souverain-Pontife ratifiait ce choix, et Mgr Charles-Fortuné devenait chanoine de premier ordre au Chapitre Royal de Saint-Denis. Mais, en laissant à des mains plus jeunes les rênes d'une administration qu'il avait si glorieusement conduite pendant quatorze ans, il conserva jusqu'au bout la sollicitude et les tendresses du père. Elles se manifestèrent surtout dans sa charité envers les pauvres qu'il aimait avec une incomparable charité [1].

Tous les loisirs de sa retraite, il les employait à servir Dieu et les pauvres. Une vigoureuse vieillesse, exempte d'infirmités, lui permit d'accomplir jusqu'à la fin tous les exercices de piété auxquels il a été si fidèle pendant les quatre-vingt-onze années de sa vie. Sa dévotion revêtait même chaque jour un charme plus touchant, et l'on aimait à l'entendre parler, avec une aimable vivacité, de sa piété envers le Saint-Sacrement, la très sainte Vierge, saint Alphonse de Liguori, dont le premier il avait canoniquement établi le culte en France et sainte Philomène, vierge-martyre.

1. Il est dit dans l'éloge historique de Mgr de Mazenod qu'il n'a laissé qu'*une somme d'argent extrêmement modique.* On ne trouvera pas assurément cette expression exagérée quand on saura que cette somme n'était que de quatre-vingt-cinq francs, savoir : deux pièces en or de vingt francs et neuf pièces de cinq francs en argent. Tout cela était même déjà assuré à certains pauvres.

Mais le jour vint où le saint évêque devait dire adieu à l'Eglise qu'il avait tant aimée. Après avoir reçu les derniers sacrements des mains de son bien-aimé successeur, il témoigna par son enjouement et ses paroles combien il *lui était doux de penser qu'il allait mourir*. Puis il attendit en paix que l'heure désirée arrivât. Elle sonna pour lui le 22 février 1840.

Mgr Charles-Fortuné de Mazenod avait vécu quatre-vingt-onze ans, dix mois et cinq jours.

Quand la nouvelle de cette mort se répandit dans la ville, les expressions de la douleur et du regret étaient dans toutes les bouches, en même temps que l'éloge des vertus que l'on avait connues. Marseille ressemblait à une famille qui a perdu un père.

Les obsèques furent une marche triomphale plutôt qu'un convoi funèbre. Mgr de Mazenod, neveu et successeur du vénéré défunt, officiait, et la douleur qui inondait son visage de larmes ajoutait à l'émotion générale.

Le 31 mars, M. l'abbé Jeancard, plus tard évêque de Cérame et chanoine de 1er ordre au Chapitre de Saint-Denis, prononça l'oraison funèbre de l'ancien évêque, en présence de tout le clergé du diocèse et des principales autorités de la ville. Puis on descendit les restes mortels de Mgr Charles-Fortuné de Mazenod dans le caveau placé au milieu du chœur de l'église de la Major. C'est là qu'ils reposent encore, à côté de ceux de Mgr de Belsunce, de Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod et de Mgr Cruice, en attendant d'être inhumés dans le caveau des évêques qui a été ménagé sous l'abside principale de la nouvelle cathédrale de Marseille.

III. — Le petit émigré.

Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, neveu et successeur du précédent, naquit à Aix, dans l'hôtel de Mazenod, situé rue Papassaudi, le 1er août 1782. Il fut baptisé le lendemain à l'église paroissiale de Saint-Jean-de-Malte, ancienne commanderie de l'ordre militaire des religieux de ce nom, non loin du couvent des Carmélites, qui devait, trente-trois ans plus tard, servir de berceau à la congrégation des Mission-

naires-Oblats de Marie-Immaculée. C'était la huitième année du pontificat de Pie VI, pape de douce et sainte mémoire, illustre par son savoir, son énergie,sa piété et sa fin héroïque; cinq ans avant la mort de saint Alphonse de Liguori, le grand évêque et le grand missionnaire d'Italie, qu'Eugène de Mazenod était appelé à faire revivre en France, par une similitude de naissance, de vocation et d'apostolat, et, osons le dire, de vertus. Destiné à réparer les ruines de notre Église par les créations de son zèle, il vint au monde à la fin du XVIIIe siècle, de ce siècle qui, après avoir éteint la foi dans les intelligences par les efforts du philosophisme, et refroidi la charité dans les cœurs par les doctrines désespérantes du jansénisme, devait couronner son œuvre de destruction par les monstrueux excès de la Révolution.

L'enfant tenait de son père une vive intelligence, unie à une rare fermeté et franchise de caractère. On raconte dans la famille que, âgé de quatre ans, on l'avait conduit au spectacle. Il y fut indigné des sifflets qui partaient d'un certain point de la salle. Se levant brusquement sur la pointe de ses petits pieds comme pour se grandir autant que possible, et, se penchant du côté d'où venaient les coups de sifflets, il apostropha les interrupteurs avec un ton de colère qui excita l'hilarité des voisins, disant en langue provençale, que parlait alors toute la haute société de Provence : « *Tout aro sé descendi !* Tout à l'heure, si je descends !... »

De sa mère, il tenait une sensibilité extrême, avec une exquise délicatesse de cœur. Un jour d'hiver, tout enfant, il était entré chez les dames de Revest, voisines et amies de l'hôtel de Mazenod, et fut surpris de ne pas trouver le feu allumé au salon : « Comment ! » fit-il, « vous ne vous chauffez pas aujourd'hui,il fait cependant bien froid.—Eugène,» répondirent les bonnes dames pour l'éprouver, « c'est que nous sommes pauvres, et le bois est cher. » L'enfant ne dit rien, mais, tout attendri, il disparut et revint un moment après, poussant devant lui avec effort une brouette chargée de bois qu'il versa à la porte du salon, en criant : « Tenez, voilà du bois : chauffez-vous maintenant ! »

Lorsqu'il fallut partir pour l'émigration, Eugène, à qui son père avait cru pouvoir confier ce triste dessein, en lui recom-

mandant le secret, promit de le garder, demandant seulement en grâce de ne pas quitter Aix sans aller embrasser ses bons amis de Revest, assurant d'ailleurs qu'il ne se trahirait pas. En effet, il se montra chez ses voisins plus aimable, plus affectueux que jamais, s'efforçant de comprimer en son cœur la tristesse qui l'oppressait, quand, tout à coup, n'en pouvant plus, et ne se sentant plus maître de son émotion, il quitta brusquement le salon, les yeux noyés de larmes, disant pour tout adieu : « Bonsoir ! »

Le départ d'Aix eut lieu le 31 mars 1791. Eugène n'avait pas neuf ans.

Arrivés à Nice, ses parents le dirigèrent sur Turin, où il entra au collège des Nobles, dirigé par les Barnabites, qui l'admirent presque aussitôt à faire sa première communion et deux mois après à la confirmation.

Dans l'intervalle, l'écolier eut l'occasion de donner une nouvelle preuve de la délicatesse de son cœur en même temps que de la fermeté de son caractère.

Il avait apporté en naissant une loupe dans l'angle de l'œil gauche. Craignant que cette loupe, en grossissant, ne finît par le défigurer, on résolut de la faire extraire. Madame de Mazenod, très préoccupée de cette opération, voulait y assister et devait arriver de Nice la veille. Mais Eugène, afin d'épargner à sa mère de trop pénibles émotions, demanda avec instances que l'opération fût devancée. L'extraction fut longue et douloureuse ; l'opérateur ne put enlever la loupe qu'en la saisissant à plusieurs reprises, coupant chaque fois dans les chairs vives. Eugène ne poussa pas une plainte, pas un cri, et le lendemain il accourut à la rencontre de sa mère, entièrement guéri, heureux de sa douce surprise et des larmes d'attendrissement que son attention filiale arrachait aux yeux de cette bonne mère.

Mais, hélas ! Turin se trouva bientôt trop rapproché de la France, et il fallut fuir plus loin. Le 2 mai 1794, le président de Mazenod frêta une barque pour lui et toute sa famille. Elle se composait de Mme de Mazenod, de sa fille Nathalie, plus tard marquise de Boisgelin, de son fils Eugène, de son oncle, l'ancien vicaire-général de Marseille, de ses deux frères, l'un grand-vicaire d'Aix, qui devint plus tard évêque de

Marseille, l'autre chevalier de Saint-Louis, capitaine des vaisseaux du roi, depuis contre-amiral, de sa belle-sœur la marquise Dedons, de Pierrefeu, ses fils et trois domestiques.

Le jeune émigré a fait le récit de ce voyage, mêlé de consolations et de périls. En route, on avait rencontré l'évêque de Fréjus, le marquis de Grimaldi et d'autres compagnons d'infortune. Ils se consolaient mutuellement, surtout quand, comme à Ostiglia, les pauvres fuyards étaient traités en suspects, escortés et gardés à vue.

On finit cependant par atteindre Venise, « cette reine des mers, majestueusement assise au centre de ces eaux, d'où jadis elle rendait tributaire le commerce de toutes les nations. La république antique, qui comptait tant de siècles d'existence, vivait encore, mais elle était sur son déclin et elle s'éteignit bientôt sous nos yeux. On peut dire qu'elle n'existait plus, en quelque sorte, quand nous vînmes nous réfugier sur son domaine. »

Le jour de l'arrivée, la foule des étrangers, accourus pour assister à la curieuse cérémonie du mariage du Doge avec l'Adriatique, remplissait la ville. Les Mazenod eurent grande peine à se loger. Au bout d'un mois seulement, ils s'installaient en face du palais Grimaldi, dans une habitation située sur le grand canal.

« Je dois, » écrira plus tard le jeune exilé, « à notre séjour dans cette maison, tout le bien que j'ai pu faire dans ma vie! »

Tout près de là, en effet, se trouvait la demeure des Zinelli, famille patriarcale, composée de la mère, Dona Camilla Zinelli, femme âgée et très respectable, et de ses six enfants : l'un prêtre, appelé don Bartolo, un autre diacre, puis quatre autres plus jeunes, riches négociants de Venise. Le jeune émigré a raconté avec un charme naïf comment la Providence se servit d'eux pour le préparer à sa mission.

« Un jour, » dit-il, « que je m'amusais à la fenêtre qui donnait en face de la maison Zinelli, don Bartolo parut de son côté, et, m'adressant la parole, il me dit :

« Monsieur Eugène, ne craignez-vous pas de perdre votre « temps en vous amusant ainsi à des riens ?

— « Hélas! monsieur, » repris-je, « c'est bien à regret; mais,

« que puis-je faire ? Vous le savez, je suis étranger, et je n'ai « pas un livre à ma disposition. »

« C'est là que voulait en venir don Bartolo.

« Oh! qu'à cela ne tienne, » reprit-il, « mon cher enfant, « vous me voyez ici précisément dans ma bibliothèque, où se « trouvent beaucoup de livres latins, italiens, français même. « Si vous voulez, je vous en prêterai.

— « Je ne demande pas mieux, » répliquai-je.

« A l'instant, don Bartolo prend un livre sur ses tablettes, et, le posant sur la traverse en bois qui tenait les volets de sa fenêtre, me le fait passer le long de l'étroite rue qui nous séparait. Le livre fut bientôt lu, car je lisais toujours avec avidité, et le lendemain, mon père me commanda d'aller le rendre et de remercier don Bartolo.

« Tout cela était prévu. Don Bartolo m'accueillit avec la plus grande bonté ; il me fit parcourir sa bibliothèque, et je passai de là dans le cabinet où il étudiait autour d'une grande table, avec son frère, le diacre, don Pietro.

« Tous mes livres sont à votre disposition, » me dit-il ; « c'est ici que mon frère et moi étudions. Là, vous voyez la « place qui était occupée par un autre frère que le bon Dieu a « appelé à lui. Vous serait-il agréable de lui succéder ? Nous « nous ferions un plaisir de vous faire continuer vos classes, « que sans doute vous n'avez pas encore achevées. »

« On peut juger de ma surprise et de ma joie.

— « Je serai trop heureux, Monsieur, et mon père y consen- « tira avec reconnaissance.

— « Eh bien ! venez dès demain, et nous commencerons.

« A partir de cette époque, tous les jours je me rendis après la messe auprès de ces maîtres charitables, qui me faisaient travailler jusqu'à midi. Après dîner, don Bartolo, dont la santé exigeait de grands ménagements, venait me prendre chez moi pour faire une petite promenade, dont le but était toujours la visite de quelque église où nous nous arrêtions pour prier. En rentrant; je me remettais au travail, qui durait jusqu'au soir. Quelques prêtres se réunissaient à cette heure-là pour réciter l'office en commun. On descendait ensuite au salon, où quelques amis se livraient à une honnête récréation ; on prenait le café, et l'on se retirait, excepté moi qui faisais

déjà en quelque sorte partie de la famille et qui restais pour souper avec elle, dire le chapelet et faire la prière en commun, selon le saint usage de ce pays, alors si bon. Je me retirais après, accompagné du domestique de la maison. Tout le monde, chez moi, était couché depuis longtemps ; car à Venise, où l'on fait de la nuit le jour, il était toujours près de minuit quand le repas finissait. Le dimanche et le jeudi, j'étais aussi retenu de fondation pour le dîner.

« Quatre ans se passèrent ainsi. L'affection de toute cette famille respectable qui m'avait adopté, croissait en proportion de l'attachement que de mon côté j'éprouvais pour elle.

« Comment, dit le pieux adolescent en terminant son récit, n'aurais-je pas fait quelques progrès à si bonne école ? La famille au milieu de laquelle je vivais était éminemment chrétienne, et don Bartolo, qui s'était plus spécialement chargé de moi, était si saint ! Pourrai-je assez remercier Dieu infiniment bon de m'avoir procuré un tel secours, précisément à l'âge le plus scabreux de la vie, époque décisive pour moi, où furent jetés, par un homme de Dieu dans mon âme, les fondements sur lesquels la miséricorde de Dieu a construit l'édifice de toute ma vie spirituelle. C'est à l'école de ce saint prêtre que j'ai appris à mépriser les vanités du monde et à goûter les choses de Dieu. Éloigné de toute dissipation, de tout contact avec les jeunes gens de mon âge, je ne pensais seulement pas à ce qui fait l'objet de toutes leurs convoitises. »

IV. — Vocation.

« Si nous fussions restés un an de plus seulement à Venise, j'aurais suivi mon saint directeur et son frère dans la Compagnie de JÉSUS, où ils sont morts l'un et l'autre dans l'exercice d'un zèle héroïque. »

Les parents d'Eugène voyaient clairement où tout cela aboutirait. Cette persuasion donna même lieu à une anecdote charmante, qu'il a lui-même racontée et qui, révélée devant son cercueil, le jour de ses funérailles, impressionna vivement l'auditoire ému.

« Un jour, » dit-il, « mon vénérable grand-oncle, après la

lecture d'un chapitre du Nouveau Testament que je lui faisais dans son petit elzévir que je possède encore, me dit sérieusement, du moins je le croyais :

« Est-il vrai, Eugène, que tu veuilles entrer dans l'état « ecclésiastique ?

— « Mais oui, mon oncle, » lui répondis-je sans hésiter.

— « Comment, mon enfant, peux-tu songer à une pareille « résolution ? Ne sais-tu pas que tu es l'unique rejeton de « notre famille et qu'elle s'éteindrait ainsi avec toi ? »

« Étonné d'une semblable réflexion de la part d'un prêtre si vénérable et si saint, je repris avec vivacité :

« Hé quoi ! mon oncle, ne serait-ce pas un grand honneur « pour notre famille de finir par un prêtre ? »

« Mon oncle plaisantait. Ravi d'entendre un enfant de treize ans lui répondre ainsi, il m'embrassa et me bénit. »

Désormais Eugène ne cacha plus son attrait pour l'état ecclésiastique. Revêtu d'une longue houppelande dont il arrêtait les plis autour des reins par une ceinture, un bonnet carré sur la tête, on le voyait se promener gravement dans la grande salle, appelée à Venise *Il Portico*, disant dévotement l'office de la Sainte Vierge. D'autres fois, assis sur un large tabouret en guise de chaire, il faisait sa lecture spirituelle à haute voix sur le ton de la prédication. La vertu, une vertu mâle, franche, solide, s'accentuait ainsi de plus en plus.

Lorsque, en 1795, la présidente de Mazenod se résigna à quitter les siens pour essayer d'aller en France sauver les débris du patrimoine, le président et son fils l'accompagnèrent à Livourne, voyage qui donna occasion au zélé néophyte de manifester sa grande foi.

Il s'était muni d'un grand crucifix, qu'il suspendit à son cou en signe de cette foi, prêt à en faire hautement et publiquement profession en toute occurrence. Elle ne tarda pas, et s'offrit d'elle-même à la première auberge où nos voyageurs s'arrêtèrent. Quoique ce crucifix fût placé sous le gilet, il était néanmoins trop grand pour n'être pas aperçu. Ce fut un sujet de railleries pour les domestiques de l'auberge. Eugène, loin de rougir, alla droit à eux, les regarda fièrement, et d'un air si digne, si résolu, que ces impies de bas étage furent forcés de baisser les yeux et de garder le silence.

A Livourne, Eugène ayant remarqué que la servante de leur hôtellerie était très ignorante en matière de religion, entreprit aussitôt de lui expliquer le catéchisme. Il le fit avec tant de zèle et d'onction, que la maîtresse de la maison se sentit, elle aussi, attirée ; et, comme elle en fit l'aveu, en reçut un grand profit pour son âme.

De Venise, les Mazenod se réfugièrent à Naples, puis bientôt à Palerme, où Eugène séjourna trois ans.

Il s'y trouva en relation avec les personnages les plus haut placés, soit de l'émigration, soit de l'aristocratie du pays. La distinction de ses manières, sa mâle beauté, sa rare et ferme franchise, la fermeté de ses convictions, l'amabilité de son caractère et la vivacité de son esprit, attiraient sur lui l'attention de cette société d'élite. La pureté virginale de son âme n'était pas moins connue, et on parlait de lui comme du type le plus accompli et le plus édifiant des jeunes gentilshommes. Présenté dans le grand monde, les séductions de la haute société n'avaient sur lui aucune prise ; ses goûts, ses attraits, son cœur étaient ailleurs.

Dieu veillait sur lui, comme il se plaisait plus tard à le raconter :

« La Providence, » disait-il, « qui a toujours veillé sur moi depuis ma plus tendre enfance, m'ouvrit les portes d'une famille sicilienne où je fus admis dès le début comme un enfant de la maison. C'est la famille du duc de Canizaro. Sa femme, la princesse de Larderia, était une sainte. Ils me prirent l'un et l'autre en grande affection, et il paraît qu'ils s'estimèrent heureux de donner à leurs deux fils, qui étaient à peu près de mon âge, un compagnon qui pût devenir leur ami et leur offrir l'exemple d'une bonne conduite, chose rare, hélas ! sorte de phénomène dans un pays comme le leur. A partir de cette époque jusqu'à mon retour en France, je fis partie de la famille; mon couvert était toujours mis à sa table; je la suivais à la campagne dans la belle saison, et tout était à mon service dans la maison comme au service des propres enfants, qui d'ailleurs me considéraient comme leur frère. J'étais devenu leur frère, en effet, par l'affection, et leur mère, qui avait coutume de dire qu'un troisième fils lui était arrivé, m'avait inspiré un tel attachement par ses bontés, que je ne

crains pas d'affirmer que ses propres enfants ne l'aimaient pas plus que moi. Je le prouvai bien à sa mort. La princesse, que j'appelais à si juste titre ma mère, nous fut subitement enlevée. Le coup fut si cruel et la blessure si profonde que j'en fus sérieusement malade et m'en ressentis longtemps. A la vue de ce corps inanimé, je me prosternai au pied de son lit en poussant des cris lamentables et disant d'un ton de désespoir : ma mère ! ma mère ! j'ai perdu ma mère ! — Cet affreux événement resserra encore plus les liens d'étroite amitié qui nous unissaient avec le père et les deux enfants. Nous devînmes en quelque sorte inséparables jusqu'au jour où il me fallut quitter la Sicile pour rentrer en France. »

L'adolescent au cœur tendre cultivait avec un soin minutieux cette fleur exquise de la vocation sacerdotale dont la Providence avait déposé en son âme le germe puissant. Ce n'est pas que l'innocence du nouveau Louis de Gonzague ne fût mise à aucune épreuve.

« Il y aurait trop à dire, » écrit-il à ce sujet dans ses notes, « sur les mœurs dépravées de la haute société de Palerme ; je n'en parlerai pas. Je veux seulement constater l'infinie bonté de Dieu, qui par sa puissante grâce me préserva constamment au milieu de bien grands dangers, en m'inspirant non seulement de l'éloignement, mais une sorte d'horreur pour tout genre de dissipation qui entraîne dans des écarts que je déplorais avec dégoût dans les autres : grâces à Dieu, sur ce point, je poussais la discrétion à l'excès. »

Puis, un peu plus bas, après avoir décrit les fêtes magnifiques données au roi de Naples pendant le séjour de la cour à Palerme, il ajoute :

« J'étais loin de prendre part à ces divertissements ; au contraire, chose singulière, quand je me trouve au milieu de cette dissipation et de cette joie toute mondaine, mon cœur se resserre, la tristesse s'empare de moi, et je choisis un lieu écarté où, séparé de tout ce monde qui me paraît fou, je me livre à des pensées sérieuses, mélancoliques et tristes, au point d'être tenté de pleurer. J'ai été surpris plusieurs fois dans cette disposition par des personnes de ma connaissance qui voulaient m'en faire sortir, ne pouvant se l'expliquer. C'est que je n'étais pas dans mon élément ; je me trouvais comme forcément

dans le monde. Il n'avait point d'attrait pour moi. Je condamnais cette dissipation dont j'étais le témoin ; elle répugnait à tous les sentiments de mon âme qui aspirait à une tout autre fin. Plus la dissipation des autres était grande, plus le contraste était violent et dominait toutes mes affections. »

L'heure approchait cependant, où, affermi dans la vertu par le long et fidèle exercice de toutes les pratiques chrétiennes, le jeune aspirant à la cléricature pourrait sans péril affronter les assauts que les restes de l'impiété révolutionnaire allaient tenter sur son âme, pour la détourner de ses chastes et apostoliques desseins.

Depuis cinq ans, il n'avait pas revu sa mère, qui renouvelait, dans chacune de ses lettres, ses maternelles instances pour le retour de son cher Eugène.

« Je crains, » répétait-elle au président son mari, « de mourir, avant d'avoir embrassé encore une fois ce fils si tendrement aimé et si digne de l'être. Puis, » ajoutait-elle, « songez qu'en cas de mort, notre héritage lui sera disputé. Enfin, n'oubliez pas non plus que c'est le moment ou jamais pour lui d'embrasser une carrière. »

Le président de Mazenod se rendit enfin à ces justes instances.

IV. — Retour d'exil.

Le 25 octobre 1802, Eugène de Mazenod, à peine âgé de vingt ans, débarquait, après une traversée de quatorze jours, au port de Marseille. Il abordait seul, jeune, pauvre, inconnu et presque en fugitif, obligé de se cacher, sur le rivage de la grande cité où ses ancêtres s'étaient illustrés par de glorieux services et où il devait mourir, à soixante ans de là, lui, leur dernier descendant, de la mort des plus grands évêques et des plus saints successeurs de Lazare et de Belsunce, après avoir relevé leur siège épiscopal et l'avoir fait resplendir d'un merveilleux éclat.

C'était alors, dit son premier biographe, un grand et fort beau jeune homme. Sa taille était haute, bien proportionnée, son port très noble, son visage expressif, son regard doux et sympathique. Son esprit était aussi cultivé que l'avaient per-

mis les vicissitudes de l'exil ; naturellement vif et pénétrant, il s'exprimait sans prétention et avec une merveilleuse aisance; son caractère était ferme, ouvert et d'une admirable franchise; son cœur, merveilleusement sensible, bon et affectueux, exerçait un attrait irrésistible sur tous ceux qui l'approchaient.

Le tact, la délicatesse, les grandes et nobles manières du jeune émigré plaisaient surtout aux personnes d'un âge avancé : elles retrouvaient en lui, avec une satisfaction marquée, le savoir-vivre le plus distingué d'autrefois. De son côté il éprouvait du penchant pour les personnes âgées. Il aimait leurs récits : les souvenirs qu'elles rappelaient des usages et des temps disparus intéressaient son avidité de savoir. La maturité, le sérieux de son esprit ne pouvaient s'accommoder de la légèreté et du vide des conversations habituelles aux jeunes gens. Ses sentiments intimes, sa piété, les projets de vocation qu'il nourrissait, l'éloignaient aussi plus que jamais des jeunes personnes. Sa réserve à leur égard, déjà si rigoureuse en Sicile, était devenue extrême. On s'en étonnait beaucoup dans la haute société d'Aix ; on ne pouvait comprendre comment M. de Mazenod, d'ordinaire si affable, si prévenant, si parfaitement aimable, se montrait si peu empressé, si indifférent et si froid avec les demoiselles de son âge et de sa condition. C'était un sujet fréquent de railleries dans les salons d'Aix, où on l'appela dès lors plaisamment « le chevalier des grand'mamans ».

Il n'en garda pas moins son attitude réservée, et le monde lui-même fut contraint d'admirer une vertu si supérieure dans un jeune homme de vingt ans. On le surnomma « le sage ».

On le voyait du reste très assidu, les dimanches et fêtes, à tous les offices de la métropole. Le chœur de cette basilique, raccourci depuis, était alors fort spacieux. Les stalles y étaient en grand nombre, et il était d'usage que les hommes les occupassent à défaut du clergé. Quelques laïques ne s'y étant probablement pas tenus assez convenablement, on vint signifier un jour, après la grand'messe, au nom de Mgr l'archevêque, que désormais les stalles du chœur seraient exclusivement réservées aux ecclésiastiques. M. de Mazenod fut atteint comme les autres et plus que les autres par cette mesure générale; mais, quoiqu'il en fût contristé, il avait trop bon esprit pour

ne pas se soumettre. En rentrant chez lui, quelle ne fut pas sa surprise de trouver une lettre de Mgr de Cicé, archevêque d'Aix, qui lui accordait, par une faveur particulière, le droit de se placer dans les stalles hautes, à la suite du clergé. Il se hâta de se rendre auprès du prélat pour le remercier, lui dit-il, d'avoir bien voulu le faire « chanoine à robe courte ».

Il méritait d'ailleurs ce titre, non seulement pour son assiduité aux offices, mais encore pour la part qu'il prenait au chœur : il psalmodiait les heures canoniales avec le Chapitre, entrait avec bonheur dans l'esprit de toutes les cérémonies de l'Église et s'y associait autant qu'il était en lui.

Tout le chapitre que le biographe de Mgr de Mazenod a consacré aux années qui s'écoulèrent entre le retour de l'émigration et l'entrée au séminaire du jeune exilé est ravissant de charme et parfumé de cette vertu qui faisait rêver auprès de lui des Gonzague, des Berchmans et des Kostka. Nous en reproduisons encore intégralement toute la fin, qui est remplie du plus pieux intérêt.

L'historien vient d'expliquer l'origine de la fausse croyance, très accréditée à Marseille, que M. de Mazenod avait été militaire avant d'entrer dans les ordres. Il avait, ajoute-t-il, une taille élevée, une attitude très noble, une figure mâle, des traits énergiques ; il eût certainement bien porté le costume militaire : le courage ne lui eût pas manqué non plus. Il avait au plus haut degré ce que les hommes d'armes appellent du cœur. Il sut toujours, dans toutes les occasions, se montrer ferme et intrépide. Jamais on ne put parvenir à lui faire peur. Cependant personne n'eut moins que lui l'humeur martiale ; il n'aimait même pas le récit des batailles ; la seule pensée que des hommes s'y entre-tuaient, fût-ce pour une cause juste, le faisait frémir. Il éprouvait la même aversion pour la chasse ; il ne pouvait souffrir, disait-il, qu'on tuât un innocent animal par simple plaisir ; aussi avouait-il n'avoir tiré que deux coups de fusil dans sa vie, et s'empressait-il d'ajouter : « Je n'ai jamais rien tué. »

De même qu'il n'a jamais chassé, il n'a non plus jamais dansé. Il allait beaucoup dans le monde, car il tenait à remplir tous ses devoirs de gentilhomme ; mais, comme nous l'avons déjà dit, il évitait avec soin les jeunes gens, se tenant

habituellement avec les personnes âgées, conversant gravement sur des sujets religieux.

Pas plus qu'il n'a chassé ni dansé, M. de Mazenod n'a joué. Il a toujours eu une horreur instinctive du jeu, et tout particulièrement du jeu de cartes ; non qu'il regardât comme absolument illicite ce passe-temps, qui a son genre d'utilité, puisqu'il détourne souvent de conversations blâmables ; mais il en craignait l'entraînement, entraînement qui devient bientôt une passion violente, pousse à l'abandon de tous les devoirs et compromet trop souvent les fortunes les mieux établies.

Il y avait six ans déjà qu'Eugène de Mazenod était de retour de l'émigration, quand des affaires de famille l'appelèrent à Paris. Le trajet d'Aix à Paris était alors un grand voyage ; il fallait passer plus de douze jours en voiture et s'arrêter deux fois chaque jour dans une auberge : à midi pour dîner, et le soir pour souper et se coucher.

Dans une hôtellerie, comme on préparait la table d'hôte, un jour de vendredi, Eugène demanda à haute voix d'être servi en maigre. On fut surpris de cette profession de foi publique, sans ombre de respect humain, de la part d'un jeune homme du monde. D'autres voyageurs, désireux de faire maigre, sans avoir osé le déclarer cependant, s'empressèrent de se joindre à lui. Ils se placèrent à une extrémité de la table, M. de Mazenod ayant eu soin de faire apporter les plats maigres de ce côté. Ceux qui usaient sans scrupule d'aliments gras ricanèrent d'abord, puis, voyant que le poisson ne leur était pas servi, ils se plaignirent hautement. M. de Mazenod leur dit alors, d'un ton décidé :

« Messieurs, nous ne vous demandons pas les os des viandes que vous mangez, nous ne vous renverrons pas non plus les arêtes de notre poisson, car c'est tout ce qu'il en restera et tout ce que nous pourrions vous offrir. »

Dans une semblable circonstance, où M. de Mazenod avait encore demandé du maigre, la maîtresse d'hôtel répondit qu'il n'était pas défendu de faire gras en voyage et aussitôt elle se mit en devoir de le prouver. M. de Mazenod l'arrêta tout court, en lui disant sèchement :

« Madame, nous ne vous demandons pas la décision d'un

cas de conscience, mais du maigre ; veuillez nous en faire servir, sinon nous irons ailleurs. »

Ce langage, articulé résolûment devant tous les voyageurs, imposa silence à ce casuiste d'auberge, et on eut un dîner maigre.

Arrivé à Paris, M. de Mazenod eut à se présenter chez M. Portalis, ministre des cultes. C'était un vieil ami de son père, le président de Mazenod, devant qui, n'étant que simple avocat, il avait plaidé bien des fois. Eugène en fut accueilli avec distinction et avec tous les témoignages du vif intérêt que M. Portalis portait toujours à la famille de Mazenod.

Le tout-puissant ministre pensait que son jeune compatriote venait, comme tant d'autres, solliciter sa protection. Il était d'autant plus disposé à le servir, qu'il voulait montrer que, dans son élévation et sa grande fortune, il se souvenait de ceux qui, autrefois, l'avaient lui-même encouragé et applaudi.

Cependant aucune demande ne lui était adressée par le fils de l'ancien président à mortier. Attribuant ce silence à une réserve excessive, il se décida à aller au-devant, en lui faisant lui-même les offres les plus avantageuses. Mais Eugène, qui avait d'autres vues que celles d'avancer dans le monde, résista à toutes les instances du ministre. Toutefois, ne jugeant pas le moment venu encore de parler de sa vocation, il se bornait à des remerciements de politesse et à des refus peu motivés, ce qui contristait vivement le bienveillant homme d'État, qui voulait à tout prix servir une famille à laquelle l'unissaient les liens d'une vieille amitié. Aussi, un jour, profitant de la présence chez lui du cardinal Caprara, légat du Saint-Siège, il prévint Son Éminence des résistances d'Eugène ; puis, le lui présentant, il lui dit :

« Voilà un jeune homme, fils d'un de mes plus anciens amis. Il a tout ce qu'il faut pour servir son pays et se faire une position ; mais il s'obstine à rester dans l'inaction plutôt que d'accepter un emploi honorable. »

Le cardinal, entrant dans les vues du ministre, se mit alors à presser Eugène d'accepter une charge au service de l'État, lui disant qu'une existence inutile ne s'accordait pas avec

les vrais principes de la religion ; que, dans un sens ou dans un autre, nous avions tous une mission à remplir sur la terre, et que c'est dans ce sens que tous aussi nous avons une vocation....

A ce mot de vocation, Eugène se contenta de sourire ; il remercia le cardinal de l'intérêt qu'il voulait bien lui témoigner, l'assurant que, si quelque chose pouvait le décider à prendre un parti, ce serait le langage que daignait lui tenir Son Éminence.

Le moment était venu, cependant, où Eugène allait enfin définitivement embrasser la carrière ecclésiastique, où l'appelaient tous ses vœux. Les affaires de famille qui l'avaient jusque-là retenu forcément dans le monde furent heureusement terminées, et il obtint de son vénérable père, toujours émigré à Palerme, le consentement longtemps sollicité et longtemps attendu d'entrer au grand séminaire de Saint-Sulpice, à Paris.

V. — A Saint-Sulpice.

« Je voyais l'Église menacée de la plus cruelle persécution, on prêtait à l'empereur la pensée de vouloir créer un schisme : or, je me sentais le courage de surmonter tous les obstacles, d'affronter tous les périls. La pensée que peut-être un grand nombre prévariqueraient si l'empereur établissait son patriarche indépendant du Saint-Siège, m'affligeait à un point que je ne saurais exprimer, et me faisait souhaiter vivement de me dévouer à leur place aux persécutions du tyran. Mon courage s'exaltait à la pensée de la faiblesse que je craignais dans quelques-uns. La pensée aussi que l'Église ne trouvait plus de ministres que dans les classes inférieures, parce qu'elle n'avait pas de riches prébendes à offrir à l'avarice des classes élevées, donnait une nouvelle énergie à une certaine grandeur d'instinct de mon âme. J'entrai donc au séminaire de Saint-Sulpice avec le désir, mieux avec la volonté bien déterminée de me dévouer de la manière la plus absolue au service de l'Église, dans l'exercice du ministère le plus utile aux âmes, au salut desquelles je brûlais de me consacrer. »

Ce noble sentiment, le jeune clerc eut bientôt l'occasion de le manifester, à Aix, en plein palais archiépiscopal, à table où il avait été invité par Mgr Jauffret, évêque de Metz, qui, archevêque nommé d'Aix, gouvernait ce diocèse avec les pouvoirs que l'empereur avait obligé le Chapitre Métropolitain de lui conférer. Pendant le dîner, un chanoine se permit d'appeler le prélat « Monseigneur l'archevêque ». Aussitôt, l'abbé de Mazenod se lève et, d'une voix ferme :

« Monseigneur, » dit-il, « je proteste contre ce titre, bien persuadé que Votre Grandeur proteste elle-même. S'il en était autrement, je devrais quitter la table et me retirer, car je ne saurais adhérer à un schisme.

— M. l'abbé de Mazenod a raison, » répliqua aussitôt Mgr Jauffret. « Je ne suis point archevêque d'Aix, mais seulement administrateur capitulaire. »

Il avait revêtu l'habit ecclésiastique le 4 novembre 1808, fête de saint Charles, son patron et celui de la famille de Mazenod, dont tous les aînés portaient ce nom prophétique.

Jamais peut-être on n'avait vu à Saint-Sulpice une aussi heureuse réunion de vocations remarquables. Parmi ces vocations, les unes étaient déjà anciennes et d'autant plus solides qu'elles avaient été éprouvées par les orages de la révolution. Les autres étaient marquées, pour ainsi dire, du sceau d'une providence particulière sur des sujets de choix, et déjà exercés dans le monde aux pratiques de la piété et d'une haute perfection. C'étaient MM. de Bonald, plus tard cardinal-archevêque de Lyon ; de Forbin-Janson, évêque de Nancy ; Affre, archevêque de Paris ; Tharin, évêque de Strasbourg ; Fayet, évêque d'Orléans ; Gosselin, Teysseyrre, futurs sulpiciens, etc.

Deux traits suffiront pour indiquer la place que l'abbé de Mazenod sut promptement se faire parmi cette élite.

M. Emery lui accorda une affection toute particulière et l'abbé de Mazenod, après avoir été peu auparavant l'interprète éloquent des regrets du séminaire lors du premier exil de l'homme de Dieu, fut réservé par la Providence pour le veiller et l'assister de plus près, au lit de mort de ce vénérable instituteur du clergé.

D'autre part, les séminaristes eux-mêmes professaient pour leur saint et zélé condisciple une telle vénération, qu'ils ne

furent point étonnés du choix qu'en firent les supérieurs et directeurs exilés pour les suppléer dans le gouvernement du séminaire, avec MM. Tharin, Gosselin, Teysseyrre et Lacombe, qui tous ont laissé des noms vénérés dans la mémoire du clergé français.

C'est à peu près à cette époque que l'abbé de Mazenod, simple diacre, fut chargé, avec M. de Quélen, depuis archevêque de Paris, de diriger le cérémonial du Concile National de 1811. Cette fonction mit le jeune ecclésiastique en relations avec les évêques italiens et les cardinaux romains, convoqués à l'Assemblée, et pour la plupart ignorants de la langue française. Ils furent tout heureux de rencontrer un maître des cérémonies, qui, ayant vécu en Italie pendant l'émigration jusqu'à l'âge de vingt ans, en parlait la langue avec autant d'aisance et de pureté que sa langue maternelle. Ils le firent intervenir dans leurs rapports avec les évêques de France et les officiers de la Cour. Cette mission honorable et délicate, qu'il remplit avec autant de prudence que de dévouement, le mit au courant des questions difficiles qui se traitaient alors. Il les étudiait avec passion, ne négligeait aucun moyen de les approfondir, traduisant tout ce qui paraissait en Italie pour la défense des intérêts de l'Église et des droits du Souverain-Pontife.

Lorsque la persécution frappa ceux qu'on appelait « les cardinaux noirs », l'abbé de Mazenod, toujours hardi et oublieux du péril, brava le persécuteur, sollicitant des secours en faveur de ces nobles infortunes, en dépit de la police impériale, au risque d'aller rejoindre dans les prisons d'État le cardinal Pacca, l'abbé d'Artus et tant d'autres.

De la fréquentation assidue de tous ces vénérables personnages, dont plusieurs sont demeurés célèbres pour leur talent et leur courage, l'abbé de Mazenod tira des amitiés précieuses, qui se firent souvent un devoir de se traduire en éloquents témoignages.

Le cardinal Maury, pour qui l'abbé de Mazenod n'avait aucune sympathie personnelle, gouvernait à ce moment, comme Mgr Jauffret à Aix, le diocèse de Paris, en qualité d'administrateur capitulaire. Recevoir l'ordination sacerdotale de ses mains répugnait au jeune diacre. Il tourna la

difficulté, en se faisant réclamer par l'évêque d'Amiens, Mgr Demandolx, un marseillais allié aux Mazenod et ancien collègue de l'abbé André de Mazenod dans les conseils de Mgr de Belloy.

Ce que furent cette ordination et la première messe qui la suivit, le panégyriste du futur évêque de Marseille l'a éloquemment rappelé, peu après la mort du grand évêque :

« Comment représenterai-je ce nouveau prêtre offrant pour la première fois l'adorable sacrifice ? Un cardinal qui, sur le siège de Fénelon, en a rappelé les vertus et l'éloquence, disait un jour devant moi qu'il avait assisté à cette grande action, et il racontait la ferveur extraordinaire, la vive émotion, les pieuses larmes du célébrant, et, plus que cela, l'effet inexprimable que produisirent les paroles brûlantes qui s'échappèrent de son cœur, lorsque, adressant un discours à l'assistance pour lui demander ses prières, il voulut l'associer à son bonheur. Tout le monde pleurait, ajoutait cet éminent témoin, et le souvenir de cette première messe me pénètre encore jusqu'au fond de l'âme. »

VI. — Débuts dans le ministère.

Il faut se représenter ce qu'était la Provence, lorsque l'abbé de Mazenod revint à Aix, en octobre 1812, jeune prêtre et tout brûlant de zèle apostolique.

« Les paroisses rurales, » raconte un contemporain, « n'étaient guère alors desservies que par des prêtres avancés en âge, restes de l'ancien clergé. Beaucoup d'entre eux étaient entachés du serment schismatique à la constitution civile du Clergé, serment plus ou moins sincèrement rétracté ; tandis que d'autres prêtres, débris d'anciens chapitres et de divers corps religieux, n'avaient aucune habitude d'un ministère étranger à leur position antérieure. Il y avait, de plus, pénurie de prêtres quels qu'ils fussent, et partant, presque partout pénurie de secours spirituels ; les peuples avaient un pressant besoin du pain de la parole, et, en une multitude d'endroits, il n'y avait personne pour le leur rompre. »

Recrutés comme je viens de le dire, beaucoup de curés étaient absolument incapables de donner une instruction tant

soit peu substantielle à leurs paroissiens. L'autorité diocésaine n'y pouvait rien, obligée qu'elle était, pour maintenir au moins l'exercice du culte, d'employer tout ce qui était sous sa main, même des prêtres étrangers, c'est-à-dire Italiens ou Espagnols, qui ne savaient pas notre langue. Il eût été inutile de demander du zèle à qui était impuissant à en montrer. L'ignorance de la religion était d'autant plus générale qu'une grande partie de la génération alors existante était née et avait grandi pendant les troubles de la Révolution, et en l'absence de toute espèce d'instruction religieuse. A l'ignorance des vérités de la foi, même de celles qui sont de nécessité de salut, se joignait un effacement presque universel de la vie chrétienne. Quelques rares âmes rappelaient encore dans leur conduite les pratiques de la foi de nos pères ; le reste ne vivait plus que d'une vie terrestre, comme s'il n'eût rien soupçonné au-delà de cet étroit horizon. Je ne dirai rien des exemples qui venaient d'un clergé formé des éléments les plus divers. Sans doute les prêtres revenus de l'exil, où ils avaient porté sur la terre étrangère l'édifiant témoignage de leur fidélité, étaient, chacun dans la mesure des grâces reçues, le sel de la terre ; mais combien d'autres étaient pires qu'un sel affadi ! Qu'attendre de ces hommes qui avaient fait à la Révolution le sacrifice de leurs devoirs les plus sacrés, et dont plusieurs, après avoir pris parti dans le schisme, avaient encore déshonoré leur caractère par des lâchetés et des scandales approchant de l'apostasie ?

Nous laissons ici la parole à l'historien du jeune prêtre.

L'abbé de Mazenod se sentit pressé de venir au secours d'une si grande indigence spirituelle, et de rompre à ces pauvres délaissés le pain de la parole évangélique, dont ils étaient affamés. Il résolut de se constituer entièrement et uniquement l'apôtre, le missionnaire et le catéchiste des pauvres, des ignorants et des petits. Certes, c'était une résolution généreuse, car il lui fallait pour cela renoncer à faire ressortir dans tout leur éclat ces brillantes qualités oratoires dont la nature l'avait doué. Il lui fallait dire adieu aux succès flatteurs qu'elles lui assuraient auprès des classes intelligentes et élevées, et ne voir autour de sa chaire que des gens du peuple ; c'était s'obliger lui, gentilhomme du meilleur monde,

à ne parler qu'un langage simple et grossier, à comprimer le vol de son esprit pour s'en tenir en quelque sorte au terre-à-terre des pensées les plus vulgaires, afin de ne pas dépasser le niveau intellectuel de ses humbles auditeurs; en un mot, il lui fallut se mettre à la portée des plus ignorants et des plus petits, et se faire ignorant et petit avec eux pour les gagner à JÉSUS-CHRIST. Tel fut résolûment l'abbé de Mazenod.

Tandis qu'on s'attendait à Aix à le voir se poser en orateur de talent, en émule des plus illustres prédicateurs de l'époque, on apprit, par un avis donné dans toutes les paroisses de la ville, que l'abbé de Mazenod débuterait, pendant le carême de cette année 1813, à l'église de la Madeleine d'Aix, par des conférences populaires en langue provençale, destinées uniquement aux artisans, aux domestiques et aux mendiants.

Le dimanche de Quasimodo 1813, c'est-à-dire le dimanche qui suivit ses conférences populaires à la Madeleine, dont le vaste vaisseau s'était trouvé insuffisant pour contenir la foule avide des pauvres auditeurs du grand orateur du peuple, M. de Mazenod rassemblait dans un jardin aux portes de la ville, appelé le Pavillon-l'Enfant, sept jeunes gens appartenant aux meilleures familles d'Aix, tous élèves du collège Bourbon, alors aux mains de l'Université. Dans une courte, mais suave instruction comme il en avait le secret, il exposa son dessein d'établir une association de la jeunesse chrétienne. Puis, déclarant l'association fondée, les pieux exercices de la congrégation commencèrent immédiatement, au grand contentement de tous, dit le journal de la congrégation. On se mit au jeu avec tout l'entrain que donne la jeunesse unie à la bonne conscience, et, le jour étant sur son déclin, on rentra dans un salon du Pavillon, où le pieux directeur fit de nouveau une courte instruction qui fut suivie de la récitation d'une dizaine de chapelet. On se sépara à l'entrée de la nuit, en regrettant que le jour eût été si court, et soupirant déjà après la prochaine réunion, qui devait avoir lieu le dimanche suivant.

Le succès de cette œuvre dépassa toute attente. Bientôt plus de trois cents jeunes gens se virent ainsi rassemblés, nombre vraiment prodigieux pour l'époque et dans une ville peu populeuse.

Au mois de mars 1814, les jeunes dirigés de l'abbé de Mazenod eurent l'occasion de lui témoigner leur tendre affection.

Leur saint directeur avait adjoint à toutes ses œuvres de zèle celle de la visite des prisonniers. Pénétrant dans les cachots les plus infects, il s'y laissait enfermer pendant de longues heures avec les malheureux condamnés à mort, employant souvent des nuits entières à les instruire et à les consoler. Il en ramena plusieurs au bon Dieu et les accompagna même jusqu'au lieu du supplice. Or, en 1814, on avait entassé dans une ancienne caserne d'Aix plusieurs centaines d'Autrichiens prisonniers de guerre. Le typhus des prisons ne tarda pas à se déclarer au milieu de ces malheureuses victimes de la guerre, agglomérées dans un espace trop étroit, sous un climat brûlant, et condamnées à toute espèce de privations. L'abbé de Mazenod, l'apprenant, courut se présenter à l'autorité diocésaine, demandant en grâce d'être admis auprès de ces pestiférés. Aux yeux de tous, c'était aller au-devant d'une mort certaine ; mais mourir victime de la charité, c'était le rêve ardent de son âme héroïque : il en avait fait la demande à Dieu, la première fois qu'il avait offert le saint sacrifice, et depuis il n'était pas monté une seule fois au saint autel sans la renouveler.

Atteint à son tour du typhus, l'abbé de Mazenod fut à la mort. On l'administra et on n'attendait plus que son dernier soupir. Mais ses enfants de la congrégation veillaient. Ils devançaient l'aurore et se rendaient de grand matin, malgré la saison froide, à l'église, où chaque jour ils assistaient au saint sacrifice, qui était offert en leur nom et aux frais des petites épargnes destinées à leurs menus plaisirs. Le soir, au sortir de leurs classes, ils se réunissaient encore dans l'église de la Madeleine, autour de l'autel miraculeux de Notre-Dame des Grâces, pour y faire en commun des neuvaines qui étaient en quelque sorte devenues publiques.

« C'est ainsi, » avait coutume de dire plus tard Mgr de Mazenod, avec une confiance naïve et fondée, « que ces enfants m'ont alors arraché au ciel ! »

Mais comment faire face à tant de besoins? Qui lui donnera les moyens de suffire aux œuvres qui se présentent à faire?

L'Église, sortie à peine de l'affreuse tourmente qui a emporté tant de pontifes et de prêtres, est affligée de la disette des ouvriers évangéliques. La moisson est grande: « Ah! » s'écrie M. de Mazenod, « si je pouvais réunir quelques prêtres, des hommes apostoliques, il me semble que je remédierais, autant qu'il est en moi, aux maux de l'Église, et que je procurerais un grand bien ! » Le saint prêtre connaissait un jeune ecclésiastique, vicaire à Arles. C'était un prêtre plein de zèle, d'activité, de dévoûment. M. de Mazenod n'hésite pas, il se décide bientôt à s'ouvrir de son dessein à l'ami que Dieu lui préparait. Une lettre est écrite, avec l'abandon et la confiance d'un cœur sûr d'être compris. La lettre est envoyée, mais elle ne porte point de signature. Le vicaire d'Arles, après l'avoir lue, s'écrie : « Ce ne peut être que l'abbé de Mazenod qui ait conçu un tel dessein ! » Et le retour du courrier apprit au zélé missionnaire que l'abbé Tempier serait heureux de devenir son premier compagnon. Le 25 janvier 1846, les deux amis se réunissaient pour ne plus se séparer.

Nous laisserons le saint instituteur raconter lui-même comment cela se fit.

VII. — Les origines des Oblats.

« L'Empire, » écrit-il dans ses mémoires, « fut renversé (1814), et c'est au sortir de cette grande crise de l'Eglise, au retour de nos princes légitimes, que nous pûmes concevoir l'espérance de réaliser, pour le salut des Français, quelques-unes des pensées que nous avions constamment nourries dans notre cœur, pendant tout le cours de notre éducation cléricale et les trois premières années de notre sacerdoce.

« Le champ était vaste, et les ronces n'y manquaient pas ; mais le Seigneur avait des vues de miséricorde sur son peuple. Il suscita quelques hommes qu'il remplit du zèle du salut des âmes, et d'un désir véhément de les faire rentrer dans le bercail du père de famille. J'essayai de marcher sur leurs traces, et la bénédiction que le bon Dieu a répandue sur notre ministère, et plus tard l'approbation solennelle que l'Église a donnée à notre petite congrégation, me font espérer que nous

avons répondu à notre vocation en nous consacrant comme nous l'avons fait, pour la plus grande gloire de Dieu, au service de l'Église pour la sanctification des âmes les plus abandonnées, et l'éducation ou la réforme du clergé.

« Pendant mon séminaire, j'entretenais la pensée de me rendre le plus utile que je pourrais à l'Église notre mère, pour laquelle le Seigneur m'a fait la grâce d'avoir toujours une affection filiale. L'abandon dans lequel je la voyais, avait été une des causes déterminantes de mon entrée dans l'état ecclésiastique, vocation que j'avais cru reconnaître dès mon adolescence, et que je n'avais pas effectuée alors, par suite des événements de la malheureuse révolution, qui obligeait ma famille à se transporter inopinément d'un pays à l'autre pendant tout le cours de l'émigration qui dura dix ans pour moi. Depuis ma rentrée en France, j'étais navré jusqu'au fond de l'âme de voir dédaigner le service des autels. Nous étions d'ailleurs menacés, à l'époque dont je parle, de voir un nouveau schisme s'établir en France par l'extravagante prétention qu'avait conçue Bonaparte d'établir dans l'empire un patriarche indépendant du Saint-Siège apostolique.

« Telle était du moins la persuasion générale, et on citait alors plusieurs faits qui venaient à l'appui de ce bruit. Quoi qu'il en soit, je crus ne pouvoir différer davantage de répondre à l'attrait de la grâce, et, quels que fussent les obstacles que je rencontrai dans ma famille, et les cris de la chair et du sang qui me faisaient sentir si vivement la douleur que j'occasionnais aux êtres que j'aimais le plus en ce monde, je m'arrachai à leur tendresse et je partis pour le séminaire de Saint-Sulpice, persuadé que le moment était venu de se sacrifier pour la foi.

« Les choses ne furent pas poussées à cet excès, mais la conduite de Bonaparte, ses cruautés envers le Souverain Pontife Pie VII, tous les actes de son règne, de 1809 à 1812, prouvent de quoi cet homme perdu d'orgueil était capable, et laissent à penser si je dus perdre de vue, pendant les événements de cette époque, temps de mon séjour au séminaire, les desseins que j'avais formés en y entrant.

« En 1814, un de mes condisciples et de mes plus intimes amis, l'abbé de Forbin-Janson, mort évêque de Nancy et de

Toul, passa en Italie pour visiter à Rome les tombeaux des saints apôtres. Il était entré au séminaire dans les mêmes vues que moi, et la conformité de notre vocation nous avait bientôt fourni l'occasion de nous entretenir des moyens de mettre nos projets à exécution.

« Nous différions cependant sur un point essentiel. Son zèle le portait à s'occuper des infidèles, et mon attention était uniquement fixée sur le déplorable état de nos chrétiens dégénérés. N'ayant pu le ramener à mon opinion, que je croyais la plus juste, nous nous séparâmes, au sortir du séminaire, très bons amis, mais bien résolus à poursuivre une carrière différente.

« En se rendant à Rome, il rencontra, dans je ne sais plus quelle ville d'Italie, le Souverain Pontife Pie VII qui rentrait dans ses États. Il eut l'occasion de lui exposer le plan qu'il se proposait d'effectuer avec quelques compagnons qui devaient le suivre en Chine. Le pape ne goûta pas son projet et lui répondit ces mémorables paroles :

« Votre projet est bon, sans doute, mais il convient davan-
« tage de venir au secours des peuples qui nous entourent :
« *maxime autem ad domesticos fidei*. Il faut, en France surtout,
« des missions pour les peuples et des retraites pour le clergé. »

« Ce sont les propres paroles du saint Pontife.

« Mon ami m'informa sur-le-champ de cette réponse du pape, qui entrait si fort dans mes idées, et qui sanctionnait tous mes projets. Il me fit savoir en même temps que la décision du chef de l'Église fixait la conduite qu'il devait suivre, qu'il allait, sans le moindre délai, s'occuper de former une congrégation de missionnaires qui s'emploieraient sans relâche à évangéliser les peuples. Il m'invitait de la manière la plus pressante à me réunir à lui pour commencer l'œuvre que j'avais toujours tant affectionnée, et je suis sûr qu'il ne doutait pas que je ne volasse pour le seconder.

« Il en fut autrement. Depuis que j'avais quitté Paris, un an après avoir reçu le sacerdoce, j'étais rentré dans mon diocèse, où je m'étais occupé de divers ministères fort peu appréciés jusque-là, et sur lesquels le Seigneur répandait déjà d'abondantes bénédictions. J'avais réuni en congrégation la jeunesse de la ville ; près de trois cents enfants commen-

çaient à bien servir le bon Dieu, et cette œuvre ne tenait qu'à moi.

« Je m'occupais aussi avec quelque succès des prisonniers, qui étaient alors bien abandonnés : les aumôniers se contentaient de leur dire la messe les dimanches et fêtes. Je me chargeai de les instruire et de les confesser, et chose inouïe jusqu'alors, on en vit, au grand scandale des hommes routiniers, on en vit souvent plusieurs s'approcher de la Sainte Table, dont on s'était persuadé qu'ils devaient être exclus parce qu'ils étaient repris de justice.

« J'avais essayé de prêcher au peuple en langue provençale ; je ne sais si c'était l'intérêt que j'inspirais à mes concitoyens, qui m'ont toujours témoigné une affection extraordinaire, ou bien si le bon Dieu voulait m'encourager à évangéliser les pauvres dans l'idiome qu'ils entendent le mieux, et qui leur rend par conséquence les instructions plus utiles ; la grande église de la Madeleine était toujours pleine quand je prêchais en provençal les dimanches de l'Avent et du Carême, à six heures du matin.

« Toutes ces considérations me persuadèrent que je ne devais pas quitter nos provinces méridionales, et que mon ministère y serait plus utile qu'ailleurs. Je consultai pourtant un de MM. les vicaires-généraux capitulaires, M. Guigou, mort depuis évêque d'Augoulême, qui abonda entièrement dans mon sens et me détourna même positivement de suivre une autre direction. C'était mon supérieur immédiat, je m'en tins à sa décision, qui était pour moi la voix de Dieu. Je répondis donc à M. l'abbé de Janson que je ne pouvais me rendre à son invitation, qu'il ferait très aisément le bien sans moi, et que je devais essayer de ce faire là où lui et ses futurs compagnons ne pourraient réussir à cause de la différence du langage...

« Ce fut en 1815 que je jetai les premiers fondements de notre petite société. La fin principale que je me proposais était d'évangéliser les pauvres, les prisonniers et les petits enfants. Il me fallait des compagnons dévoués qui pussent entrer dans la pensée que le Seigneur m'inspirait. Nous devions nous consacrer au ministère apostolique, il fallait des hommes d'abnégation qui voulussent marcher sur les traces

des apôtres dans la pratique des conseils évangéliques. Je ne concevais pas qu'il fût possible de faire le bien que je me proposais à d'autres conditions... »

C'est alors que, avec l'aide des prêtres qui avaient compris ce grand cœur, commença dans la province ecclésiastique d'Aix cette série de missions depuis non interrompues et étendues à toute la France, à la grande joie de l'Église et pour le plus grand bien des âmes. A la tête de ses chers missionnaires, M. l'abbé de Mazenod travaillait sans relâche. Partout infatigable, partout payant de sa personne, on le vit renouveler dans les chaires de Fuveaux, de Marignane, de Barjols, de La Ciotat, de Marseille, etc., les touchants souvenirs des Brydaine, des Bourdoise et des Régis. Plus d'une fois obligé d'interrompre ses prédications par suite de vomissements de sang, on ne le vit jamais se décourager, comptant toujours sur la Providence qui semblait multiplier les prodiges pour conserver à cette congrégation naissante un chef si grand et si aimé.

Le supérieur des missionnaires de Provence ne cessa pas d'offrir, en sa personne, le véritable caractère de l'éloquence apostolique. « Venez voir, » s'écrie l'un de ses plus dignes et de ses plus dévoués auxiliaires, « venez voir comment, à Marseille et à Aix, à côté des plus célèbres orateurs de la France, sa parole quelquefois véhémente et forte, mais plus souvent douce et insinuante, subjugue les masses, toujours animée qu'elle est par sa foi. Venez l'entendre dans certaines autres villes, alors qu'après avoir comblé de consolation et touché des plus religieux sentiments l'homme laborieux de la campagne, il rassemble autour de sa chaire les voltairiens du lieu, à cette époque si nombreux partout, et par la simplicité, la lucidité et la force de son argumentation, il fait pénétrer la lumière dans leurs âmes et les force à confesser la vérité démontrée. Venez voir encore combien il est maître de lui-même et de sa parole aussi bien que de la foule immense qui l'écoute dans l'église métropolitaine d'Aix, en ce jour mémorable où de ses lèvres dépend la paix de la cité agitée et anxieuse [1]. Voyez comme il arrive heureusement à son but, à travers les

1. En 1830, lors d'une vive émotion des catholiques Aixois, groupés autour de la croix du Cours, et prêts à la défendre, même au péril de leur vie, contre les projets des impies qui voulaient l'enlever.

écueils les plus périlleux, sans toucher à aucun, dans sa longue et délicate improvisation. Tous ses amis tremblaient pour lui à son début, tous triomphèrent de son évangélique victoire. Quand il eut achevé, l'archevêque, ravi plus que les autres, voulut lui donner un témoignage public de sa satisfaction en le priant de bénir à sa place ce peuple reconnaissant et apaisé ; et lui, élevant humblement dans ses mains sa croix de missionnaire, bénit ceux qu'il lui était ordonné de bénir. »

C'est pendant ce temps que M. de Mazenod commença d'introduire en France les écrits et le culte de saint Alphonse de Liguori, auquel la congrégation des Oblats a voué à cause de cela une vénération particulière.

Cette chère société recrutait plus d'un nouvel ouvrier, elle s'organisait au milieu des pratiques de la pauvreté la plus austère, elle s'inspirait de l'esprit de simplicité et de charité qui animait son fondateur, et bientôt elle se trouva assez forte pour se présenter devant le Pape Léon XII avec l'approbation des sept évêques dont elle avait pendant dix ans évangélisé les ouailles. C'était le 17 février 1826, le pape fit appeler le Père de Mazenod et lui annonça que, dérogeant à la jurisprudence habituelle en pareille matière, il approuvait les règles et constitutions de la congrégation des missionnaires, auxquels il assignait lui-même le nom d'Oblats de Marie-Immaculée. L'heureux fondateur, refusant à Rome les honneurs qui devaient l'acheminer à la pourpre romaine, revient en France auprès de ses Oblats. Il s'occupe dès lors d'appliquer ses religieux aux quatre œuvres qui leur avaient été assignées par l'autorité apostolique.

1° Les missions paroissiales.

2° La direction des grands séminaires.

3° Les soins spirituels accordés de préférence aux jeunes gens, aux pauvres, aux prisonniers et généralement aux âmes les plus délaissées.

4° Les missions étrangères.

VIII. — Préparation à l'épiscopat.

En 1841, l'abbé Jeancard, depuis auxiliaire de Mgr de Mazenod à Marseille, et plus tard du cardinal Guibert à Paris,

se trouvait à Rome en conversation avec le cardinal Orioli, qui s'interrompit tout à coup pour lui dire :

« Vous paraissez professer un grand attachement et une grande vénération pour votre évêque; cependant il a dans le temps formellement désobéi au pape. »

L'abbé Jeancard laissa voir son étonnement d'une accusation aussi carrément articulée :

« Oui, » reprit gravement le cardinal, « il a désobéi au pape, et c'est le pape Léon XII lui-même qui me l'a dit. Il a voulu porter en France son dévouement, plutôt que de le consacrer à Rome au service du Saint-Siège.

— Mais, » répliqua l'ecclésiastique marseillais, « le Saint-Père a daigné agréer ses raisons !

— Oui, » répondit en souriant l'Éminence, « il a rendu justice à sa générosité : aussi, retenez ce que je viens de vous dire comme un éloge que j'entends donner à votre évêque. »

Tout le rappelait en effet dans sa patrie.

Le siège de Marseille venait d'être rétabli, et c'est sur ce zélé neveu que le vieil évêque, chargé de ressusciter le siège des Lazare et des Belsunce, comptait le plus pour opérer cette œuvre laborieuse.

Nous voudrions pouvoir raconter en détail ce que fut cette œuvre, quelles bénédictions la secondèrent, mais aussi quelles épreuves l'entravèrent, surtout aux environs de 1830, où la petite famille des Oblats dut prendre le chemin de l'exil et se réfugier en Suisse, pendant un long intervalle bien douloureux pour le cœur du pieux fondateur.

L'année précédente, il avait été à la mort, avait reçu les derniers sacrements et ne dut sa guérison miraculeuse qu'aux instances de ses frères en religion et aussi au sacrifice d'une sainte religieuse capucine de Marseille, qui avait demandé et obtenu la permission de s'offrir en victime à la place du fondateur des Oblats.

Cependant, le jour vint où le pape Grégoire XVI signa l'élection du P. de Mazenod, Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée, vicaire-général et prévôt du Chapitre de Marseille, à l'évêché d'Icosie *in partibus infidelium*, avec le titre de visiteur apostolique de Tunis et de Tripoli. C'était le 30 septembre 1832.

Il fut sacré le dimanche 14 octobre, fête de la Maternité de Marie, par le cardinal Odescalchi, préfet de la Congrégation des Evêques et Réguliers, mort en odeur de sainteté novice chez les Jésuites.

La lettre que le nouvel évêque écrivit à son oncle, le soir du sacre, respire les plus beaux sentiments. Elle se termine par ces effusions prophétiques :

« Voilà, mon cher oncle, les consolations que le bon Dieu a daigné m'accorder conjointement à d'autres plus cachées, pour me fortifier sans doute contre les tribulations qui me sont réservées. Je ne les brave ni ne les redoute ; le Seigneur m'a fait la grâce, pendant ma retraite, de m'établir dans la plus ferme résolution de ne vouloir que sa volonté dans la prospérité comme dans les adversités. Je suis pénétré jusqu'au fond de l'âme de la sublimité du caractère et de la grandeur de la dignité qui m'ont été conférés. Je me suis établi, avec le secours de la grâce, dans la disposition d'accomplir toujours tous les devoirs qui en découlent pour la gloire de Dieu, l'honneur de l'Église, le service du prochain et ma propre sanctification. Quand on est armé de la sorte, on est fort, surtout quand on attend tout de Dieu, et rien de soi, dont on a reconnu plus que jamais la nullité et l'impuissance. »

Disons-le avec son historien, car lui-même en a fait souvent l'aveu avec la noble franchise qui le caractérisait : l'épiscopat répondait aux aspirations les plus élevées de son âme ; il s'en reconnaissait véritablement la vocation, il en aimait la dignité, les pouvoirs, la sainteté, les redoutables obligations. La sublimité du caractère épiscopal ravissait sa foi ; ses fonctions répondaient aux besoins de son zèle ; sa perfection satisfaisait sa soif de sainteté, de dévouement et de sacrifice. Il n'eût rien osé faire pour obtenir d'être évêque, il avait même autrefois refusé positivement toutes les avances qui lui avaient été faites. Mais, être évêque uniquement par la volonté du Souverain Pontife, sans la participation aucune du gouvernement, et même malgré lui ; être évêque dans un temps de persécution et d'apostasie presque générale ; être évêque alors que ce titre attirait sur soi les attaques et les injures d'une presse impie, obligeait à monter le premier sur la brèche, à courir

au-devant de l'attaque et à s'exposer au poste le plus périlleux... Cela, répétons-le, l'avait séduit et ravi.

Le gouvernement ouvrit en effet les hostilités. Le nouvel évêque fut même obligé de sortir de France, et lorsque, pendant la première invasion du choléra en 1844, il était revenu à Marseille pour seconder le zèle du vénérable vieillard qui ne pouvait suffire à sa tâche héroïque, il reçut notification de la préfecture des Bouches du Rhône de sa radiation, comme étranger, de la liste des électeurs.

Nous avons raconté, dans la notice consacrée au cardinal Guibert, comment cette gloire de la Congrégation des Oblats parvint à ramener Louis-Philippe à de meilleurs sentiments et commença à vaincre l'opposition de M. Thiers. Mais, laissons la parole à notre nouvel évêque.

Il écrit en effet, dans son Journal, à la date du 9 avril 1837.

« Visite de mon oncle dans ma chambre, portant en main, dans un état de jubilation extraordinaire, l'ordonnance royale qui me nomme évêque de Marseille sur la démission que ce vénérable vieillard a faite de son siège. Ma consternation a dû faire un contraste frappant avec les sentiments que mon oncle exprimait. Cette nomination était son ouvrage ; il avait réussi au gré de ses désirs, il était heureux de voir son siège assuré et confié à celui qu'il jugeait propre à continuer son épiscopat ; mais moi qui ai toujours redouté la responsabilité d'un diocèse, et qui m'accommodais parfaitement de ma position indépendante dans l'Église, moi qui, jusqu'ici, avais si bien su faire valoir la nécessité de rester auprès de mon oncle pour esquiver la charge redoutable du premier pasteur en titre ; moi qui avais été jusqu'à dire au roi, le jour qu'il me proposa un siège, qu'il aurait à sa disposition l'archevêché de Tolède, avec ses deux millions de revenus, que je ne pouvais pas l'accepter ; j'étais abasourdi de me voir en quelque sorte pris dans la nasse.

« Combien de fois n'avais-je pas calculé le bonheur dont je jouirais enfin dans la solitude d'une de nos maisons, dans le cas où le Seigneur appellerait mon oncle à lui avant que je mourusse ! Il n'y a pas plus de huit mois que je causais longuement de mes dispositions à ce sujet avec le saint évêque de Bardstown, Mgr Flaget.

« Il est vrai que ce prélat me conseillait de ne pas refuser de me consacrer au diocèse de Marseille, supposé qu'on me l'offrît après mon oncle, comme on croyait que cela devait être, d'après une conversation du roi avec le général Damrémont ; mais je ne m'étais pas rendu à ses observations, trop attaché que j'étais à la pensée de ce repos de l'âme et du corps, dont je me berçais dans une sorte d'illusion bien pardonnable sans doute. Et voilà qu'aujourd'hui tout ce bonheur se dissipe ; il faut subir ce joug que j'avais tant fait pour esquiver. La volonté de Dieu s'est manifestée de façon à ne pas s'y méprendre, et je me trouve dans une position à ne pas refuser. Personne ne voudrait entendre aux observations purement personnelles que je voudrais faire valoir. La conservation du siège de Marseille, assurée après tant et de si violentes attaques pour l'effacer du nombre des diocèses, l'existence de mon vénérable oncle compromise par une démarche solennelle, irrévocable, inspirée à sa belle âme par des vues d'une perfection héroïque, et avec la confiance d'une obéissance de ma part, qu'il a tout droit d'exiger de moi ; les intérêts de tous les établissements du diocèse, dont un grand nombre ne sont encore qu'ébauchés, et dont la responsabilité pèse sur moi ; le bien de ma Congrégation, à laquelle il importe si fort d'avoir un évêque de l'Église de France pour protecteur et pour soutien ; enfin le vœu unanime de tous ceux qui ont des titres à ma confiance : il ne fallait rien moins que tous ces puissants motifs pour décider mon adhésion, que j'ai donnée comme par nécessité, avec résignation, sans me dissimuler l'énormité de ma charge, mais aussi avec la volonté, ce me semble, bien sincère, de la remplir aussi bien qu'il me sera possible de le faire. »

IX. — Évêque de Marseille.

Comment décrire, même par une simple énumération, les œuvres de ce grand épiscopat ? Établissement d'un nombre prodigieux de communautés religieuses d'hommes et de femmes, développement et création des œuvres de jeunesse, éducation cléricale et religieuse, érection d'une foule de paroisses dans la ville et la banlieue de Marseille, construction

de grandes et belles églises sur tous les points du diocèse, établissement de l'œuvre de l'adoration perpétuelle ; restauration ou création d'un grand nombre d'autres œuvres aussi florissantes que cette dernière, à laquelle pourtant le saint évêque s'était attaché de prédilection ; organisation de l'œuvre du denier de Saint-Pierre, qui permit d'envoyer au pape, à Gaëte, plus de 100,000 francs ; construction d'une cathédrale et, à Notre-Dame de la Garde, d'un sanctuaire dont son successeur devait avoir la consolation de poursuivre l'achèvement, comme nous l'avons raconté, dans la notice sur Mgr Cruice [1]. Non, certes, nous n'avions pas tort de dire que l'épiscopat de Mgr de Mazenod fut admirablement fécond en œuvres méritoires devant Dieu et devant les hommes.

Quelques-uns ont méconnu parfois ses intentions. Mais nul ne pouvait s'empêcher d'admirer et d'aimer ce grand évêque si plein de zèle, si charitable envers les pauvres, si tendre dans ses rapports avec le clergé, où il comptait autant de fils que de membres. Les distinctions et les honneurs vinrent le chercher dans sa ville épiscopale qu'il quittait rarement. Le chef de l'État le fit sénateur, le Souverain-Pontife lui avait annoncé officiellement sa prochaine promotion au cardinalat [2] ; Pie IX n'eut pas le temps de récompenser par cette haute distinction le mérite et les vertus de Mgr de Mazenod.

Ce qu'il faudrait faire ici, serait de suivre Mgr de Mazenod dans les détails de sa vie privée. La plus aimable simplicité régnait dans tout ce qui l'entourait : on y sentait le religieux mortifié, ami de la pauvreté évangélique. Sa parfaite régularité de vie ne connaissait d'autre exception que celle qui lui était commandée par les devoirs de sa charge pastorale. Son amour de la prière et son grand esprit d'oraison se faisaient jour dans les longues heures qu'il passait dans une sorte d'anéantissement aux pieds des saints tabernacles.

« Je n'ai pas le temps de tout dire, » s'écriait le digne auxiliaire et l'heureux témoin des vertus de Mgr l'évêque de Marseille [3]. Il me faut réserver à l'historien de notre évêque jusqu'au titre des chapitres de son livre futur.

1. Les grands évêques de l'Église de France, 1re série.
2. Bref de Pie IX en date du 28 janvier 1860.
3. Mgr Jeancard, évêque de Cérame, mort chanoine de premier ordre du chapitre de Saint-Denis.

« L'amour de notre évêque pour l'Église et son chef, sa charité envers les pauvres et sa généreuse sollicitude pour les bonnes œuvres, sa piété, continuelle et vive expression de sa grande foi, sa fidélité à la pratique de l'oraison mentale tous les matins, et à la récitation d'une partie du Rosaire tous les soirs avant la prière en commun dans la maison épiscopale, les austérités de sa vie laborieuse et pénitente, la ferveur de sa dévotion envers la sainte Vierge, la ferveur plus grande encore de sa dévotion envers JÉSUS-CHRIST dans le sacrement de nos autels, ses pieux élans et ses douces larmes en présence de la divine Eucharistie, et enfin l'indescriptible bonheur qu'il éprouvait en se voyant entouré tous les jours d'un si grand nombre de fidèles dans l'église où il avait indiqué les exercices solennels de l'adoration perpétuelle, sa reconnaissance envers le Seigneur, à qui il rapportait le succès de cette institution, en se livrant aux plus saintes espérances du pasteur et du père, tout cela, entre une multitude d'autres sujets d'édification, demanderait d'interminables pages. »

Nous ne donnerons qu'un trait. Il appartient au début du ministère épiscopal du nouvel évêque de Marseille, puisqu'il se passa en 1837, et il est de nature à nous révéler le plus intime de cette grande âme.

Quatre ans auparavant, Mgr de Mazenod, alors évêque d'Icosie, avait fait une première apparition à La Ciotat, ville déjà alors importante dans le diocèse et que le pieux supérieur des missionnaires de Provence avait évangélisée en 1820. Or, il s'était produit, en 1833, un incident qui fit du bruit, occupa la presse et excita ceux qu'on appelait « les libéraux » contre « l'obscurantisme » arriéré du prélat, « ennemi du progrès ».

Selon son habitude invariable, dans toutes ses visites pastorales hors de certaines paroisses de la ville de Marseille, Mgr d'Icosie interrogeait les enfants en langue provençale, ne leur permettant pas de répondre en français. Nous savons déjà les sentiments qui le guidaient en cela. A ses yeux, c'était un devoir de bon pasteur. Ces enfants, habitués chez eux à ne parler et à n'entendre parler que le provençal, ne savaient bien et ne comprenaient que cette langue. Aussi était-ce dans cette langue, qu'il affectionnait d'ailleurs singulièrement et

maniait à merveille, que Mgr de Mazenod voulait qu'ils fussent instruits des vérités de la religion, afin que ces vérités, par elles-mêmes si relevées pour des intelligences d'enfants, fussent autant que possible mises à leur portée par la simplicité et la clarté du langage. Nous avons vu quels succès il obtenait par cette méthode et combien il était résolu à ne s'en départir jamais. Or, parmi les enfants de La Ciotat que Monseigneur interrogeait ainsi en provençal, se trouvait la fille de M. le maire. Cette enfant, élevée au couvent, n'avait pas l'habitude de parler le provençal ; interrogée dans cette langue, elle se troubla et ne sut que répondre. Grand courroux de la famille, émoi et même scandale dans la ville, dont tous les bourgeois se tinrent pour humiliés dans la personne de leur maire. Le soir, quelques jeunes gens, excités par la mairie, poussèrent, d'ailleurs timidement, quelques cris à distance respectueuse du presbytère, où logeait Monseigneur.

Lorsque, quatre ans après, revint l'époque fixée pour la visite pastorale de La Ciotat, on voulut détourner Mgr de Mazenod de cette visite, dans la crainte de quelques manifestations inconvenantes. Mais le prélat, qui ne sut jamais ce que c'était que reculer devant des menaces, tint bon ; il voulut aller à La Ciotat quand même : il n'eut pas à s'en repentir.

Mais laissons-le raconter lui-même la chose, à la date du 7 octobre, dans son *Journal*.

« 7 octobre. Je vais coucher à Aubagne, pour me rendre demain à La Ciotat. Cette précaution a été jugée nécessaire pour que je ne sois pas exposé à une avanie de la part de quelques vauriens de La Ciotat, qui, se rappelant avoir été encouragés par le maire, il y a quatre ans, à venir faire du bruit sous les fenêtres de la cure, ou, pour parler plus exactement, à une grande distance, si bien qu'à peine je l'entendis, ont menacé de renouveler leur insolence impie à mon arrivée.

« On me conseillait de remettre ma visite à plus tard ; je me suis bien gardé d'obtempérer à cet avis ; j'ai cru seulement qu'il était prudent, en faisant bonne contenance et en bravant ces menaces, de ne passer que ce jour dans ce pays qui devait m'être dévoué à tant de titres.

« 8 octobre. Je suis parti de grand matin, accompagné du P. Tempier et de M. Cailhol. Nous n'avons mis que deux

heures et quart pour arriver à La Ciotat, où l'on ne nous attendait qu'à neuf heures. Nous avons donc surpris et le clergé et la population, qui n'ont pas pu venir à notre rencontre.

« Je suis descendu chez le curé, et, après avoir donné le temps de faire les préparatifs indispensables, je me suis rendu processionnellement à l'église. J'y suis entré par la grande porte, et, après avoir adoré le Saint-Sacrement et chanté l'oraison de la sainte Vierge, patronne de la paroisse, je suis monté en chaire. Après une courte allocution en français, pour n'avoir pas l'air de braver les gens susceptibles qui s'étaient plaints lors de ma dernière visite, j'ai donné la tonsure à un jeune étudiant du petit séminaire, et j'ai dit la sainte messe, à laquelle, comme de coutume, ont communié tous les enfants qui devaient être confirmés.

« Ces pauvres enfants ont eu besoin, comme les autres des pays que j'ai visités,que je leur fisse une bonne instruction qui fixât leur esprit et ranimât un peu leur cœur de glace. C'est ce que j'ai fait, un peu longuement peut-être, mais de façon pourtant à les intéresser, si j'en juge par l'attention qu'ils prêtaient à mes paroles. Il était onze heures et quart quand nous sommes sortis de l'église ; je me suis rendu de suite, en costume de chœur, au couvent des religieuses que M. Vidal a fondé. Il m'avait prié de donner cette marque d'intérêt à son établissement ; je n'ai pas voulu m'y refuser, pour l'encourager à continuer à faire le bien, car les neuf petites filles que j'ai confirmées dans le chœur du couvent auraient pu venir facilement à la paroisse. Quoique j'eusse fait une petite instruction d'un quart d'heure avant d'administrer le sacrement, et que les religieuses en eussent pu prendre leur part, la supérieure me demanda, au moment où j'allais partir, de faire à sa communauté une autre instruction.

« Je n'aime pas à refuser ces sortes de choses, mais j'avoue que je trouvai sa demande un peu indiscrète. Il était midi et demi ; je n'avais pris qu'un peu de café sans pain, quoique je fusse levé depuis quatre heures du matin ; j'avais été un peu incommodé la veille, et je me trouvais vraiment fatigué. Je pris donc mon courage à deux mains, et m'excusai en promettant de payer ces arriérages lors de ma première visite

à La Ciotat. Après le dîner, fort ennuyeux comme de coutume, j'ai voulu me montrer dans la ville ; je n'ai recueilli sur mon passage que des marques de respect. Je voulus passer sur le quai, devant les cafés où se rassemblent tous les oisifs et les freluquets : tout le monde me salua. Je parlai à quelques personnes, j'étais suivi par une troupe de braves gens ; on les entendait dire : « Voyez comme il est affable ; on le « disait fier ! »

« J'avoue que je n'ai jamais conçu comment on a pu me faire cette réputation ridicule, à moins que ce soit être fier que d'avoir cinq pieds, six ou sept pouces. Pour le reste, j'ai pu craindre souvent d'être trop familier, de préférer trop l'abandon tout paternel à la retenue de la dignité ; mais la fierté ! je n'ai jamais su ce que c'était. »

La nature, comme l'observe justement le biographe que nous continuons de suivre pas à pas, avait admirablement doué le saint évêque : une abondante chevelure encadrait ses traits fins, mâles et réguliers ; ses grands yeux étaient d'une expression à la fois suave et forte, son visage noble, sa taille élevée, son port assuré ; son corps, bien proportionné, se mouvait avec une aisance, un naturel, une grâce parfaite ; tout l'ensemble de sa personne portait un cachet de rare distinction. Il avait un tel air de grandeur et de dignité, qu'il était impossible de n'en être pas frappé.

Aussi fut-il très remarqué dans les cours de France et d'Italie, où il eut occasion de paraître. Mais où la dignité de sa personne resplendissait davantage, c'était dans les cérémonies pontificales ; là ses avantages naturels étaient rehaussés par un sentiment de piété qui rayonnait à travers son attitude, son port, ses gestes, sa voix, et le transfigurait. On eût dit un des grands évêques des premiers siècles de l'Église, tel qu'un saint Basile ou un saint Ambroise. Nous n'exagérons rien pour ceux qui ont connu Mgr de Mazenod : Mgr Chalandon, archevêque d'Aix, a pu dire, le jour de ses funérailles, en face de ses dépouilles mortelles : « La placidité de son noble visage écartait les inquiétudes, comme l'étoile du matin disperse les ténèbres ; la majesté de sa démarche resplendissait dans les saintes cérémonies, comme le rayon du soleil quand il brille de son plus bel éclat : *Quasi stella matu-*

tina in medio nebulæ... Quasi sol refulgens sic ille effulsit in templo Dei. Sa haute stature même lui faisait dominer l'assemblée de ses prêtres, et le rendait semblable au vieux chêne qui dépasse de sa cime séculaire tous les autres arbres de la forêt. *Cypressus in altitudinem se extollens.* »

Mais ce qui valait mieux assurément que ces avantages extérieurs, c'étaient les admirables qualités de sa belle âme. L'esprit de Mgr de Mazenod était élevé, large et pénétrant ; sa raison, droite et ferme ; son jugement, très sûr. Il possédait à un rare degré la connaissance des hommes, et il a laissé sur tous ceux dont il eut la charge des notes d'une justesse et d'une finesse d'appréciation remarquables. Sa vive intelligence, d'ailleurs, a excellé dans tout ce qu'elle a entrepris. Il allait au fond des choses, embrassait d'un seul regard une question, en voyait l'importance, les difficultés, les conséquences lointaines. Il résolvait les objections, trouvait les motifs les plus persuasifs, et cela sans effort, sans étude préalable. Il devait, d'ailleurs, relativement peu à l'étude ; ce n'est point qu'il n'en eût pas le goût, tout au contraire, il s'y fût adonné avec ardeur, avec passion, comme on le lui vit faire dans sa jeunesse, à Aix, avant d'entrer à Saint-Sulpice ; mais il n'en eut pas le temps. Dès la première année de son sacerdoce, il se jeta à corps perdu à la poursuite des âmes les plus abandonnées ; il fut dès lors absorbé par les occupations sans nombre que lui créait son zèle dévorant. Néanmoins, sans être précisément un homme d'étude, Mgr de Mazenod avait des connaissances variées, solides et très étendues. Son excellente mémoire ne lui laissait jamais oublier ce qu'il avait une fois appris. Comme il ne négligea d'ailleurs aucune occasion de s'instruire, et que, semblable à saint Liguori, son modèle de prédilection, il s'appliqua toute sa vie à ne perdre pas même une minute, il résulta de cette assiduité au travail qu'il parvint à acquérir sur toutes les branches des sciences ecclésiastiques, les seules auxquelles il eût consenti à s'appliquer, des notions peu communes. La volumineuse collection de ses œuvres pastorales, mandements, mémoires, discours, ordonnances, etc., en fait foi. Pour nous, nous étions étonné de l'entendre, aux dernières années de sa vie, aux examens des jeunes prêtres, redresser avec tant d'à-propos

et de sûreté de doctrine les inexactitudes, les erreurs de date, l'oubli de faits historiques ou les mutilations de textes.

Ajoutons, pour être complet, que Mgr de Mazenod avait, à un degré peu commun, ce qu'on appelle de l'*esprit*. Il saisissait admirablement les ridicules, et les expressions les plus fines, les plus mordantes pour les faire ressortir, se fussent placées tout naturellement sur ses lèvres, s'il ne les eût réprimées. Il eût été un critique des plus caustiques et des plus impitoyables, s'il n'eût été un saint et si la charité n'eût mis un voile sur ses yeux, un bâillon à ses lèvres. Il ne s'est d'ailleurs jamais servi de son esprit que pour dire des paroles aimables, ou, dans quelques rares circonstances, pour donner une leçon méritée.

En 1847, un des fils du roi se rendait en Algérie pour succéder à l'illustre maréchal Bugeaud dans le gouvernement général de la colonie. Les autorités marseillaises avaient déjà quitté le bord ; seul, Mgr de Mazenod, arrivé un peu en retard, prolongeait sa visite pour attendre le vapeur-poste qui devait le ramener. Le prince, ayant épuisé les compliments d'usage, était impatient ; la conversation languissait. Tout à coup, il se tourne vers l'évêque :

« Monseigneur, » lui dit-il, « vous qui avez tant d'esprit, pourriez-vous me dire quel est, à votre avis, le plus grand miracle de l'Ancien Testament ? »

L'évêque, étonné, regarde en face son interlocuteur ; mais celui-ci avait pris un air parfaitement grave ; il était difficile de riposter par une leçon trop vive... Mgr de Mazenod paraît chercher dans sa mémoire.... Sourires et chuchotements parmi les officiers de l'état-major. Un gros colonel, rouge encore du copieux dîner de Son Altesse, s'écrie alors d'un air goguenard, en frisant sa moustache :

« Parbleu ! c'est celui de saint Élie, qui fila vers le ciel dans un char de feu sans brûler ses culottes.

— Vous vous trompez, colonel, » repartit vivement le prélat, « c'est celui de l'âne de Balaam, qui prit la parole sans qu'on l'eût interrogé. »

Pour le coup, chacun éclata franchement de rire, et le colonel opéra une prudente retraite derrière l'état-major.

« Monseigneur, » dit le prince en s'inclinant, « veuillez agréer mes excuses.... la victoire vous reste... »

Ajoutons encore un trait, il est raconté par un Père Oblat:

Tous les pauvres avaient librement accès auprès de Monseigneur : ils ont quelquefois abusé de la facilité qu'il leur donnait d'entrer dans son cabinet sans se faire annoncer ; mais jamais il ne s'est plaint d'avoir été dupe; de fait, il ne l'était pas, car il ne faudrait pas croire qu'il donnât en aveugle à tous les solliciteurs. Un jour, j'étais avec lui, un monsieur fort bien mis se présenta, se disant le neveu de l'évêque de X***. Monseigneur lui parle fort longuement de son oncle, qu'il connaissait personnellement. Il lui adresse quelques questions auxquelles le Monsieur répond sans sourciller. A la fin, Monseigneur lui demande quel est le but de sa visite.

« Un secours en argent pour arriver plus vite chez l'oncle.

— Cela est très facile, » dit en souriant Monseigneur, « votre oncle est ici, je vais le faire avertir. »

Le prétendu neveu n'en demanda pas davantage..., je le vois encore s'échapper.

A la supériorité, la distinction et la finesse d'esprit, Mgr de Mazenod joignait une volonté forte et généreuse. Nous l'avons entendu nous dire que les œuvres des plus grands réformateurs de l'Église, d'un saint Charles Borromée par exemple, ne lui eussent pas paru au-dessus de son courage, et qu'il se fût senti de force à les entreprendre, si la Providence lui en eût ménagé les moyens. Tout jeune prêtre, il ne tenta rien moins que la conversion de toute la Provence. Une société de missionnaires lui est nécessaire pour cela ; il fondera cette société, malgré les difficultés des temps humainement insurmontables. Plus tard, arrivé à Marseille en qualité de vicaire-général, il n'abandonne pas son vaste dessein de la conversion de la Provence et de l'établissement de ses missionnaires, mais il y joint encore celui de la rénovation de tout un diocèse, entreprenant à la fois la réédification des édifices matériels, le recrutement, l'amélioration du clergé, les œuvres de sanctification et de zèle pour les fidèles. Or, ce qui se rencontre rarement, à cette volonté généreuse et entreprenante, Mgr de Mazenod joignait une persévérance que nul obstacle ne pouvait arrêter, nulle opposition lasser, nul insuccès décourager; tout au contraire : les difficultés, les obstacles, les oppositions enflammaient et décuplaient son ardeur.

A vaincre sans péril, répétait-il souvent, on triomphe sans gloire !

Et jamais on ne l'a vu abandonner une résolution ou un projet, quelque traversés qu'ils fussent, qu'il n'eût complètement réussi.

Mais c'est de son cœur qu'il faudrait surtout parler.

Là-dessus, ceux qui l'ont connu, ou seulement approché, seront toujours intarissables. La mort d'un de ses prêtres ou de ses religieux le navrait d'une inconsolable douleur. Pour ses domestiques, c'était un père indulgent jusqu'à la faiblesse, dont ils ont souvent abusé.

Un des prêtres qui l'ont le mieux connu, M. l'abbé Timon-David, l'a écrit avec infiniment de justesse :

« L'opinion est aujourd'hui formée au sujet de Mgr de Mazenod ; il fut un des plus grands évêques qu'ait eus le diocèse de Marseille : on ne l'a bien apprécié qu'après sa mort. C'était une nature vive, ardente, très impressionnable, pleine de la foi la plus sincère. Son gouvernement fut émaillé de traits de promptitude et de sévérité. Cependant j'ai remarqué qu'on ne s'en est jamais pris à son cœur. »

X. — La fin.

Sous les dehors d'une santé vigoureuse, l'infatigable évêque cachait un germe de mort.

Il éclata la veille des réceptions du premier de l'an 1861. Le lendemain, le vaillant prélat tint bon, et jamais peut-être il ne fut plus accueillant pour la foule des visiteurs qui l'entourèrent ce jour-là, dans les salons du palais épiscopal.

Dix jours après, il s'alitait et profitait de cette suspension dans ses occupations extérieures pour multiplier les actes de la vie intérieure. Après une heure d'oraison fervente, chaque matin, vers les sept heures, il entendait la messe que Mgr Jeancard célébrait dans sa chambre. Il suivait avec attention toutes les prières, tous les mots et les moindres cérémonies du Saint-Sacrifice. Il communiait de la main de son auxiliaire bien-aimé, puis il faisait une demi-heure d'action de grâces, pendant laquelle on l'entendait pousser des soupirs d'amour envers Notre-Seigneur. Dans la journée, les Pères Oblats

directeurs du grand séminaire venaient tour à tour psalmodier avec lui les diverses parties de l'office. A chaque visite d'un des Pères de la Congrégation, il demandait qu'on lui récitât des psaumes ou des hymnes de la sainte Église ; il ne manquait pas non plus, plusieurs fois le jour, de se faire lire quelques pages d'un livre de piété. Evêque en toute circonstance, il voulait toujours paraître tel, et, dans son lit, il était revêtu de son rochet, de sa mozette et de sa croix pectorale : il prenait l'étole pour communier.

Tout à coup, le mal se révéla plus grave, au moment même où on le croyait guéri. Mgr Guibert, alors archevêque à Tours, installé à l'évêché pendant plusieurs mois que dura la maladie de son vénéré père, lui dit :

« Il est digne d'un pasteur modèle de donner à son troupeau l'exemple de l'empressement à recevoir les derniers sacrements, les délais qu'on y apporte causant trop souvent la perte des âmes. »

Le vénéré malade ne s'attendait point à cette annonce. Mais il embrassa avec effusion Mgr Guibert, le remerciant tendrement de sa charité.

Celui qui écrit ces lignes était présent à l'administration des derniers sacrements. Le souvenir en restera inoubliable dans son cœur, comme dans celui de tous les assistants. Monseigneur essaya de nous parler, il fut interrompu par nos larmes et les siennes. Puis, tous, un à un, nous vînmes nous prosterner devant son lit de mourant, baisant son anneau de pasteur et recueillant tous un mot ou au moins un sourire qui pénétrait les âmes.

Les alternatives se succédèrent jusqu'en mai. Cette forte constitution luttait avec le mal implacable. Enfin, le lundi de Pentecôte, vers les quatre heures du soir, commença l'agonie. Une crise se déclara, et aussitôt le P. Tempier annonça résolûment à son vieil ami que le moment était venu de faire au Seigneur le dernier sacrifice. Aussitôt Monseigneur joignit ses mains avec la douceur et la docilité d'un enfant, et, avec un rayonnement de joie où se reflétait la beauté de son âme, il fit à Dieu l'offrande entière et la plus absolue de sa vie et de tout ce qu'il pouvait aimer sur la terre.

Dès ce moment, il ne voulut plus penser qu'à la mort,

parler que de la mort, renouvelant sans cesse son acte de soumission à la volonté divine.

« Mon ami, » disait-il à un Oblat venu auprès de lui peu après, « mon ami, c'est fini... Je vais mourir... Ce que c'est que cette vie !... Je me faisais un peu illusion... Oh ! quelle grâce !... Je ne m'en fais plus maintenant.

— Monseigneur, » répondit le religieux en larmes, « le bon Dieu est bien bon, nous avons tous encore bien besoin de vous... Il ne vous refusera pas de vous laisser encore un peu avec nous, si vous le lui demandez pour nous.

— Oh! non, non! jamais je ne ferai cette demande... Je ne veux qu'une chose, que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse... Faites-moi les prières des agonisants ; auparavant, donnez-moi ma croix de missionnaire et mon chapelet, ce sont mes armes. Je veux qu'elles ne me quittent plus. »

Et aussitôt il prit sa croix d'une main, son chapelet de l'autre, et, comme il l'avait dit, il ne voulut pas s'en dessaisir un seul instant, pendant les trente heures qu'il vécut encore.

« Nous récitâmes près de lui, » raconte un témoin oculaire, « les prières des agonisants ; il répondait à toutes avec l'attention la plus parfaite ; il les suivait avec la foi la plus vive... Nous lui proposâmes d'annoncer, par le télégraphe, au Souverain-Pontife l'état dans lequel il se trouvait, de lui renouveler l'expression filiale et inaltérable de sa piété et de son dévouement, et de lui demander la bénédiction apostolique au moment de la mort.

« — Oh ! oui, bien volontiers, » nous répondit-il avec empressement, « je serais bien heureux de la recevoir. »

« Quelques instants après, on sonna l'angélus à la paroisse de la Major ; Monseigneur l'entendit, et nous fit signe de le dire ; il répondait à toutes les prières à voix basse. Le *Regina cœli* terminé :

« — C'est le moment, » nous dit-il, « de renouveler mes « vœux de religion...

« — Monseigneur, » lui dit ensuite l'un de nous, « daignez « bénir tous vos Oblats !

« — Oh ! oui, » s'écria-t-il.

« Et ses mains défaillantes se levèrent avec amour, un regard ineffable alla chercher au ciel la plus précieuse des

bénédictions, ses mains s'abaissèrent pour prendre la croix d'Oblat et avec cet emblème auguste, si expressif pour nous, il bénit tous ses enfants en faisant avec le crucifix le signe de la croix vers les différents points de la terre...

« — Monseigneur, daignez nous manifester le dernier désir « de votre cœur.

« — Pratiquez bien parmi vous la charité... la charité... « la charité..., et au dehors le zèle pour le salut des âmes... »

« Dès le grand matin, le P. Fabre, alors supérieur du grand-séminaire de Marseille et qui devait si dignement lui succéder dans le Généralat de la Congrégation, vint auprès de Monseigneur, et lui dit :

« — Je vais dire la sainte messe, que voulez-vous que je « demande au bon Dieu pour vous ?

« — Oh! demandez-lui bien que sa sainte volonté s'accom- « plisse ; c'est tout le désir de mon cœur. »

« Il désirait surtout expirer avec sa pleine connaissance, afin de ne rien perdre des souffrances et des mérites de ces suprêmes moments ; cette pensée le préoccupait beaucoup. La dernière journée, il ne cessait de dire à ceux qui l'entouraient :

« — Si je viens à m'assoupir, et que je sois plus mal, « éveillez-moi, je vous en prie, je veux mourir en sachant que « je meurs. »

« Depuis la veille au soir, il acceptait tout ce qu'on lui offrait ; mais il ne demandait plus rien, pas même de changer de position, voulant tout faire par obéissance, et pour mieux accomplir la volonté de Dieu.

« Ce jour du mardi de la Pentecôte, 21 mai 1861, qui fut le dernier de sa belle vie, il entendit deux messes, qui furent dites successivement dans sa chambre par Mgr Jeancard et par le P. Tempier.

« Dans la matinée, il rappela à l'un de nous qu'on avait reçu une lettre de l'Orégon depuis deux jours.

« — Je l'ai, » lui dit ce Père, « je puis vous la lire sur-le-champ.

« — Est-ce une lettre d'affaires ou une lettre d'édification.

« — C'est une lettre d'affaires, Monseigneur.

« — Alors, mon cher ami, elle n'est pas pour moi : je « n'ai plus à m'occuper que d'une seule affaire, à bien mourir.»

« Et il prit sa croix, la baisant avec tendresse... à plusieurs reprises, il demanda qu'on lui récitât des prières. Les complies lui furent dites trois fois dans l'après-dîner : deux fois avant cinq heures ; la dernière fois, il devait expirer en les achevant.

« A quatre heures du soir, on apporte la dépêche qui annonçait que le Saint-Père daignait transmettre sa bénédiction apostolique à Monseigneur l'évêque de Marseille mourant.

« Nous entrâmes chez le malade, Mgr de Cérame lui donna lecture de cette dépêche ; il joignit ses mains, se recueillit pour la recevoir avec plus de foi et de piété.

« De quatre heures du soir à neuf heures et demie, Monseigneur pria et fit prier ; il demanda qu'on récitât le chapelet, qu'il suivit en tenant le sien avec la foi la plus vive.

« — Ai-je bien longtemps encore à vivre ? » dit-il au médecin à plusieurs reprises, dans sa dernière visite. « Oh ! « comme je voudrais me voir mourir, pour bien accepter la « volonté du bon Dieu. »

« Plusieurs Pères vinrent successivement le visiter : il souriait à tous, mais il ne voulait plus parler : il ne voulait plus que prier. Vers les neuf heures et demie, il demanda qu'on récitât les prières des agonisants; on s'empressa de se rendre à ses désirs : le P. Tempier, ému et brisé, remplit ce pénible devoir. Nous proposâmes à Monseigneur de psalmodier complies autour de lui, il accepta avec empressement. C'était la dernière heure qui arrivait.

« Ah ! que ne l'avez-vous vu élevant les bras quand quelque verset était plus analogue à sa position : *In pace in idipsum dormiam et requiescam... In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Si vous l'aviez vu dirigeant les yeux au ciel, quand nous dîmes le *Nunc dimittis !* Sa figure si belle rayonnait de bonheur. Nous nous arrêtâmes un peu pour lui donner quelques instants de repos. Mais les derniers moments s'annonçaient, nous dûmes accourir au plus vite. Nous étions tous là : sa famille, dans la personne de sa vénérable sœur et de son neveu M. le marquis de Boisgelin, admirable d'intelligence, de cœur et de dévouement ; Mgr de Cérame, les vicaires-généraux, les secrétaires, trois des assis-

tants-généraux, deux Pères du séminaire, deux Sœurs de l'Espérance, tous ses domestiques ; nous venions voir mourir le juste. Nous récitâmes le *Salve Regina*, que notre Père bien-aimé comprit et suivit tout entier. A ces paroles : *Nobis post hoc exilium ostende*, il ouvrit un peu les yeux ; à chacune des invocations : *O clemens*, *o pia*, il fit un geste d'adieu ; à la troisième : *O dulcis Virgo Maria*, il regarda le ciel et rendit le dernier soupir. Sa belle âme était devant Dieu... »



Monseigneur BERTEAUD.

Monseigneur Berteaud,

Évêque de Tulle. (1798-1878.)

I. — Deux inaugurateurs.

« Deux hommes ont inauguré la phase, maintenant radieuse, de la prédication régénérée : Mgr Berteaud et le Père Lacordaire. L'un vint avant l'autre et reste au-dessus ; mais chacun d'eux a concouru, selon son génie propre, à la création de cette école oratoire qui seule maintenant fait autorité, après avoir supporté les interdits infligés au grand dominicain et les plates réserves maugréant contre l'illustre chanoine. Au milieu des enthousiasmes qui répondaient de toutes parts en France aux accents inspirés de l'abbé Berteaud, le vieux gallicanisme des Pithou et l'art ramolli des Médicis râlaient leurs derniers grognements. Il sera toujours plus difficile de réformer que de produire, et, par le ministère de ce prédicateur alors étrange, le Verbe de Dieu voulait essayer en France un miracle de réformation en restaurant l'enseignement apostolique du surnaturel, comme il avait établi le surnaturel lui-même : *mirabilius reformasti.* Le Verbe divin était avec le prédicateur, le prédicateur a triomphé avec le Verbe divin. Je défie qu'on trouve aujourd'hui un indifférent pour le génie de l'évêque de Tulle, parmi ceux auxquels le catéchisme n'est pas étranger.

« Lacordaire, ce type magistral que je retracerais au second plan de cette petite étude si j'avais à faire un parallèle, effarouchait les préjugés acclimatés chez nous à cette époque, au point que, dans certains séminaires, il était défendu sous peine d'exclusion de lire les Conférences de Notre-Dame. Plusieurs de nos évêques lui avaient, dit-on, fermé leurs chaires, et, si l'on osait acclamer cet orateur, il fallait se résigner à passer pour un sectateur du romantisme échevelé ! Où sont désormais ces jugements des encroûtés du badigeon soi-disant

classique? Tout en reconnaissant que de tels hommes sont inimitables pour le grand nombre, un esprit observateur nierait-il qu'ils ont donné au jeune clergé un branle électrique d'où sont nés l'amour de l'étude, l'estime de la science sacrée, le goût des idées supérieures, la préférence des méthodes scolastiques, la vigueur littéraire et l'art de faire avouer par tout le monde que le prêtre catholique est encore le tabernacle vivant du savoir et le roi des esprits?... Saluons cette pléiade de prédicateurs qui entraînent aujourd'hui les foules, et disons : Il y a là de la puissance des Lacordaire ! Sourions de consolation et d'espérance devant cette pépinière d'intelligences cléricales qui ont grandi, fleuri et fructifié, pour l'honneur du sanctuaire, de la presse, de nos universités, et disons : Il y a là de la sève des Berteaud ! On connaît des évêques déjà couronnés de l'auréole des docteurs en renom, qui se disent tout haut les disciples ou au moins les inspirés de l'évêque de Tulle. On connaît des publicistes admirés de l'Europe, qui vont prendre langue chez l'aigle de la Corrèze et qui ne parlent jamais si bien que lorsqu'ils affectent de l'imiter, ou qu'ils l'imitent sans s'en douter, comme le mouvement d'une artère imite la pulsation du cœur. On connaît des prédicateurs qui ont blanchi dans la carrière de l'apostolat, des écrivains qui ont multiplié les volumes, et jamais ils n'ont prévu un discours ou commencé une page sans passer de la Bible aux œuvres du grand prélat, pour allumer tout ensemble leur foi et leur verve au foyer des nobles et pures inspirations. Que nul de ces contemplateurs du beau doctrinal, littéraire et oratoire, ne réussisse à en profiter autant que le Corrège, dont la vue d'un chef-d'œuvre fit un maître aussi ; c'est vrai. Mais chacun peut y puiser une ressource et un élan qui le soustrairont à la médiocrité quand ils ne l'élèveront pas au faîte. J'en prends à témoin les clergés de Tulle et de Limoges, tous les pays qu'évangélisa le chanoine théologal, tous les écrivains qui l'ont étudié et toutes les lignes que ma plume a tracées (en dépit de mon ignorance et de ma nullité) pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et le triomphe de la foi.

« Deux religieux se retrouvaient un jour sur le seuil de leur couvent après quelques semaines de séparation, et, en s'em-

brassant, selon l'usage, ils se jetèrent l'un à l'autre une exclamation, qui ajoutait beaucoup à l'expression joyeuse du revoir: Quelle rencontre! dit celui-ci. — Quelle trouvaille! dit celui-là. Tels furent leurs premiers mots échangés ou plutôt heurtés l'un par l'autre entre leur accolade fraternelle. Quelle était cette rencontre? Quelle était cette trouvaille? L'un avait *vu*, l'autre avait *lu* l'évêque de Tulle, et c'était pour la première fois! L'avenir a prouvé qu'ils se sentirent frères une fois de plus dès ce moment d'expansion, mais d'une expansion qui avait tous les caractères d'un pressentiment filial, vis-à-vis de ce grand évêque que l'espace et le temps ne sépareront jamais de leurs cœurs, quoiqu'ils soient personnellement bien loin de lui. Ces deux heureux frères n'ont donc connu Mgr Berteaud que sur sa chaire épiscopale, et c'est surtout de leur témoignage que s'autorise la suite de ce petit écrit [1]. »

II. — La genèse.

Il naquit le 30 novembre 1798, fête du magnanime apôtre saint André, dans cette ville de Limoges, dont il disait, avec un patriotique orgueil, que les beaux talents y abondent, que les nobles traditions s'y perpétuent, et que les fiers caractères s'y conservent.

Au baptême, que lui donna clandestinement un prêtre proscrit, on le décora [2] de ces noms, prophétiques comme

---

1. Cette page vigoureuse et hardie est tirée d'une brochure intitulée : *L'évêque de Tulle et ses quatre-vingts ans*, imprimée en 1872 sans nom d'auteur. Nous ne serons pas trop indiscret, en disant qu'elle est due au talent de M. le chanoine Gondrand, récemment décédé curé de Saint-Chef, ami et disciple illustre du grand évêque de Tulle. Nous lui ferons encore d'utiles emprunts, ainsi qu'à la notice écrite en 1870, par M. Léopold Giraud, au beau panégyrique funèbre de M. l'abbé Pergeline, aux chapitres de Louis Veuillot et aux notes que nous devons à l'obligeance du R. Père Nicolas, des Oblats de Marie Immaculée, le plus intime peut-être entre tous ceux qui ont compris et aimé l'éloquent évêque de Tulle, dont il fut d'ailleurs le théologien au Concile.

2. L'expression dont se sert M. Pergeline à qui appartient ce début, était dans la pensée de Mgr Berteaud. Un jour, il voulut, en tête de ses Mandements, qu'on imprimât ses noms de baptême en majestueuses capitales, tandis que le nom de maison restait imprimé en caractères ordinaires. C'est d'ailleurs l'esprit de l'Église qui désigne ses saints, ses pasteurs, ses religieux et même les simples fidèles, uniquement par leur nom de chrétien.

son jour natal : Jean-Baptiste, Pierre, Léonard : Jean-Baptiste le précurseur du Verbe incarné ; Pierre, l'affirmateur inspiré de sa divinité ; Léonard, le disciple et le coopérateur de saint Remy, ce vrai père de la patrie française.

La maison où il reçut la vie lui fut toujours sacrée. Il y a dix ans, le jour des solennelles *Ostensions*, j'avais l'honneur de l'assister, au retour de la procession. La foule se pressait, avide de le voir, de l'entendre, de baiser sa main, de recevoir sa bénédiction. Tout à coup il s'arrêta, et la foule émue fit silence. Je le regardai : des larmes roulaient sur ses joues.

« Monseigneur, » lui demandai-je, « quel souvenir se rattache pour vous à cette maison?

— Celui de ma naissance et de mon baptême ; je rends grâces à Dieu, et je prie pour ceux qui ne sont plus. »

Auprès du berceau de Jean-Baptiste, veillait une femme de grand sens, de grand caractère et de grand cœur, ferme et douce, tendre et courageuse, ardemment et sagement pieuse, n'ayant pas d'autre ambition que de faire de son fils un solide chrétien et qui, sans s'en douter, aimable instrument de la Providence, ouvre dans son cœur la source mystérieuse d'où s'épanchera plus tard le fleuve opulent dont les flots harmonieux réjouiront la cité de Dieu.

Nul, à Limoges ni à Tulle, n'ignore la vénération et l'amour que garda Mgr Berteaud à sa vénérable mère. Lorsque Dieu la lui enleva, il la pleura comme saint Augustin avait pleuré sainte Monique. Chaque jour, et plusieurs fois le jour, même dans sa vieillesse, il allait à l'une des croisées de son palais ouvrant sur la ville, levait les yeux vers le sommet de la colline et priait quelques instants. L'interrogeait-on, il répondait d'une voix tremblante :

« Je regarde le cimetière ; ma mère est là-haut ! »

Et il rentrait chez lui dans une religieuse tristesse.

Peu de temps après sa consécration épiscopale, Mgr Berteaud écrivait ces lignes charmantes à ses prêtres qu'il pressait de rechercher avec soin les enfants prédestinés au sacerdoce :

« Les mères vous offriront leurs fils, pour que vous lisiez sur leur front les beaux horoscopes. Si les abeilles n'ont pas voltigé sur la lèvre de ces enfants, si l'aile des colombes n'a

pas rasé la boucle de leurs cheveux, les signes ne vous manqueront pas néanmoins pour discerner les jeunes élus. A la limpidité de leur œil, à la pureté de leurs traits, devant une piété enfantine et le goût des saintes cérémonies, s'ils sont doux et affables envers tout le monde, si leur âme, ouverte sans effort à la compassion, s'attendrit au récit des infortunes, au seul aspect des malheureux, si leur intelligence neuve, avide d'apprendre, se déploie brillante et vive, pouvez-vous douter un instant ? »

Au début de ce siècle, à Limoges, en considérant le petit Berteaud, nul ne pouvait douter. Tous ces « beaux horoscopes », il les porte sur son front d'enfant.

Sur la fleur fraîchement éclose de sa lèvre vermeille, les abeilles des jardins terrestres n'ont point voltigé, mais l'abeille divine, qui est la sagesse increéée, y a distillé son miel.

Le Saint-Esprit n'a point, sous la virginale figure d'une blanche colombe, effleuré sa blonde chevelure de son aile immaculée, mais il est descendu dans son âme et l'a pénétrée de sa vertu.

Voyez comme son œil est limpide, comme ses traits sont purs ! Sa piété enfantine se révèle au goût des saintes cérémonies. Il est doux et affable pour tout le monde, son âme, ouverte sans effort à la compassion, s'attendrit au récit des infortunes, au seul aspect des malheureux. Son intelligence neuve, avide d'apprendre, se déploie brillante et vive, au point de ravir ses premiers éducateurs. Non, il n'y a point lieu de douter, même un seul instant !

Tel il a peint l'enfant, gracieux candidat du sanctuaire, tel il est lui-même, à cet âge heureux, vers lequel, tout le long de sa vie, il aimera à se retourner, pour en revoir l'innocente et paisible félicité.

Sa bonne mère d'ailleurs, pour laquelle il eut toute sa vie une sainte affection, était son ange gardien et lui conservait les douces croyances de la foi. Dans la nature de ce jeune homme si tendre, si aimant, il y avait déjà des ressorts énergiques, une forte volonté, une haine naturelle du mal.

On voudrait connaître un de ces faits de l'enfance où se devine d'un coup d'œil tout un avenir. Mais nul ne s'est toujours mieux caché que Mgr Berteaud, mieux dérobé avec une

humilité plus discrète, à la curiosité publique. Ce qui, disons-le en passant avec un de ses panégyristes, rend aujourd'hui, malgré de longues recherches, notre tâche très difficile et devra nous faire pardonner les lacunes de ce travail.

Nous avons eu cependant la bonne fortune de trouver, dans les papiers de Mgr Berteaud, une page superbe d'allures, où il raconte lui-même quelques-uns de ses souvenirs de première jeunesse. C'est comme une page de journal intime. Nous la reproduisons pieusement dans sa belle intégralité.

« 1er décembre 1830. — Il y a tant de choses écrites. Beau-
« coup sont bonnes et très bonnes, beaucoup plus mauvaises
« et très mauvaises. Entre les unes et les autres foisonnent
« les médiocrités aux espèces infinies. En voilà certes assez
« pour décourager la plume vulgaire, fût-elle remplie de la
« pointe aux moelles d'une pure intention. Mais ces lignes
« ne sortiront pas de mon tiroir. Nées dans ma cellule, elles
« y mourront. Aucun œil ne tombera sur elles, sinon celui
« d'un autre moi-même. Je les trace par attitude, rien de
« plus.

« Hier, jour de saint André, était l'anniversaire de ma
« naissance. Je compte trente-trois ans, âge cher à la piété.
« A pareil âge, le Sauveur donna le sang divin, qui parle si
« éloquemment depuis dix-huit siècles. En ce jour donc,
« j'entrai dans la vie. Pèlerinage, vallée de larmes, terre de
« passage, exil, lieux frappés d'une grande colère. Le catho-
« licisme ne ment pas, mais il donne une solution magnifique
« de cette douloureuse énigme. Je l'accepte avec foi et amour.
« Un philosophe gronderait ou douterait, je bénis et j'adore.

« J'ai pu recueillir les sourires de ma bonne mère, comme
« en ce moment où je ne les comprenais pas. Mais mon
« pauvre père n'était point à la fête, lui aussi alors souriait
« doucement! Sa lèvre est glacée par la mort, les neiges blan-
« chissent sa tombe, le vent siffle sur ses restes chéris. O
« mon père, dors en paix, je songeais à toi. Ma sœur était là
« dans son vêtement de deuil, pieuse et bonne. Elle n'a plus
« d'époux, ses enfants sont dans les pensions. Si la mort ou
« l'absence ont diminué la famille, la sincère et vive amitié
« l'enrichit. Un jeune prêtre, mon ami de collège retrouvé au
« séminaire, apprécié douze ans entiers, dort sous ce modeste

« toit et partage notre repas frugal. Nous sommes quatre
« bien comptés. Quand je vins au monde, on préparait des
« galettes à la cuisine ; j'ai voulu que ce mets simple, servi
« chez moi quand la Providence m'appelait au banquet de
« la vie, y reparût en ce jour anniversaire. Je ne l'ai point
« trouvé amer. La vie de famille a des joies inconnues ailleurs.
« Le berceau est là, et mille gracieux souvenirs. La tombe en
« est dehors, il est vrai, mais, si elle nous garde un objet
« aimé, qui empêche d'aller de temps en temps embrasser
« ses pierres froides !... »

III. — L'éducation d'un génie.

Elle se commence sur les genoux d'une mère.

C'est la mère du petit Berteaud qui devina le génie en sa fleur. Elle l'amena de bonne heure à la table eucharistique.

Combien ce souvenir de sa première communion resta cher au génie chrétien du jeune Berteaud ! Devenu évêque, il y revenait sans cesse, comme ce jour où, à Servières, après avoir assisté à une communion nombreuse de petits enfants, il s'écria :

« Mes chers enfants, voilà un beau jour pour vous, et pour
« vos pères et mères aussi. Cette église, cette petite église,
« elle offrait tout à l'heure un splendide spectacle... Il y avait
« ici un mouvement magnifique : Des enfants tour à tour
« s'approchaient de la table sainte.

« Un jeune coursier, ainsi que dit saint Jean Chrysostome,
« paissant les herbes de la prairie, court chercher un breu-
« vage ; de son pied hardi, il frappe le sol, et bientôt coursiers
« jeunes et vieux se mettent à sa suite et vont plonger dans
« l'onde leurs naseaux enflammés. Ainsi ces enfants se lèvent ;
« ils vont d'un pas solide à une nourriture forte, à un breu-
« vage, à une source limpide. Car dans l'Église de Dieu on
« ne boit pas seulement le breuvage, l'aliment divin, on le
« mange ; on mange la lumière et la vérité. Un petit enfant
« se lève le premier ; d'autres le suivent ; bientôt toute l'église
« s'agite... C'était le spectacle de tout à l'heure. Pour courir
« aux fontaines, il suffit d'avoir la lèvre desséchée, les en-
« trailles embrasées ; mais pour aller à ce breuvage, à cette

« nourriture, il faut avoir l'âme purifiée. Autrefois, quand le
« prêtre devait donner la communion, le diacre se tournait
« vers le peuple et disait : Montez, *ascendite*, montez, pauvres
« et riches, enfants, vieillards, montez, montez manger la chair
« du Christ et boire son sang. Mais s'il y a des âmes aux
« habitudes abjectes,... qu'elles s'éloignent, qu'elles aillent
« dehors, *foris canes !* Aujourd'hui, si cette voix du diacre
« ne se fait plus entendre, ne faut-il pas toujours aux man-
« geurs et aux buveurs même grâce, même pureté, même
« sainteté ?.... Je voyais donc des âmes dignes qui venaient
« chercher leur nourriture et leur breuvage. Je voyais de
« petits enfants et de petites filles d'abord, arrivés au discer-
« nement. Oui, vous savez qu'il n'y a plus de pain et de
« vin, vous l'avez dit : il ne demeure que des espèces ou acci-
« dents, la couleur, la figure, la senteur, le goût. Nous le
« savons, et la foi vient nous donner un supplément magni-
« fique, supplément de lumière et de science. Si les sens
« défaillants peuvent nous tromper, la foi vient les instruire
« et les rectifier. Dieu l'a dit : Rien de plus vrai que la parole
« substantielle de Dieu, *nil hoc Verbo veritatis verius.* C'est
« un pain qui n'est point laïque. Vous savez qu'on est obligé
« de le manger au moins une fois l'an, et qu'il est beau de le
« manger plus souvent encore. Le père et la mère en ces
« jours-là, dit saint Jean Chrysostome, prennent leurs habits
« de fête, jettent un vêtement d'honneur sur l'épaule de leurs
« enfants, s'entourent de leurs serviteurs, et quand la cloche,
« cette grande voix de l'Église, les appelle, le père porte sur
« ses bras le petit enfant qui ne peut pas encore marcher ;
« la mère est ornée de sa fille comme d'un bouquet de fleurs ;
« les enfants plus robustes, les serviteurs, les suivent comme
« un essaim de jeunes abeilles. Tous sortent de la maison
« chrétienne comme de la ruche où se fait le miel précieux ;
« tous, ouvrant leurs ailes d'or, s'envolent vers l'église, arbre
« superbe, prendre des sucs pour composer un miel parfumé.
« Ainsi ç'a été dans ces trois paroisses, ainsi ç'a été dans cette
« *Xaintrie*, partie séparée des terres voisines par deux
« fleuves qui la ceignent comme deux écharpes d'argent ;
« mais elle n'est point séparée de Dieu. Vous êtes les tenants
« des antiques traditions, gardez-les bien, ne souffrez pas

« qu'on les efface, qu'on les amoindrisse! Que toute cette « contrée soit florissante, qu'elle fleurisse de sainteté et de « vertu! que les sacrements y soient recherchés! Pères et « mères; vous ferez vos pâques; aux fêtes surtout de JÉSUS-« CHRIST et de la Vierge, vous viendrez manger le pain « divin. Et vous, petits, vous viendrez aussi, vous viendrez « souvent; il faudra dire: J'ai faim! j'ai faim! — Il y avait « une sainte, toute petite encore, sainte Madeleine de Pazzi, « elle voulait bien communier. On lui disait: Tu es trop « jeune; attends! attends! — Mais je sais bien distinguer ce « pain et ce vin des nourritures vulgaires, répondait la petite « Madeleine. Sa mère était très pieuse, elle communiait sou-« vent. Que faisait la noble enfant? Elle s'attachait à sa « mère, comme l'agnelle dans la prairie; elle se mettait à « genoux près d'elle à l'église; elle prenait un pan de sa « robe et se disait: Ma mère va recevoir Dieu, elle sera « inondée de lumière et de vérité; un rejaillissement pas-« sera à son corps, de là à ses vêtements, de là jusqu'à « moi. — Vous avez pris cette nourriture divine; il ne faut « pas dire comme les Israélites rassasiés de la manne: Ce « mets nous donne des nausées, et nous n'en voulons plus. « Le nôtre est parfumé, il est excellent, il est très généreux: « c'est la beauté même de Dieu. En le mangeant, on devient « beau soi-même, et d'une beauté odorante, *pulchritudo* « *flagrans*. Dieu a des senteurs exquises; il embaumera le « ciel toute l'éternité, et nous, nous le prenons à travers sa « chair et son sang. »

A la communion substantielle s'ajoute la confirmation fortifiante. Toujours sous l'impression de ses souvenirs, l'évêque célèbre ou mieux chante les bienfaits de l'auguste sacrement réservé au ministère des pontifes.

« Outre la communion, vous avez tous été confirmés. Eh « bien! désormais, désormais vous voilà grands et forts. Je « lisais l'autre jour du petit Isaac, quand il fut sevré: (Chez « les patriarches c'était une grande fête quand la lèvre de « l'enfant quittait le lait pour être appliquée aux nourritures « solides, *applicatus ad cibos solidos*. Le lait, cette nourriture « tendre et délicate, ne suffirait pas au corps robuste qui « doit lutter contre l'air, contre les vents, contre les pluies.

« Il faut des mets substantiels. L'enfant est assis à la table « paternelle, et il partage la nourriture du père et de la « mère.) Un docteur de l'Église fait remarquer que rien « n'était plus beau que le petit Isaac tiré du lait : « *Nihil* « *formosius hoc Isaaco ablactato.* Vous êtes tous des Isaac, « des fils de Sara. Jusqu'ici vous avez été nourris du lait de « la doctrine, de la prière; aujourd'hui, vous voilà détachés « des légères nourritures. Il n'y a rien de beau comme vous, « *Nihil formosius.* Vous deviez être forts ; il a fallu un « sacrement pour vous grandir, un sacrement répondant aux « énergies qui, dans la nature, font croître les arbres..... Eh « bien ! vous êtes parfaits chrétiens ; vous avez des énergies « divines ; vous pouvez marcher, aller sans crainte. Qui pour- « rait vous arrêter? Vous avez dit tout à l'heure ce que c'était « que le tyran. S'il y avait des tyrans qui se trouvassent sur « votre chemin, qui vous dissent : Si tu continues à faire le « signe de la croix, à confesser JÉSUS-CHRIST, à communier, « je te ferai mourir. — Mais tu ne sais pas à qui tu t'adresses ; « je suis confirmé. — Eh quoi ! tu n'es qu'une fleur, qu'une « tige délicate ! Tu pourras résister à mes haches, à mes « glaives, à mes bûchers ? — Oui, oui ! répondrait l'enfant, « comme autrefois la petite Agnès. — On lui disait : Je vais « te faire donner des coups : *Cessabunt verba, quando ven-* « *tum erit ad verbera.* — Vous vous trompez ; il y a dans le « confirmé un esprit intarissable ; s'il faut mourir, je chante- « rai toujours, je chanterai le Christ..........................

« J'ai parlé des tyrans. Il y a aussi un autre ennemi de la « foi, le respect humain. C'est une mauvaise honte..... On « n'ose pas dire la prière avant de s'asseoir à table, réciter les « grâces; si l'on passe devant une croix plantée, ôter son « chapeau et faire la révérence..... On dit : Que voulez-vous ? « j'ai peur qu'on se moque de moi ; j'ai peur qu'on rie. — Et « vous vivez d'une façon divine ; toutes les vertus brillent en « vous ; les éléments divins vous remplissent. Ah ! c'est « étrange ! Qu'on rougisse du mensonge, de l'ivrognerie, du « péché d'impureté, oh ! à la bonne heure ! La honte est faite « pour des choses de ce genre ; mais c'est étrange qu'on rou- « gisse d'être à Dieu. Vous avez la grâce nécessaire pour mar- « cher le front haut. Le front est le siège de la honte et de

« la crainte ; il pâlit, il rougit. Aussi l'évêque le marque du
« signe de la croix, afin qu'il soit à l'abri des invasions de la
« pâleur et de la rougeur, qu'il demeure calme, fier, superbe,
« radieux, devant les affronts et les moqueries. Allez-vous-en
« avec votre liberté et vos âmes dilatées. Oui, les petites âmes
« des nouveaux baptisés sont très belles, très aimables, très
« pures, très souriantes sous l'œil de Dieu; mais il a hâte de
« les dilater. Le sacrement de la Confirmation élargit, agran-
« dit les âmes, et un évêque qui s'en va donner la confirma-
« tion, c'est un homme qui va dilater les âmes pour la grâce
« et pour la gloire, *Dilatans animas ad gratiam et gloriam.*
« Eh bien ! j'ai dilaté les âmes dans ces trois paroisses...
« L'évêque donne aussi un petit soufflet. Ceci prouve votre
« liberté. Autrefois il y avait des hommes et des femmes qui
« étaient esclaves; il y en a encore aujourd'hui, mais dans
« des pays éloignés. L'esclave était la chose du maître. En
« signe de la donation de la liberté, on frappait sa joue d'un
« petit soufflet, *manu missus.* C'était le dernier opprobre de
« la servitude; c'était lui apprendre qu'il n'avait plus de
« coups à recevoir et d'ignominies à porter. Vous êtes des
« *manu missi;* vous êtes libres ; personne n'a le droit de
« vous humilier, de vous flétrir ; vous êtes envoyés, au nom
« de l'Église, par la main consacrée de l'Évêque...............

« ..... Ne voyez-vous pas comme le bœuf rumine! sa langue
« est une faucille qui coupe l'herbe. Il la prend et la mange.
« En son repos, il la ramène sous la dent pour la broyer
« encore, et l'on entend dans la prairie le bruit des ruminants.
« Dans les champs, ruminez le catéchisme. Dites-vous : le
« bon Dieu est à moi... Quand vous êtes deux ou trois dans
« les champs, il y a deux ou trois anges autour de vous. Un
« jour, je donnais la Confirmation dans une paroisse de mon
« diocèse, à Rosier, près d'Egleton. J'interrogeais un petit
« enfant, il ne savait pas. Derrière lui, adossée à la muraille,
« une vieille femme de quatre-vingt-cinq ou six ans répon-
« dait à sa place. J'admirai et je saluai cette noble chrétienne,
« cette illustre paysanne. — Eh comment, bonne femme?
« vous vous rappelez le catéchisme? — Je ne l'ai pas oublié;
« je l'ai souvent ruminé et dit à haute voix... »

Oh ! comme ce langage, révélateur des intimes de l'âme,

est beau ! Comme il rappelle et confirme cette remarque de Louis Veuillot, un jour que, sortant d'entendre Mgr Berteaud, il écrivait :

« L'orateur allait à sa manière, large comme un fleuve, impétueux comme un torrent, véhément, doux, profond. Il nous faisait entendre les tonnerres de l'Écriture-Sainte, nous illuminait de ses clartés, nous caressait de ses fleurs...... »

Léonard Berteaud avait fait ses études au lycée de Limoges.

Il les fit rapidement, comme tout ce qu'il a touché dans sa carrière. Il avait à peine dépassé sa douzième année, quand ses maîtres le jugèrent apte à entreprendre ses humanités. Dans la chaire de rhétorique, un homme de bien et de goût, rencontrant cet élève d'élite, s'attacha à lui, développa le génie encore brut et débarrassa vite le diamant des scories natives. C'était le pieux M. Cabantous, mort doyen de la faculté des lettres de Toulouse, dont l'élève reconnaissant fera l'oraison funèbre.

De la rhétorique, Berteaud passa à la philosophie. — Il avait quatorze ans !

A cette époque, la philosophie de l'homme de Ferney, de Diderot et d'Helvétius, était encore fort en honneur, et dans les lycées il y avait parmi les écoliers comme une fantaisie bruyante de voltairianisme. On frondait, on se moquait, on parlait haut. Quiconque avait entendu parler de l'Encyclopédie se croyait très savant. Ces ridicules doctrines, dissimulées cependant sous quelques agréments d'imagination et de style, n'eurent aucune prise sur l'esprit du jeune Berteaud.

Cet esprit d'ailleurs, hâtons-nous de le dire, déteignait sur cette génération d'étudiants qui le cita toujours comme un *primus inter pares*, le premier entre des égaux qui étaient égaux surtout en estime et en affection pour lui.

« L'éducation, » dit son panégyriste, « développe rapidement en Jean-Baptiste les riches dons de la nature et de la grâce. A quatorze ans, il a déjà fait deux brillantes années de rhétorique. Il est vraiment l'écolier idéal : chaste, pieux, aimant, vif, plein d'entrain et de gaîté, ardent au jeu, plus ardent encore à l'étude, supérieur à tous et ne faisant point

de jaloux ; prenant sans cesse de nouveaux élans, gravissant d'autant plus allègrement les âpres et lumineux sommets qu'il emporte avec lui la bénédiction d'un martyr, la bénédiction de Pie VII persécuté pour la justice. »

Mais, son œil perçant avait déjà distingué cet autre sommet de la perfection de la vie humaine, où la croix brille de tout son éclat, au-dessus du calice d'or, enivrante vision d'une jeunesse naturellement éprise d'idéal et surnaturellement marquée du sceau mystérieux des élus du sanctuaire.

C'est vers le sanctuaire que l'adolescent dirigea aussitôt ses pas, au sortir des mains de ses professeurs de philosophie.

IV. — Le jeune clerc.

La philosophie ne lui avait donné que d'incomplètes et trop mesquines satisfactions. « Il lui faut la vaste synthèse des révélations divines, les horizons sans bornes, les profondeurs infinies, les certitudes immuables de la théologie. »

La théologie lui devient, dès qu'il l'aborde, le vrai foyer de la lumière et de la vie. Le Verbe, qui en est le soleil, dardant en son âme ses inextinguibles feux, y allume cette grande flamme de science et d'amour dont la splendeur, s'accroissant toujours, fera de lui, dans l'Église de Dieu, ce qu'était le précurseur Jean-Baptiste, « un flambeau ardent et luisant ».

Que si cet adolescent avance, à pas de géant, dans le mystère du Christ, n'en soyons pas surpris : sans parler de la pénétration de son esprit, des intentions de son cœur et des impétueux élans de sa foi, il a cette triple puissance nécessaire à quiconque entreprend la conquête des vérités surnaturelles :

La chasteté qui voit Dieu,

La maternelle assistance de Marie.

Et enfin, l'Eucharistie, festin de lumière, *cœna lucis*, aliment chanteur, *cibus psallens*, moelles cachées du Verbe, *occultas Verbi medullas.*

En 1814, dit M. Léopold Giraud, nous trouvons l'abbé Berteaud au séminaire de Limoges. Il s'y fit remarquer par

son zèle pour l'étude de la théologie, cette science magnifique où il devait briller un jour. On se rappelle encore les thèses qu'il y soutenait, la solidité de sa doctrine, la pénétration d'esprit et les connaissances déjà rares dont il faisait preuve dans les difficultés qui lui étaient proposées. Cette ardeur pour le travail n'avait d'égale que sa piété, son goût pour les longues méditations. Dans sa cellule, on le trouvait souvent à genoux, conversant si intimement avec Dieu que les bruits extérieurs n'arrivaient pas jusqu'à lui. Sa charmante gaieté, son esprit vif attiraient tous ses condisciples ; ils aimaient jusqu'à sa douce raillerie, car elle venait d'un bon cœur.

Ces doux et fortifiants souvenirs de séminaire vécurent toujours gravés en traits brûlants dans sa grande âme. Un jour, c'était à Servières, ils lui revinrent plus vivants peut-être que jamais, et, voyant de jeunes séminaristes, il s'écria :

« Je contemple avec une joie intime tous ces enfants qui « se préparent aux combats du Seigneur... Ne croyez pas, « du reste, que je me méprenne sur les magnificences de la « terre qui m'a été confiée, et en particulier sur Servières. « Qu'il est beau, Servières, avec ses grands rochers agrestes, « ses prairies vertes, ses torrents qui blanchissent, cette terre « en apparence tourmentée ! C'est là que la sagesse s'est bâti « une demeure, un temple à sept colonnes... C'était un « château féodal, propriété de Turenne. Le château féodal « avait bien aussi sa gloire ; il était catholique jusque dans « les formes symboliques de son manteau de pierre ; la cha- « pelle était appendue à son flanc comme une perle ; les « vastes salles avaient des ornements théologiques... Il était « là pour défendre Dieu et la foi. Je ne rappellerai pas ses « jeux gracieux, ses tournois, ses fêtes, ses écoles de clercs.... « Le mur antique garde dans ses flancs le vestige de la colère « de l'étranger. Je n'en suis pas fâché, ce sont de nobles « cicatrices.... Le château a été transformé; la sagesse y a bâti « sa demeure sur sept colonnes, qui sont les sept sacrements, « les dons du Saint-Esprit. Elle envoie ses servantes : ce sont « les sciences, messagères de la vérité. Elle appelle les enfants, « les adolescents... S'il y a quelque part un petit enfant à la « lèvre souriante, qu'il vienne ici. Cette maison est encore

« une citadelle, citadelle de l'Église, de la vérité, de la lumière,
« citadelle de l'amour saint de Dieu et de l'humanité. Gardez
« pieusement le souvenir des glorieux apôtres qui en sont
« sortis pour aller porter le Christ sur la terre étrangère ;
« souvenez-vous de l'illustre martyr, Mgr Borie, élevé dans
« cet humble village, qu'il a rendu si grand et si beau au
« regard de Dieu et aux yeux de l'esprit. »

Les élèves des hautes classes lui offrirent une belle séance académique. Il en fût ravi et s'écria soudain :

« Le petit-séminaire n'est qu'une académie douce et sou-
« riante depuis le sommet de l'école, au sein des philosophes,
« jusqu'aux tendres balbutiements des classes de grammaire.
« Et cependant du milieu de cette académie une autre sort
« exquise comme une fleur. C'est l'élite de la jeunesse prise
« dans les zones lumineuses....

« Car, chez nous, nous avons la lumière qui irradie et la foi
« qui donne des enivrements à l'intelligence, des extases au
« cœur. Rien n'est resplendissant comme le collège chré-
« tien ! »

Ici, l'évêque s'arrêta, l'exclamation était sortie de son cœur. De son cœur aussi s'élança cette exhortation :

« Soyez toujours étincelants, brillants, harmonieux... »

Puis, revenant à ce qu'il venait d'entendre :

« Vos compositions ont été nombreuses, mais non fati-
« gantes. Est-ce qu'on se lasse en parcourant les forêts
« ombreuses et touffues, les prairies vertes où l'on cueille le
« bouton d'or à côté du lys ? Est-ce qu'on se lasse au spec-
« tacle des sites pittoresques et des merveilles de la nature?...
« Je viens me retremper dans ces eaux juvéniles, dans cette
« atmosphère vivifiante. Un évêque doit être toujours lumi-
« neux. Quand des oasis aussi gracieuses sont devant lui, il
« vient s'y poser. Il en sort, comme Grégoire de Nazianze,
« avec des inspirations nouvelles, avec plus de jeunesse et de
« vie. Il a entendu chanter et bien dire, et il s'exerce à chan-
« ter et à mieux dire encore.... »

Se retrouver en contact avec la jeunesse des séminaires, raviver en son âme les souvenirs de sa propre éducation cléricale, c'était, pour l'évêque de Tulle, un bonheur infini. Il trouva, dans ses souvenirs classiques, un trait qui lui fournit

la parfaite image de ce que son œil perçant voyait dans l'avenir de cette semence, qui s'appelle le séminaire.

« Hannon, roi d'Afrique, avait rassemblé des perroquets « et des bouvreuils et leur avait appris des syllabes ; ils « disaient : Hannon est Dieu ! Ces oiseaux étaient renfermés « dans des volières et dans des cages étroites ; et ce stupide « orgueilleux, qui prétendait ainsi se faire l'émule de la divi- « nité, ouvrait les barrières et se disait : Ils iront publier dans « l'univers que Hannon est Dieu. Mais voilà que bientôt les « oiseaux oublièrent le langage artificiel et retrouvèrent leurs « harmonies sans paroles. Il n'en est pas ainsi de vous ; vous « avez sur la lèvre l'harmonie divine, la parole de vie, la « syllabe forte, substantielle, qui traduit l'idée ; vous n'avez « rien à oublier pour répéter le Verbe ; vous êtes les mes- « sagers de sa parole éternelle ; vous redirez toujours le Dieu « fort et beau que vous avez appris à aimer et à adorer dans « cette paisible solitude. »

Enfin, au moment de se séparer de ses chers séminaristes, de ces « prêtres en fleurs », il leur disait, avec la tendresse d'un père, qui venait de raviver en son cœur ses émotions de jeunesse cléricale :

« Soyez tous *comme un arbre planté au bord du cou- « rant des eaux, lequel donnera son fruit dans son temps, et « sa feuille ne tombera point.* Remarquons la différence « entre l'arbre et le juste. L'arbre porte des fruits et ne les « donne pas ; une main étrangère les cueille pour les jeter « dans des corbeilles. Le prêtre, vivant de l'esprit de Dieu, « s'en va donnant lui-même à tous, et jusqu'aux extrémités « de la terre, ce fruit si doux de la vérité, de la justice et de « l'amour, qui est lui-même dans le Christ.....

« Vous êtes l'arbre et le fruit, fit-il en terminant ; vous êtes « aussi la feuille. Les feuilles sont une parure pour l'arbre, « un abri pour le fruit, une expansion de la sève. Ne négligez « pas la feuille, c'est-à-dire la forme vivante de la parole, « l'ornement de la pensée Mais ne vous contentez pas de ce « vêtement extérieur, fût-il un manteau de pourpre. N'imitez « point ceux qui s'en vont ramassant des feuilles, répercutant « des paroles vides sur un cœur plus vide encore !.... »

V. — Le jeune professeur.

A vingt ans, l'abbé Berteaud avait déjà parcouru tout le cycle des études au grand-séminaire de Limoges. On le jugea apte dès lors à enseigner à son tour, et il fut envoyé, au petit-séminaire du Dorat, en qualité de professeur de philosophie.

« Dès ses premiers jours de cléricature, » dit le chanoine Gondrand, « on reconnut en lui l'homme fait pour enseigner et gouverner les jeunes esprits d'après les lois de la bonne doctrine, du bon goût et des bonnes méthodes. L'essor qu'il donna aux études littéraires, historiques et philosophiques, dans la maison du Dorat, ne peut être comparé qu'à ce que disent les Saints Livres du courage hardi que valent à des aiglons les provocations de leur mère, *provocans ad volandum*. Le jeune professeur savait faire aimer les sciences les plus arides ; il n'avait qu'à parler pour donner des exemples du beau langage, en tirant de son propre trésor *les choses anciennes et les choses nouvelles* que le Verbe divin veut toujours voir ensemble pour l'honneur de ce qui est éternel et le bon emploi de ce qui vient des progrès du temps : *De thesauro suo nova et vetera.* On aurait déjà pu dire de lui, jusqu'à un certain point, ce que Pie IX en a dit, depuis que le grand docteur s'est révélé de plus haut : « L'évêque de « Tulle, c'est la tradition vivante de l'Église catholique parlée « avec toute la poésie du ciel. »

« Il rendait neuves en effet toutes les grandes leçons de l'antiquité ; il poétisait tout ce qui passait du programme scolaire sur ses lèvres de commentateur ; il poétisait, c'est-à-dire faisait sur le type divin, cette science dont avaient besoin les jeunes âmes.

« Quelques heures de travail lui suffisaient pour traduire en drames émouvants certains traits d'histoire qu'il lui importait de graver profondément dans la mémoire de ses élèves [1] ; toutes les plus riches et les plus pures sources du savoir

1. On a imprimé à Limoges, en 1872, chez Chapoulaud, une pièce absolument remarquable sur *les Rois Chevelus* (1820), suivie de *l'Horoscope* (1823) du duc de Bordeaux.

classique répondaient chaque jour à l'appel de son érudition pour approvisionner le fleuve intarissable de son enseignement. Les écoliers allaient à sa classe avec un besoin fiévreux de l'entendre, et ses collègues en professorat disputaient à leurs propres occupations le temps de l'écouter et de l'applaudir. »

A Servières, il donna l'idée de sa façon d'autrefois, quand il prenait texte d'un trait de son enseignement classique pour remonter au surnaturel.

Un élève venait de raconter en jolis vers latins un dialogue entre *la fleur et l'enfant.*

« La fleur, » dit aussitôt le docte et bon prélat, « avait peur « d'être arrachée de la tige qui était sa vie, comme l'homme « d'être séparé du Christ, sa sève éternelle. Ne coupez jamais « la branche en fleur, ne tuez ni le papillon, ni la mouche, ni « l'insecte, ni le ver qui rampe... Cotta vantait à Cicéron les « magnificences de la Rome de César. Le célèbre orateur « lui répondit : Une mouche qui vole, une abeille qui bour- « donne dans l'intérieur de Rome, c'est plus beau que tous « ces palais de marbre, car là il y a de la vie, la vie frémit « dans son corps, vibre dans ses ailes.... Ainsi toutes les « magnificences du monde ne sont que le décor d'un sépulcre « vide, et vous, enfants du Christ, vous êtes l'esprit de « vie. »

A propos d'une composition où il était question de Sophocle, le savant évêque raconte, en traits charmants, l'histoire du petit Ion rapportée par Eschyle :

« Le petit Ion ne connaissait pas son père ; il était dans « le temple d'Apollon, occupé à servir le dieu de l'harmonie, « il balayait le pavé sacré avec des branches de laurier ; « voilà que le flambeau du jour paraît, traîné par des coursiers « de feu : J'irai, disait l'enfant, puiser de l'eau à la fontaine de « Castalie, je laverai les marbres polis ; de mon arc et de mes « flèches, je chasserai les messagers ailés qui viendraient « souiller les corniches de la demeure des dieux. Petits oiseaux « de l'air, fuyez, fuyez ; toi, grand aigle, oiseau de Jupiter, je « ne t'épargnerai pas ; cygne, ne porte pas ici tes pieds « empourprés, j'ensanglanterai tes harmonies.... Eh bien, ceci, « c'est Joas, c'est Samuel au temple du vrai Dieu.... Si quel-

« qu'un s'avisait de flétrir ces noms irrépréhensibles, enfants,
« soyez toujours armés... tirez sur tous les ennemis de l'inno-
« cence de vos âmes, de la candeur de votre foi... »

C'est ainsi, pour le dire en passant, qu'un professeur zélé, épris de la beauté des âmes qu'il a mission d'instruire, tire parti des classiques païens pour les amener à rendre hommage au vrai Dieu. Mais il n'oublie pas les classiques chrétiens, à l'exemple de l'abbé Berteaud qui, ce jour-là encore, tira d'une charmante réminiscence des Pères de l'Église une solide et véhémente exhortation.

Il raconta avec un charme merveilleux la fable, rapportée par saint Grégoire de Nazianze, des oiseaux qui veulent s'élire un roi.

« On vit, » dit-il, « accourir de tous les points de l'espace les
« philomèles harmonieuses et les hirondelles babillardes, et
« les oiseaux aux lourdes pattes, l'aigle enfin ; tout le monde
« se mit à chanter, mais ils se dirent : c'est la nature des
« oiseaux de voler. Celui qui montera le plus haut dans les
« airs, celui-là sera notre roi. Ils s'agitent et prennent leur
« essor, mais bientôt les uns s'arrêtèrent, les ailes lassées, aux
« flancs des montagnes, d'autres au faîte des arbres ou sur
« des colonnes brisées. L'aigle seul, déployant ses fortes
« ailes, s'élança à d'incommensurables hauteurs, il décrivit
« trois cercles immenses, il jeta un cri superbe, et, s'abais-
« sant sur la terre, il dit : Je suis roi !... Voulez-vous, enfants,
« régner un jour sur les âmes pour les donner à Dieu, mon-
« tez, montez toujours. Demeurez dans les hauteurs de l'éter-
« nité !... »

C'est ainsi, comme l'a remarqué son panégyriste funèbre, que, pendant les huit années qu'il passa au petit-séminaire du Dorat, alors récemment fondé, il tint ses élèves dans un continuel enthousiasme. Comme l'aigle provoque ses petits à voler, il poussait incessamment ses disciples, à peine plus jeunes que lui, aux belles et généreuses ascensions. Les trouvait-il trop timides ou trop faibles, il les prenait sur ses ailes, les emportait dans les hauteurs, et là leur découvrait de tels spectacles, leur chantait une telle poésie, qu'ils redescendaient ravis, extasiés, plus impatients que jamais d'entendre leur incomparable maître.

La réputation du jeune professeur franchit en peu de temps l'enceinte du petit-séminaire. Les élèves arrivaient en foule au Dorat. Bon nombre de personnages depuis célèbres en sont sortis, et tous renvoyaient aux inspirations du maître qui leur avait appris à apprendre, la gloire de leur carrière.

VI. — Le théologal.

Trois ans après son entrée dans le professorat, l'abbé Berteaud se rendit à Paris, pour y recevoir l'ordination des mains de Mgr de Quélen. — Le siège de Limoges était alors vacant par la mort de Mgr du Bourg. Il n'y fit que passer, car, trois semaines après son départ, nous le retrouvons au Dorat, au milieu de ceux qu'il appelait ses chers enfants.

La science du jeune prêtre et plus encore son humble piété lui valurent l'affection de Mgr de Pins, alors évêque de Limoges. Le vénérable prélat connaissait à peine tout son diocèse qu'il avait déjà distingué ce diamant précieux. Lorsque Mgr de Pins partit pour administrer le diocèse de Lyon, il fit offrir au jeune professeur une situation bien plus importante que celle qu'il avait au Dorat, mettant un grand prix à l'avoir avec lui dans son nouveau diocèse. L'abbé Berteaud résista : il lui était trop pénible de quitter son beau pays du Limousin, qu'il a toujours tant aimé !

Plus tard, une seconde occasion de partir s'offrit à l'abbé Berteaud. M. de Baudry, son ancien professeur au grand-séminaire de Limoges, voulut l'emmener à Genève et l'associer à un travail sur saint François de Sales, son parent. Les amis du jeune professeur, ses confrères, dont il était l'ornement, firent tous leurs efforts pour le retenir parmi eux et lui facilitèrent son refus aux sollicitations pressantes du vénérable abbé de Baudry.

« Nous dûmes, » dit M. Delor, « de garder notre bien à un admirable dévouement. M. Labiche de Reignefort se démit de son canonicat en faveur de M. Berteaud, et bientôt Mgr de Tournefort, confirmant de sa sanction vénérable l'admiration et la sympathie universelle, conféra au nouveau chanoine la dignité de *Théologal.* »

L'abbé Berteaud n'avait pas encore trente ans !

C'était bien la fonction qui devait convenir à son amour de la méditation et de l'étude, et qui en même temps pouvait, en lui donnant des loisirs, lui rendre facile le ministère de la parole.

Comme M. Léopold Giraud qui nous raconte cette histoire, le chanoine Gondrand remarque que c'est à cette époque de son canonicat à la cathédrale de Limoges que commença de rayonner au loin cette lumière incomparable.

« Le nouveau chanoine théologal, » dit-il, « est là, installé près de son berceau, dont l'obscurité s'illuminera désormais des reflets de la chaire. L'abbé Berteaud est né prédicateur ; chanoine, il est adorateur ; théologal, il est docteur. Il faut que sa lèvre dise tout à la fois la prière et la doctrine publiques : la prière qui est l'éloquence de l'homme, la doctrine qui est l'éloquence de Dieu.

« Il doit à sa vénérable mère de savoir prier, c'est-à-dire d'être pieux comme il convient à un ange gardien de l'autel ; il doit à l'Église de savoir enseigner comme il convient à un apôtre de JÉSUS-CHRIST. Il sera à la hauteur de cette double mission, de manière à se faire considérer, là encore, comme un modèle sans émule.

« La piété, qui n'a que Dieu pour juge, eut chez lui, pour admirateurs, tous ses confrères, tous ses compatriotes, tous ceux qui l'ont vu. A cette vertu des âmes d'élite, on n'offre que l'hommage de l'imitation. JÉSUS-CHRIST seul est capable d'honorer son *adorateur* fidèle, pieux, toujours ardent de foi et de charité ; mais à nous de célébrer notre *orateur*, ce grand et miraculeux organe de l'éloquence du Verbe divin, cet apôtre de la doctrine sacrée, ce noble patron de la méthode évangélique et du genre surnaturel dans la prédication. Quiconque l'a étudié de près avec quelque intelligence des choses de la foi, n'hésite pas à dire que le Théologal de Limoges a replacé dans la chaire catholique le vrai sujet, la belle manière, la sainte visée de la prédication chrétienne. Depuis Bossuet jusqu'à lui, on a compté par milliers les échos vivants du Verbe illuminant tout homme venu au monde ; mais on n'en trouve presque pas qui aient redit le Verbe incarné électrisant tout baptisé en route sur le chemin du ciel.

« Après les Mac-Carthy, les Frayssinous, les Fayet, les Cœur, les Bonnevie, les Dufêtre et une foule de ces diserts du temps qui apportèrent à notre nouvelle Église de France le lait et souvent tout au plus le petit lait de la doctrine, il était urgent que quelqu'un vînt lui faire essayer le pain, le vrai pain supersubstantiel de la parole sainte. On en était encore en ces jours de la restauration politique aux pitoyables errements de la Renaissance, et comme les mouvements sociaux ne font que suivre les mouvements religieux, la régénération politique de notre pays ne pouvait qu'être caduque, précisément parce que la restauration religieuse ne l'avait pas precédée. On a dit quelquefois que notre vieille monarchie avait compromis son retour en se faisant accompagner par une charte révolutionnaire, et c'est la vérité ; mais ce qui est encore plus vrai, c'est que, pour refaire la France avec elle, il fallait une Église comme celle qui l'avait faite autrefois, ainsi que les abeilles font une ruche, et c'est notre Église française qui était en retard. Ils le savent bien ceux qui crient aujourd'hui que « l'ennemi c'est le clérical ». Le gallicanisme ne leur ferait pas peur. Ce qui les effraie, c'est le catholicisme pur, avec son enseignement redescendu du ciel en France, par la nouvelle échelle de Jacob dressée au Vatican. Ils savent que maintenant le moyen âge n'est plus notre épouvantail, que l'art ogival n'est plus pour nous le symbole de la barbarie, que la *Somme* de saint Thomas n'est plus abandonnée aux bouquinistes et aux bureaux de tabac; que les ficelles de la littérature païenne ne sont plus de mise pour révéler la vérité aux âmes. Chateaubriand a balayé la forme épinglée de ce classicisme de commande, attique mais sans âme et sans nerfs; le théologal de Tulle a ressuscité le fond de cette dogmatique éternelle qui traverse les temps en se jouant de « ces points de vue » ou de ces colonnes d'Hercule, et qui enfin triomphe sur les ruines de certaine académie policière, comme le génie de Savonarole triomphait sur la cendre des colifichets florentins. Quand on sait ce que signifie la cathédrale de Paris, à côté de l'église de Lorette ou de la Madeleine en toilette de bal dans la même cité, on sait ce que signifie la langue de l'abbé Berteaud, à côté de la faconde de ces empesés du formalisme qui broyaient la pierre précieuse de l'Évangile

dans des monuments ornés comme des Parthénons, mais sourds et lourds comme des mausolées.

« Un autre homme a puissamment contribué à cette victoire du vrai classique, selon la norme du Saint-Esprit. C'est le curé d'Ars, qui savait faire, en catéchisme, ce que le chanoine théologal faisait en somptueux discours. Je voudrais avoir le temps de comparer les œuvres de ces deux inspirés de la foi, et l'on verrait comment la sainteté et le génie vont ensemble pour se seconder mutuellement et se confondre, même dans une même personnalité, comme deux branches de la même source qui est en Dieu.

« On devine l'ébahissement des multitudes de ce siècle devant les éclats de cette éloquence partant des hauteurs célestes, sans se soucier des phares que l'esprit moderne prétendait substituer aux astres. On comprend le *manna* stupéfait de la foule devant cette pluie de pain nouveau tombant en plein désert sans passer par le pétrin du classique en gloriette, et par le four qui fait du pain cuit aux boulangers de la parole ! Le théologal de Limoges ne parle comme personne de son temps ; ce n'est pas lui qui cherche ses idées ses formules, ses expressions, ses mouvements ; ce sont ses mouvements, ses expressions, ses formules, ses idées qui le cherchent lui-même.... »

En effet, dit M. Léopold Giraud, « tout le poussait à la prédication : sa doctrine sûre, son imagination brillante, sa phrase hardie, son geste dominateur. C'était l'orateur chrétien, — non pas à la façon du P. Lacordaire, qui s'inspire du siècle même, de toutes ses tendances, et même de ses défauts, pour lui faire accepter l'idée chrétienne, — mais l'apôtre inflexible, puisant sa force dans la foi la plus austère, attirant à lui les foules par la seule puissance de la vérité, et dédaignant, pour les séduire, de descendre à elles par des concessions imprudentes. L'abbé Berteaud se fit missionnaire. Il parcourut la France jusqu'à ses quatre horizons, cherchant partout des âmes à conquérir à JÉSUS-CHRIST. Il trouvait dans sa foi et son amour, pour résister aux fatigues d'une parole répétée plusieurs fois par jour, la force que sa santé, moins que robuste, ne pouvait lui donner. Bordeaux, Nantes, Montauban, Toulouse, Sens, retentirent successivement de sa grande éloquence.

Sa mission de Montpellier (1840) eut un succès tel que l'évêque crut devoir, par une récompense insigne, en remercier le jeune orateur. Le vénérable prélat envoya à l'abbé Berteaud des lettres de vicaire-général. A Paris, les prédications du jeune théologal de Limoges attirèrent, parmi la foule des catholiques qui se pressaient autour de la chaire évangélique, des hommes illustres à divers titres, MM. Ampère le mathématicien, Michelet, Cousin, Saint-Marc Girardin, charmés d'entendre une si brillante parole. M. Cousin aurait désiré voir une chaire en Sorbonne occupée par l'abbé Berteaud [1]. Le modeste prêtre refusa, quelques années après, celle qui lui fut offerte à la faculté de théologie de Bordeaux. »

Le biographe raconte ensuite comment il eut la fortune d'entendre tout récemment Michelet parler de Mgr Berteaud :

« Je l'ai connu, » disait-il, « à Paris, jeune prêtre. Un grand charme — ces paroles sont textuelles — s'échappait de toute sa personne ; son talent me plaisait beaucoup. Plus tard, lorsqu'il devint dignitaire de l'Église, je le vis plusieurs fois. On a dit qu'à cette époque — j'ignore par quelle pensée M. Michelet ouvrit cette parenthèse, — je n'étais pas éloigné de lui... Nous étions sur une mer de glace, mais une seule fente nous séparait, qui allait jusqu'au centre du monde.... »

Michelet, fort heureusement, avait pour ses enfants d'autres principes. Sa fille accomplit sous ses yeux le grand acte de la première communion à Saint-Étienne du Mont, et ce fut Michelet lui-même qui, après une prédication de l'abbé Berteaud, dans cette église, demanda au saint prêtre un confesseur pour sa jeune enfant. Trait piquant que l'évêque de Tulle nous raconta un jour avec une verve charmante, dans une de ces conversations dont il avait le secret.

1. Quelques-uns de ses auditeurs les plus renommés songèrent à lui faire donner la chaire d'éloquence sacrée à la Sorbonne. Ils n'y réussirent pas ; ce fut un bonheur. Sans doute, l'abbé Berteaud aurait fait de nos docteurs des commentaires inimitables et, selon que le lui disait M. Cousin, au lieu de ne montrer que la petite chandelle philosophique, il aurait noblement balancé le grand flambeau de la foi. Mais c'était le Verbe, non des livres qu'il avait mission de commenter, et il ne devait pas le faire seulement devant des esprits cultivés, mais devant les humbles, les petits, le peuple chrétien tout entier. (Pergeline, *Oraison funèbre de Mgr Berteaud*, p. 13.)

VII. — L'évêque.

« O Tulle, ma chaste et sainte épouse, tu n'es pas la moindre des églises des Gaules : *Nequaquam minima es in principibus Juda.* Martial t'apporta la bénédiction que JÉSUS, en le caressant et en l'embrassant, lui avait donnée pour toi. Baignée dans cette rosée de l'amour infini, tu as germé et tu t'es épanouie au soleil de Dieu. Que tu es belle, ma bien-aimée ! Le Verbe t'a singulièrement honorée. Trois fois, dans le cours des âges, il a pris chez toi le vicaire de son éternelle miséricorde. Ce fut l'un de tes fils qui ramena à Rome la Papauté depuis si longtemps absente. »

C'est en ces termes qu'il parlait de son Église, le jeune évêque qui s'éprit aussitôt pour elle d'un amour infini. Quelques-uns, comme pour Gerbet, objectaient à ce choix que l'abbé Berteaud ne serait jamais un administrateur. Une princesse de sang royal leva toutes les difficultés en faisant partager son enthousiasme et son admiration pour le grand orateur. Nommé à l'évêché de Tulle le 15 juin 1842, l'abbé Berteaud fut préconisé dans le consistoire du 22 juillet suivant, et, le 21 septembre, sacré dans la cathédrale de Limoges par Mgr de Tournefort, assisté des évêques de Clermont et de Poitiers.

Quelques semaines avant le sacre, le siège de Metz étant venu à vaquer, on le lui offrit. Il le refusa :

« Je suis fiancé à la pauvre église de Tulle, » répondit-il, « je ne lui serai pas infidèle pour une église plus riche. Entre elle et moi, ce sera à la vie et à la mort. »

Et il en fut ainsi.

Hippone n'était pas Alexandrie, et cependant le génie d'Augustin ne sortit pas de là pour illuminer l'univers ! Meaux n'était pas Paris, et cependant Bossuet y garda sa cellule sous les noisetiers de son humble jardin pour y tamiser les rayons de son génie, avant de les jeter à l'œil des peuples et des rois !

En prenant possession de sa chère Corrèze, le jeune prélat s'était engagé à lui appartenir tout entier et pour toujours : il tint parole.

Les courses apostoliques de l'évêque sont demeurées légendaires.

« Un jour, » raconte le vénérable abbé Delor, « après des courses dans la boue et sous une pluie battante, et toutes les fatigues, doublées de celles du jeûne, visiblement empreintes sur les traits du prélat, nous l'entendîmes s'écrier, avec cet accent et ce geste passionné qu'on lui connaît :

« Cela me fatigue, dites-vous? — Moi, je vous dis qu'il « n'est pas question de fatigue ici, et que je goûte, tout entier, « sans mesure, l'incomparable bonheur de servir les âmes. »

Tous les replis de sa province, il les connut bientôt. Il dédaignait ces moyens rapides qui « abrègent les distances »... les chemins de fer de son diocèse ne l'ont jamais vu, les autres très rarement.

« Je veux, » disait-il un jour, « savourer mon beau pays, le savourer tout entier avec ses fleurs, ses épis, ses petites églises, et respirer partout à mon aise le parfum de JÉSUS-CHRIST. »

« L'évêque de Tulle, » dit Louis Veuillot, « sait le nom de tous les hommes qui ont passé par ces chemins et de tous les anges dont ils sont toujours fréquentés, plus visibles pour les yeux de son génie et de sa foi savante que s'ils apparaissaient aux yeux de son corps.

« Un jour, » raconte le grand publiciste dans son *Çà et Là*, « sur les bords de la Corrèze, l'évêque de Tulle fit rencontre d'un vieux paysan, couché sous un faix de bois mort. Après qu'ils eurent causé, le paysan dit à l'évêque :

« Puisque Dieu a voulu que j'eusse ce bonheur de vous « trouver sur mon chemin, je vous adresserai la parole que « Jacob dit à l'ange : Je ne vous laisserai point partir que « vous ne m'ayez donné votre bénédiction. »

« Et l'évêque, ayant béni le pauvre qui s'éloignait, le suivit du même regard dont il eût salué le patriarche lui-même. »

On raconte bien d'autres traits. En voici un d'une naïveté charmante :

Mgr Berteaud assistait un jour à une fête de village. Parmi la foule des paysans à laquelle il s'était mêlé, il crut reconnaître un jeune garçon ; il s'approcha, lui dit quelques mots de souvenir, puis lui frappa doucement la joue, témoignage de sa bonne amitié. Le jeune paysan, de sa main, en fit autant

sur la joue de l'évêque. « Nous nous prîmes à rire, » ajoute M. Delor, « et l'évêque, heureux, embrassa son ami. Ceci se passait trois ans avant 1848. On était peu aux paysans alors, mais l'évêque était tout à tous. »

« Pour l'évêque de Tulle, » continue M. Léopold Giraud, à qui nous empruntons tous ces gracieux détails, « les visites pastorales durent toute l'année : c'est une distribution de prix qu'il va présider, une retraite qu'il veut clore, un prêtre malade qu'il va consoler. Partout la parole évangélique est semée. Pour parler à ses paysans, il a appris leur patois, et sa vive imagination y est tout à son aise. » — « Il y a, » dit La Bruyère, « des hommes saints dont le seul caractère est efficace pour la persuasion ; ils paraissent et tout un peuple, qui doit les écouter, est déjà ému et comme persuadé par leur présence : le discours qu'ils vont prononcer fera le reste. » Mgr Berteaud est un de ces hommes qui, autant par l'exemple que par la parole, savent « jeter la persuasion dans les esprits et l'alarme dans le cœur ».

« Si les immuables lois de la hiérarchie nous assignent le faîte du pouvoir, » disait Mgr Berteaud en prenant possession de son siège, « nous aurons toutefois plus souvent recours à l'amour qu'à l'autorité. »

Le pieux clergé de Tulle ne connut jamais que l'amour de son évêque.

« Un jour, après le déjeuner, il faisait à son hôte la grâce d'une charmante conversation, lorsqu'on vint frapper à la porte du salon. Un frère des écoles chrétiennes et un jeune séminariste entrèrent, accompagnés du vicaire-général. A peine s'étaient-ils inclinés tous trois pour baiser l'anneau, que l'évêque les avait embrassés plusieurs fois, en leur prodiguant les noms les plus gracieux. Jamais l'autorité ne m'avait paru si aimable ; les larmes me vinrent aux yeux et, je l'avoue, l'habitude de ces scènes touchantes ne fait que raviver mon émotion. »

Un prêtre racontait devant lui les aventures de son pèlerinage à Fourvière :

« Croiriez-vous, Monseigneur, que la précipitation du départ me fit oublier mon *celebret :* mais, quoique je n'eusse pas la signature de mon évêque, on me laissa cependant dire la sainte messe !

— Je n'en suis pas étonné, mon enfant, » répondit Monseigneur ; « vous avez sur le front la signature du bon Dieu ! »

« Il faut voir, » dit M. Delor, « ce pontife vigoureux et parfois si fier, conversant une heure entière avec quelques pauvres religieuses, les faisant parler, même les plus simples, même les sœurs converses, prenant un plaisir visible à ces naïfs entretiens, et y mêlant, avec une profusion peut-être plus grande que partout ailleurs, les trésors de son magnifique langage. »

Rien de plus charmant aussi que de voir chaque dimanche au milieu de ses pauvres, accourus de tous les quartiers de la ville, le saint pasteur distribuant à tous, avec la petite pièce de monnaie, une douce et charitable parole.

Mais, ne craignez point que sa bonté aboutisse jamais à la faiblesse. « L'esclave qui porte dans la nuit des lampes devant les pieds de ses seigneurs » saura aussi les défendre contre toute agression impie. Les âmes n'ont rien à craindre, elles sont sûrement gardées de l'erreur. Mgr Berteaud sait comme un autre manier l'arme du combat.

Écoutez-le, à Servières.

« Il me vient, » fait-il tout à coup, « un souvenir. La Fable « disait qu'il y avait dans les cieux de l'Olympe un bouffon « appelé Momus, dont la fonction consistait à critiquer les « dieux. Cet impudent n'en ménageait aucun... Enfin, c'était « le bouffon de l'Olympe... »

L'auditoire jeune, pieux, enthousiaste, sentit venir l'allusion à de récentes attaques dirigées par un transfuge du sanctuaire à nos saintes croyances. L'évêque le dit :

« Il en est un, » s'écria-t-il, « qui, lui aussi, avait reçu le pain « de vie... Mais il avait lu en même temps cette parole du « prophète : *Tout le jour, votre langue a médité l'iniquité.* « *Vous avez fait passer votre tromperie comme un rasoir ai-* « *guisé*, *sicut novacula acuta.* Et il s'est dit : Je serai cette lame « aiguë. Elle est appelée *novacula*, parce qu'elle renouvelle la « face de l'homme, en faisant tomber les touffes de la barbe « et les boucles des cheveux. Il est venu, lui, artiste en toilette. « Autrefois familier de la maison, il en sait les entrées, il en « connaît les issues. Attendez, dit-il, je vous promets de don- « ner au Christ une face nouvelle. Une plume est une lame

« affinée : je vais abattre les rayons d'or de ce visage adoré
« jusqu'ici dans les catacombes, sur tous les autels, et de la
« chaumière du bûcheron au palais des rois. Ils n'auront plus
« que des autels dérisoires, des sanctuaires vides, et leur tem-
« ple, plein de l'Etre infini, ne sera plus que la maison du rien,
« *domus nihili.* Je veux qu'il en soit ainsi dans cette église si
« retentissante d'hymnes et de mélodies à l'Être glorieux ; je
« veux qu'on n'y entende que le souffle du vide, le cri som-
« bre de la mort, le néant, le néant, *nihilum, nihilum*, et qu'elle
« soit l'émule des pagodes de l'Inde. Ainsi parla celui qui
« prit pour lui ces paroles du psaume que saint Athanase
« appelle le psaume accusateur des impies. »

L'évêque, s'arrêtant alors un instant rapide, reprit avec un fier dédain :

« Va, toi qu'il ne m'est pas permis de nommer, tu as aimé,
« dit le prophète, la langue trompeuse, toutes les paroles qui
« tendent à précipiter et à perdre !... Tu savais qu'il y a une
« fabrique de ces paroles par delà le fleuve allemand ; tu es
« allé faire là tes provisions, et te voilà au milieu de nous. Eh
« bien ! tes vaines paroles ne feront pas osciller l'ombre du
« trône inénarrable de mon Sauveur, ni pâlir un rayon de sa
« couronne. Tu t'abrites à cette éternelle lumière en croyant
« la ternir. Aussi, quand je te vois, il me vient en mémoire une
« parole de Rupert : *Irridendi sunt !* Rions de ces hommes
« qui veulent escalader les hautes cimes pour éteindre de leur
« souffle l'éclat et la chaleur du soleil, et qui, les poings ser-
« rés, menacent de le précipiter de l'orbe radieux qu'il décrit
« dans l'espace. Messagers de la nuit, ils ont horreur de la
« lumière... »

C'est ainsi qu'il frappait le mensonge, dédaignant de s'arrêter plus qu'il convient.

« Ceux qui luttent contre nous, disait-il une autre fois, sont
« insensés ; ils ont à peine des êtres réels ; ils s'atténuent, ils ra-
« petissent ; ils ne veulent, comme parlent les élégants du jour,
« qu'un *minimum* de religion. Ils croient se débarrasser d'un
« lourd et humiliant fardeau, et ne voient pas qu'ils s'énervent,
« qu'ils descendent à une nouvelle servitude et recommencent
« une race infime, incomplète, mutilée. »

On comprend à qui s'adressaient ces paroles.

D'après M. Renan, nulle religion ne possède la vérité complète; les dogmes, les formules s'évanouissent avec le temps; seul, le sentiment religieux est éternel, pour qu'il existe ineffaçable au cœur de l'homme.

« Il s'agit ici, » lui répond l'évêque de Tulle, « de vérités, non « de sentiments. Que dans le cœur il y ait quelque chose d'on- « doyant, de flexible, d'accommodant, soit; mais, dans l'ordre de « raison, l'adhésion est tout ou rien, la foi est ou n'est pas; du vrai « ou du faux; pas de milieu, pas de demi-vérités, ni de portions « de foi, ni des ombres de croyance! Nous sommes entêtés, oui, « certes, et comme Dieu, ce grand entêté, qui dit: oui ou non! « *Est, est ! non, non !* Arrière donc les milieux, les nuances, « les croyants de transaction ! Ils sont impossibles ici. »

Souvent une ironie, un coup rudement dirigé, coupe court à une discussion. Un pédant se vantait un jour d'avoir, par je ne sais quel argument, détruit le catholicisme :

— Ah! vraiment, » répondit Mgr Berteaud, « l'Église se « soucie bien de votre argument! Elle le chante tous les di- « manches devant ses enfants : *Visus, tactus, gustus in te* « *fallitur, sed auditu solo tuto creditur!* »

C'est évidemment Jean Reynaud que l'évêque de Tulle apostrophait ainsi :

« Ah ! vous voulez que Dieu *use son éternité* à poursuivre « de planète en planète sa créature rebelle. »

C'est à un gallican, à un parlementaire, qu'il répondait :

« Puisque les évêques sont tenus de garder étroitement « l'unité avec le corps spirituel, la parole du chef est l'expres- « sion de la foi de tous ! »

En quelques mots et pour ainsi dire d'un geste dédaigneux, l'évêque de Tulle abattait ainsi toutes les erreurs, renversait tous les sophismes. Armé comme il l'était des plus vastes connaissances, il pouvait poursuivre son adversaire dans ses ténébreux détours et le combattre pas à pas. Un seul coup lui suffisait. Il ne discutait pas, il plantait son arme au vice de l'armure, jetait par terre l'ennemi de l'Église et passait.

On a parlé de la pénétration de l'intelligence de Mgr Berteaud, du perçant de son œil rapide à trouver la paille d'un système, le défaut d'un argument. Citons-en un trait, qui fit grand bruit, au moment où il se produisit.

C'était à Rome, tous les évêques de la chrétienté étaient rassemblés pour la canonisation des saints martyrs du Japon. Il s'agissait, avant de se séparer, de rédiger une adresse à Pie IX. Une adresse, le mot est assez mal choisi : discuter, raisonner, approuver après la grande parole infaillible, c'est faire œuvre de parlement. Une immense acclamation : *Fiat, Amen, Hosanna !* serait plus éloquente, plus soumise. C'était l'évêque de Tulle qui parlait ainsi... Cependant, on rédigea l'adresse, qui fut lue en pleine assemblée. Il s'y était glissé cet argument : Le royaume temporel est sous la garde du droit public catholique, il appartient à l'Église universelle. Argument séduisant au premier abord, mais très dangereux en ce qu'il contient une idée fausse du pouvoir. Une de ses conséquences serait que le pape n'est qu'un mandataire, devant aux fidèles compte de ses actes, et soumis à leurs volontés. Théologiquement, c'est déclarer l'Église entière, la foule, supérieure au Souverain-Pontife ; c'est déposséder le pape de son infaillibilité. Historiquement, c'est interpréter faussement les faits : Constantin, Charlemagne, la comtesse Mathilde, n'ont pas fait don à l'Église, mais aux papes nominativement, afin que leur indépendance fût assurée. Mgr Berteaud vit tout cela d'un coup d'œil, et développa sa pensée avec une telle chaleur, un si grand amour pour le siège de Pierre, que l'argument fut sacrifié. Quelques jours après, l'évêque de Tulle, avant de retourner dans son diocèse, ayant été rendre au Saint-Père ses derniers hommages, Pie IX, avec une tendresse paternelle, lui prit la main et la posa sur son cœur !

Mais ceci demande un chapitre spécial, et non le moins grand de tous.

VIII. — A Rome.

L'un de ceux qui l'ont suivi à Rome l'écrivait en 1877 :

« Pendant les grandes solennités de Rome en ces derniers temps, aux jours de la canonisation des martyrs, du centenaire de saint Pierre, et surtout aux jours du concile, on eût dit que la Ville Éternelle le disputait à la cité de saint Martial pour remarquer Mgr Berteaud, le suivre, l'acclamer

et lui demander des bénédictions. Le rédacteur en chef du journal *L'Univers* disait un jour en voyant cela: « Il n'y en a que deux qui bénissent à Rome, le pape et l'évêque de Tulle. » C'est que le peuple romain avait vite reconnu que si, de naissance humaine, cet évêque est français, de naissance divine il est romain, que son génie est romain, que son cœur est romain, que sa parole est romaine, et qu'il a droit de bourgeoisie dans ces vieux murs qu'il a si souvent chantés. Et ce que nous disons là du peuple de Rome vis-à-vis de notre prélat, est encore vrai de l'élite de ces multitudes rassemblées alors autour du Pontife-Roi, l'auguste Pie IX. Le petit hôtel de l'évêque de Tulle était le lieu de rendez-vous d'honneur pour les sommités et les illustrations de ces pèlerinages de *toute nation*, de *toute race*, de *toute langue*. On trouvait chaque jour ensemble dans ses modestes salons, les grands chrétiens, les grands écrivains, les grands soldats, les grands prélats et même les grands cardinaux qui pour lui, bravaient l'étiquette. Il y avait là des réunions de savants qui écoutaient, l'oreille tendue, comme s'ils étaient retournés à l'école ; il y avait des Veuillot, des Riancey, des Gautier, épiant chacune des paroles du ravissant causeur, pour la saisir au vol et lui prendre l'accent catholique de leurs correspondances ; il y avait des zouaves pontificaux cuirassés de foi et d'héroïsme une fois de plus, depuis ses prédications à *San Stefano del Caco ;* des aumôniers de rois qui venaient apprendre l'art de parler de Dieu à leurs maîtres et de parler de leurs maîtres à Dieu.

« Tout Rome retentissait de ce nom de Tulle qui a donné trois papes à l'Église, trois papes dont l'un reporta la Papauté à Rome ; et l'évêque venu de Tulle semblait être aux yeux de tous la promesse d'un nouveau triomphe pour la Papauté.

« Le Pape lui-même parut maintes fois complice de cet enthousiasme pour le prédicateur, des défenseurs du Saint-Siège. Il savait le reconnaître, le signaler et quelquefois l'interpeller paternellement au milieu de tous les autres princes de l'Église : « *Toulle*, *Toulle,* » disait-il, « en le pressant sur son « cœur... » Un jour, Pie IX quittait un grand nombre de prélats pour monter en voiture, et lorsque tous s'inclinaient de loin une dernière fois, le Pontife suprême aperçut Mgr Berteaud qu'il appela à lui d'un geste plein d'affection. A ce signe

répondit un secours ; le pape, en se hissant dans son carrosse, faillit tomber et fut retenu dans les bras de l'évêque de Tulle.

« *Toulle* qui porte le pape ! » dit alors Pie IX en souriant, et l'évêque de répondre :

— Le pape qui porte le monde ! »

Un autre jour, Pie IX, entouré d'une foule immense et d'une multitude de prélats, de cardinaux et de dignitaires de sa cour, allait descendre du perron de l'église Saint-Philippe de Néri, lorsqu'il aperçoit l'évêque de Tulle, et, sans rien dire, il va à lui, prend sa tête entre ses deux mains et l'appuie sur son cœur sans rien dire encore !...

Au début du Concile, Mgr Berteaud fut invité à parler, au mois de janvier 1870, à Saint-André *della Valle*. Louis Veuillot a écrit, à ce propos, une lettre merveilleuse, que nous reproduisons, comme le résumé le plus brillant de tout ce qu'on a pu dire, écrire et penser sur le génie de Mgr Berteaud.

« Je vous envoie le discours de Mgr l'évêque de Tulle à Saint-André *della Valle*. Ce n'est pas une sténographie, malheureusement ; c'est une reconstitution. Vous avez la doctrine, l'ordre des idées et beaucoup de phrases textuelles ; mais enfin il a fallu y mettre du nôtre, rappeler quelques chaînons rompus, remplacer l'or ciselé par du fer.

« Pour l'amour de la libre éloquence, laquelle, à mon avis, est la première éloquence ; pour l'amour de la seule littérature, j'aurais voulu que la sténographie pût saisir le vol de cette langue de feu. Mgr Berteaud est à part dans le groupe des orateurs contemporains. Son verbe et son action lui appartiennent uniquement. Sa pensée apparaît soudaine avec le même caractère de propriété. On dirait que cette *acqua vergine* bondit d'une source plus escarpée et se gonfle d'une neige plus choisie. Elle a des saveurs, un cristal, une harmonie à part. Rien n'est plus nourri, et d'une élaboration plus délicate, et mieux purgé de toute trivialité ; et en même temps, rien n'est plus véritablement simple, et d'une certaine façon plus négligé. C'est de cette négligence que La Fontaine, parlant d'une belle dame qui semblait boîter, a dit :

> Et la grâce plus belle encore que la beauté.

« La négligence de Mgr Berteaud est deux fois dans sa

nature. Ce savant, ce théologien, cet éloquent n'a d'autre souci que de faire son devoir d'évêque. Tout ce qui n'est pas cela n'est rien pour lui. On pourrait dire qu'il est évêque de vocation, né pour parler de Dieu, pour enseigner Dieu, répandre la foi et confirmer dans la foi. Or, Dieu lui ayant assigné un troupeau encore naïf et séparé de la langue académique, il passe une partie de sa vie à prêcher en patois limousin. Ce sont les prêtres de la Corrèze qui recueillent l'abondance de ses instructions, formées du miel et du vin de l'Écriture et de la moelle des Docteurs. L'habitude de parler aux petits de ce monde en présence des œuvres de Dieu mêle dans son discours ces familiarités qui froissent parfois les règles de l'art, sans jamais enfreindre ses lois. Les oreilles académiques s'étonnent ; le grand art n'est point blessé, et tout au contraire ; car ces familiarités font apparaître l'homme, et c'est le profit de l'art quand l'homme paraît plus que l'orateur. D'ailleurs il faut le prendre ainsi. L'évêque prend soin des orthodoxes, et non point des puristes. Il a une conception de la sincérité du langage et de la sincérité de l'intelligence humaine, qui l'emporte bien loin par-delà toutes les précautions de la mécanique oratoire. Il supprime ces artifices, parce qu'il est selon sa nature, et selon ses goûts, et selon sa force, de prouver en faisant descendre des flots de lumière, plutôt qu'en allumant les uns après les autres de médiocres flambeaux.

« Ses images sont riches et opulentes, parce que sa foi l'entretient dans un enthousiasme perpétuel des œuvres, des miséricordes et de l'amour de Dieu. Sa pensée est un chant sans fin. Ce qu'il dit, il le voit ; ce qu'il voit, il l'admire et l'adore. Les choses extérieures, enveloppées et comme transpercées par les rayons du mystère divin, lui apparaissent magnifiques comme il les décrit. Les choses sont les ouvrages de Dieu ; les hommes sont les enfants de Dieu, des dieux en fleur, appelés par leur adoption à l'inénarrable gloire de l'union divine. Dès qu'ils sont dans leur chemin, dans leur vocation, dans leur ordre, les accidents s'effacent : il n'y a plus de laideurs, plus de haillons, plus de douleurs ni de misères ; tout est déjà transfiguré, déjà au but, et la lyre, vibrant sous l'enthousiasme sacré, rend des sons véhéments et sublimes. Vous

verrez ce que Mgr Berteaud a dit de l'infaillibilité considérée comme don de Dieu fait aux hommes, afin qu'ils puissent sûrement atteindre leur fin, en suivant la voie toujours lumineuse de la vérité.

« Mais il fallait l'entendre au milieu de cet auditoire incomparable que Rome lui a fourni. Quand même vous auriez toute sa parole, ce ne serait pas tout, parce que vous n'auriez pas son action ; et son action elle-même ne vous le donnerait pas tout entier, parce que vous n'auriez pas l'auditoire. Lacordaire disait : « L'orateur et l'auditoire sont deux frères qui vivent de la même vie et qui meurent le même jour. » Je l'ai senti parfois en écoutant Lacordaire lui-même, plus souvent en écoutant Montalembert ; et pour Montalembert, pendant longtemps, l'auditoire fut un frère plus qu'à demi rebelle, qu'il fallait dompter et qu'il domptait. Je l'ai senti encore et pleinement, Dieu sait avec quelle tristesse poignante dans mon souvenir, en écoutant Mgr Berteaud à Saint-André *della Valle*. Assurément, il n'y a point rapprochement à faire entre M. de Montalembert et Mgr Berteaud. Ni le lieu, ni le sujet, ni la voix, ni les hommes ne se ressemblent ; et cependant c'était la même chose par la sincérité et l'ingénuité de l'action. Rien qui sentît l'orateur de profession dans l'un ni dans l'autre, rien de convenu. M. de Montalembert à la tribune n'était ni un avocat ni un professeur; c'était un honnête homme convaincu qui soutenait son avis, un soldat dévoué qui combattait pour la bonne cause. Il était ferme dans son sens, sur lequel il avait bien réfléchi ; il semblait n'avoir nullement préparé son discours ; son émotion n'était pas feinte, son geste n'était pas accommodé ; il n'avait point ces ritournelles de la phrase, de la voix et de la main, qui ne manquent guère chez les plus réputés, et qui suffisent pour moi à me gâter les endroits qu'ils doivent embellir, parce qu'ils dénoncent l'apprêt, et, pour tout dire, la fraude. Que j'ai vu d'esprits contraires pliés, emportés par la voix indignée, par le geste bref et soudain du défenseur de l'Église !... Hélas ! et que je voudrais n'avoir point écrit tout ceci, que je ne peux me décider à effacer, et que je laisse en tremblant, parce que mon chagrin le veut !

« Donc, l'action de Mgr l'évêque de Tulle me rappelait

l'action si franche et si naturelle de M. de Montalembert ; et comme elle, elle pliait à tous les mouvements un auditoire qui, d'ailleurs, était sympathique avant d'être charmé. Ces deux frères vivaient de la même vie et n'avaient qu'un cœur. Du *palco* où l'orateur se tenait debout, visible des pieds à la tête, tombait le beau rayon de la parole, qu'il semblait tirer lui-même du tabernacle avec autant de facilité et d'allégresse qu'il en mettait à la distribuer. Ce n'était pas du tout un prédicateur ; c'était un évêque, un père, un homme de Dieu parlant de Dieu, et qui dominait sur la foule plutôt encore pour *ouvrir* que pour enseigner.

« Mais, encore une fois, je ne peux vous donner tout cela. Un mot employé par l'évêque de Tulle ne se remplace pas par un autre mot. Le mot manquant est une pierre tombée de la mosaïque ; si vous la redemandez à l'artiste, lui-même ne la retrouvera pas. Il l'avait reçue mystérieusement, à l'instant même, de cet ange qu'on appelle l'inspiration ; sa main l'avait placée, non pas fabriquée. Elle était venue, elle est tombée, il ne l'a plus. Quant à la doctrine, elle reste entière, belle par elle-même, en dépit de ses ornements arrachés. »

Le discours méritait toute la louange de Louis Veuillot. La forme en est vraiment belle, et la doctrine plus belle encore. Écoutez.

« ... Un batelier vint ici tuer les erreurs du monde entier, « il vint dire les hautes et fières et douces vérités. Il dit, il ne « cesse pas...

« Seriverius disait autrefois à son ami : Que vas-tu faire « là-bas, à Rome ? Tu n'y entendras ni les périodes de Cicé- « ron ni les vers de Virgile. Oui, Virgile, c'est beau ; les « oreilles sont flattées. Mais ces paroles virgiliennes jetées « dans le monde, qu'ont-elles fait ? Jusqu'où sont-elles allées? « Le monde, pour les avoir entendues, en était-il devenu « meilleur, plus beau, plus pur, plus savant ? Aussi tout cela « a fini. Mais aujourd'hui il y a mieux à Rome que les pé- « riodes de Cicéron ; il y vibre dans l'aïr des paroles plus di- « gnes de nos cœurs et de nos intelligences, plus fécondes que « la poésie virgilienne. Les anciens disaient de ses poésies « qu'elles étaient dignes d'être inscrites sur le cèdre, *digna* « *cedro :* car le cèdre était réputé virginal. Les paroles de

« JÉSUS-CHRIST peuvent être inscrites sur les âmes ; les âmes
« humaines sont les feuillets d'un magnifique volume plein
« de syllabes harmonieuses tombées de la bouche du tenant
« de JÉSUS-CHRIST, du diseur du verbe.

« Seriverius disait encore à son ami : Tu trouveras des
« dieux aux yeux rouillés. Oui, ils étaient rouillés, les yeux
« de leurs dieux. Mais aujourd'hui on trouve à Rome le veil-
« leur immense, *vigil immensus*, qui n'abaisse jamais sa pau-
« pière. Il voit à tout, pour donner à tous : aux fleurs leur
« peinture, aux oiseaux la graine, aux hommes le Verbe.

« Il continuait : Tu apprendras, en voyant ces dieux, que
« tout est caduc : *caducos deos*. Je le crois bien ! Alors c'était
« la mort vernissée : le vernis est ôté, les cadavres paraissent.
« Mais aujourd'hui il y a le Dieu vivant et les dieux par par-
« ticipation. Le chrétien ne craint pas la mort ; la nature
« entière, les peuples et les rois peuvent s'armer contre lui ;
« *mortem non timeo*. C'est la formule du résident de Rome ;
« sa parole est immortelle, son verbe indéfectible... »

L'orateur démontre ensuite de la façon la plus originale
l'infaillibilité personnelle du pape, laquelle — il le prouve —
« n'est pas un privilège donné à un homme, » mais bien « un
droit pour nous ». Il s'écrie enfin :

« Que Pierre ne puisse errer, voilà la loi ! La dérogation à
« cette loi serait le miracle. Oui, ils voudraient un miracle, un
« miracle horrible : car ils voudraient que Dieu vînt nous
« dire : « Eh bien ! que l'Église s'enténèbre ; ta parole ne
« sera plus infaillible, Pierre ! Allons ! allons, ils ne savent
« plus ce qu'ils disent ; ce sont des niais, ceux qui revendi-
« quent pour eux le privilège d'être trompés... »

Sa conclusion fut superbe :

« O Rome ! fit-il en terminant, ville prédestinée ! Ils vou-
« draient s'installer dans ton sein pour y faire petite besogne !
« Ils ne sentent donc pas qu'après avoir vu, avoir entendu
« depuis des siècles s'épanouir, se développer la grande pa-
« role de Dieu, tu ne pourrais pas les souffrir, ces faux argu-
« mentateurs ? Autrefois il y avait au Vatican la déesse
« *Lucina*, qui présidait à la naissance de l'enfant ; la déesse
« *Lœviana :* lorsque l'enfant était né, cette déesse le soulevait
« doucement entre ses bras ; enfin, il y avait la déesse *Vati-*

« *cana*, qui touchait la lèvre de l'enfant et déposait, croyait-on,
« sur cette jeune bouche le premier rudiment de la grande
« langue des Romains.

« Aujourd'hui, ils ne sont plus trois au Vatican : nous
« n'avons que faire de cette cohue de déesses, il n'y a que
« Pierre, et il met bien autre chose sur la lèvre de l'homme
« que le rudiment de la langue de Cicéron. Il met sur les
« lèvres du fidèle la première syllabe d'or du chant immortel,
« du chant que JÉSUS-CHRIST a chanté : *Apertio oris universi.*

« Allons ! eh bien, vous tous qui êtes ici, lorsque celui qui
« remplace la déesse Vaticane aura mis sur votre bouche
« cette syllabe harmonieuse, allez aux villes, aux campagnes,
« dans les cités, dans les hameaux, sur les collines et dans
« les vallées, quelque part que vous ait placés la Providence,
« et chantez cette syllabe du poème immortel, jusqu'à ce que
« nous allions redire le poème entier là-haut avec les Séraphins ! »

Plus beau et plus enthousiasmé fut cet autre discours, que le grand orateur improvisa un jour, en plein Colisée. L'immense auditoire, réuni, entassé, dans ce cirque immense, tressaillit, lorsqu'il l'entendit apostropher :

« Murailles criminelles, rochers inébranlables, tas de ruines,
« qu'êtes-vous ?... Le sein maternel du Christ. Sans doute il
« a eu une autre couche virginale et fleurie, des bras doux et
« délicats, la paille fraîche et légère, l'innocente crèche ; puis,
« à l'âge mûr, voici un autre berceau, la crèche sanglante, la
« croix, le sein violent qui l'enfante à une vie plus haute et
« plus glorieuse : *Mortem autem crucis, propter quod et Deus*
« *exaltavit illum.* Eh bien ! c'est ici le même sein barbare,
« violent, ensanglanté, qui façonne et achève un corps glorieux, qui pétrit dans le sang ses membres nouveaux, qui
« forme d'autres Christs, des crucifiés, les ouvriers de gloire,
« violents et forts, *malleatores.*

« La rage des empereurs n'y peut rien ; ils brisent et broient
« ces membres à mesure qu'ils se forment, et les tronçons
« chrétiens sortent de cette terre sanglante, et le Christ
« grandit ; chacun de ses membres germe, fleurit, se mûrit, se
« perfectionne. Comment cela ? Par la vertu de la croix.

« Lève-toi donc ici, ô croix, *ave, crux theologa*, ô croix, ô « théologienne, grande diseuse de Dieu, dresse-toi ici comme « une colonne ; enseigne et parle ! Dis-nous comment ce Co-« lisée fut l'atelier laborieux où le Christ se faisait très beau, « très brillant ; le creuset où tous les éléments se convertirent « en or pur ; comment tout apportait son lustre à cette beauté, « à ce corps divin, la veuve et la vierge, l'enfant et le vieillard, « le pauvre et le patricien. Le Romain avait bâti ce Colisée « pour y employer la chair à d'horribles usages. Trois siècles « la chair divinisée du chrétien vint ici témoigner splendide-« ment, et l'on continue de venir...

« Par cette croix, il achève la grandeur du Christ, car Dieu « peut être agrandi. Tel est le premier mot de la Vierge en « son cantique : Mon âme magnifie, grandit Dieu. *Magnificat!* « comment cette femme a-t-elle grandi Dieu ? Ainsi l'ont « entendu les Pères. Elle a donné un surcroît de grandeur à « l'Immense, de force au Tout-Puissant. *Fecit potentiam.* Sa « chair virginale a été féconde, et son sein est devenu un « *monceau de froment*. Les martyrs en sont les grains d'or ; et « c'est ici l'aire où ce froment, battu, émondé, s'est amoncelé. « *Venter tuus acervus tritici.* Ainsi le Christ visible s'agran-« dit... »

Mais il faudrait tout citer, et cependant il faut finir, pour passer à d'autres spectacles non moins touchants, mais, auparavant, encore cette phrase, qui dit tant de choses sous sa concision poétique :

« Ceux qui moururent ici attendent une gloire accidentelle, « *donec compleantur.* Ils sont sous cette terre, comme les mar-« tyrs sous l'autel. Nous avons sous nos pieds tout un parterre « drapé des fleurs du martyre. Creusons, creusons à quelques « pas de profondeur, nous trouverons la terre purpurine. Un « sol épais la recouvre, parce que la glorification de l'Église « n'est pas encore venue... »

C'est au sortir de cette scène grandiose et simple qu'un anglican écrivait au *Times :*

« Sans plus de prétention qu'un simple curé, quoiqu'il soit revêtu de la pourpre, ses manières sont pleines de gravité et avec cette absence d'art qui est le plus grand de tous les arts, il manie son auditoire comme il manierait un instrument à

vent. L'auditoire résonne à chacune de ses paroles ; il rit ou s'indigne, il éclate en bravos, et l'évêque, comme s'il ne s'apercevait pas de l'effet qu'il produit, continue en un torrent incessant de paroles qui ne sont pas de vains sons, à en juger par les résultats, mais qui contiennent des idées profondément entrées dans l'esprit et dans le cœur de ses auditeurs [1]. »

IX. — La maison de l'évêque.

Celui de ses biographes qui s'est le mieux complu à nous révéler l'intime de son héros, a écrit sur « l'évêque de Tulle chez lui » une page charmante.

Personne, dit-il, mieux que l'évêque de Tulle, n'exerce la sainte hospitalité. Sous ce rapport, on l'a comparé à Fénelon avec lequel il a bien des ressemblances.

« Mon palais, » nous disait-il un jour, « est la maison de campagne de tous les amis de JÉSUS-CHRIST. »

Et, de fait, les plus illustres par le talent et par la naissance, tout comme les plus humbles visiteurs, y trouvent le meilleur accueil. Moi-même, j'eus, l'année dernière [2], le bonheur inattendu d'y habiter une jolie chambre pendant toute une semaine, et d'y vivre de la vie de l'hôte gracieux qui me recevait avec tant d'affection. J'ai été témoin de cette vie de solitude et de travaux.

De bonne heure, l'évêque entre dans son cabinet de travail et s'y enferme toute la matinée. Ce cabinet, surtout quand Mgr Berteaud est là dans son fauteuil, feuilletant un gros in-folio, serait une bonne fortune pour un crayon habile : au milieu, une table ronde, dont le pied à trois griffes s'attache énergiquement au sol, toute chargée de lettres, de feuilles

---

1. Louis Veuillot, au dernier chapitre de son *Çà et Là*, parlant avec plus de respect, a dit, avec non moins de vérité : « J'ai eu le bonheur d'entendre l'évêque de Tulle parler « sur le sacerdoce, et cette voix, qui annonce si noblement la vérité de Dieu, *magna* « *tuba veritatis*, a déroulé devant mon esprit le plus sublime idéal de la grandeur de « l'homme. Écoutez ce que j'en ai pu retenir... Je n'ai pu vous rendre cette voix forte « et généreuse, cette science inépuisable, ces beaux développements qui ouvrent « des espaces quasi infinis et tant d'horizons par delà ces vastes espaces ; cela est le « secret du génie et l'inénarrable parfum de ces fruits de sagesse si remplis de sucs « de vie. »

2. Ceci était écrit en 1870.

qui montent en pyramide selon les lois d'un équilibre risqué et dans un ordre que l'évêque seul connaît. Le flot de papiers s'élève sur la cheminée tout autour d'un grand Christ d'ivoire qui étend ses bras le long de la glace qui la décore. Dans un angle et à côté d'une des trois grandes fenêtres qui éclairent le cabinet, la table à écrire couverte de notes répandues çà et là, témoins des visites fréquentes qu'elle reçoit. Des rayons à hauteur d'appui, qui forment comme une frise intérieure autour du cabinet, s'échappent en grand nombre de gros livres qui trouvent sur le parquet une place facile et commode ; une Vierge de Raphaël, le portrait de la mère vénérée de l'évêque, sont les deux seules toiles que j'y ai vues ; quelques émaux pendent le long de la tapisserie verte. Sur un des quelques fauteuils qui peuvent trouver asile dans ce vaste appartement si bien occupé, le rochet, le camail, la ceinture violette et le chapeau de ville à glands d'or.

Une porte souvent ouverte sépare le cabinet de la bibliothèque, œuvre de quarante années de recherches patientes. L'évêché de Tulle, à l'arrivée de Mgr Berteaud, ne possédait pas quinze volumes ; on en trouverait maintenant quinze mille. C'est la seule fortune de l'évêque. Il y a là des trésors amoncelés, des éditions rares et dont la vue seule ferait la joie des bibliophiles, différant de Mgr de Tulle en ceci qu'ils recherchent les livres pour eux-mêmes et non pour ce qu'ils renferment. C'est une longue galerie garnie tout à l'entour de plusieurs étages de rayons, coupée de travées qui leur servent de trop plein. Il y a là sans doute un ordre parfait, car c'est merveille de voir avec quelle aisance Mgr de Tulle parcourt sa galerie et y trouve tout de suite le volume dont il a besoin.

A dix heures et demie, Mgr Berteaud monte à la petite chambre qui provisoirement — l'État va faire cesser ce provisoire de vingt années [1] — lui sert de chapelle. Des prie-Dieu avec leurs fauteuils en velours y sont disposés pour ses hôtes ; une humble chaise de paille pour lui. C'est là, à deux genoux, qu'il fait son action de grâces, méditation qu'il semble abandonner avec peine. J'ai vu ainsi, pendant une demi-heure entière, ce saint évêque, la tête légèrement inclinée, les yeux fermés, contemplant intérieurement le Dieu qu'il tenait dans

1. Nous rappelons que ces lignes ont été écrites en 1869-70.

son cœur et conversant avec lui. Ce spectacle d'une âme en présence du Seigneur avait un grand charme pour moi. Quelquefois, lorsque ma piété n'était pas fatiguée, je l'attendais pour avoir le premier bonjour, son premier embrassement et un mot du cœur.

Le déjeuner, le plus souvent interrompu par la prière de l'*Angelus*, se fait rapidement, et pendant une heure l'évêque reçoit les membres de son clergé.

Mgr Berteaud sort rarement, fait peu de visites. Quelquefois, le dimanche, il assiste aux vêpres de la cathédrale trop éloignée, contre son désir, du palais épiscopal ; toute la journée est pour ses chers livres qu'il n'abandonne jamais sans regret.

Le soir, après dîner, l'évêché s'ouvre pour tout le monde : les lettres d'audience sont inconnues à Tulle, et quiconque vient frapper à sa porte est reçu par un embrassement cordial. La conversation est vite engagée, et au milieu des feux d'une verve toujours jaillissante il y a de bons conseils, des aperçus nouveaux à recueillir.

C'est un fait très remarquable que Mgr Berteaud, lui un si charmant causeur, n'aime pas les paroles inutiles, les anecdotes sans but ; il les coupe avec adresse, mais impitoyablement.

Un simple fait, une petite nouvelle suffit à une brillante improvisation.

Un journal annonçait l'installation d'une cloche magnifique sortie des usines de M...

« Savent-ils comment elle a été fondue? » interrompit brusquement l'évêque. « Autrefois, c'était à l'entrée de l'église que la cloche se fondait, les ouvriers à genoux, le prêtre bénissant le métal liquide. Le progrès a amené l'usine avec ses cris, ses jurements, ses métaux altérés ; la cloche parle moins au ciel, se brise rapidement : tristes progrès ! »

Un jour, le grand évêque de Marseille, Mgr de Mazenod, le vint visiter.

« Ce n'est pas un évêque de ce temps que je viens de voir, » dit-il à l'un des siens au lendemain de cette visite, « c'est une résurrection de saint Basile, de saint Ambroise ou de saint Jean Chrysostome ! »

Et, de son côté, le Chrysostome de 1850 disait modestement de l'évêque de Marseille :

« C'est un autre Paul, et j'étais auprès de lui comme un autre Timothée. »

Ambroise, aussi, il l'était, témoin ce jour où, en 1844, il défendait, avec une invincible obstination, les Carmélites de Tulle, menacées par un pouvoir qui ne se dégageait que lentement des préjugés et des tendances de son avènement.

« Monseigneur, » lui disait l'homme d'État chargé de poursuivre cette triste affaire, « si vous ne renoncez au conflit engagé, vous n'obtiendrez, ni l'achèvement de votre cathédrale, ni l'agrément du gouvernement pour votre nouveau vicaire-général.

— Monsieur le Ministre, » répondit l'évêque, « gardez vos pierres, je garde ma liberté. Quant à mon vicaire-général, il n'aura pas de traitement, mais il aura mes pouvoirs, cela pourra lui suffire. »

Cette hardiesse, il la portait partout.

En 1864, il eut à bénir, à Paris, un mariage, où Lamartine était témoin.

Après une magnifique théorie du mariage chrétien, il s'écria tout à coup :

« Il y a ici, comme témoins de ce mariage, des hommes
« considérables qui ont reçu des mains de Dieu pleinement
« ouvertes le talent, le génie, les fortes facultés. Ils ont con-
« couru par leurs œuvres à la renommée de la France ; et la
« religion peut revendiquer une partie de leur renommée. Si,
« emportés par l'inattention ou troublés par les agitations
« d'un siècle sans repos, ils ont laissé glisser de leurs plumes
« des paroles que leur intelligence et leur cœur doivent regret-
« ter, qu'ils se rappellent l'exemple du plus beau des génies.
« Saint Augustin, chargé de chefs-d'œuvre, devint un jour in-
« quiet sous leur poids. Il se mit à les citer l'un après l'autre et
« longuement à sa barre, impatient de poursuivre chez lui
« l'erreur qu'il avait si heureusement combattue dans les
« autres, de rectifier toute formule louche et trop facilement
« nuisible, d'enlever toute ligne moins chaste et d'écarter le
« plus léger scandale du pied des âmes délicates. Il écrivit
« alors le dernier et le plus touchant de ses chefs-d'œuvre, ses

« *Rétractations.* Ce sont les procédés du génie ; et, s'il ne peut
« oublier, quelque part qu'il soit, ses responsabilités vis-à-vis
« de Dieu, il songe de plus chez nous à ses responsabilités
« vis-à-vis de la France. Nous sommes comme une éponge qui
« s'est tout imprégnée de sucs catholiques, qui s'est baignée
« à fond d'une immortelle vertu : nous devons être, si j'ose le
« dire, comme un royaume toujours vibrant en la présence
« de Dieu. Or, ce sont les beaux esprits, ce sont les belles
« âmes qui expriment la lumière et la vie céleste dont le
« génie de la France est saturé ; ce sont eux qui lui assurent
« sur le globe ce qui lui revient d'obligation, une attitude
« forte, étincelante et sonore. Qu'ils soient pleinement bénis,
« ces hommes de vaillante intelligence ! Que ceux qui sont
« sur le déclin de l'âge restent entourés d'un témoignage
« universel et irréprochable d'admiration dont le ciel fasse
« partie, et que leur dernière gloire soit un chant à la gloire
« de Dieu, pour ses gestes incessants par le ministère des
« Francs ! »

Lamartine, profondément ému, s'approcha du courageux et éloquent évêque, et lui dit :

« Jamais, la langue n'a été parlée avec tant de splendeur !

— Vous êtes bien un peu là-dedans, » répondit l'évêque avec un charmant sourire, et ils s'embrassèrent avec une vive effusion.

X. — Le soleil couchant.

Un an avant sa mort, raconte M. Pergeline, à qui nous emprunterons tout ce douloureux récit, le sacrifice le plus inattendu et le plus douloureux fut demandé à Mgr Berteaud : se séparer de son église, rompre l'alliance contractée, il y avait tant d'années, et à laquelle il était resté si religieusement fidèle ; remettre à des mains plus valides le bâton pastoral, lourd à ses quatre-vingts ans, toujours léger à son dévouement.

Disons la vérité : l'hésitation fut longue, la lutte terrible.

On le pense bien, ni les honneurs, ni l'ambition de commander ne le retenaient, non, c'était l'amour, son amour pour toi, ô Tulle, et surtout son amour pour le Verbe incarné. Il

voulait garder son labeur, il voulait rester, jusqu'à son dernier souffle, sur le champ de bataille où il avait si longtemps et si bien combattu. Et cependant, le même amour, qui lui avait forgé sa chaîne, la brisa.

Le pape est le Vicaire du Christ. Dès que le pape lui eut formellement exprimé son désir de le voir prendre le repos nécessaire à sa débile santé, il n'hésita plus. Il obéit, le cœur déchiré, mais plus fort que toutes les tentations et toutes les douleurs.

Il poussa l'héroïsme jusqu'à ne rien laisser paraître de ses angoisses. En secret, il arrosait de larmes les pieds adorés de JÉSUS crucifié ; en public, et même à ses meilleurs amis, il ne montrait qu'une souriante résignation.

Cette épreuve ne fut point la plus cruelle de celles qui visitèrent sa vieillesse. Le Saint-Esprit, ayant dit que la sagesse enverra l'adversité à son serviteur, ajoute ceci : « Elle le tourmentera par les tribulations de sa doctrine. » Quelle était la doctrine, à laquelle Mgr Berteaud ramenait tous ses autres enseignements ? La louange du Verbe Incarné. Or, ce fut justement son insatiable désir d'exalter le Verbe qui lui fit son plus intolérable martyre. Ses derniers jours furent attristés et épouvantés par l'explosion inouïe de blasphèmes qui, comme une tempête infernale, secouait la société et la faisait trembler sur ses bases. Il n'y avait plus seulement, à insulter JÉSUS-CHRIST, des sophistes hypocrites, des savants infatués de leur science, des poètes affolés d'orgueil ; derrière eux, les applaudissant et répétant leurs impiétés, se pressait une multitude infinie, l'Europe chrétienne presque entière répétant les cris du Gabbatha : « Nous n'en voulons plus pour notre roi ; faites-le disparaître, crucifiez-le. »

Et lui, lui le chantre du Verbe, ayant toujours sa haute raison et son intarissable mémoire, et sa vaste science, et sa foi, et son amour, et son éloquence, il n'avait plus ni voix ni forces. L'instrument extérieur et terrestre était brisé. Les bêtes sauvages hurlaient contre la croix, et l'Orphée chrétien, à genoux au pied de cette croix, ne tenait plus dans sa main défaillante qu'une harpe mutilée. En vain il disait : « Réveille-toi, ma harpe, réveille-toi, ma cithare. Je veux faire entendre l'hymne du Verbe aux nations révoltées. » La harpe se taisait,

la cithare était muette ou ne rendait plus que des sons affaiblis et mourants. Ah! sans doute, il chantait toujours le Verbe, il le chantait dans ses méditations solitaires, en récitant l'office divin, en égrenant son rosaire, et surtout à l'autel, en immolant l'Agneau ; mais il n'était entendu que de Dieu, des anges et des amis qui l'approchaient ; sa voix n'arrivait plus au monde.

En même temps que son amour pour le Verbe, tous ses autres amours étaient affreusement blessés : l'Église retournant aux catacombes, la Papauté captive, le sacerdoce vilipendé, l'enfance soustraite aux bénédictions de JÉSUS, le peuple pris de vertiges impies, la France détournée de sa voie, la vérité niée, la justice égorgée : voilà ses derniers spectacles. Et toutefois, s'ils ont humilié et désolé sa foi, ils ne l'ont pas troublée et n'ont pas abattu son espérance. Du seuil de l'éternité qu'il touchait déjà, se retournant vers la terre et regardant l'Église et la France, il a pleuré, mais il n'a pas douté de leur triomphe. A ces heures solennelles où les ombres du temps s'écartaient devant la première aube des clartés célestes, il redisait, avec plus d'assurance que jamais, les immortelles destinées de ses deux inséparables patries.

Et maintenant, des promesses faites au chantre du Verbe, il n'en reste plus qu'une à accomplir sur la terre. Il a eu « la beauté de la vie», « la longueur des jours » ; il a atteint, sinon avec un corps robuste, au moins avec une âme vigoureuse et jeune, cette belle vieillesse qui met au front de l'homme une couronne de majesté, en même temps qu'un diadème de cheveux blancs. Il n'y a plus à réaliser que cette parole de l'Ecclésiastique : « Embrasse la sagesse, et sois-lui fidèle. A ton heure dernière, tu trouveras en elle la paix et la joie. »

Le Verbe l'a dit. Mgr Berteaud mourra dans une tranquille allégresse.

Il a quitté, pour n'y plus rentrer jamais, le palais bâti pour lui, rempli de sa gloire, témoin de tant de nobles joies, confident de tant de tristesses, vrai sanctuaire où, dans le recueillement de la prière et de l'étude, il préparait ses chants au Verbe Incarné. Il l'a quitté, après avoir salué, une fois encore, le clocher de sa cathédrale et le tombeau de sa mère.

Il s'est retiré dans ce château de la Morguie racheté, pour

lui, par des affections dévouées. Tout d'abord sa vie semble s'y ranimer ; on espère qu'elle pourra se prolonger. Illusion de la piété filiale... Dieu l'a conduit à la Morguie, non pour l'y laisser, mais pour ajouter à son épreuve l'amertume de l'exil, et aussi afin de consacrer l'antique demeure des évêques de Tulle par la voix expirante de son génie et de sa foi.

Il achève en effet l'hymne commencé au Dorat et poursuivi à travers un demi-siècle de sacerdoce et d'épiscopat. Les dernières strophes de ce cantique qui résonna dans le monde entier, sont mélancoliques et tremblantes ; des soupirs, des sanglots, de profonds silences, des regards au crucifix, des larmes, des actes répétés de résignation et d'amour, les voilà ces strophes mystérieuses que recueillent avec respect les témoins attendris de la sainte agonie du pontife.

Cette agonie a duré trois semaines ; elle va finir.

Le 2 mai vient de commencer, le 2 mai, fête de saint Athanase, le plus glorieux des panégyristes du Verbe.

Mgr Berteaud a-t-il exprimé le désir de mourir ce jour-là, et le Christ lui a-t-il fait connaître qu'il exauçait sa prière ? Je ne puis l'affirmer, mais je le crois.

« Quelle heure est-il ? » demande l'auguste mourant.

— Monseigneur, il est une heure du matin.

— Allons ! adieu, adieu ; dans une heure, ce sera fini ! »

Une heure après, ayant reçu, dans la pleine possession de lui-même, le sacrement des agonisants [1], il redresse soudain sa tête habituellement inclinée et lève au ciel des yeux avides de Dieu. Il est en extase : son visage s'illumine ; les sinistres empreintes de la mort disparaissent dans cet épanouissement

---

1. On n'avait point demandé par dépêche, comme c'est l'usage en pareil cas, la bénédiction apostolique à Rome. Mgr Berteaud avait exprimé à cet égard un vœu qui fut respecté, bien qu'il n'en faille point conclure un blâme contre le pieux usage, pratiqué par tant de saints évêques mourants.

Voici, à quelle occasion l'évêque de Tulle avait exprimé le désir contraire. Un soir, il y avait grande société à l'évêché, on annonce à Monseigneur la mort d'un chanoine du diocèse voisin. Il avait par télégraphe demandé la bénédiction du Souverain-Pontife, et, comme on insistait sur ce fait, Mgr Berteaud interrompit doucement son interlocuteur.

« Mon brave abbé, lui dit-il avec bonté, je défends cela. Demandez à l'avance cette grande bénédiction, et sollicitez-la avec effusion, soyez certain qu'elle vous sera accordée et vous sera bien profitable. Mais la réclamer brusquement, en lignes comptées, l'exposer sur le fil du télégraphe à la merci des impertinents et des moqueurs qui la liront, croyez-moi, c'est faire acte de grande légèreté et manquer de respect à la parole souveraine. »

de la joie. Que voit-il ? Qui sait ? Peut-être le Verbe dans sa gloire, le front chargé de diadèmes, brillant comme le soleil, ayant des étoiles dans sa main droite et portant écrit sur sa robe : « Roi des rois et Seigneur des seigneurs. »

Le bienheureux mourant ne garde qu'un instant sa tête dressée vers le ciel, elle retombe sur sa poitrine : non elle ne retombe pas, il la courbe pour adorer JÉSUS avec les anges et les saints. Ses lèvres s'agitent ; on dirait qu'elles vont entonner un cantique, mais ce n'est pas un cantique qui s'en échappe, c'est son âme. Son âme s'en va libre et joyeuse mêler sa voix à ces concerts du Paradis, dont pendant l'agonie il semblait entendre le prélude.



Monseigneur DUPANLOUP.

Monseigneur Dupanloup,

évêque d'Orléans. (1802-1878.)

« Il est plutôt petit que grand ; mais sa taille se rehausse étrangement quand il s'anime, et il s'anime toutes les fois qu'il parle. Il a le cou assez fort et toujours au large dans le col de sa soutane ; ce qui fait que son rabat s'en va souvent de travers et lui donne des tournures négligées. La tête est fièrement posée, mais déjà un peu tremblottante et un peu penchée vers l'épaule droite. Le front est large et fortement ridé. Les cheveux sont très blancs et plutôt clairsemés qu'abondants. Il les porte habituellement assez courts et frisottés en avant sur les tempes, comme M. Thiers et M. de Rémusat, comme tous les hommes de 1830. Ses yeux sont petits. Un seul a son usage ; mais il est bon, au point que Monseigneur n'a jamais mis de lunettes, ni de pince-nez. Arcades sourcillières très saillantes, comme le sont les pommettes de ses joues; sourcils fort abondants et en broussailles. Le menton est très osseux et forme en dessous de la lèvre inférieure une cavité qui ne doit pas être commode pour son rasoir. — Une large couture en fait foi. — La bouche assez grande, à peu près dégarnie de dents : il a horreur d'un râtelier postiche. Il a cependant écouté avec quelque attention, quand on lui a dit que ceci n'était pas moins utile pour parler que pour manger. Un nez à bec d'aigle fortement recourbé. Son teint est très rouge, légèrement violacé, mais d'une coloration qui n'a rien d'âcre ni d'ardent, et qui laisse à la peau toute sa douceur. Ses joues un peu pendantes ont une carnation enfantine. Sa main est à la fois fine et potelée. Ses ongles sont courts. Il met rarement ses gants, mais en revanche il les perd souvent. Il porte une calotte de soie violette, tellement mince que c'est à peine si elle peut intercepter l'air : son pied assez petit est dissimulé sous des chaussures impossibles : car ses extrémités inférieures sont toujours glacées, aussi bien que sa tête est

toujours incandescente. Avec tout cela, il a des sourires d'une grâce exquise. Le son de sa voix, malgré son accent un peu nasillard, a des séductions qui vous subjuguent. Cet homme est *sui generis*, au physique aussi bien qu'au moral. Il m'a tellement frappé que je le crayonne de mémoire, comme si je le connaissais depuis vingt ans. »

C'est en ces traits humoristiques qu'au mois d'avril 1862, l'auteur des *Notes et Souvenirs* dessinait le portrait en pied de l'*Évêque d'Orléans*. Ceux qui l'ont connu auront trouvé l'esquisse ressemblante, et nous ne pouvions mieux faire, avant de le raconter, que d'amener le grand prélat, qui aura rempli du bruit de son nom et de ses actes le siècle qui va finir, sous les yeux du lecteur, en cette image prise sur le vif [1].

I. — Son enfance.

« Ce caractère de feu se trahit dès l'enfance. » L'observation est de M. de Riancey. Elle est merveilleusement juste.

Né dans les âpres montagnes de la Savoie, le 3 janvier 1802, à Saint-Félix, petit village caché aux environs de Chambéry, Félix-Antoine-Philibert Dupanloup avait été bercé au souffle vivifiant et parfumé des Alpes. A peine échappé des bras de sa mère, il annonçait sa vivacité avec une certaine énergie tenace et résolue. Un de ses oncles, prêtre vénérable, avait commencé son éducation : rien ne vaut cette éclosion des premières facultés, sous le libre soleil, au grand air des montagnes. Mais l'enfant promettait un homme supérieur : la

1. On a beaucoup écrit, et en des sens très divers, sur la physionomie morale et sur la vie de Mgr Dupanloup. Nous n'avons ici que l'embarras du choix. Cependant, pour rester dans le vrai de cette histoire, nous mettrons le plus souvent à contribution, en outre de sa grande *Vie* écrite par Mgr Lagrange et des *Notes et Souvenirs* d'un anonyme, l'admirable tableau qu'en a fait, à la façon de Bossuet, Mgr Besson dans un discours prononcé de 11 octobre 1888 à l'occasion de l'inauguration du tombeau de Mgr Dupanloup. Ce fut le chant du cygne de l'éloquent évêque de Nimes, qui n'a rien produit d'aussi parfait. Nous utiliserons aussi une notice très bien faite par M. Henry de Riancey, parue dans les *Célébrités Catholiques Contemporaines*.

vieille expérience de l'oncle lui ménagea de plus vastes horizons : il l'envoya à Paris.

« Un humble enfant de Savoie,» dit Mgr Besson, « quitta à sept ans les montagnes et les lacs où s'étaient écoulés les premiers jours de sa vie. Il allait, comme les pauvres de son pays, chercher fortune dans la grande ville ; sa mère l'y accompagnait et y cherchait pour elle-même le travail et le pain de chaque jour. La mère et le fils travaillaient de leurs mains : l'une au ménage d'autrui, l'autre en faisant (pourquoi ne pas le dire) quelque copie pour un procureur du voisinage. Cinq ans se passent dans cet ingrat labeur, et Félix Dupanloup n'a pas encore trouvé sa voie, ni entendu l'appel de Dieu. Il fréquente Sainte-Barbe, mais cette école fameuse ne lui a inspiré que le vague désir d'être architecte ou avocat. Il a fait à un prêtre de Saint-Séverin sa première confession, mais cette confession le laisse froid et indécis sur tous ses devoirs. Il a des camarades, mais point d'amis, et, quand il se les rappelle, il s'accuse d'avoir été trop semblable à eux. Cependant sa mère manque de travail, comme il manque lui-même de direction. Que va donc devenir l'enfant de la Savoie ? Une maladie le met à deux doigts de la mort. C'est le premier coup de la grâce. Le spectacle d'une procession du Saint-Sacrement jeta comme un rayon de foi et de piété dans cette âme incertaine. C'est à Saint-Sulpice qu'on le recueille, qu'on l'instruit, qu'on le prépare à sa première communion. Jour délicieux, soyez béni ! Voici la plus grande joie de sa vie, voici son pas décisif dans le chemin de la grâce qu'il ne quittera plus. »

Dans un vieil hôtel de la rue du Regard, au fond d'un des plus paisibles quartiers de la grande ville, un prêtre doux, paternel, savant, l'abbé Teysseyrre, avait créé une petite école, où commençaient à refleurir, malgré les ombrages du monopole universitaire, les anciennes traditions de l'éducation classique et chrétienne. C'est là que fut envoyé l'enfant qui devait être l'évêque d'Orléans.

Du premier coup, le jeune montagnard enleva tous les prix ; il en fut de même au catéchisme de Saint-Sulpice : c'était une moisson de couronnes.

On voulut alors transporter ce vigoureux vainqueur dans une atmosphère plus rude et le soumettre à une instruction plus virile. Le petit-séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet va s'ouvrir pour lui ; mais un obstacle se dresse : dix thèmes à faire si le lauréat de quatrième veut passer en troisième, dix thèmes sans une seule faute. Les thèmes sont faits ; un mot, un unique mot laisse quelque doute au sévère examinateur, l'abbé Thavenet : c'était une élégance déplacée. Le lauréat redoublera sa quatrième. Il y avait là plus de sévérité que de justice. Le fier enfant se fût cabré volontiers ; au second mouvement, il préféra se vaincre et ne donner tort à ses maîtres qu'en étant toujours le premier. Trois mois après, on l'appelait en troisième avec tous les honneurs de la guerre.

« Ce fut, » disait-il plus tard, « une nouvelle grâce de Dieu : si j'étais resté à languir dans cette classe, tout pouvait être perdu. »

L'ardeur qu'il avait déployée dans les classes de grammaire devint, dans les classes d'humanités, un véritable enthousiasme.

« L'enthousiasme pour mes belles études, » écrit-il, « fut au comble. »

Et, docile en fait de lectures, comme en tout, à la direction de ses maîtres, disposition qu'il regarda toujours avec raison comme une des plus précieuses grâces de sa jeunesse, Virgile, Cicéron, Homère ; Tite-Live et Tacite ; les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine ; Bossuet et Fénelon, il ne lisait pas autre chose.

« Dès ma seconde, » dit-il, « Fénelon commença à prendre grande influence sur moi : ses *Fables*, *Aristonoüs* et le *Télémaque* faisaient mes délices ; le *Télémaque* surtout, je l'ai lu et relu pendant dix ans. »

Ce fut avec un profit merveilleux. Fénelon coulera pour ainsi dire dans ses premières homélies et ses premiers sermons ; le *Télémaque* lui sera, pour le gouvernement du petit-séminaire, d'un secours étonnant. Toute sa vie, il restera disciple fervent de Fénelon.

« J'ai quelque chose, que je puis te montrer, » écrivait-il à sa mère, « et qui peut-être te fera plaisir. Tu aimes Fénelon, tu

connais ses ouvrages : Eh bien ! ce n'est qu'après avoir lu plus de cinquante fois les sermons de Fénelon que j'ai fait cela ; c'est une petite preuve en ma faveur. La première fois que tu viendras me voir, je te montrerai cette production de ton fils. »

Ces détails, observe judicieusement l'historien de Mgr Dupanloup, ne seront pas sans intérêt pour ceux qui aiment à saisir la genèse d'un esprit.

Les vers latins, ce tourment des écoliers ordinaires, étaient pour lui un jeu. Il en improvisait, même en récréation.

Le biographe, dans une note charmante, en donne la preuve.

> Ludendo das jura tuis, das jura docendo :
> Quis non discipulus gaudeat esse tuus ?

dit-il un jour à M. Caura, qui était venu faire avec ses anciens écoliers une partie de boule.

La traduction d'un passage sur l'existence de Dieu, de Chateaubriand, par laquelle il débuta en rhétorique, était restée célèbre, la voici :

> Omnia plena Deo : totus denuntiat orbis
> Esse Deum : riguis humiles in vallibus herbæ,
> Ambitiosa cedrus, nemorosi filia montis,
> Illum concelebrant : cum, primo mane, coruscat
> Sol oriens, prona cervice Elephantus adorat.
> Olli vermiculus laudes immurmurat ; olli
> Balbutit gratis resona de fronde volucris.
> Fit fragor, horrendum trifido ruit impete fulmen :
> Omnipotens patuit Deus ; ingens Oceani vox
> Immensum clamat : Quis te, Deus, esse negabit ? [1]

Que de fois, dans nos courses de montagnes, si nous entendions la cloche d'un hameau, se plut-il à nous redire ce vers, par lequel commençait sa traduction des Rogations du même Chateaubriand : « Déjà la cloche du hameau se fait entendre ».

> Jam campana piis tinnitibus aera pulsat ;

1. « Il est un Dieu ; les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénis-« sent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau « le chante sous le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare « son immensité ; l'homme seul a dit : Il n'y a point de Dieu. »

Ou, si l'orage menaçait, ce dernier vers du songe d'Atrée, de Crébillon :

> Horrendumque sonans rupit fera somnia fulmen. (1)

Ou, devant les grands monts et les vastes cieux :

> Omnia plena Deo : quis te, Deus, esse negabit ?

A côté de ces succès qui lui valaient beaucoup d'admiration, et, chose extraordinaire, pas un seul jaloux parmi ses condisciples, la grâce croissait en son âme de façon merveilleuse. Aussi, fut-il ravi du « coup d'éclat » tenté un jour par le supérieur, M. Frère, qu'il racontait en ces termes à un ami, dans une lettre toute brûlante d'amour de Dieu et des âmes :

« Que ne peut la grâce ? Que ne peut le zèle, lorsqu'il anime les ministres de Dieu ? Il fait des merveilles ; il brise les cœurs ; il ramène les peuples égarés ; il convertirait l'univers ; il transporterait des montagnes : au milieu de nous, il a opéré des prodiges vraiment extraordinaires. Toute une communauté qui se lève par un mouvement général et spontané, et promet de se donner entièrement à Dieu, et de prendre le Seigneur pour son partage : douze des élèves, qui par leurs exemples avaient pu mettre obstacle au bien dans le séminaire, et qui annoncent hautement qu'ils veulent se convertir, qu'ils veulent devenir des modèles de vertu, fouler aux pieds le respect humain, et montrer par leurs exemples qu'ils étaient devenus de vrais enfants de JÉSUS-CHRIST ; quatre-vingts jeunes gens qui s'unissent par les liens d'une étroite charité, pour se soutenir, s'encourager mutuellement dans le chemin de la vertu, voilà ce que nous avons vu, voilà ce que la grâce, ce que le zèle ont fait parmi nous... »

Comme on l'a remarqué, sous le jeune littérateur, qui écrit cette lettre, perce et grandit le futur prêtre.

Un jour vint cependant, où il fallut quitter ce cher petit-séminaire, cette maison bénie, qui lui inspirera plus tard de si tendres accents quand il écrira *des Petits-Séminaires* sous l'émotion de ses souvenirs d'adolescent. Il avait été choisi pour faire le discours de la distribution des prix.

---

1. « Et le songe finit par un coup de tonnerre. »

« Pendant huit jours, » écrivait-il à sa mère, « je me levais à trois heures du matin et me couchais à dix heures du soir pour avoir fini mon discours. On m'a interrompu au milieu pour m'applaudir ; j'entendis répéter autour de moi : *Très bien ! Très bien !* Il y avait là l'archevêque, deux autres évêques ; MM. Duclaux, Falabert, Desjardins et M. Borderies. Enfin, après ma péroraison que je dis d'un ton fort animé, et où je faisais mes adieux à la maison, au supérieur, à mon professeur, aux élèves, pendant que je pleurais, les élèves, mon professeur, M. le Supérieur, se mirent aussi à verser des larmes ; Monseigneur et tous ces messieurs donnaient les signes les plus marqués d'approbation... En passant près du trône de Monseigneur pour aller me rafraîchir, il me prit, m'embrassa, ainsi que ces autres messieurs, qui me faisaient toutes sortes d'amitiés, auxquelles je répondais peu, tant j'étais ému et fatigué. Enfin, je reçus mes prix, et c'étaient toujours de nouveaux applaudissements.Que je t'aurais voulu là ! Un coup d'œil de ma mère eût été plus pour moi que tous les applaudissements et toutes les couronnes. »

Que je t'aurais voulu là !

Ce cri de l'âme rappelle le mot de Maury, au jour de son élévation au cardinalat : « Ah ! que n'est-elle là, ma mère, pour lui jeter dans son tablier la calotte de son Siffrein !... »

II. — L'appel de Dieu.

Bientôt, a dit admirablement M. de Riancey, bientôt, à l'heure de l'adolescence, à ce lever de l'âme qui s'éveille à la vie, Dieu lui parle ; la voix secrète et irrésistible de la grâce se fait entendre à cette nature tendre et impétueuse à la fois, l'assouplit et la captive. Peu à peu le jeune Samuel écoute cet ineffable langage qui fait pénétrer jusqu'en ses plus secrètes veines l'esprit de foi, de sacrifice, de prosélytisme et de charité. Sa vocation ne sera ni le coup de foudre du chemin de Damas, ni le rayon du *tolle, lege ;* non, elle sera l'épanouissement progressif d'une intelligence aimante et libre qui s'ouvre de plus en plus sous le soleil de la grâce, comme une fleur

vigoureuse plantée sur une terre propice, environnée de soins habiles, abritée des orages, vivifiée par la rosée, grandit, se développe, se colore et se parfume aux chauds rayons du jour. Heureux les prêtres que le Tout-Puissant arrache au monde par une de ses saintes violences ! plus heureux ceux qu'il prévient dès l'enfance, ceux qu'il se choisit de longue main et qu'il élève à l'abri de son sanctuaire ! Ceux-là ont je ne sais quelle incomparable candeur qui reluit doucement, même sous leurs cheveux blanchis. L'évêque d'Orléans fut un de ces privilégiés et je me persuade que ce privilège n'est pas pour peu dans l'affection qu'il a portée toujours à ces asiles vénérés, à ces pépinières sacrées du sacerdoce, à ces « petits séminaires », espoir de l'Église et giron de sa maternité sacerdotale.

« Les vocations ecclésiastiques ! » s'écriait-il un jour au début de son beau livre sur l'*Éducation*, « la Religion et la conscience n'ont jamais rien eu de plus intime et de plus sacré ! »

Et aussitôt, rappelant les souvenirs de sa pratique si sage et si éclairée, il se laissait aller au charme de les raconter.

« Que faisais-je, » dit-il, « lorsque les pères de famille venaient me présenter leurs enfants ?

« Si c'étaient des pauvres, ma sollicitude pour eux était plus vive encore et plus profonde, en les recevant au Petit-Séminaire, je leur disais : « Mes enfants, soyez au large ; la « Providence est grande, et vous êtes libres. Ici, nulle gêne ; « ne soyez prêtres que si Dieu le veut. Vos parents ne sont « peut-être pas riches ; n'en ayez pas pour vous d'inquiétude, « n'étudiez que la volonté de Dieu, et, s'il ne vous destine « point à son sacerdoce, je ne vous abandonnerai pas. »

« Les enfants me comprenaient vite : leur cœur d'abord entendait le mien ; les parents pas sitôt. Ils me répétaient souvent encore : « *Nous le destinons* à l'état ecclésiastique. » Je ne les brusquais point ; je souriais, et je leur répondais : « Non, c'est Dieu seul qui destine à ce grand et sublime état. « En cela, comme en toute autre chose, il n'y a que lui qui sache « l'avenir et qui en décide ; pour vous, je ne vous demande « qu'une chose : si Dieu le fait, ne vous y opposez pas au jour « où il le fera ; et d'ici là, priez pour votre enfant. »

« Si c'étaient des riches, Dieu me faisait aussi la grâce de n'oublier jamais en face d'eux la délicatesse de mes devoirs : lorsqu'un père chrétien me présentait son fils, lorsque sa pieuse mère venait en secret me confier qu'elle avait offert ce cher enfant au Seigneur, qu'elle serait mille fois heureuse si une vocation sainte couronnait un jour le vœu qu'elle avait formé dans son cœur, je lui disais : « Vous avez déjà prié : « priez encore ; celui-là seul qui vous a inspiré cette sainte « espérance peut la réaliser. Pour moi, je partagerai avec zèle, « vous n'en pouvez douter, mais aussi avec une profonde ré- « serve, les désirs de votre cœur ; laissons Dieu faire son œuvre, « et attendons en silence qu'il lui plaise de révéler lui-même « à votre enfant ses desseins sur lui. »

« Et cependant j'étudiais avec tendresse tous ces enfants si chers, si précieux, je les observais avec sollicitude, j'examinais de près la trempe de leur caractère, les inclinations de leur cœur. J'observais surtout, avec les développements successifs de l'âge, les diverses transformations morales de leur âme : je laissais ainsi les années les plus heureuses de leur vie s'écouler innocemment dans la paix de Dieu et sous les douces influences d'une éducation qu'il inspirait ; je ne les pressais jamais, je les attendais... »

Ainsi avait-on fait pour lui-même.

« Ses maîtres, » a dit son panégyriste, « ne s'y trompent pas. Il passe du catéchisme à la petite école de M. Teysseyrre, de l'école au petit-séminaire de Saint-Nicolas, de Saint-Nicolas à Saint-Sulpice, comme poussé par la grâce, se trempant chaque jour davantage dans les eaux de la vraie piété. Les protecteurs viennent à sa rencontre comme pour se disputer le plaisir de pressentir ses destinées et d'en favoriser l'accomplissement. C'est le jeune abbé de Rohan qui lui offre à La Roche-Guyon [1] un asile sûr pour ses vacances, c'est Quélen

1. Nous avons parlé ailleurs et nous aurons encore, dans le cours même de ce volume, l'occasion de parler plus en détail de l'abbé duc de Rohan et des séjours qu'il ménageait à ses jeunes condisciples du séminaire au château de La Roche-Guyon. L'abbé Dupanloup n'était encore que rhétoricien de Saint-Nicolas, quand il y fut reçu pour la première fois. Il écrivit aussitôt à sa mère : « Ma bonne mère. Niché sur une « roche qui menace ruine depuis six mille ans, sur les bords de la Seine, qui promène « ses flots paisibles dans une campagne émaillée de fleurs, au milieu des bois qui se

qui le catéchise et qui lui décerne ses premières couronnes, c'est Frayssinous qui prend son bras et qui lui dit avec un sourire charmant : « Laissez le passé s'appuyer sur l'avenir. » A côté de ces grandes figures, placez celle de Borderies, évêque de Versailles, alors l'un des modèles et des maîtres dans l'art de bien dire. Il présente le jeune lévite au séminaire d'Issy, il le recommande, il l'encourage, il le fait marcher sous ses yeux dans la voie du devoir et dans la pratique de la perfection. C'est dans cette société d'élite que devait se former et grandir l'âme de l'abbé Dupanloup. Ajoutez-y l'influence bénie de la Compagnie de Saint-Sulpice. A peine entré dans cette école célèbre, ce n'est plus un élève, c'est un maître, Pourquoi ne dirions-nous pas ce qu'a dit le Père de Ravignan, son condisciple et son ami : « C'était déjà le plus doux des « tyrans. » Il régnait à force de respects et de prévenances sur le cœur de ses maîtres, à force de bons offices sur le cœur de ses condisciples, à force de zèle et d'affection sur le cœur des enfants qu'il catéchisait. » Les catéchismes !... Ce devait être le triomphe de l'abbé Dupanloup.

Aussi, avec quel accent pénétré il en parle, s'attardant volontiers à raconter comment il fut amené à inaugurer ce ministère, durant son séjour à Saint-Sulpice.

« On me donna à choisir, » dit-il, « entre le grand catéchisme de Persévérance des filles, et le catéchisme des garçons de la chapelle basse : bien que mes meilleurs amis fussent à la Persévérance, je préférais cette pauvre chapelle basse, où quelques années auparavant j'étais venu moi-même me préparer à la première communion, et où j'avais trouvé, dans la tendre et religieuse amitié de mes catéchistes et dans l'infinie bonté de mon Dieu, des biens si doux... »

« prolongent à perte de vue..., en un mot, jouissant d'un des spectacles les plus pit-« toresques que puisse offrir la nature, je t'écris cette petite lettre pour te parler de « ma réception au château de La Roche-Guyon... Le duc a été d'une bonté dont tu « ne peux te faire une idée ; il est rempli d'attention pour moi ; je prends mes repas « avec lui et deux ou trois autres séminaristes de Saint-Sulpice qui sont ici ; il a voulu « se réserver, m'a-t-il dit, le plaisir de me conduire dans l'appartement que je devais « occuper, et il s'est entretenu avec moi jusqu'à onze heures du soir, et ne m'a quitté « qu'à regret... » Telle fut l'entrée du jeune séminariste en ce séjour auquel, dira-t-il lui-même plus tard, il devra en grande partie ce qu'il est devenu.

Il raconte ensuite les petites défaites de sa jeune inexpérience :

« La vérité est que, si j'avais alors un grand désir de bien faire, je ne savais guère comment m'y prendre ; je n'avais pas le sens catéchistique, et, si je l'avais un peu dans le cœur, je ne l'avais pas dans l'esprit. En parlant à ces chers enfants, je faisais des phrases, ma rhétorique voilait la clarté de mes instructions, éteignait même à moitié l'onction et le feu de mes petites homélies. J'ornais mon style, j'écrivais en un mot. Généralement, nous tombions tous par inexpérience et jeunesse dans un de ces deux défauts : nous avions ou trop de familiarité ou trop d'ornement. »

De petits papiers « froissés et déchirés » servirent à l'éclairer.

« C'étaient, » dit-il, « des fragments d'instructions familières, des avis pour la première communion, des histoires racontées aux enfants, des paraboles, quelques homélies. Je lus tout. J'y trouvai un tel charme de parole, une telle langue, un tel amour de l'enfance, une lumière si douce et si vive sur cet âge, une naïveté de sentiment parfois si ravissante, que, prenant tout ce qu'il y avait là de ces étranges petits papiers, je les emportai à ma chambre pour les étudier et les considérer à loisir. J'allai pourtant, par un juste sentiment de délicatesse, trouver celui à la porte duquel j'avais ramassé ces papiers, et je lui avouai le prix que j'y attachai, sans savoir de qui ils étaient. Il me dit sur-le-champ : « Ce sont d'anciennes notes « de M. Teysseyrre ; mais c'est indéchiffrable, cela n'a aucune « suite : faites-en ce que vous voudrez. » Et il me donna tout ce qui lui en restait encore. Ce fut pour moi une fortune. Le plaisir que me faisaient à l'esprit et au cœur ces petits papiers est encore aujourd'hui dans mon âme un sentiment singulier : c'était pour moi comme la découverte d'un trésor ; c'était comme autant de pierres précieuses cachées dans l'herbe et dans les bois ; je ne puis encore y penser sans émotion. Le fait est que M. Teysseyrre fut un homme d'un vrai génie pour les enfants ; le connaître fut pour moi un bienfait immense et toute une révolution dans mes habitudes d'esprit. Je pris du moins, en l'étudiant de mon mieux, l'horreur de mes défauts

et de ma rhétorique, et un certain goût de vérité simple et d'onction, pour parler aux enfants, qui ont fait qu'à une distance infinie de ce modèle j'ai trouvé quelquefois le chemin de leur esprit et de leur cœur. »

Puis, pour en faire un parfait catéchiste, M. Borderies lui avait dit :

« Vous verrez comme vous leur parlerez sans peine, quand vous les aimerez. »

C'est parce qu'il a aimé les enfants qu'il a été un si parfait prêcheur d'enfants.

III. — Prêtre et catéchiste.

« Ma chère mère, je ne veux être distrait pour ma première messe par aucun embarras d'aucun genre : je serai à la lettre trop confus d'être prêtre pour en pouvoir faire les honneurs ; tu me feras donc un véritable plaisir de te charger de toutes les mesures de politesse essentielle qu'il y aura à faire. Tu préviendras qui tu jugeras convenable : je le verrai avec plaisir, parce que cela t'en fera. Mais, pour moi, vois-tu, il n'y a qu'une seule personne que je désire à ma première messe, et c'est ma mère : qui que ce soit au monde, je l'espère, ne viendra ce jour-là détourner mes pensées de Celui qui aura bien voulu descendre du ciel à ma parole et se confier à mes mains indignes : seulement ma mère se mêlera à toutes mes pensées. — Je ne verrai donc personne, ni le jour de mon ordination, ni le lendemain ; je désire même ne point te voir, ou du moins ne point te parler. Les émotions vives me tuent ; je n'y tiens plus ; alors ce sont des scènes ; je veux éviter cela... M. le duc de Rohan m'assistera : il y a huit ans que cela est convenu. »

L'ordination eut lieu à la grande salle de l'archevêché. Ce fut Mgr de Quélen qui la fit. Au moment de l'onction des mains, il fondit en larmes ; comme aussi lorsque ses confrères, suivant le touchant usage de Saint-Sulpice, vinrent, après la cérémonie, lui baiser les mains, et surtout lorsque le pieux duc de Rohan, le prenant à part, lui demanda à son tour de le bénir.

Ce fut à l'église du couvent des Carmes, arrosée du sang de nos martyrs pendant la grande Révolution, qu'il voulut célébrer sa première messe : là, Mgr de Quélen avait été consacré évêque ; là, M. Borderies, au retour de son émigration, s'était hâté de venir baiser les dalles teintes de ce sang généreux ; et chaque année il y faisait un pèlerinage : les mêmes sentiments déterminèrent le fils chéri de ces hommes de Dieu à choisir cette église. Les deux anges de sa jeunesse, M. le duc de Rohan et M. Borderies, l'assistèrent. A la communion, tous étaient en larmes ; son émotion à lui-même fut telle, que M. Borderies fut obligé de lui tenir la main.

On l'attendait le soir au catéchisme avec une joie indicible.

Ce fut, écrit un témoin de cette scène, quelque chose de céleste. Ses yeux brillaient à travers ses larmes ; l'accent de sa voix trahissait la plus vive émotion ; il fit chanter aux enfants son cher cantique : *Qu'ils sont aimés, grand Dieu, vos tabernacles.*

« Chantez-le pour moi, mes enfants! » nous dit-il.

Puis, il le paraphrasa avec de tels cris de l'âme, que nous pleurions toutes avec lui.

Nommé presque aussitôt après vicaire à la Madeleine, le jeune prêtre devint tout à coup, selon l'heureuse expression du directeur au jour de sa réception à l'Académie Française, « catéchiste éminent, renommé, l'ambition des mères ».

Trois à quatre cents enfants participaient à chacun de ses catéchismes, beaucoup appartenant aux premières familles : un jour il peut compter jusqu'à trois reines dans son auditoire.

« On venait là, » a-t-il raconté lui-même, de toutes parts, « des pays les plus lointains, car les révolutions y avaient amené, particulièrement en 1830, 1831, 1832, des enfants d'Italie, de Pologne, d'Allemagne, de Portugal, du Brésil même ; des enfants pauvres, des enfants riches, et même des enfants royaux ; des enfants qui, pour venir au catéchisme, arrivaient des plus misérables quartiers de Paris, ou sortaient des demeures les plus brillantes de l'opulence ; des enfants dont les parents appartenaient d'ailleurs à toutes les nuances les plus contraires des partis politiques qui partageaient alors la France. »

C'est surtout au catéchisme préparatoire à la première communion que se déployaient les ressources admirables de son apostolat privilégié.

« Je dois dire, » écrira-t-il un jour, « que, parmi les divers catéchismes dont j'ai été chargé depuis les premiers temps de ma jeunesse sacerdotale, il n'en est point qui m'aient laissé des souvenirs plus profonds. Rien dans ma vie, aucun ministère, aucune prédication n'en approche, rien n'a imprimé de pareilles traces dans mon âme. Dans ma longue carrière, j'ai beaucoup prêché, j'ai vu de grands auditoires, d'immenses assemblées de fidèles, recueillis autour de la chaire sacrée ; j'ai vu aussi parfois, grâce à Dieu, les grands fruits de la parole sainte, l'émotion des cœurs, les touches visibles de la grâce, des conversions extraordinaires ; et, je dois l'avouer, j'ai trouvé là une douceur telle qu'elle fait oublier à un homme apostolique toutes ses fatigues ; et néanmoins, je dois le dire, rien de tout cela n'est comparable pour moi aux impressions, aux souvenirs du catéchisme de semaine ; nulle prédication, si solennelle qu'elle soit, nul ministère, si consolant qu'il soit, ne peut, à mon sens du moins, égaler celui-là : parce que j'ai vu, et de plus près, et plus intimement que nulle part ailleurs, ce qu'il y a ici-bas de plus beau, de plus grand, de plus attachant : les âmes, et Dieu dans ces âmes ; l'épanouissement de leurs facultés les plus belles, et de leurs plus vives puissances ; la noblesse, la grandeur, et le fond divin de ces âmes immortelles ; leur lutte entre le bien et le mal, toutes les émouvantes péripéties de cette lutte, quelquefois sanglante, pendant laquelle on entend leurs cris, des accents incomparables, on voit ce qu'elles ont de plus ingénu, de plus tendre et de plus fort, et Dieu, agissant là, d'une manière mystérieuse et pourtant visible, par des opérations d'une énergie et d'une bonté toutes divines, et cela, dans l'âge le plus naïf, le plus vrai, le plus aimable, le plus décisif aussi ; car il porte avec lui toutes les espérances et toutes les craintes de l'avenir. »

Le bruit s'en répandit vite dans Paris, dans la France et dans le monde.

« Vous êtes l'apôtre de la jeunesse, » lui dit Grégoire XVI.

A l'Académie, M. de Salvandy le lui rappelait :

« Dans cet humble apprentissage de l'éloquence religieuse, où tout se passe entre le cœur du prêtre et celui de l'enfant qui recueille sa parole, sans un bruit que puisse entendre le monde, le monde retentit promptement des succès de votre jeune enseignement. Là commença à se former autour de vous cette clientèle d'âmes chrétiennes, qui est l'un des attributs de l'Église, la vraie couronne du sacerdoce, la vôtre. Vous contemplez à toutes les distances autour de vous, dans tous les états de la société, les fruits de votre zèle infatigable ; et nous, nous les remarquons surtout dans cette région du monde, plus en vue qu'aucune autre, raffermie par ses dures épreuves, rajeunie et fortifiée de toutes les grandeurs civiles et guerrières de la France nouvelle, rétablie enfin à son vrai rang ; car elle est, par les plus solides vertus, l'exemple et l'honneur de la société présente. »

Pour lui, au milieu de ce succès enivrant, qui eût ébranlé une âme vulgaire, il commençait dès lors à se montrer tel qu'il fut toujours, détestant l'extérieur, la pompe et l'apparat.

« Et pourtant, » disait-il un jour avec gaieté, « la renommée sert à quelque chose. Elle m'a, une terrible nuit, empêché de coucher dehors, sous l'orage et sous la neige. Pendant les vacances d'automne, j'étais en courses dans mes chères campagnes ; comme il m'est arrivé parfois, ayant longtemps marché, je m'aperçus que j'avais perdu mon chemin ; le soir venait rapidement, et, avec lui, un de ces ouragans sombres et rapides qui descendent des cimes alpestres avec le vol de l'aigle. De loin, j'avais entrevu un village et une église ; je me hâte, j'arrive ; les vents étaient déchaînés, la pluie, puis la neige, fouettaient mes vêtements transpercés. Je vais frapper à la porte d'un de ces modestes et rustiques presbytères que j'aime tant. On ne me répond pas, j'insiste : une petite fenêtre s'ouvre au-dessus de la porte close, et je vois apparaître la figure endormie et soucieuse d'un excellent curé savoisien.

« Qui est là, par un temps pareil ?

— Un pauvre voyageur surpris par la tempête et qui implore un abri.

— Quelque vagabond, » dit le curé en faisant mine de refermer la fenêtre.

— Ouvrez de grâce, je suis prêtre.

— Je n'en crois rien ; les prêtres ne courent pas la montagne à l'heure qu'il est.

— Pardonnez-moi, je suis prêtre, je suis Français, je me suis égaré. »

« Nouvelle hésitation du bon curé.

— Je suis de ce pays, je suis l'abbé Dupanloup.

— Dupanloup! celui dont on parle dans les journaux? Ah! c'est différent... soyez le bienvenu ! »

« Quelques minutes après, j'entrais, je me séchais devant un grand feu et je recevais l'hospitalité franche et cordiale du digne mais soupçonneux curé. Qu'on dise encore que la renommée ne sert à rien! »

Le zèle seul, et non la vaine satisfaction de la gloire, le faisait agir.

« D'abord, » comme l'a si bien dit Riancey, « il a eu le zèle de l'enfance. C'est par là qu'il a débuté, par là qu'il s'est illustré, — oui, illustré sous le regard de ces anges des petits enfants, dont l'Évangile nous dit qu'ils voient continuellement la face du Seigneur. Il catéchisait dans les palais, il catéchisait dans les églises, il catéchisait chez les pauvres. Qui donc, parmi ses élèves, oublierait la chapelle de Saint-Sulpice, la chapelle de l'Assomption, et cette « Académie de Saint-Hyacinthe », où il recueillait, excitait, enflammait des jeunes gens qui sont aujourd'hui des hommes, et qui lui doivent : les uns, leur foi maintenue et sauvée ; les autres, leur repentir retrouvé et reconquis ; tous, leurs croyances ici-bas et leurs espérances d'immortalité là-haut. De ces jeunes *académiciens*, titulaires ou aspirants, qui puisaient en cette source attrayante et pure les solides notions du christianisme, qui se fortifiaient pour la vie publique ou privée, il en est allé sur bien des chemins divers ! Il y en a d'arrêtés aux échelons vulgaires, d'autres montés aux premiers rangs, d'autres, peut-être, égarés dans les bas lieux. Il y en a dans les cours, sur les marches du trône, en exil, sur les sièges de la justice, dans les camps, à la tribune, dans la chaire ; il y en a qui commandent des armées, qui guident des escadres, qui dirigent des départements, qui honorent la retraite et la proscription. Il y en a

partout... Eh bien ! où qu'ils soient, même tombés et déchus, pas un n'entendra le nom de l'abbé Dupanloup sans que son cœur s'émeuve, et qu'une larme de gratitude, de remords ou d'affection, mouille sa paupière ! — Je ne connais pas de plus bel éloge. »

La duchesse de Berry l'avait chargé de préparer l'enfant royal, qui devait porter le nom de Henri V, à sa première communion. Marie-Amélie lui confiait la direction de ses enfants, et la duchesse d'Orléans aimait à venir l'entendre.

« Quel nom, quel personnage, » s'écriait à ce propos l'évêque de Nîmes, « le jeune prêtre ne verra-t-il pas dans ces catéchismes ? La fille de Louis XVI, dont il est le chapelain, obtient qu'il enseignera au duc de Bordeaux les éléments de la religion. S'il n'a pu suivre en exil l'héritier légitime de nos rois, voici autour d'un trône, rebâti à la hâte avec les débris du naufrage, d'autres princes à instruire. Nemours, Joinville, d'Aumale, la princesse Clémentine, n'ont oublié ni ses soins, ni ses leçons. Joinville viendra, cinquante ans après, frapper à sa porte pendant le siège d'Orléans, et se faire reconnaître, sous le déguisement qu'il a pris, pour un Français et pour un Bourbon.

« Mais le catéchiste du Palais-Royal a donné quelque ombrage. S'il faut qu'il s'éloigne, non sans emporter les marques d'une royale munificence, il ira se reposer à Rome sous le toit hospitalier du cardinal de Rohan ; Grégoire XVI lui décernera d'un mot la louange la plus haute, la plus gracieuse et la plus méritée : *Tu es apostolus juventutis.*

« Qu'il revienne avec ce titre glorieux, et qu'il reprenne à Paris le cours de ses incomparables catéchismes, à Saint-Roch et à la Madeleine, à la ville et à la cour, personne n'échappera à cette douce tyrannie, qui s'impose par la doctrine, par le zèle et par l'éloquence. L'apôtre de la jeunesse la plus innocente le sera bientôt de la vieillesse la plus pervertie. Il arrachera Talleyrand aux remords de la dernière heure et aux démons du dernier combat. C'est par la main d'une enfant qu'il est conduit dans la maison du prince. Il s'assied à sa table, il converse avec lui, il encourage ses premiers pas dans la voie du retour, il obtient sa rétractation telle que le désirait

le Saint-Siège, il fait courber sa tête sous la main qui absout, il le jette, encore maître de lui-même, dans les bras de l'éternelle miséricorde ([1]).

« Cependant, le grand archevêque de Paris, toujours soucieux d'instruire et de sauver la jeunesse française, cherchait pour la ramener à l'Église des apôtres capables de l'attirer. Sa première pensée est d'appeler à Notre-Dame tous les jeunes prêtres qui font honneur à la parole. Sept orateurs, l'abbé Dupanloup en tête, commencent un cours d'apologétique. Mais à côté d'eux croissait et grandissait le véritable orateur de Notre-Dame. Lacordaire a compris du premier coup cette chaire qui semble faite pour lui et pour ses disciples. L'habit de Saint-Dominique y reparaîtra sur ses épaules ; il entrera à l'Assemblée Constituante ; il triomphera à l'Académie ; il deviendra populaire en France comme dans le reste du monde, et si ce n'est pas assez pour accréditer cet habit du sang versé par Lacordaire sous les coups d'une austère discipline, les balles d'une odieuse Commune le cribleront de gloire au coin d'un mur... Mais laissons ces souvenirs lugubres. Le catéchiste par excellence va être placé sur un nouveau théâtre où éclatera tout son génie, où son amour pour l'Église et la France se révélera dans toute son ardeur. C'est l'Église de Paris à recruter, c'est une France nouvelle à former, à discipliner, à élever dans la connaissance, disons mieux, dans l'enthousiasme du vrai, du bien et du beau. L'apôtre de la jeunesse va suivre sa vocation. »

IV. — La vocation de l'apôtre de la jeunesse.

« Dieu la lui fit sentir par l'autorité de Mgr de Quélen, quand il l'appela à diriger le petit-séminaire de Paris. Que dis-je, diriger ? c'est comme une maison nouvelle qui va sortir de ses mains. Les maîtres, les élèves, le règlement, tout change

1. Le récit de la conversion de Talleyrand fait l'objet de deux chapitres saisissants au tome I de la *Vie de Mgr Dupanloup*, par Mgr Lagrange. C'est là qu'il faut se reporter pour le détail de cette émouvante histoire.

d'aspect en quelques mois. Il est partout l'œil qui surveille, l'oreille qui entend, la voix qui commande, le geste qui entraîne, le mouvement qui anime tous les ressorts. Les études, les récréations, les promenades, les jeux sont réglés, variés, improvisés, tantôt avec cette mesure qui révèle la sagesse la plus profonde, tantôt avec cette soudaineté qui frappe l'esprit de l'enfant et qui y grave un profond souvenir. Il s'impose partout avec cette autorité qui ne souffre ni réplique ni murmure, mais aussi avec cette tendresse vive, ingénieuse, prévoyante, qui force l'enfant à lui obéir comme à une mère. Regardant à tous les détails, mais de haut ; confiant avec les maîtres dont il se fait les auxiliaires les plus dévoués, il s'épanche chaque jour avec les élèves dans une lecture spirituelle dont on a dit qu'on n'y lisait presque jamais. Mais si l'abbé Dupanloup fermait le livre, c'était pour lire dans l'âme de ses enfants, pour y jeter d'un mot, d'un trait, avec l'image ineffaçable de sa paternité, la semence du devoir et de la vertu, c'est par cette conversation vive et animée qu'il réprime l'insolence et qu'il prévient la mollesse, ces deux fléaux du jeune âge. On ne connaîtra à Saint-Nicolas ni la peur, ni la honte, mais la noble émulation du bien. Parmi les anciens, c'est Virgile qui est l'oracle de la maison, parmi les modernes, c'est Fénelon. Le supérieur pétrissait ainsi de ses deux mains les âmes des enfants, et leur rendait le devoir, non seulement facile, mais agréable, tant il savait élever, au-dessus du vulgaire, sur ces ailes attachées à sa parole et à sa plume, toute une jeunesse charmée de ses leçons et heureuse de les mettre en pratique.

« Que ne fera-t-il pas pour nourrir et exciter l'émulation ! Un jour il entre à l'improviste dans une classe ou dans une étude, et il juge d'un regard le maître et l'élève. Un jour il vient, en grand appareil, publier des notes, marquer des places, décerner des prix et des couronnes. On le verra concourir lui-même en latin, avec ses plus brillants lauréats, et c'est à qui imitera le mieux Virgile ou Cicéron. Ne craignez rien de ces études profanes pour la piété du séminaire, ni pour la modestie des élèves, des succès proposés à leur légitime ambition. L'Église redoute surtout l'ignorance, et à ses

yeux, l'orgueil né de la sottise est cent fois plus dangereux que les palmes de l'éloquence et de la poésie. L'abbé Dupanloup allait donc élevant le niveau des études, faisant du petit-séminaire de Paris une école d'humanités telle que l'université de l'État n'ose en soutenir la concurrence, et rajeunissant, par toutes les industries du talent et du zèle, cette éducation classique, si noble, si ferme, si sûre d'elle-même, dont on médit sans la connaître et qu'on détruira sans la remplacer.

« Mais la merveille de Saint-Nicolas, c'est la piété. Si la piété est le tout de l'homme, elle est le charme de l'enfance et le principal attrait de la jeunesse. L'abbé Dupanloup veut qu'on parle à la fois aux sens, à l'imagination et au cœur, pour y graver partout le nom de Dieu et l'amour de sa loi : la beauté des cérémonies, l'éloquence des discours sacrés, le silence des retraites, la première communion avec toutes ses joies, la Fête-Dieu avec toutes ses pompes, tout ce qui frappe, tout ce qui attire, tout ce qui émeut, il l'emploie, il le répète, il le varie, en profond connaisseur de ce cœur humain toujours faible par quelque endroit, mais toujours susceptible d'être relevé par un autre côté ! Ce n'est là encore que le dehors ; le supérieur du petit-séminaire pénétrera au-dedans des âmes, avec un art infini, laissant à d'autres les secrets intimes de la confession, mais s'attirant, tantôt par l'ascendant qu'il exerce, tantôt par la confiance qu'il inspire, les confidences du jeune homme qui commence à se connaître et qui tremble de le dire.

« Mais on ne tremble pas devant l'abbé Dupanlonp, on l'admire, on l'écoute, on lui obéit, on en fait le juge de son avenir, l'arbitre de sa vocation, le maître de toute sa vie. O doux tyran de la jeunesse française, vous l'avez menée au sacrifice, à la vertu, à l'honneur, à Dieu. Et ce prodige du petit-séminaire de Paris n'a rien de l'éclair qui passe, ni de l'éclair qui s'affaisse après un premier effort. Il a duré huit ans. Huit ans de bonheur aussi parfait le dernier jour que le premier ; huit ans d'un enthousiasme que sa parole, ses lettres, sa présence, suffisaient à raviver. Que dis-je ? Tel est le branle qu'il a donné à la maison, qu'après cinquante ans, on y vit encore de sa règle, de son prestige et de son nom. »

D'où venait au grand éducateur cette supériorité sur ses devanciers et ses contemporains? Nous allons le laisser se révéler lui-même. La page qui suit suffirait, à mon sens, pour sa vraie gloire :

« Qu'on me pardonne ici des souvenirs personnels : je leur dois le peu d'autorité qui s'attache à mes paroles ; je leur dois ces douces émotions d'une ancienne amitié, qui n'est pas encore éteinte en mon âme, qui ne s'éteindra probablement jamais, et à laquelle on voudra bien permettre pour un moment ces retours vers un passé qui m'est toujours présent.

« Pendant les bonnes et heureuses années de ma vie consacrées aux soins de l'éducation, j'aimais à voir les enfants qui m'étaient confiés, à tourner mes regards vers eux : c'était une de mes joies, aux heures de leur récréation, de descendre dans leurs cours et dans leurs jardins, de me mêler à leurs amusements, de les partager quelquefois, ils peuvent s'en souvenir.

« Ou bien, si la fatigue ne me permettait pas l'agitation souvent un peu violente de leurs jeux, j'aimais à m'en rendre le spectateur silencieux et tranquille, et à me promener paisiblement, au milieu d'eux, parmi la plus grande effervescence de leurs divertissements ; j'y trouvais une paix, une douceur inexprimables. Que de fois, obligé par mon ministère de me jeter pour quelques instants au milieu du monde et ses affaires, et attristé par les scènes douloureuses de la vie, je rentrais au petit-séminaire avec une secrète et profonde satisfaction ! Une demi-heure passée en récréation avec mes enfants dissipait tous les nuages ; j'oubliais auprès d'eux les embarras, les soucis épineux, les tristes mécomptes.

« Quelquefois même, sans que je descendisse au milieu d'eux, de loin, le bruit de leurs ébats, les éclats de leurs joies, leurs naïves disputes, leurs prompts raccommodements, la vivacité de leurs impressions, pourquoi n'ajouterais-je pas, leur joie de me voir, quoiqu'à distance, le redoublement de leur ardeur, lorsqu'ils m'avaient pour témoin et pour juge de leurs transports et de leurs succès, tout cela donnait à mon âme un rafraîchissement dont je remerciais Dieu, en lui demandant de continuer à bénir

cette troupe aimable et fidèle, ce jeune peuple naissant, ce dépôt précieux soumis à mon zèle et à mes soins, l'espérance de la religion et de la patrie.

« J'ai vu des hommes du monde, mêlés avec honneur et depuis de longues années à toutes les plus grandes affaires de leur pays, éprouver les mêmes impressions à la vue de nos enfants : j'en ai vu, attendris jusqu'aux larmes, lorsqu'ils contemplaient, sous les frais ombrages de notre maison de Gentilly [1], cette nombreuse jeunesse répandue de toutes parts en essaims volages, et goûtant au milieu de ses jeux innocents des délices si pures.

« Que j'aimais aussi à me rendre témoin de leurs travaux ! Combien de fois je quittai tout à coup mes propres occupations pour aller les surprendre à l'étude ! Oui, c'était un noble aspect que celui de tous ces enfants recueillis et silencieux ! Ces deux cents jeunes intelligences attentives à étudier, appliquées à comprendre, ardentes à pénétrer et à admirer les chefs-d'œuvre des grandes littératures humaines, ravissaient mes yeux et mon cœur !

« Mais, dans ce genre, rien n'égalait le plaisir que me donnaient leurs examens!

« Lorsque je les voyais réciter avec fermeté, expliquer avec goût, interpréter avec fidélité, avec chaleur, avec enthousiasme, les plus belles pages de Virgile, d'Homère, de Cicéron, de Tite-Live, de Fénelon, de Bossuet, j'éprouvais une joie profonde ! Que pouvait-il y avoir de plus consolant pour nous que de les trouver aussi heureusement sensibles aux nobles plaisirs de l'esprit ? Leur raison naissante s'éclairait à la lumière de ces puissantes intelligences, s'enflammait quelquefois au foyer de ces grands génies !

« Je trouvais admirable qu'à travers les siècles le génie d'Homère, de Virgile, de Bossuet, de saint Jean Chrysostome, vînt faire alliance avec ces jeunes esprits, les échauffer, les féconder, les élever jusqu'à eux !

« Si leurs jeux, si leurs études me donnaient ces joies, que vous dirai-je de leur piété ? Cela ne peut guère se raconter.

1. Petit village à une lieue de Paris, où le petit-séminaire de Saint-Nicolas avait une maison de campagne.

« Quelle douceur de les voir réunis dans leur pieux sanctuaire ! Quelle foi vive ! Quelle ferveur dans la prière ! Aux jours de nos fêtes, et dans ces matinées célestes, dont ils ne perdront jamais le souvenir, l'ange du Seigneur semblait véritablement les recueillir et les cacher sous son aile sacrée !

« C'était surtout en ces jours bénis que j'aimais à me rapprocher d'eux, à m'entretenir avec eux, à voir leurs cœurs de près. Il me semblait y respirer la félicité, la paix de l'innocence et tous les parfums du ciel.

« Sans doute les nuages de la condition humaine venaient en leur temps troubler ces joies de l'innocence et de la grâce ! mais ces nuages légers de l'enfance une fois écartés, on découvrait là, au fond de ces jeunes âmes, comme un ciel d'azur, où Dieu lui-même faisait briller, dans un horizon d'une pureté infinie, des clartés d'une splendeur divine.

« C'est alors qu'une aimable, une noble pudeur, cette vertu qui s'ignore profondément elle-même, donnait un prix nouveau et caché à tout ce qu'ils faisaient. Leurs moindres discours, leurs plus simples paroles, avaient alors des grâces secrètes, ineffables, contre lesquelles on ne pouvait se défendre. Dans ces douces et intimes conversations, que de fois j'ai recueilli sur les lèvres de l'enfance des naïvetés sublimes !

« Ma tendresse pour eux était grande ; et cependant je ne leur exprimais jamais qu'imparfaitement les sentiments de mon cœur, surtout pour ceux dont je voyais ainsi la grâce transformer peu à peu, adoucir, purifier, ennoblir la nature !

« Combien n'y en a-t-il pas d'entre eux dont je puis dire que j'ai reconnu, que j'ai aimé en eux Dieu présent et personnifié sous les traits les plus aimables ! Leur enfance était celle du Sauveur : comme lui, *ils croissaient en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes......* »

Qu'ajouter à de tels accents !... Comme ils expliquent, et les succès du jeune supérieur, et les prodiges de travail et de vertu des élèves.

Ceux qui ont eu le bonheur de les connaître, ne tarissent pas sur la félicité de ces jours que vécut l'abbé Dupanloup

au petit-séminaire de Saint-Nicolas. « Je les peindrai tous, a dit l'un d'eux, en cette charmante devise qui se lisait un soir de fête sur un beau transparent : *Felices, si felix ; felix, si felices.* A quoi le « Félix » si aimé pouvait répondre : *Felix, nam felices.* Ce qui ne peut se traduire, mais ce qui équivaut à ceci : « Je suis heureux de votre bonheur, mes enfants ! »

V. — Le zèle de l'enfance le fait lutteur.

L'éducation chrétienne avait trouvé son docteur, elle allait avoir son vengeur et son libérateur. L'abbé Dupanloup avait en effet sa place toute marquée dans les commissions qui préparèrent la loi de 1850.

« Cette loi bienfaisante, la meilleure de notre siècle, » s'écrie Mgr Besson qui en avait expérimenté l'influence à Saint-François-Xavier de Besançon, « avait été précédée par vingt ans de combats livrés presque sans trêve, depuis le jour où Montalembert se déclara maître d'école devant la Chambre des Pairs, jusqu'au jour où ce titre devint un droit pour tout Français qui voulait l'exercer. Mais, pour la rédiger, la discuter, la voter, il n'y eut qu'une heure, une heure de paix entre deux révolutions. Avant 1849, c'était trop tôt, et en 1851, c'eût été trop tard. Cette heure de grâce et de raison fut devinée, comprise, employée par tous les hommes d'État avec une rapidité qui tenait de l'inspiration et une entente merveilleuse de ce qu'on pouvait faire et de ce qu'on pouvait redouter.

« M. l'abbé Dupanloup ne siège pas dans nos assemblées, mais il conseille, il anime, il presse, il soutient les représentants de la nation. C'est lui qui obtient de M. de Falloux, qu'il acceptera le portefeuille de l'instruction publique et de M. Thiers qu'il soutiendra M. de Falloux dans la discussion de la loi nouvelle.Dès lors, tout est gagné, et il ne reste plus qu'à maintenir l'accord et à écrire le traité.

« Mais que de périls inattendus ! Que de détails où la grande loi va échouer ! Que de difficultés à la dernière

heure [1] ! L'abbé Dupanloup a tout prévu, et partout où un danger est signalé, il met sa plume ou sa parole, il y mettrait sa tête. Que ne fait-il pas ? Il écrit aux évêques, il adresse un mémoire au Pape, il conjure ses amis, rassurant les uns, éclairant les autres, multipliant son action, sentant qu'il est écouté, qu'il sera suivi et que la loi de la délivrance sortira enfin, et des débats publics et des difficultés secrètes dans lesquelles elle est engagée [2]. S'il éprouve quelque déception ou quel-

1. Pour être juste et impartial, il convient d'observer que beaucoup, parmi les catholiques, estimèrent qu'on aurait dû et même pu obtenir davantage. Ces regrets ont été souvent discutés et ils ont fait l'objet de polémiques, où malheureusement les questions de personnes sont trop souvent intervenues au milieu des débats du principe. Tout cependant n'est point à rejeter dans les regrets des adversaires. Mais, ici du moins, cette étude nous entraînerait hors des limites que ne doivent point dépasser ces biographies. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'y revenir et de la traiter à fond dans la notice sur *Mgr Parisis* et dans la notice sur *le cardinal Gousset*. Ici, nous n'avons voulu qu'avertir le lecteur et réserver ce côté important de la question.

2. Au sein de la commission préparatoire, les deux interlocuteurs avec lesquels il eut le plus à lutter, et qu'il eut le bonheur de convaincre et de vaincre, ce furent MM. Cousin et Thiers. L'un, M. Cousin, dominé, quoi qu'il en eût, par l'esprit de corps, défendait, pied à pied, avec une ténacité de volonté extraordinaire, une souplesse et des ressources de parole infinies, les privilèges universitaires ; l'autre, M. Thiers, éclairé par le tremblement de terre de Février et les journées de Juin, comprenait mieux les secours que l'Église peut apporter à une société en péril, mais il conservait encore sur plusieurs points graves quelques-uns de ses préjugés et de ses ombrages d'autrefois. Nul n'était plus capable que l'abbé Dupanloup de faire pour lui la lumière, soit par sa compétence en ces questions, soit par l'ascendant de son âme et de sa parole. Comme l'a très bien dit M. de Falloux, « sa nature était faite pour traiter avec les hommes et prendre de l'empire sur eux. Il avait, au même degré, toutes les véhémences de la conviction et toutes les délicatesses de la charité. Quand il s'enflammait, et l'on peut dire, quand il s'emportait, on sentait que son cœur demeurait sans fiel et qu'un adversaire même y avait toujours sa place ; quand, au contraire, il faisait des avances, et, dans une certaine mesure, des concessions, on voyait parfaitement le point qu'il ne dépasserait jamais, et l'on sentait qu'il ne faiblirait pas plus dans le service de la vérité par défaut de discernement que par défaut d'énergie. L'attraction de M. Thiers pour l'abbé Dupanloup et de l'abbé Dupanloup pour M. Thiers, devint aussitôt évidente à tous les yeux. Notre table de travail avait la forme d'un fer à cheval. En qualité de président, M. Thiers était assis au sommet ; l'abbé Dupanloup était allé modestement prendre place à l'extrémité d'une des branches du fer à cheval. Quand il parlait, M. Thiers ne se contentait pas d'adhérer de la tête et du geste. Je me souviens l'avoir vu plusieurs fois quitter sa place, longer le mur derrière ses collègues, entrer dans l'intérieur du fer à cheval, et là, debout, en face de l'abbé Dupanloup, recueillir toutes ses paroles avec l'air de jouissance d'un homme qui se dit : « Je tiens enfin le vrai ! » Il est certain que, plus d'une fois, principalement dans les matières relatives à l'éducation secondaire, la parole de l'abbé Dupanloup fut pour M. Thiers une lumière inattendue et souveraine : il fut ébranlé dans ses préventions, et, sa conviction ainsi changée, il mit son devoir et son honneur à faire triompher dans les assemblées législatives la vérité qu'il avait reconnue. » L'incident relatif aux Jésuites est demeuré célèbre. L'abbé Dupanloup venait de prononcer un

que tristesse, le Père de Ravignan est là pour le consoler, se tenir à ses ordres et demeurer debout à côté de lui. Il souffrira tout par amour pour sa chère jeunesse. Montalembert, cette autre moitié de lui-même, qui se partageait, avec le Père de Ravignan, les affections de son grand cœur, est à son tour réconforté : « Raffermissez-vous et soyez homme », lui écrit-il à travers les épreuves et les contradictions : *Confortare et esto vir.* Mais voici le jour de triomphe. Le glorieux maître d'école de 1831, condamné par la cour des Pairs, a fait casser, en 1850, l'arrêt dicté par le monopole. La loi qui vient d'être votée a donné à la France les évêques, les prêtres, les soldats, les magistrats, les citoyens, qui la servent, la défendent et l'honorent aujourd'hui. On frémit en se demandant jusqu'où nous serions descendus, s'il ne s'était pas élevé, pour nous soutenir au-dessus des abîmes, une race nouvelle à qui l'Église est chère, parce que l'Église l'a instruite et disciplinée jusqu'à vingt ans, et qu'elle en a fait le témoin, le champion et le martyr de toutes les grandes causes. Les cent collèges qui l'ont formée sont encore debout. Il en sort chaque année, et depuis quarante ans bientôt, de vrais chrétiens qu'on ne connaissait pas dans la première moitié de notre siècle. Qu'on supporte encore cette liberté qui nous est chère, ou qu'on la supprime par quelque décret, il est trop tard pour anéantir jamais les fruits qu'elle a portés. Nos élèves ont vingt ans, et le siècle futur leur appartient. Dussions-nous descendre au tombeau avec les débris de nos grandes lois, nous y descendrions pleins d'espoir, et il suffirait de se pencher vers ce sépulcre pour en entendre sortir cette voix d'un autre Machabée : « Vous savez combien de combats nous avons soutenus pour la défense de la liberté. *Scitis quanta fecimus pro legibus prœlia.* »

Ici, Mgr Besson s'interrompit, ému d'une reconnaissance

discours, qui termina la discussion. La séance terminée, M. Thiers, saisissant le bras de M. Cousin, s'écriait : « Cousin, Cousin, avez-vous bien compris quelle leçon nous « avons reçue là ? Il a raison, l'abbé ; nous avons combattu contre la justice, contre la « vertu ; nous leur devons réparation. » Et à M. de Montalembert et à M. de Corcelles, qui le reconduisaient à son hôtel de la place Saint-Georges, il ne cessait de redire, interrompant à tout instant la conversation : « Oui, décidément, l'abbé Dupanloup a raison. »

qui, partagée de son immense auditoire, faisait courir dans toutes les veines un même frisson. Puis, jetant un long regard sur l'œuvre capitale qui nous reste de ces souvenirs, il reprit :

« Mais, ce qu'a fait notre Machabée, il l'écrira, et il l'a écrit, parce qu'il l'a fait. Dès qu'il peut tenir une plume, c'est aux enfants qu'il en consacre les premiers essais. Il entre dans les détails les plus intimes et les plus pratiques, passe en revue tous les devoirs de ceux qui s'occupent de l'enfance, et s'applique non seulement à en relever la grandeur, mais à en rendre le joug doux et léger. Il préludait ainsi à son grand ouvrage sur l'*Éducation*, qui suffirait seul à son immortelle renommée. Cet ouvrage, dont les éléments sont épars en mille endroits chez les anciens et chez les modernes, est cependant l'œuvre d'une seule main. On y retrouve Platon et Quintilien, Rollin et Fénelon, tout ce qu'il y a de plus savant, de plus pur, de plus ferme, de plus décisif sur la question. Mais l'expérience de l'auteur éclaire d'une telle lumière les témoignages des instituteurs les plus fameux ; mais la préoccupation, l'amour passionné de l'Église et de la patrie, rend les leçons si frappantes et si animées, qu'on oublie les anciens et les modernes pour ne voir que la famille, le collège, le séminaire décrits par Mgr Dupanloup, qu'on aime jusqu'à ses redites, et que, de toutes les autorités qu'il a accumulées, il paraît être lui-même dans notre siècle la plus concluante et la plus décisive. Quintilien n'a formé que l'esprit ; Rollin a donné aux études une part prépondérante dans l'éducation ; Fénelon, dans son merveilleux roman de *Télémaque*, a écrit pour les modernes dans la langue des anciens, mais c'est surtout aux fils des rois que s'adressent ses conseils et ses remontrances. L'abbé Dupanloup, dans un plan plus vaste et plus simple, a tout réuni et tout embrassé. Il y a quarante ans que son livre a paru, il est aussi neuf, aussi vrai, aussi lu que le premier jour.

« Ce livre est partout. Il est le guide et le modèle de toute éducation, c'est par lui qu'il faut la commencer dans la famille et la continuer au collège ou au séminaire. Mais, à côté des livres de Mgr Dupanloup, voyez ses disciples, livres vivants où le maître se retrouve tout entier, avec ce sentiment si

profond du respect et de l'autorité qui résume toute son école et toute sa gloire. Le petit-séminaire de Paris, semé par ses mains, a donné, en huit ans, des prêtres par centaines, dix évêques, l'honneur de la France et de l'Église, deux cardinaux dont la pourpre jette sur leur maître, avec le témoignage de leur reconnaissance, le reflet de leur élévation et de leur grandeur... »

Vint un jour cependant où il fallut quitter ce cher petit-séminaire ! Au prix de quels déchirements, on le devine. Mais Dieu, qui voulait affiner cette âme dans le creuset de la souffrance, voulut aussi donner à la mère du chanoine titulaire de Notre-Dame la consolation de jouir un peu de son fils, avant de mourir. Mais, hélas ! ce bonheur intime, lui-même, dura peu. La mort allait séparer ce fils de cette mère ; d'Augustin, s'il n'avait jamais eu les égarements, il avait toutes les tendresses, et elle, comme elle avait les délicatesses de Monique !

Quand l'heure de la séparation eut sonné, c'est à ce fils si parfait et si bon qu'elle voulut se confesser pour la dernière fois et entre ses bras qu'elle voulut mourir. Le récit qu'en a laissé Mgr Dupanloup est attendrissant.

« ... Deux heures après, je me réveillai avec un serrement de cœur affreux. Mon malheur m'apparut : je fus saisi alors d'une claire vue que la vie de cette chère mère avait été un long martyre par le cœur : ce fut le dessein de Dieu. Oh ! oui, il y a eu là quarante-sept ou quarante-huit années d'une vie bien laborieuse. Ces trois dernières années ont été les plus douces. Elle a eu quelque repos, quelque bonheur, et un peu de l'honneur qu'elle méritait, rue du Cloître. Sa santé était meilleure ; elle jouissait de notre vie intérieure ; j'étais beaucoup avec elle ; à ma triste manière cependant : au moins à tous nos repas. Nous nous promenions le soir dans le salon, dans ce que nous appelions notre jardin, bras dessus, bras dessous. C'était bien court, mais elle se contentait de peu, et son cœur était satisfait. Je suis un peu consolé. Je bénis Dieu de ces dernières années. Mais auparavant tout avait été peine... Et je ne parle pas de toutes les peines que je lui donnais par ma froideur, mon indifférence apparente, mes duretés. Oh ! qu'il

faut prendre garde que le prêtre n'éteigne le fils ! Ce ne peut être la volonté de Dieu... En ce triste matin du 1er février 1849, je vis bien clairement, bien amèrement, tous mes torts passés. Je me précipitai, je fus précipité de mon lit par ces poignantes pensées. Je courus à elle, et je lui demandai pardon de toutes les peines que je lui avais faites. Elle me répondit : « Mais, tu ne m'as jamais fait de peine ! » Pauvres mères, voilà comme elles sont ! C'est le chef-d'œuvre et l'image pure de la bonté, de la tendresse de Dieu. Ah ! que ces moments m'ont éclairé sur mes devoirs ! Il est évident pour moi que les meilleurs fils ne rendent pas à leurs mères, à leurs parents, ce qu'ils leur doivent. On n'en a pas même l'idée ; on fait sans cesse souffrir leur cœur ; et il faut que cette pauvre mère se résigne et porte en silence tout cela. On dirait que depuis le péché c'est l'ordre rigoureux de la Providence, et le prix amer de la dignité maternelle !... »

N'est-ce point là comme une page des *Confessions* de saint Augustin, trempée de larmes et sortie du cœur, avec l'élévation en haut ?

VI. — L'élu du Seigneur.

« Quel autre était désigné par plus de travaux et de services à ce caractère auguste, qui est un sacerdoce dans le sacerdoce ? C'était au temps du suffrage universel, et depuis longtemps la voix publique vous appelait à ce nouvel apostolat. Vous nous parliez tout à l'heure de saint Ambroise, le Fénelon de l'antiquité qui, par là, doit vous être particulièrement cher. Vous auriez pu entendre les enfants crier, comme autrefois dans Milan : *Ambrosi, tu es episcopus !* Ambroise, les enfants et les mères vous veulent pour évêque ! »

Ces belles paroles de M. de Salvandy se réalisèrent à la fin de 1849.

« Nous étions plongés dans la douleur, lui écrivent aussitôt les chanoines de sa future cathédrale ; tout à coup, un bruit consolateur se répand, une bonne nouvelle nous arrive : on nous annonce que c'est vous qui êtes l'élu du Seigneur ! »

La nomination était l'œuvre de M. de Falloux.

« L'abbé Dupanloup, » a-t-il raconté lui-même, « avait laissé un ineffaçable souvenir dans l'esprit, je dirais même volontiers dans le cœur de tous ceux qui, durant quatre mois, avaient étudié avec lui toutes les plaies sociales, et, avec le même patriotisme, travaillé à leur guérison. Plusieurs d'entre eux, particulièrement M. Thiers et M. Cousin, me répétaient souvent : « Il faut que cet homme soit évêque ! » J'étais loin d'y contredire ; mais encore fallait-il qu'il y eût un siège vacant et que ce siège ne l'éloignât pas trop du centre politique et intellectuel de notre pays. Une mort imprévue vint en décider. M. Fayet, évêque d'Orléans, membre de l'Assemblée Nationale, où il était fort aimé, nous fut enlevé en quelques heures par le choléra. Son successeur évidemment désigné était l'abbé Dupanloup. »

En le présentant à la nomination du chef de l'État, M. de Falloux lui dit :

« J'ai l'honneur d'être encore votre ministre ; permettez-moi de vous dire, pour le temps où je ne le serai plus, qu'il y a des prêtres qu'il faut faire évêques pour un diocèse, d'autres qu'il faut faire évêques pour l'Église. »

Un obstacle vint cependant, et du côté où le ministre ne l'aurait pu prévoir.

« J'avais, » dit-il, « compté sans l'abbé Dupanloup lui-même ; il repoussa ma première ouverture avec un accent qui me fit comprendre que je ne triompherais pas facilement d'une telle résistance. J'appelai aussitôt à mon aide le P. de Ravignan, qui était à la fois l'ami le plus intime et le plus autorisé de l'abbé Dupanloup. Le P. de Ravignan entra vivement dans mes intentions, et, à ma grande surprise, ne fut pas plus heureux que moi. »

L'opinion s'agitait, et l'affaire préoccupait tout le monde.

« En même temps, dit encore M. de Falloux, d'autres amis intervenaient en sens contraire, M. Molé notamment, et me déclaraient qu'enlever l'abbé Dupanloup à Paris était une pensée absolument criminelle et absolument insensée ; que personne ne l'y remplacerait, ni pour la direction des jeunes gens, ni pour la direction des âmes dans toutes les classes et dans toutes les conditions. Je ne cédai point à cette

ardente obsession ; je fis observer qu'il y avait aussi des jeunes gens et des âmes en province ; que l'épiscopat donnait à toutes les qualités de l'homme, au point de vue social, une autorité, au point de vue religieux, une vertu que rien ne supplée ; j'insistai sur la proximité d'Orléans et de Paris ; j'allai même jusqu'à invoquer le chemin de fer et les facilités nouvelles qu'il apportait à la dévotion. J'ajoutais, avec une parfaite sincérité, que le nouvel évêque ne serait pas tenu à la résidence ; qu'assurément un évêque devait être nommé avant tout pour son diocèse ; mais que quelques évêques devaient être nommés aussi pour l'épiscopat tout entier, et que, si c'était là une exception, elle serait pleinement justifiée pour l'abbé Dupanloup. Ces arguments triomphèrent de la plupart des amis ; ils ne triomphèrent pas de l'abbé Dupanloup lui-même, et le P. de Ravignan vint m'annoncer avec tristesse qu'il fallait définitivement renoncer à notre dessein. »

C'est alors que le cardinal Giraud intervint, pria, supplia, menaça même, et l'élu, à bout de ressources, écrivit au ministre, le vendredi de Pâques, 13 avril :

« Le mot qui vous a décidé me décide. *Satius est Dei causa servitutem subire quam, crucis fuga, perfrui libertate.* C'est donc fini : je vous donne ma triste, mais certaine parole : Oui. »

Mais le ministre s'était bien trompé, s'il avait cru que l'évêque d'Orléans ne serait pas l'homme d'un diocèse. Sans doute, il fut l'homme de la France et de l'Église, mêlé à toutes les joies et à toutes les luttes, mais quel organisateur !

Nous n'entreprendrons point ce tableau. Il occupe près d'un volume dans les trois que son biographe a consacrés à décrire cette grande vie.

Bornons-nous à rappeler comment, avec une ferme douceur, il amena son clergé aux ferveurs primitives, par une foule d'institutions disciplinaires depuis imitées et copiées ailleurs.

Rappelons sa parole, si vraie et si bien réalisée :

« Si je dois laisser quelque chose après moi sur la terre, c'est l'œuvre des catéchismes et des petits-séminaires... Le bon Dieu m'a fait évêque pour achever, *pro meis viribus*, ces deux œuvres, les catéchismes et les petits-séminaires. »

Citons encore de lui cette autre belle parole, adressée à ses prêtres :

« La double restauration du *matériel* et du *spirituel* des édifices et des âmes, est le grand ouvrage que Notre-Seigneur nous a confié, à vous et à moi. Votre travail tout seul n'y suffirait pas, il y faut le mien ; d'ailleurs, je suis ici le premier ouvrier, celui qui aura le plus grand compte à rendre, et qui doit le moins aussi épargner sa peine. Je ne l'épargne pas, ce me semble ; je suis décidé à l'épargner moins que jamais et à vous aider constamment, infatigablement, sans relâche, jusqu'à la fin. »

Que dire de son zèle pour la restauration de la gloire, disons-le, du culte de Jeanne d'Arc ? Le poète l'a chanté sur sa tombe :

> De pied en cap armée, au seuil du Paradis,
> Agitant devant elle une touffe de lis,
> Une sainte priait, et regardait la terre.
> Geneviève survint, et lui dit : « O guerrière,
> Loin de nos chœurs sacrés, que faites-vous céans ? »
> Jeanne lui répondit, de sa voix douce et fière :
> « J'attends l'évêque d'Orléans. »

Mais, encore une fois, comment tout dire ? Aussi bien, le détail en est inutile. Les élèves de la Chapelle Saint-Mesmin, les religieuses, les prêtres, les clercs, les ouvriers, tous ont dit, chacun dans sa langue, ce que fut l'abbé Dupanloup évêque.

Suivons-le du moins dans son intimité. L'auteur des *Notes et Souvenirs* en a fixé quelques traits vraiment pris sur le fait et qu'on connaît moins que les grandes œuvres extérieures qui ont rempli le monde du bruit de son nom.

Il y avait dans ses habitudes des nuances d'une politesse exquise. Lui, si expéditif, si pressé toujours, il détestait le style télégraphique, uniquement à cause de la suppression qu'il admet des formules de la conversation. La plupart de ses lettres sont écrites en ce style télégraphique, mais ces formules ne sont jamais tronquées.

Il excellait dans la manière de présenter chez lui les personnes les unes aux autres, choisissant toujours d'un mot les motifs qui pouvaient amener un agrément, une sympathie :

« Madame, j'ai l'honneur de vous présenter M. un tel, qui a beaucoup connu votre père... Monsieur, permettez-moi de vous présenter M. B., qui a composé un livre que vous aimez beaucoup, etc., etc. »

Il y avait des moments où il était évidemment plus gai que de coutume... Mais cette gaieté était toujours contenue; on ne l'a jamais entendu rire aux éclats, jamais prononcer une parole qui ne fût de la plus rigoureuse convenance.

Il était toujours d'une propreté exquise, malgré sa manière de se vêtir, ou plutôt de s'affubler. Il se rasait lui-même, et, comme ses rasoirs faisaient un peu son désespoir et qu'il voulait aller trop vite, il lui arrivait souvent de se mettre le visage tout en sang.

On a tant écrit sur son chapeau et son parapluie, qu'il n'en reste plus rien à dire. Le parapluie et Mgr Dupanloup étaient inséparables ; il le prenait par tous les temps, et en faisait tour à tour son parasol et sa canne. Son chapeau l'embarrassait souvent ; il le posait partout, excepté sur sa tête, et Dieu sait dans quel état de chiffon il le mettait. Mais son parapluie, c'était différent... il le soignait.

Il avait un grand appétit et mangeait beaucoup. Mais, quand il rencontrait le plat de son choix, la fameuse tête de veau entr'autres que ses curés ne manquaient jamais de lui servir en visite pastorale et qu'il appréciait à cause du mauvais état de ses dents, il s'en servait une pleine assiettée... En y ajoutant les favorites laitues, son classique fromage et les éternels pruneaux, son repas était fait. Il allait, d'instinct et par choix, à ce qui le nourrissait ; jamais, à ce qui le délectait.

Sa sobriété, en ce qui regarde le boire, était extrême. Jusqu'aux dernières années de sa vie, il n'avait pris une goutte de café, de liqueur, de vin pur.

Il avait le culte de l'heure du coucher. A neuf heures, il était toujours au lit. Mais le sommeil était parfois difficile à venir ; facile, très facile à interrompre : il y avait tant de préoccupations dans sa tête ! Ce sommeil était la chose qu'on respectait le plus chez lui... A une époque, il était réveillé, en été, dès trois heures du matin, par des coqs qui chantaient dans le voisinage. Les propriétaires lui firent le sacrifice que

Socrate fit jadis à Esculape : ce qui fit dire à un journal malin que Mgr Dupanloup avait enfin *coupé la tête au gallicanisme.*

Mais, à cinq heures, un peu avant même, soit hiver, soit été, il se levait.

« C'est, » disait-il quelquefois, « le seul moyen d'allonger la vie ; car, quand on dort, on ne vit pas, on se prépare seulement à vivre. »

Sur quoi, M. de Falloux lui dit, très aimablement, au Congrès de Malines :

« Vous avez prêché d'exemple, Monseigneur ; et vous vous êtes, toute votre vie, levé matin, en arrivant toujours le premier sur la brèche, quand il y avait une vérité à défendre, une morale à propager, un ennemi à combattre. Vous avez eu la primeur de toutes les questions importantes qui se sont agitées en France depuis trente ans, dans l'Église et dans la société. »

Il avait, à la Chapelle, au séminaire, une mauvaise petite berline, palissadée à l'intérieur d'un fourreau en étoffe de Perse, beaucoup moins destiné à préserver le drap primitif qu'à en voiler les misères persistantes. Une bonne bête grise, dont le pas majestueux se ressentait du service quotidien qu'elle fournissait au noria de l'établissement. Un cocher, vrai type de domestique de séminaire, conduisait prudemment, en répétant de temps en temps : « Allons, ma poule, allons !... » Et voilà tout l'attelage.

C'est à un autre témoin de sa vie intime, M. de Riancey, que nous emprunterons,pour achever de le connaître,quelques traits sur sa manière de travailler.

« Mgr Dupanloup,» dit le célèbre historien,« travaille tantôt seul, tantôt avec des secrétaires. Ce sont des lettres à répondre par centaines, des règlements à préparer, des instructions à envoyer, des études à poursuivre,des notes à relever, des pages à préparer ou à relire. A midi, ce que l'évêque a fait ou fait faire est merveilleux.

« Son activité ne connaît ni limites ni obstacles : le temps, l'espace, la distance n'existent point pour lui, tant il sait les employer, les franchir, les assouplir à son désir.

« Je ne dis point qu'à cela il ne s'use pas et qu'il n'use pas les autres. On prétend que, comme les héros de nos batailles, il a eu déjà, non plusieurs chevaux, mais plusieurs secrétaires tués sous lui. C'est trop dire ; mais, ce qui est certain, c'est que jamais personne n'a plus extrait d'autrui qu'il ne le fait. Il lui faut des instruments d'une certaine souplesse, il est vrai, d'une utilité réelle, il est vrai ; mais quand il les a, — et il les saisit partout, — il les plie, il les dompte, il les anime, il en fait jaillir l'éclair.

« Sa patience a parfois été mise à de rudes épreuves : or, ce n'est pas chez lui un don naturel, tant s'en faut ; la fougue est dans sa nature et elle est aisément sur le point d'éclater. Mais comme il se domine ! comme il se contient ! comme il se dompte !...

« Il a la conception prompte et même hardie, mais il est, pour tout ce qu'il fixe sur le papier, pour ses écrits, d'une sévérité implacable et d'une conscience sans seconde.

« Il esquisse à grands traits et d'un premier jet : puis il revient, il retouche, il retravaille, il réédifie parfois de fond en comble. Sa belle écriture, ferme, claire, propre, accentuée, inscrit, sur une large feuille pliée à mi-marge, des pensées rapides comme l'éclair, vibrantes comme la foudre : puis des points qui remplissent les intermédiaires, les transitions, les développements, les preuves.

« Cela fait, quand il en a le temps, il s'arrête : quelques heures de réflexion, une longue promenade au grand air, le conseil de nombreux et fidèles amis, mûriront l'œuvre ; et de ce germe puissant un chêne sortira.

« Sa docilité aux avis est extraordinaire. Il défend ses sentiments, son idée, sa phrase ; mais il cède merveilleusement quand il a aperçu une opinion plus nette, une déduction plus sûre, une expression plus propre ou plus heureuse. Je l'ai vu se rendre à des observations d'esprits presque vulgaires, mais droits. Le bon sens a sur lui un irrésistible empire, il lui sacrifie les plus poétiques élans.

« Avec cette passion du mieux, de la retouche, — disons le vrai mot, — de la perfection, il est toujours prêt à la dernière heure ; mais il l'est, et avec un éclat singulier.

« Ses plus tendres amis lui ont souvent reproché ses retards : que de fois ne l'a-t-on pas supplié des mois, des années, de donner le dernier « bon à tirer » d'un écrit, d'un livre, d'un des volumes de l'*Éducation* par exemple ! Il résistait ; toujours quelque trait à ajouter ou à modifier. C'est par vingtaine qu'il exige les épreuves, quand trois ou quatre suffisent au plus. On ne se fait pas une idée sur ce point-là des doléances de ses libraires.

« Eh bien ! il laisse dire et les éditeurs et les disciples et les amis. Et, au fond, quand il se décide, les uns et les autres, — même les plus grondeurs, — font amende honorable, l'œuvre est devenue un chef-d'œuvre.

« D'ailleurs, — et voilà ce qui désarme, — si l'heure presse, si l'on est en ces conjonctures où les minutes valent des siècles, soyez sans crainte, la rapidité de l'exécution répondra à l'urgence de la nécessité. Tous les ressorts de l'intelligence seront tendus : la pensée jaillira, la parole la suivra comme la flèche suit la volonté de l'archer, aussi prompte et aussi sûre !

« Et, avec une activité si laborieuse, l'ordre le plus parfait, le plus lucide et le plus net, règne dans ses livres, dans ses papiers, dans ses notes, dans tout son arsenal intellectuel, dans tous ces trésors de succès et d'éloquence dont il est l'heureux possesseur. »

VII. — Debout et sous les armes.

Avant tout, l'évêque d'Orléans fut un lutteur.

Disons-le bien vite, nous ne prétendons pas que tous les coups qu'il a frappés aient visé juste. En ce qui concerne les questions libres, il lui est arrivé de dépasser le but et la mesure. Au concile du Vatican, il s'est trompé. Dans les querelles du catholicisme libéral, il en a mécontenté beaucoup, entre les plus sages. Ses anathèmes contre *L'Univers* et Louis Veuillot en ont affligé beaucoup aussi. Mais, ces réserves faites, comme il fait bon relire les pages triomphantes, où l'éloquent évêque de Nîmes a raconté, à la façon de Bossuet, les luttes du vaillant d'Israël. Écoutons-le.

« Nous avions joui pendant dix ans des bienfaits d'une paix religieuse, à peine troublée par ces pressentiments qui n'appartiennent qu'aux âmes à la fois généreuses et éclairées. Quand la guerre d'Italie éclata, les sages prévirent assez qu'elle tournerait contre l'Église et contre le Pape. Mais les sages sont-ils crus, quand on peut leur opposer la gloire des armes, et que la victoire semble justifier toutes les audaces. L'année n'était pas achevée que cette guerre fameuse commençait à porter ses fruits. La paix de Villafranca n'a servi qu'à encourager la ruse et la trahison ; le traité de Zurich est déchiré avant d'être signé, les États du Saint-Père sont en proie à l'anarchie. On se flatte qu'un congrès remettra tout à sa place ; mais, au lieu d'un congrès qui assure la paix, voilà qu'un pamphlet anonyme devance les temps, marque le but de la révolution et propose de réduire le pape au palais et aux jardins du Vatican. Ce mystérieux écrit circule de toutes parts, il n'est pas signé, mais on a deviné l'auteur qui l'inspire. L'évêque d'Orléans improvise une réponse. Elle est composée en un jour, imprimée en une nuit, répandue le lendemain dans toute la France, traduite dans toutes les langues, et, à Rome comme à Paris, on disait à l'auteur anonyme : « Il faut un visage ; il faut des yeux dont on puisse connaître le regard, un homme enfin à qui on puisse demander compte de ses paroles. »

« Ses écrits m'ont valu une armée ! » dira plus tard Pie IX, en parlant de l'évêque d'Orléans.

« Cette armée se leva partout, partout la plume à la main, la parole sur les lèvres pour faire écho à la grande voix qui sonnait ici le clairon des combats. Mais bientôt l'épée se lèvera à son tour. Quand il ne fut plus permis de compter sur les puissances de ce monde pour sauver le pouvoir temporel, le Pape conçoit le dessein hardi de se sauver lui-même. Mérode vient chercher Lamoricière pour le mettre à la tête de la dernière croisade. L'évêque d'Orléans en a la confidence. Il la méritait, et il se met à hâter de toutes parts le recrutement de ces braves qui iront réhabiliter dans leur sang le titre tant de fois raillé de soldat du pape. La journée de Castelfidardo en a fait des martyrs.

« Ils étaient là, » s'écrie l'évêque d'Orléans, « au poste du dévoûment, et ils y moururent. Le vieil honneur du sang français, l'honneur du sang chrétien, ils l'ont soutenu jusqu'au bout. Leur constance jette un reflet immortel sur leurs glorieux désastres : ce sont les derniers martyrs de l'honneur européen.

« Que les puissances de ce monde ne prétendent arrêter ou vaincre le champion de la papauté. A chaque nouvelle insulte, l'évêque d'Orléans répond par une nouvelle apologie : c'est un duel engagé à tout jamais entre la force et le droit, entre l'Église et la révolution. S'il y a quelque répit, il écrira un volume au lieu d'une brochure, et son livre sur la *Souveraineté Pontificale* sera dans toutes les mains. S'il se repose un moment, c'est pour plaider la cause de l'Irlande ou celle de la Pologne avec l'autorité que lui donne partout le renom attaché à sa parole. Bientôt l'impiété ne lui laissera plus ni paix ni trêve. La politique, plus engagée que jamais dans les voies de la perdition, s'attaque à la société de Saint-Vincent-de-Paul. Cette institution française dont il a béni le berceau est devenue une institution catholique. Il prend sa cause en main, et reproche aux persécuteurs d'avoir cédé à de vulgaires et indignes obsessions, en faisant injure à une des plus grandes choses qui soient sur la terre, la charité chrétienne.

« On le suspecte, on le met en interdit, on guette aux environs de son palais ceux qui osent s'y présenter encore. Tout est inutile, rien ne change sa résolution de défendre jusqu'au bout, avec la même énergie et la même indépendance, la souveraineté pontificale. Rome l'accueille avec des transports de joie et de reconnaissance, le Pape ne cesse de lui dire comme un général à un de ses plus vaillants capitaines : « Je suis content de vous ! » Plus de quarante-cinq brefs répètent ce mot, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre. Quel soldat a vu son nom plus souvent mis à l'ordre du jour !

« Ce sera sa seule récompense ; mais, en est-il de plus haute ? Cette récompense que le Pape lui décerne, toute l'Europe y applaudit. Passe-t-il à Nîmes, on lui offre une couronne d'or comme à Démosthène, et le successeur de Fléchier, cet autre héroïque défenseur du Pape et de l'Église, sent battre, à côté

de son cœur, un cœur qui bat à l'unisson pour les mêmes causes, avec le même désintéressement et la même grandeur. Va-t-il siéger au congrès de Malines, il emporte tous les suffrages de ce peuple, si noblement jaloux de sa foi et de sa liberté, qui, plus heureux que d'autres, peut entendre, debout et le front haut, en 1888, ce que l'évêque d'Orléans lui disait en 1864, et se lever pour applaudir encore ces paroles, qui le faisaient frémir d'enthousiasme :

« Rappelez-vous qu'on doit aimer son drapeau d'autant plus « qu'il est accablé et criblé ! O mon pays ! O France, dit le « soldat, comme je t'aime depuis que je me suis battu pour « toi ! O drapeau noirci, percé, déchiré, comme je te presse « sur mon cœur ! Et nous, sachons redire : O vertu, ô conscience, « ô religion, ô foi chrétienne, ô probité, ô justice, ô Église de « JÉSUS-CHRIST, ô Rome, ô successeur de Pierre, je vous aime, « car j'ai souffert pour vous. »

« Ces nobles souffrances n'étaient pas finies. Voici la convention du 15 septembre conclue entre la France et l'Italie sur les intérêts temporels du Pape, sans que le Pape eût été ni consulté, ni averti, ni prévenu. Pendant que l'évêque d'Orléans reprend la plume et écrit sur ce nouvel attentat tout ce que lui inspire l'abandon, à bref délai, de la cause pontificale, Pie IX, avec cette haute sagesse qui n'appartient qu'au Vicaire infaillible de JÉSUS-CHRIST, promulgue l'Encyclique *Quanta cura* et le *Syllabus*. C'était comme la lumière partie de ces hauteurs où les nuages et les ombres ne sauraient atteindre. Mais les uns s'étonnent, les autres se récrient, un grand tumulte remplit le monde, et tandis que deux prélats, le cardinal Mathieu, à Besançon, et Mgr de Dreux-Brézé, à Moulins, le même jour et à la même heure, lisent, chacun dans leur chaire, avec une fidélité qui ne redoute rien, cette encyclique insupportable aux gouvernements de ce monde comme aux esprits encore infatués des erreurs de leur siècle, l'évêque d'Orléans, reprenant la plume, improvise, avec une admirable vigueur, la défense de l'Encyclique et en justifie toute la doctrine, en démontrant que ni la vraie liberté, ni la civilisation digne de ce nom, ni le progrès légitime, ne sont condamnés par le Saint-Siège. Il se tenait sur la défen-

sive [1], et il n'en avait pas moins fait une magnifique apologie. Félicitons-le encore une fois, et nous ne serons que l'écho de l'Église universelle, car, dans toutes les langues comme dans toutes les nations, six cent trente évêques l'ont loué sans réserve ; Pie IX l'a encouragé, en l'appelant l'éloquent vengeur de l'Encyclique, et si, après ce nom, il est permis d'en citer un autre, ce sera celui de l'archevêque de Pérouse. L'archevêque de Pérouse est aujourd'hui Léon XIII.

« Votre ouvrage, » lui dit-il, « qui a fait tant de bruit en Europe, est bien digne de votre doctrine. Vous êtes le défenseur et le soutien du Saint-Siège persécuté. Agréez donc mes congratulations avec celles de tout l'univers.

« Le glaive ainsi tiré pour la défense de l'autorité spirituelle et temporelle de l'Église ne se reposera plus. Il frappe à droite et à gauche, tantôt ceux qui veulent dépouiller le Pape des derniers restes de sa liberté, tantôt ceux qui s'endorment dans cette sécurité fausse qui précède les grands désastres. On a beau comploter dans la nuit sombre ; il veille, il avertit, il dénonce l'ennemi partout où il le découvre. On n'a pas besoin de l'interroger et de lui dire : *Custos, quid de nocte ?* La sentinelle crie aux armes au premier soupçon, et force l'univers à l'entendre. Nous l'avons entendu, dès que l'athéisme a relevé la tête. Il a signalé le péril social, ce péril qui s'étend chaque jour. Hélas ! ses prophéties sont devenues des réalités. Ce n'est plus un péril, c'est un abîme.

« Mais, voilà que les derniers restes du pouvoir temporel sont menacés par les bandes qu'un condottiere ramasse de ville en ville. L'évêque d'Orléans frappe à toutes les portes, à Florence et à Paris, et sa parole va du cabinet de Victor-Emmanuel à celui de Napoléon III, réveillant les consciences, adjurant les souverains, répétant ce qu'exigent la parole donnée,

---

1. *Il se tenait sur la défensive.* L'expression nous paraît merveilleuse de vérité et de justesse. Mgr Besson, en l'employant, répond, ce nous semble, aux reproches de ceux qui disaient que l'Encyclique était « transfigurée » dans la brochure, et aux regrets de ceux qui auraient voulu une exposition doctrinale dans le genre de celle de l'évêque de Poitiers. Mgr Dupanloup se posait en défenseur et, si on veut nous permettre le mot, en avocat. Ses apologies s'adressaient beaucoup plus à l'adversaire systématique qu'aux théoriciens. Faute de l'avoir distingué et observé, on a poussé bien loin les récriminations, et l'illustre apologiste eut beaucoup à en souffrir.

l'honneur et les alarmes de la chrétienté, jusqu'à ce que l'escadre française, deux fois sur le point de passer la mer, deux fois rappelée, prenne à toute vapeur le chemin de l'Italie et aille achever la victoire de Mentana, la dernière victoire de la France et de la Papauté.

« Cette victoire qui soulage les consciences amène à la tribune les oracles de la parole, Berryer y monte pour la dernière fois en l'honneur du Pape; Thiers y reparaît avec un de ses plus merveilleux discours, et l'avocat de l'Empire, Rouher, déclare, avec l'autorité de son nom, que jamais Rome ne sera arrachée au Pape. Ce « jamais » n'a duré que trois ans. Mais il dura assez longtemps pour donner au Concile du Vatican le temps de s'assembler au milieu d'une tranquillité qui étonna tout l'univers et qui ne faisait guère pressentir les tempêtes du lendemain.

« La grande question qui agita tous les esprits au dedans et au dehors est encore présente à toutes les mémoires. Je ne raconterai pas quelle part l'évêque d'Orléans prit au débat de la définition de l'infaillibilité pontificale, nous ne parlons pas ici la langue des passions, encore moins celle des représailles, mais celle de la concorde et de la paix. La définition de l'infaillibilité semblait un danger à sa sagesse. Ses prévisions furent heureusement trompées, et la sagesse de l'homme apparut plus que jamais toujours courte par quelque endroit. Aujourd'hui, il ne faut plus voir que l'obéissance qui succéda aux ardeurs de la lutte.

« La définition une fois proclamée, l'impétuosité de la nature fait place à la tranquille humilité de la foi. Mgr Dupanloup s'incline devant la parole du Vatican avec le sentiment d'un fils qui se rend au meilleur des Pères. Son adhésion n'a rien de bruyant, elle est prompte mais modeste, elle est sincère, mais paisible [1]. Quand Rome a parlé, un mot suffit pour servir d'écho à cette parole infaillible [2]. Ce mot, on l'a

---

1. C'est la pensée et presque l'expression du cardinal Lavigerie : « L'honneur de l'évêque d'Orléans, a écrit l'apôtre et docteur africain, est précisément d'avoir fait succéder à ses ardeurs, comme toujours extrêmes dans le combat, son adhésion humble et paisible. »

2. Aussitôt que la paix rendit à l'évêque d'Orléans la liberté de ses communications, de Bordeaux même, il adressa sa soumission directement au Saint-Père. « Je n'ai « écrit et parlé, » lui disait-il, « que contre l'opportunité de la définition : quant à la

entendu, d'un bout de l'univers à l'autre. Personne n'est resté en arrière, et, pour n'en citer qu'un exemple, ces grands évêques d'Allemagne, si opposés d'abord à la définition, en sont devenus non seulement les défenseurs, mais les martyrs.

« Ainsi, dans ces grandes batailles de la foi, le dernier mot appartient au chef suprême qui seul a reçu l'ordre de confirmer ses frères. Il laisse à ses capitaines la responsabilité de leurs mouvements et mène de plus haut toute l'armée d'Israël à la bataille. Tantôt il se sert, tantôt il se passe de ses meilleurs auxiliaires, et, seul sous la main de Dieu qui sera continuellement à son secours, il éclaire et il avertit, selon les inspirations de sa sagesse toujours infaillible. Sa doctrine est toujours la même. Ce qu'a dit Grégoire XVI, Pie IX le répète, et Léon XIII tient le même langage. Si le bruit des révolutions a empêché d'entendre le premier dans l'Encyclique *Mirari vos*, si les écoles se sont récriées contre le second, quand il promulguait l'Encyclique *Quanta cura*, le troisième viendra, en son temps, pour répéter dans l'Encyclique *Libertas* les mêmes oracles qui ne trouveront plus ni obstacle, ni contradiction. Ainsi le soleil jette, dès son lever, tout ce qu'il a de rayons. Mais les nuages qui se lèvent avec lui en interceptent quelquefois la lumière à nos regards surpris ou malades, jusqu'à ce qu'il apparaisse tout entier dans la superbe parure de son midi. Tel apparaît, après tant de débats sur la liberté, le grand pape qui vient de la définir avec une si lumineuse profondeur. Toutes les passions se taisent, toutes les hauteurs s'inclinent. Pierre a parlé pour la troisième fois, mais il a parlé la troisième fois comme la première, et la cause est finie pour toujours. »

« doctrine, je l'ai toujours professée non seulement dans mon cœur, mais encore « dans des écrits publics... et j'y adhère de nouveau sans difficulté, trop heureux si je « puis par cette adhésion offrir à Votre Sainteté quelques consolations au milieu de « ses amères tristesses... Parmi les angoisses de la guerre et de l'occupation prus- « siennes, je préparais un mandement avec lequel je me proposais de promulguer les « constitutions du 24 avril et 18 juillet. Malgré les occupations nouvelles qui m'acca- « blent, je n'abandonnerai pas ce travail... » Et, en effet, dès que les travaux législatifs lui eurent permis de l'achever, ce travail parut : c'était une lettre pastorale, portant, avec sa plus formelle adhésion, communication à son clergé des décrets du Concile du Vatican...... « O bonheur de notre foi ! » s'écrie à ce propos l'historien du grand évêque, « tant que la discussion est permise, nous suivons avec d'autant plus de sécurité nos convictions, que, croyant à une autorité infaillible, nous sommes sûrs, dès qu'elle aura parlé, d'être dans la complète vérité. »

Voilà ce que l'évêque d'Orléans a fait pour l'Église. Il reste à montrer ce qu'il a fait pour la France.

VIII. — Pro patria !

L'évêque d'Orléans est demeuré debout et sous les armes pour la servir.

« Vous vous rappelez, » s'écrie encore son éloquent panégyriste, « cette guerre fameuse où rien n'était prêt, excepté le courage et l'honneur, ces épouvantables revers qui se succédaient comme des coups de tonnerre sur la France éperdue, le souverain captif, sa race rejetée, son gouvernement aboli, nos villes assiégées, Paris investi, un million d'hommes débordant de toutes parts dans nos provinces envahies, partout le carnage, la désolation et la mort.

« Aimons plus que jamais notre mère en deuil !

« Ce fut le premier cri de l'évêque d'Orléans, et là-dessus il prêche la pénitence et le courage aux vaincus, la justice et la modération aux vainqueurs, à tous le jugement de Dieu.

« Mais il joint l'action à la parole, et, comme il prévoyait assez qu'Orléans, placé au centre même de la France, allait être le théâtre de toutes les vicissitudes de la guerre, il se tient prêt à tout événement pour en prévenir l'effroyable désastre. Secours de tout genre, asiles de jour et de nuit, appels aux prêtres, aux religieuses, aux citoyens, il a tout prévu, tout disposé.

« Après trois jours de combats héroïques, Orléans n'est plus, comme au temps de Jeanne d'Arc, la ville des glorieuses délivrances, Orléans est tombée au pouvoir de l'ennemi. Ne tremblez pas, dans ces jours de détresse, pour l'honneur de la grande cité. L'évêque est debout, groupant autour de lui le peuple qui l'implore et les magistrats qui le consultent, prenant en main tous les intérêts, écrivant trois fois au roi de Prusse pour empêcher les réquisitions ruineuses, arrachant ses diocésains à la fusillade, et changeant en sentence de grâce des sentences de mort dans la bouche du vainqueur qui s'écrie :

« N'oubliez jamais que vous devez la vie à votre évêque ! »

Après avoir imploré, il commande. L'Allemand ne saurait tenir contre un tel caractère et une telle grandeur d'âme !

« Parlez, » lui dit-il un jour, « c'est vous qui donnez des ordres ici !

« Je ne raconterai ni la victoire de Coulmiers, espérance trop tôt évanouie d'un meilleur destin, ni la journée de Patay où le drapeau des zouaves pontificaux fut quatre fois relevé par nos héros mourants sous les balles qui l'avaient déchiré. L'Allemand rentre à Orléans, et la ville connaît toute la dureté d'une seconde occupation qui était devenue une revanche. Mais l'évêque ne fléchira pas. On envahit son palais, on le somme de faire évacuer les blessés français qui le remplissent, on le calomnie, on le livre aux dérisions de la presse. Son cœur saigne, mais il s'élève à la hauteur de tous les devoirs. Il envoie recueillir sur tous les champs de bataille les soldats agonisants, français ou prussiens sans distinction de nationalité ou de religion, tous les habitants de la ville offrent de transformer leurs maisons en ambulances, les églises, les monastères, les écoles deviennent des hospices, quatre cents religieuses les desservent, les médecins valent les religieuses pour l'abnégation et le dévouement, les prêtres se multiplient comme par miracle, et lui, voyant tant de douleurs et tant de misères, tant de calamités à la fois, s'écrie, en se voyant réduit à l'impuissance de les guérir :

« Que va devenir notre pauvre France ! »

« Ah ! » s'écrie encore à ce propos l'évêque de Nîmes, « je m'explique assez qu'un si grand homme, après avoir ainsi donné son âme aux enfants, au diocèse d'Orléans, à l'Église, à la France, s'arrête un moment au milieu des ruines de sa patrie, qui pendent de toutes parts, et se demande s'il ne fera pas bien de tout quitter pour se retirer à la Grande Chartreuse au sein du silence, à Lacombe au sein de l'amitié, à Einsiedeln où ses derniers jours s'écouleraient entre la prière et les livres. Non, héroïque prélat, la retraite ne sera jamais votre partage : il faut encore combattre, une autre arène vous attend, vous y serez le seul de tous les évêques français, mais vous suffirez à entreprendre, à plaider, à gagner la cause commune, votre

ardeur n'est pas éteinte, les derniers restes de votre voix tomberont à la tribune, pour l'honneur de l'éloquence, dans les combats de la patrie et de la liberté.

« On l'a vu, enveloppé dans son manteau et couronné de ses cheveux blancs, siéger dans notre dernière Assemblée constituante avec une modestie qui n'avait rien d'égal que la dignité même de sa personne. Dès qu'un intérêt religieux ou moral l'appelle à la tribune, tous les yeux se tournent vers lui, toutes les passions se taisent pour l'entendre. La première fois qu'il y monte, c'est pour revendiquer en faveur du pape captif l'indépendance, en faveur de la France l'honneur de protester la première parmi les nations européennes contre la plus indigne des spoliations ; c'est pour adjurer ses concitoyens par ce cri parti du fond de sa conscience tout épiscopale et toute française : Vous vous plaignez quelquefois que la religion vous menace ; non, elle vous manque !

« Il remontera dans cette tribune pour proclamer encore une fois les droits imprescriptibles du Saint-Siège et rappeler que la politique qui a été si fatale au pape a été en même temps fatale à la France.

« Voici les lois nouvelles !

« Qui s'appliquera à en faire des lois chrétiennes ? L'évêque d'Orléans.

« Qui démontrera la nécessité de l'aumônerie militaire, en stipulant pour le soldat le repos du dimanche ? Encore l'évêque d'Orléans.

« Et, à gauche comme à droite, on a applaudi l'orateur qui demandait à ne pas priver le Français des secours d'une religion qui apprend à obéir sans murmurer, à combattre sans peur et à mourir sans regret.

« Qui réclamera la présence des évêques dans les conseils de l'instruction publique et celle des prêtres dans les conseils de la bienfaisance ? Toujours l'évêque d'Orléans.

« Quand la loi sur l'enseignement supérieur est mise à l'ordre du jour, le vieil athlète ramasse toutes ses forces et reparaît dans l'arène. Qu'il est brave à voir, invoquant en faveur de la liberté ces arguments de bon sens, de justice, d'honneur fran-

çais, qui avaient dans sa bouche un accent si pathétique et si entraînant ! Encore un vote arraché par l'évêque d'Orléans à une assemblée de plus en plus incertaine dans ses voies politiques, mais que notre Démosthène savait faire trembler encore devant le péril de l'athéisme et du libertinage.

« Ne laissons pas dire, pour diminuer son mérite, que ces lois ne sont plus que des ruines. Il y a des ruines arrosées de tant de larmes éloquentes, que l'espérance ne cesse pas d'y fleurir. Les pathétiques discours de l'évêque d'Orléans sont les germes d'une meilleure législation. Un jour, on voudra le relire, on croira l'entendre, et les générations futures glorifieront et béniront sa mémoire.

« N'est-ce pas à ce sentiment que l'Assemblée constituante obéissait, avant de se séparer, en l'appelant au sénat ? Pourquoi ne pas dire qu'elle hésita ? Cette grande figure commençait à déplaire ; on savait bien que le sénat ne serait pour lui ni le silence ni le repos, et qu'il se ferait porter à la tribune plutôt que de la laisser muette devant l'injustice ou l'erreur. Ainsi quand la ville de Paris propose de célébrer le centenaire de Voltaire, c'est l'évêque d'Orléans qui s'élève à l'encontre de ce grand scandale et qui pousse devant une telle audace le cri de l'honneur épiscopal, de l'honneur chrétien, de l'honneur français. Il écrit dix lettres, il frappe, il émeut l'opinion, il remonte à la tribune une dernière fois, il lit d'une voix altérée la protestation de sa conscienee. On l'écoute, et le centenaire de Voltaire ne sera pas une fête nationale.

« N'appartenait-il pas à l'évêque d'Orléans, mieux qu'à personne, de prévenir, de flétrir ce triste anniversaire ? Jeanne d'Arc n'est-elle pas sa cliente ? C'est lui qui en a restauré la fête ; c'est lui qui a dressé sa statue sur la place publique ; c'est lui qui en a deux fois célébré la gloire dans des panégyriques auxquels ses vénérables collègues venaient s'associer de toutes parts ; c'est lui qui depuis trente ans s'efforce de laver sur le front de l'héroïne le soufflet impur qu'a voulu y graver la main de Voltaire ; c'est lui qui, non content de chanter l'héroïne, demande pour elle le titre de sainte. Il attend, il appelle le jour béni de sa canonisation ; tout l'épiscopat, toute la France l'attend avec lui. Il mettra à défendre

cette cause ce qui lui reste de forces et de vie, il ira la plaider à Rome.

« Non, saint Prélat, c'est au ciel que vous la plaiderez, c'est au ciel que vous la gagnerez !

« Tandis qu'il médite le premier voyage, c'est le second que Dieu lui prépare.

« Au retour de sa retraite d'Einsiedeln, il va se reposer dans sa retraite de Lacombe où il peut prier, méditer, écrire, comme dans le sein de l'amitié, et où ses forces épuisées se sont ranimées tant de fois dans l'air pur des montagnes.

« A peine arrivé, on pouvait le croire à son dernier jour. Il ne le dit pas, mais il le sent, et se rapprochant dans un dernier entretien de M. Albert du Boys, de ce vieil et fidèle ami qui a prêté un abri à ses derniers jours, il repasse avec lui toute sa vie avec ce sentiment de fatigue et de paix que donne au moissonneur assis près de sa gerbe une longue tâche qui s'achève.

« L'enfance l'attire encore. Il envoie un enfant [1] porter un bouquet de fleurs au sanctuaire de Notre-Dame du Précipice, montrant par là que les enfants seront le dernier comme le premier de ses amours. Il se retourne vers son diocèse, vers son cher séminaire de la Chapelle, vers les prêtres de sa maison, et les lettres qu'il en reçoit le consolent et le réjouissent. Il parle de Léon XIII :

1. Sous le toit qui l'abritait, il avait retrouvé un enfant dont les traits reproduisaient exactement ceux de son père, alors que, trente ans auparavant, l'abbé Dupanloup portait celui-ci à travers les torrents de la montagne et lui apprenait à servir la messe. Le petit Joseph lui rendait son petit Félix d'autrefois... C'était un spectacle touchant et charmant que celui de la tendresse qui rapprochait le vieillard et l'enfant. Avec l'audace de ses cinq ans, le petit Joseph demandait tout et obtenait tout. Il pénétrait le matin dans la chambre de Monseigneur aux heures strictement réservées, s'établissait à sa table, barbouillant le papier avec le crayon taillé aux deux bouts, et cassant le bout bleu. Puis il s'emparait de l'écrin des bagues pastorales qu'il passait successivement aux doigts de l'évêque. « Laissez-le faire, c'est mon ami, » répondait Monseigneur, quand on voulait s'opposer à toutes ses témérités. Alors il attirait l'enfant près de son fauteuil, l'enveloppait de son bras, et sa tête affaissée sous le poids de la maladie s'inclinait encore jusqu'à cette petite tête blonde qui se relevait vers lui. Il le gardait là longtemps, causant avec lui sérieusement et gaîment, mais toujours paternellement. Dans un de ces colloques qui auraient pu tenter le pinceau d'un artiste, le mot de gloire fut prononcé par l'évêque. Joseph attachait sur lui son regard étonné : « Monseigneur, » lui demanda-t-il vivement, « qu'est-ce que la gloire? » — « Je n'ai su que lui répondre, » nous dit le bon évêque avec une candeur charmante. La question d'un enfant avait embarrassé cet homme couvert de gloire, et l'avait réduit au silence. *(Les derniers jours de Mgr Dupanloup.)*

« Quelle grâce pour l'Église qu'un tel Pape ! Il pacifiera le monde, comme l'a pacifié Calixte II. »

Ainsi arrivait le 11 octobre, ainsi se précipitait le soir de sa vie.

IX. — Mort sur la brèche.

Le vendredi 11 octobre se leva radieux [1].

Monseigneur avait eu quelques heures de bon sommeil ; sa figure était moins altérée. A huit heures, il avait la *Vie de saint Vincent de Paul* entre les mains, et faisait son oraison. Nous nous succédâmes toute la matinée auprès de lui : nous le reverrons toujours, assis dans son vaste fauteuil, devant la fenêtre qu'il avait fait ouvrir au grand large. Son regard se reposait sur le lointain des Alpes dorées par une lumière qui le charmait. Il était là encore, doux et serein, paisible et fort, n'ayant pas une plainte, et remerciant sans cesse ceux qui le soignaient. Il était là, avec son visage souriant et attendri et son attitude fatiguée, qui gardait cependant encore toute sa noblesse. On eût dit qu'il y avait en lui le sentiment d'une attente... C'était l'attente de Dieu.

Et, pasteur, il travaillait encore et priait. Sa main défaillante feuilletait les pages de son manuscrit — ses Lettres sur l'Éducation des Jeunes Filles, — et tour à tour secondait les jeux de l'enfant, assis auprès de lui à cette table de travail.

Il envoya ce jour-là encore à son imprimeur d'Orléans des épreuves de ce volume qui arrivèrent quand on avait déjà appris sa mort.

A une heure, il reprit son bréviaire, et parvint à le réciter tout entier. Tout ce qu'on put obtenir fut qu'il remettrait au lendemain matines et laudes du lendemain.

A deux heures, il dépouilla son courrier. Puis, il lut à ses hôtes un passage d'une lettre de Rome sur le Saint-Père.

« Quelle grâce pour l'Église qu'un tel Pape ! » s'écria-t-il.

Et il compara la mission de Léon XIII au dix-neuvième

1. Ce récit d'un témoin oculaire est tiré, comme la note précédente, des *Derniers jours de Mgr Dupanloup*.

siècle à celle de Calixte II au douzième. Puis, revenant sur les controverses entre catholiques :

« Il faut gouverner et modérer tout cela, » conclut-il avec fermeté.

Après son repas, qu'il avait pris à trois heures, on le porta au salon... Puis, on en revint à la lecture commencée la veille. Il l'écoutait avec un intérêt soutenu, l'interrompant fréquemment par de vives réflexions...

Le soleil venait de se coucher. Il se fit emporter du salon, et put jeter de la terrasse un dernier regard sur les montagnes de son pays, qui étaient enveloppées d'une brume rosée.

Revenu dans sa chambre, il dit à l'abbé Chapon :

« Je ne pourrai pas encore aller à la chapelle demain, vous m'apporterez le bon Dieu ici. »

Pour faire les apprêts de cette cérémonie, on alla chercher un crucifix qui avait appartenu à M. l'abbé Hetsch ([1]), et on le plaça sur la table. Il le reconnut et s'écria :

« Ah ! je vous remercie, quel plaisir vous me faites ! »

Quelques instants après, un des hôtes de Lacombe, un jeune homme, qu'une grande douleur, quelques années auparavant, avait touché, désira se confesser encore une fois : l'évêque l'entendit, et lui parla avec sa lucidité, sa bonté, sa fermeté habituelles.

Après quoi, l'abbé Chapon lui lut encore quelques pages sur Joseph de Maistre. Il était alors six heures et demie. Il interrompit la lecture, exprima en quelques paroles sa joie d'avoir pu encore « se mettre en règle pour son bréviaire ». Puis il prit son chapelet pour le réciter. L'abbé Chapon alors remonta dans sa chambre.

Son chapelet achevé, l'évêque se remit à sa table, et reprit les feuilles de son manuscrit : son domestique, Jules, qui lui servait aussi de secrétaire, était près de lui. Mais, après quelques instants de travail, il se sent tout à coup comme suffoqué, pousse un cri, et porte rapidement la main à sa poitrine,

1. Un prêtre du plus haut mérite, supérieur du petit-séminaire de La Chapelle, mort en odeur de sainteté.

écartant, par ce mouvement, les feuilles qui étaient devant lui ([1]).

L'abbé Chapon, qu'un pressentiment avait fait redescendre au salon, entend ce cri, entre, et voit l'évêque en proie à une crise douloureuse, et, effrayé, lui donne, après quelques mots d'exhortation, l'absolution. Puis, il lui fait respirer de l'éther. Le mourant se ranime ; l'abbé Chapon alors lui parle de nouveau. Écoutons son récit.

« Le bon Dieu vous voit tant souffrir, vous lui offrez bien vos souffrances en union avec Notre-Seigneur, n'est-ce pas ?

— Oui, mon ami, » me dit-il d'une voix forte, et avec un accent de foi et d'amour victorieux de la douleur, qui retentira à jamais dans mon âme.

Je lui dis alors que j'allais lui donner l'absolution, et réciter l'acte de contrition. Il me répondit, en joignant les mains :

— Oui, mon cher ami.

Et il saisit sa croix pectorale, et la pressa contre ses lèvres. Ce fut un moment sublime. J'ajoutai :

— Mon père, je vais prier pour vous la très sainte Vierge, par cette belle prière que vous aimez tant, le *Souvenez-vous !*

Il me répondit, toujours avec le même accent :

— Oui, oui, mon ami.

Et je récitai lentement le *Souvenez-vous*, auquel il parut s'unir. Ensuite, je lui annonçai l'indulgence plénière, que je lui appliquai en lui faisant baiser le crucifix de M. Hetsch que l'on avait placé près de lui.

A ce moment, M. du Boys, qui se trouvait éloigné du salon quand l'évêque d'Orléans poussa ce dernier cri, et qu'on était allé chercher en toute hâte, entra, et vit l'évêque soutenu par le fidèle Jules, et par André, son propre domestique, qu'on avait appelé aussi, baisant de ses lèvres mourantes le crucifix que lui présentait l'abbé Chapon. Il eut ce spectacle. Puis, un instant après, l'évêque poussa un soupir, laissa retomber sa

1. L'autopsie prouva qu'une masse aqueuse, en pesant sur le cœur, avait arrêté ainsi subitement le mouvement de la vie.

tête sur sa poitrine, et expira « en présence du plus ancien et du plus jeune de ses amis ».

Son chapelet était encore entre ses mains.

C'était le vendredi 11 octobre 1878, à sept heures moins cinq minutes du soir ; il allait avoir soixante-dix-sept ans.



Monseigneur BESSON.

Monseigneur Besson,

Évêque de Nîmes. (1821-1888.)

« L'esprit et la bonté sont deux dons charmants, mais à la condition de ne point les séparer l'un de l'autre. »

C'est Mgr de la Bouillerie qui a dit cela, et, pour commencer par un souvenir personnel à l'auteur de ces pages, c'est la citation que je me permis de faire, devant Mgr Besson, un jour qu'il m'interrogeait avec quelque insistance sur les caractéristiques de la physionomie morale de son regretté collègue. Le spirituel prélat, il m'en souvient comme d'hier, me regarda fixement, comme pour chercher l'épigramme possible sous la citation. L'examen rapide dut le rassurer, car il reprit aussitôt, avec son bon sourire franc-comtois :

« Comme c'est vrai pourtant ! »

Au fond la citation le visait en plein, non point certes dans l'intention qu'il soupçonna d'abord, mais parce qu'elle résumait, ce me semble, en deux mots, toute la louange à laquelle il devait être sensible.

Mgr Besson fut, en effet, surtout un homme d'esprit. Il fut aussi un grand cœur.

Les visiteurs superficiels, les hôtes de passage, les gens susceptibles gardaient principalement l'impression de celui-là. Les observateurs, les grands caractères, les intimes se complaisaient en celui-ci, et, après avoir ri de bon cœur d'une saillie imprévue, ils s'attendrissaient des subites révélations d'une âme tendre jusqu'à l'extrême indulgence, sur laquelle on sentait vite pouvoir faire plus de fond que les premiers ne le soupçonnèrent jamais.

J'ai le dessein d'établir ici cette double affirmation et, si je sais mettre en œuvre les témoignages désintéressés sur lesquels je l'appuierai uniquement, le mot de Mgr de la Bouillerie doit apparaître, à la fin de cette rapide esquisse, comme frappé, dans sa concision lapidaire, pour le sépulcre où repose la mémoire vénérée de Mgr Besson.

I. — Les débuts.

Baume-les-Dames, où naquit Louis Besson le 5 octobre 1821, resta, pour le fidèle Comtois, l'idéal de ses rêves. S'il lui eût été donné de choisir le lieu de sa naissance, il n'en eût pas choisi d'autres, et volontiers, comme le cardinal Donnet parlant de Bourg-Argental, au risque de provoquer un sourire, il se fût écrié :

« C'est le premier pays du monde ! »

Pour lui, pour son cœur, pour son âme, pour ses souvenirs les plus chers, le pays natal demeura, au centre de ses affections, comme un sanctuaire aimé où l'on place ce qu'un païen de la Renaissance n'eût pas manqué d'appeler les dieux lares, ce qu'il considérait comme le foyer même des grâces divines sur sa mission en ce monde. De Baume-les-Dames, de l'éducation forte et tendre qu'il y reçut au sein d'une famille chrétienne, de l'impression salutaire qu'y exerça, sur son esprit éveillé de bonne heure et orienté en haut, la vue des rites mystérieux de la liturgie catholique, il garda toute sa vie l'empreinte qu'une sorte de culte l'obligeait doucement à raviver sans cesse, dans ses méditations favorites et ses entretiens les plus aimés, lorsqu'il en était éloigné. Mais quand il lui était donné de revoir tout cela, c'était une émotion naïve, une touchante explosion de ce qu'il y avait de meilleur en lui. Ces chemins, ces sentiers, ces horizons, il les reconnaissait et ils le reconnaissaient aussi. Sous son pas allègre, le sol natal tressaillait. Entre ces bords, ces arbres, ces herbes, ses souvenirs faisaient la haie, stationnaient à tous les détours de la route, saluaient son retour et lui souhaitaient la bienvenue.

Un de ceux qui l'ont le mieux connu et le plus aimé à Nîmes [1], l'a dit, avec l'autorité d'un témoin oculaire et attendri : « Les premières années de Monseigneur s'encadraient dans le pittoresque paysage au milieu duquel elles s'étaient passées. La maison paternelle, les vieux murs du collège, les ruines de l'ancienne abbaye de Baume, les vertes prairies le long du cours sinueux du Doubs, les montagnes se dressant à pic sur la rive opposée, il les revoyait toujours, même quand

1. M. le chanoine C. Ferry, *Etude biographique*, p. VI.

il en était le plus éloigné. Il les visitait chaque année avec une émotion nouvelle. Pendant les quelques jours de repos qu'il goûtait dans sa ville natale, à l'époque des vacances, son vrai plaisir était de se promener, au soleil couchant, sous les allées ombreuses qui avaient vu ses jours d'enfance. Il ne pouvait se lasser d'admirer l'horizon qui se teignait des rayons du soir, tandis que les hautes montagnes étendaient leurs ombres grandissantes sur la plaine, et que le bruit incessant du fleuve montait jusqu'à son oreille. Il lui fallait faire effort pour s'arracher à ce spectacle et à ces images du passé. »

Rieur et franc d'allures, le jeune Comtois fit rapidement, au collège, la conquête de ses maîtres et de ses condisciples. Ses remarquables facultés d'assimilation, et spécialement sa mémoire, qui était dès lors prodigieuse, lui permirent de franchir tous les degrés de nos anciennes humanités selon la méthode traditionnelle, qu'il regrettait, lui attribuant tous ses succès. Aussi subit-il, avec un rare honneur, les épreuves du grade universitaire, à un moment où le baccalauréat ne s'imposait point encore à tout écolier comme un certificat obligatoire d'études classiques.

Ce fut un événement à Baume, lorsque « le petit Besson », dont on aimait les espiègleries et la franche gaieté, revint, un soir, de Besançon, bachelier ès-lettres. Devenu évêque, le lauréat de la faculté bizontine se plaisait à raconter comment son oncle, l'avocat, qui traitait ce jour-là quelque grand personnage, invita le nouveau gradué à sa table et lui donna une place d'honneur, comme une future illustration du nom des Besson. Les amis de la famille, les plus indifférents eux-mêmes, s'en entretenaient comme d'une gloire pour la ville entière, et, lorsque, à un demi-siècle de là, le conseil municipal de Baume-les-Dames, apprenant la triste nouvelle de la mort de cet illustre compatriote, lèvera aussitôt la séance en signe de deuil, les conseillers de 1888 se montreront les dignes héritiers de ceux de 1840, qui se plaisaient à tirer, avec une complaisante fierté, l'horoscope du brillant écolier.

Un caractère moins bien trempé aurait pu en concevoir quelque orgueil. Lui restait bon et simple, avec cette franchise d'allures qui trahissait le sentiment de sa valeur personnelle, sans fausse hauteur ni fausse modestie. Puis, une

mère, aussi pieuse qu'intelligente, veillait jalousement sur la formation morale du jeune homme. Elle l'avait gardé pur et chaste, comme il le fut toujours à un degré rare d'estime craintive pour l'intégrité de ses mœurs ; elle le voulait droit, vertueux et honnête. Ceux qui ont connu l'intime de cette âme, pleine d'une noblesse si chrétienne, savent si Mme Besson a réussi.

II. — Le régime du séminaire.

« Le régime intellectuel des grands-séminaires est celui de la liberté la plus complète : rien ou presque rien n'étant demandé à l'élève comme un devoir rigoureux, il reste en possession de lui-même. Qu'on joigne à cela une solitude absolue, de longues heures de méditation et de silence, la constante préoccupation d'un but supérieur à toutes les vues personnelles, et on comprendra quel admirable milieu de pareilles maisons doivent former pour développer les facultés réfléchies. Un tel genre de vie anéantit l'esprit faible, mais donne une singulière énergie à l'esprit capable de juger par lui-même. On en sort un peu dur, parce qu'on s'est habitué à placer une foule de choses au-dessus des intérêts, des jouissances et même des sentiments individuels ; mais cela même est la condition des grandes choses, qui ne se réalisent jamais sans une forte passion désintéressée. Voilà pourquoi les séminaires sont une source si féconde d'esprits distingués, et tiennent une si grande place dans la statistique littéraire. »

C'est un ancien séminariste de Saint-Sulpice, témoin dès lors, et témoin peu suspect ([1]), qui parle ainsi de notre noviciat de cléricature. La remarque semble faite tout exprès pour le séminaire de Besançon.

Les Gousset, les Doney, les Mabile, les Gaume, les Receveur, les Gerbet en sortirent, chacun avec sa trempe particulière d'esprit et sa pointe d'originalité scrupuleusement respectées par les hommes, aussi éminents que modestes, qui dirigeaient les séminaristes dans leurs études et leur formation à la vie ecclésiastique.

1. E. Renan, *Essais*, p. 148.

Établie sur un modèle unique en France, cette maison, comme l'a remarqué, non sans une discrète approbation, le premier panégyriste de Mgr Besson [1], était conduite par des directeurs, tous originaires du diocèse, qui se choisissaient entre eux et se désignaient, par la voie du scrutin, un supérieur, dont les pouvoirs devaient durer six ans. Par une autre singularité, les élèves passaient au grand-séminaire deux années en qualité d'internes et deux années en qualité d'externes ; ce qui permettait de préjuger ce qu'ils seraient quand, après la prêtrise reçue, ils commenceraient leur ministère. Sur quoi Mgr de Cabrières observe finement :

« Ces caractères virils d'éducation, qui portent avec eux l'empreinte d'un esprit provincial très accusé, très indépendant et jaloux de ses droits, ne pouvaient que plaire beaucoup au jeune abbé Besson, Comtois jusqu'aux moelles, et qui montrait déjà « ce mélange de bonhomie et de finesse, d'ouverture et de prudence, de franchise et de souplesse », cet « enjouement » foncier, supérieur aux plus violents assauts de la mélancolie, cette humeur plaisante et caustique, ce goût de l'anecdote, « dont nous avons vu le charme persévérer en lui jusqu'à ses derniers jours ».

Chaque homme, en effet, a sa genèse, et cette genèse, c'est tout. L'observation a été faite, elle est vraie de Mgr Besson peut-être encore plus que d'un autre. Faute de la garder présente à l'esprit, on s'exposerait à le mal juger, ou du moins d'une manière incomplète.

Le régime fort et doux du noviciat clérical de Besançon plut extrêmement au jeune clerc. Il en sortit avant l'âge requis par les saints canons pour être prêtre, mais déjà digne de l'être.

III. — Prêtre.

L'ordination trouva dans cette âme ardente et sincère une terre propre aux germinations de cette grâce de choix, redoutable, disent les saints docteurs, même pour des anges. Le nouveau prêtre avait l'esprit, le goût et l'estime de son

1. Mgr DE CABRIÈRES, évêque de Montpellier, *Oraison funèbre de Mgr Besson*, p. 10.

état. Il fut toujours et avant tout homme d'église, comme on disait autrefois. Rien de ce qui intéressait le sacerdoce ne lui fut indifférent. L'essence de cette sublime fonction fut l'objet de son culte. Nous n'oublierons jamais avec quel accent il parla un jour, dans l'intimité, de son respect pour le plus haut des ministères du prêtre, la célébration de la messe.

On venait de raconter devant lui comment un bon prêtre de Marseille, mort récemment en odeur de sainteté, le chanoine Chauvier, avait un jour répondu à l'un de ses fils spirituels qui lui demandait s'il avait souvent des distractions en célébrant :

« Pendant la messe!... Oh ! jamais je n'ai été distrait en la disant. »

Chacun s'extasiait d'admiration devant cette ferveur qu'on enviait. Mgr Besson, contrairement à sa coutume, ne disait rien. Mais il était évident qu'il s'interrogeait en lui-même pour savoir s'il lui était permis de faire aussi son aveu. Quelqu'un l'en pressa.

« Vous trouvez donc cela si extraordinaire ! » finit-il par s'exclamer. Puis, il ajouta, d'un ton plus bas et dont nous entendons encore l'accent pénétré :

« Je ne crois pas manquer à mon devoir en vous confessant que je n'ai jamais non plus de distractions pendant que je dis la sainte messe. Il suffit pour cela de se rappeler la recommandation de l'Église, au jour de notre ordination : *Age quod agis !* »

Avec cette fermeté de vues et cette ardeur convaincue, l'abbé Besson ne pouvait qu'être un prêtre selon le cœur de Dieu. Il le fut, dès sa sortie du séminaire, pendant qu'il exerçait les difficiles et importantes fonctions de maître d'études au petit-séminaire de Vesoul. Nous dirons bientôt avec quel esprit de foi il accepta et tint ce poste délicat, si grand aux yeux de qui sait voir le rôle de ces modestes éducateurs dans la formation de la jeunesse confiée à leur surveillance.

De surveillant, il devint tout d'un coup professeur de philosophie et aumônier au collège communal de Gray. C'était toujours la jeunesse à élever, cette œuvre qui devait être son premier et son dernier amour, cette œuvre qui, après

avoir réjoui sa jeunesse sacerdotale, devait, au jour suprême de son existence, apporter aux oreilles du « vieux professeur », comme il aimait à s'appeler, sa dernière consolation en ce monde [1].

Merveilleusement doué pour l'apostolat de la plume et sans renoncer, comme d'autres moins complets que lui, à l'apostolat de la parole, dans lequel, à peine diacre, il promettait déjà le maître que l'Église de France a connu, le jeune professeur tenta la fortune littéraire, annonçant, dès le premier pas dans cette carrière où tant de périls attendent l'imprudent qui s'y engage, un goût particulier pour les études d'archéologie historique et de biographie locale.

Son esprit, d'accord avec son cœur, l'inclina d'abord vers les souvenirs et les traditions de son cher pays natal.

« Entre ses cahiers de dogme et de morale, Mgr Besson avait glissé un *Mémoire* sur sa ville natale et sur l'abbaye qui en était la gloire. Un travail analogue sur l'abbaye de Lure avait occupé la pensée et la plume du surveillant des séminaristes de Vesoul ; et maintenant c'étaient successivement l'abbaye de Cherlieu et la ville même de Gray qui allaient dérouler leurs annales sous les regards curieux et pénétrants de ce prêtre de vingt-quatre ans, dont l'immense mémoire se remplissait sans fatigue, et dont la tête puissante était dans une sorte de perpétuelle fermentation [2]. »

L'académie de Besançon couronna tous ces travaux. Elle nomma le jeune archéologue membre correspondant, présage d'une prochaine et définitive admission au sein de cette compagnie « savante et polie », qui s'est honorée, au jour des obsèques de cet illustre collègue, en s'y faisant représenter avec des témoignages de particulière considération pour cette gloire bisontine.

Par malheur, le futur académicien, le professeur de philosophie au collège de Gray, avait infiniment d'esprit. Pour l'aumônier, c'était un tort, aux yeux de certains, et pourtant, observe Mgr de Cabrières, « ce n'était pas qu'il y mît une

1. Il réclamait le titre de vieux professeur et se trouvait à l'aise au milieu des enfants. Leurs ébats bruyants étaient familiers à son oreille ; il se plaisait à les entendre, et, le matin même du jour où il mourut, il ne voulut pas qu'on suspendît leurs jeux dans la crainte de troubler son repos. (C. FERRY, *Op. cit.*, p. XIV.)

2. Mgr DE CABRIÈRES, *Op. cit.*, p. 11,

recherche malicieuse, mais était-ce sa faute si les ridicules lui sautaient aux yeux, si les travers l'aveuglaient, et si, par un coup de langue vivement frappé, il avait le don de châtier l'imprudent qui laissait échapper devant lui quelque hérésie doctrinale ou quelque sottise littéraire (1) » ?

Les mécontents firent si bien qu'ils persuadèrent aux autorités du collège que le maintien de l'abbé Besson n'était pas sans péril pour l'institution et même pour la ville de Gray. Ils avaient compté sans le cardinal Mathieu.

« Vous ne le voulez plus pour aumônier, » dit l'archevêque qui sentait déjà naître en lui un goût très vif pour le jeune abbé Besson, « vous l'aurez pour vicaire ! »

Le curé de Gray s'attacha vite à ce spirituel collaborateur, aussi bon qu'il était franc d'allures et de parler. Mais le vénérable octogénaire mourut sitôt après, et le vicaire commença, par lui, ses *Notices franc-comtoises*, dont il achevait le second volume, quand la mort le surprit, la plume à la main pour célébrer, avec son âme fidèle aux montagnes natales, leurs illustrations et leurs souvenirs (2).

Mgr Mathieu, de plus en plus charmé, voulut l'attirer plus près de lui et l'appela à Besançon, en qualité de vicaire de la Madeleine. Là encore il lui fut donné d'assister, à ses derniers moments, le curé dont il a aussi raconté la sainte et noble vie.

On était en 1850. Montalembert avait obtenu la liberté, tant souhaitée et si vaillamment conquise, entre deux révolutions. Elle était enfin votée « cette loi bienfaisante, la meilleure de notre siècle, précédée par vingt ans de combats livrés presque sans trêve, depuis le jour où Montalembert se déclara maître d'école devant la chambre des Pairs, jusqu'au jour où ce titre devint un droit pour tout Français qui voulait l'exercer (3) ».

---

1. Mgr DE CABRIÈRES, *Op. cit.*, p. 12.
2. Le 2 novembre 1888, Mgr Besson l'écrivait à un ami :

« Vous avez lu ma notice sur Michel. A quelques mots près qu'on a oubliés, et à quelques négligences près que je corrigerai, elle vaut les précédentes et je terminerai par elle le second volume de mes *Notices franc-comtoises*, actuellement sous presse. »

Il ajoutait avec sa fine bonhomie :

« Hélas ! j'ai trop écrit et j'écris encore ! Il faut songer à mon épitaphe. On pourrait dire :

« Qui multa dixit et scripsit, utinam bene ! »

« C'est tout l'éloge que je mérite pour avoir mis si souvent du noir sur du blanc. »

3. MGR BESSON, *Disc. pour l'inaug. du tombeau de Mgr Dupanloup*, p. 11.

IV. — A Saint-François-Xavier.

Ce fut le 5 novembre 1850, qu'il nous fut permis de jouir de la liberté d'enseignement. Ce jour-là compte à bon droit pour une de ses plus grandes dates dans l'existence de Mgr Besson, comme elle compte dans l'histoire du prélat qui l'avait choisi, avec un si judicieux discernement, pour fonder le collège de Saint-François-Xavier à Besançon.

« Le collège Saint-François-Xavier, qui débuta avec cent soixante élèves, tant externes que pensionnaires, et qui en compta jusqu'à trois cent cinquante, fut dès le commencement un collège complet. Il donna des recrues au barreau, à la magistrature, à l'armée, au commerce, à l'industrie, à toutes les administrations publiques. Un de ses avantages les plus marqués et les plus inattendus fut d'en donner aussi à l'Église. On compte plus de cent prêtres séculiers ou religieux sortis de cette maison. La plupart appartiennent à la bourgeoisie ou à la noblesse du pays, et leur ministère, agréable à leurs familles autant qu'à l'Église, s'est concilié des sympathies dans les rangs élevés de la société. Ils ont gardé avec leurs condisciples des relations étroites d'amitié et de bon voisinage. Leur éducation commune les facilite, et leur zèle demeure agréable jusque dans ses conseils et ses reproches. Les arts sont cultivés comme les sciences et les lettres au collège Saint-François-Xavier. Des peintres et des dessinateurs distingués y ont fait leurs débuts. L'élégante chapelle élevée dans cette maison par les mains de M. l'architecte Ducat a reçu d'un autre artiste une parure d'un grand prix. M. Edouard Baille y a peint quatre grandes fresques dont le sujet est emprunté à l'histoire religieuse du pays : saint Lin, premier apôtre de Besançon, foudroyant les idoles au sommet du mont Cœlius ; l'invention des reliques des saints Ferréol et Ferjeux ; la découverte du bras de saint Étienne, et le miracle de Faverney. La modestie de l'artiste, égale à son talent et à sa générosité, n'est pas moins digne d'éloges. Ces peintures auraient enrichi leur auteur et lui auraient assuré une grande renommée. M. Baille se crut assez payé de ses peines en s'associant, par le spectacle que ces fresques offrent

aux yeux de la jeunesse, aux nobles efforts que faisait le cardinal Mathieu pour mettre en honneur la religion et les arts. »

En décrivant avec complaisance ces chers souvenirs, l'historien du cardinal Mathieu ([1]) n'oublie qu'un point, c'est de dire pour quelle grande part il fit de cette œuvre la sienne. Certes, comme on a pu le proclamer devant son cercueil en adjurant la plupart des coopérateurs de l'abbé Besson présents à la triste cérémonie, certes, les auxiliaires dont le cardinal lui avait laissé le choix, « MM. Étienne et Joseph Monnier, M. Devoille, M. l'abbé Theuret (aujourd'hui évêque de Monaco), M. l'abbé Suchet, M. l'abbé Rigny, M. l'abbé de Beauséjour, le R. P. Nicod, et d'autres encore, concouraient à l'œuvre commune, en apportant à leurs diverses fonctions un zèle intelligent et éclairé. Ils me pardonneront, toutefois, si je dépose leurs propres gerbes, comme un tribut d'affectueux hommage, auprès du cercueil de leur supérieur bien-aimé. Ils diront avec moi que le lien de leurs bonnes volontés, que le pivot de leur chère maison, que le cœur d'où partaient toutes les inspirations du zèle et où revenait ensuite fidèlement la filiale correspondance de leurs élèves, c'était le cœur de M. l'abbé Besson ([2]) ! »

M. le chanoine Ferry ([3]), qui en avait souvent entendu le récit et qui raconte d'ailleurs ce spectacle en témoin oculaire, s'est plu à en retracer l'aimable peinture :

« Aucune fonction ne lui paraissait trop humble dans cet important ministère. Il était à la fois supérieur, professeur, surveillant et maître d'études. Tout marchait à sa parole et suivait son exemple. Aussi bien les résultats parlent ici plus haut que l'historien quel qu'il soit. Parmi les nombreux élèves qui se sont succédé pendant ces vingt-cinq ans dans le collège catholique, il n'en est point qui n'ait conservé pour son ancien supérieur, une estime sincère et une inaltérable affection.

« Lui-même ne perdait jamais de vue ceux qui lui avaient été une fois confiés. Après les avoir instruits, catéchisés, façonnés en quelque sorte de ses mains aussi douces que

1. *Vie du cardinal Mathieu*, t. II, p. 350.
2. MGR DE CABRIÈRES, *Op. cit.*, p. 14.
3. *Op. cit.*, p. VIII et IX.

fermes, il les suivait, des yeux et du cœur, dans les carrières qu'ils avaient embrassées, presque tous sur ses conseils et d'après sa direction. Il devenait aussitôt pour eux le meilleur des amis, applaudissait à leurs succès, pleurait et se réjouissait avec eux, et multipliait les bénédictions sur les jeunes familles qui ne tardaient pas à se former autour d'eux. Aussi, quand revenait l'époque du banquet des anciens élèves, c'était lui que l'on demandait tout d'abord, que l'on voulait voir, remercier, fêter. La dignité épiscopale n'arrêtait pas l'effusion de la reconnaissance. Le sacerdoce, la magistrature, l'armée, les grandes administrations de l'État étaient représentés avec honneur dans la brillante couronne qui environnait l'ancien supérieur de Saint-François-Xavier. Lui, heureux, souriant, adressant une parole affectueuse à chacun de ses enfants, les pressant tour à tour dans ses bras, revivait ses anciennes années. Il rappelait à ses collaborateurs, groupés autour de lui, les mille incidents de leur vie commune. Ensemble ils parcouraient les cours et les salles du collège. Sur leurs pas, les réminiscences, sortant une à une de l'ombre lointaine, évoquaient les absents et reproduisaient les scènes disparues, en les revêtant de ce je ne sais quoi d'attendrissant que donne la contemplation de ce qui a été et ne doit plus revenir. Puis venait le joyeux festin, avec ses toasts et ses acclamations, et enfin, la prière dans la chapelle. Là, toutes les émotions se recueillaient. Des verrières aux riches nuances, et des fresques admirables de M. Bayle, descendait la plus religieuse des impressions. La grande famille réunie au pied des autels et prête à se disperser confiait ses destinées à la Providence. Elle se souvenait des leçons de son chef, et lui donnait en ce moment son dernier témoignage de reconnaissance. »

« Je viens de passer quelques jours chez Mgr Besson, disait l'an dernier un ancien professeur de Saint-François-Xavier ; il est vraiment trop bon. Il a encore peut-être plus de cœur que d'esprit, et c'est beaucoup dire, » ajoutait-il.

L'ancien élève de l'abbé Besson, à qui le collaborateur toujours aimé parlait ainsi, en nous rapportant ce jugement autorisé, se laisse aller au charme de ses souvenirs de collège.

« Mgr Besson avait, » nous écrit-il, « un cœur excellent. Il sentait vivement. Du reste, on n'est pas orateur sans cela. La veille d'une première communion au collège, il donnait quelques derniers avis aux enfants qui, le lendemain, allaient recevoir leur Dieu pour la première fois. La vue de ces enfants innocents, bien préparés, l'émut tellement qu'après quelques mots il fut obligé de s'arrêter, il avait les yeux remplis de larmes [1]. Au collège, quand il était obligé de renvoyer un élève, il en était malade d'avance. Je l'ai vu tout inquiet, le visage en feu, n'en pouvant plus, parce que la sœur de l'infirmerie ne parvenait pas à soulager un élève qui souffrait beaucoup. Quand il fallait annoncer à un professeur ou à un élève quelque nouvelle fâcheuse, lui, si fécond en ressources en toutes choses, ne savait comment s'y prendre, remettant toujours au lendemain !

« Mais, » ajoute notre obligeant correspondant, « il aimait à sa manière. Ses amis les plus intimes n'échappaient pas toujours à ses pointes plus ou moins acérées [2]. En retour, dès qu'on les attaquait sérieusement, il prenait leur défense avec la plus vive énergie. Quelqu'un de sa maison croyait avoir à se plaindre de certains procédés, peut-être effectivement pas assez empreints de bienveillance, il le fit comprendre au supérieur par une attitude un peu froide. M. Besson s'en aperçut vite, l'amena sous un prétexte dans sa chambre. « Voyons ! » fit-il avec une aimable rondeur, « asseyez-vous, qu'avez-vous ? « Vous n'êtes plus le même avec moi, vous ai-je vraiment fait

---

1. « J'ai connu Mgr Besson quand il avait déjà franchi les plus lointaines années de l'âge mûr, » a raconté Mgr l'évêque de Montpellier, « et je l'ai vu pleurer, comme j'avais vu pleurer plusieurs fois son austère prédécesseur. Noble faiblesse qui attestait la vive impressionnabilité de l'âme, et la présence, reculée mais certaine, de la source sacrée des larmes, « ces perles du cœur », comme les appelle le poëte. »

2. M. l'abbé Gilly, vicaire capitulaire de Nîmes, a, dans un récent et intéressant mandement, noté ce côté du caractère de l'évêque dont il a été longtemps le grand-vicaire, en y ajoutant le tempérament indispensable :

« Quand il était rude contre les travers et les ridicules, il savait toujours arrêter ses sévérités à la personne de ceux qui provoquaient l'indignation de sa piété ou de son goût. On le savait, et, pour le mettre en verve, on lui racontait parfois des anecdotes qu'il aimait à entendre et à reproduire, et qui occupaient ses loisirs. On n'ignorait pas que la charité ne souffrait aucun détriment en ces jeux d'esprit dans lesquels ni le méchant cœur, ni l'amour-propre, ni aucune passion ne trouvaient leur profit. Monseigneur acceptait gaiement qu'on lui donnât la répartie sur les aimables malices auxquelles il se livrait, et fort souvent il s'en faisait à lui-même, pour prouver peut-être combien peu d'importance il attachait à celles qu'il faisait aux autres. »

« de la peine ? » On s'expliqua, on s'embrassa, et les rapports devinrent aisés. On le savait d'ailleurs très fidèle à ses amis [1]. L'abandon, la défection l'écœuraient. Il avait voué un véritable culte à deux hommes qu'il connaissait peu, uniquement parce qu'ils avaient été fidèles à un grand évêque que plusieurs avaient délaissé. »

Le fidèle disciple de Mgr Besson entre ensuite dans un long et intéressant détail sur la méthode de son ancien supérieur de Besançon. Empruntons-lui quelques traits, ne pouvant tout citer.

« Il ne voulait pas qu'un collège ressemblât à une caserne, et que les élèves fussent conduits comme des soldats. Ainsi, il ne pouvait supporter certain genre de punition. Jamais on ne l'a vu brutaliser un élève. « Les soufflets, » disait-il, « n'ont « jamais donné d'esprit à personne. » Quand il voulait corriger un élève, il s'adressait aux principes religieux, aux sentiments d'honneur, à la dignité personnelle. Il patientait longtemps, disant qu'il fallait tirer d'un élève tout le possible. Ce n'était qu'à la dernière extrémité qu'il congédiait un enfant ; encore fallait-il l'encourager à maintenir sa résolution, car, devant les parents en larmes et les gémissements de la victime, il se serait laissé attendrir. En certaines occasions, sa bonté aurait tendu à dégénérer en faiblesse, mais toujours en vue du bien de l'enfant. Il voulait qu'on traitât les élèves avec respect. Jamais il ne se permettait, vis-à-vis d'eux, des façons trop familières et il exigeait que les maîtres fissent de même. Jamais non plus il ne décourageait un enfant. Certes, tous ses élèves n'ont pas été des aigles ; mais il aimait à persuader

1. Il avait voué, dans les derniers temps de son épiscopat, une vive amitié à un ecclésiastique d'un diocèse étranger, que les rapports malveillants essayèrent de discréditer auprès de lui. « Vous vous trompez d'adresse, » répondit-il, « ce n'est pas chez moi qu'on peut dire du mal de l'abbé X. » Il fit plus. Sachant que les mêmes malintentionnés avaient été plus heureux auprès de l'Ordinaire de son ami, il vint un jour visiter ce vénérable collègue, qu'il savait prévenu contre celui dont il avait pris si vigoureusement la défense, à Nîmes. L'évêque de Nîmes fut accueilli à l'évêché de *** comme il l'était toujours, c'est-à-dire avec les plus grandes démonstrations de joie et d'estime. Les vicaires-généraux, les chanoines, les notabilités du clergé et du monde catholique de la ville étaient réunis autour de lui, dans le grand salon du palais épiscopal, quand, profitant d'un moment de silence, Mgr Besson dit à son collègue, d'une voix assez haute pour être entendu de tous, mais comme une chose très naturelle : « Monseigneur, je vous demanderai, cet après-midi, une heure de liberté pour faire deux visites : l'une au Père un tel, l'autre à l'abbé X. (le nom du prêtre disgracié), mes deux meilleurs amis à ***. » On n'est pas plus délicat ni plus généreux !

aux plus ordinaires qu'ils pouvaient réussir comme un autre et qu'ils étaient au fond aussi bien doués que les meilleurs d'entre leurs camarades. Avec de la volonté et du travail, pensait-il, un élève médiocre peut arriver à remplir honorablement une carrière, et ce ne sont pas toujours les petits prodiges de collège qui deviennent des hommes distingués.

« Il aimait tendrement chacun de ses élèves, s'intéressait à eux, spécialement à l'époque des examens. Lié d'une étroite amitié avec le doyen de la faculté des lettres de Besançon, il obtenait communication des épreuves écrites et de la correction des examinateurs. Un élève ayant été refusé un jour dans des conditions qui lui parurent imméritées, il prit sa défense. « Tant que je saurai tenir une plume, » lui dit-il, « je ne les laisserai pas tranquilles ! » Il obtint, en effet, la révision du procès perdu et le gagna. Beaucoup d'élèves, spécialement dans la division des grands, l'avaient choisi pour confesseur. Les dirigés de M. le Supérieur se faisaient remarquer par leur bon esprit, leur tenue réservée et le sérieux de leur religion. Plusieurs sont entrés dans l'état ecclésiastique et le doivent à sa direction éclairée. En général, son système d'éducation était ennemi de la contrainte. Les espiègleries, ce qu'on appelle en termes de collège « les farces » ne lui déplaisaient point. Il voulait que chaque élève s'élevât un peu tout seul et gardât son allure propre. Peut-être poussait-il cela un peu loin. Mais, somme toute, le résultat final lui donnait raison contre ceux qui veulent, disait-il, mettre chaque écolier dans le même moule... »

V. — Montalembert.

L'ancien élève de Saint-François-Xavier, à qui nous avons laissé la parole, fait, en un autre endroit de son intéressante lettre, une remarque qui a son prix.

« M. le Supérieur, » dit-il, « recherchait la société des personnes distinguées. Et, chose que tout le monde a remarquée, lui qui péchait un peu, il faut le dire, comme tenue et comme extérieur, il ne supportait pas le manque de tenue chez les autres et la mauvaise éducation. Il aimait la race, le grand ton, et s'en tirait lui-même à merveille, quand il recevait... »

En Franche-Comté, les premières familles tenaient à honneur de l'attirer et de le voir souvent. On en trouverait la trace dans un livre trop oublié, que la sagacité de M. de Pontmartin a discerné dans la collection des œuvres complètes de l'évêque de Nîmes [1]. L'ami du grand orateur catholique y raconte, en s'effaçant avec une modestie parfaite, les péripéties des luttes électorales que son noble ami soutint, à diverses reprises, en Franche-Comté.

Montalembert et Mgr Besson ! Ces deux noms retentissent aujourd'hui avec l'éclat que le premier avait pressenti, souhaité et favorisé pour le second ! Tous deux frères par le génie et bien dignes de s'entendre, comme en témoigne le livre dont je parle.

« On veut que je me taise, » lui disait Montalembert ! « Mon ami, ce conseil peut convenir à d'autres ; suivez-le vous-même, surtout parce que vous êtes prêtre [2], et que vous vous devez, comme vous le dites, à tout le monde, sous tous les régimes ; mais, moi... »

L'abbé Besson aimait à montrer son noble ami aux collégiens dont il avait la charge. Là, du moins, Montalembert n'aurait pas sous les yeux cette jeunesse, dont le grand orateur s'était plaint en termes si vifs à l'Académie du Doubs, où le prêtre avait introduit le député, cette jeunesse « qui semble déjà languir indifférente et énervée, les yeux détournés de tout but élevé, de toute responsabilité personnelle, tiède et défiante à l'endroit de tout ce qui s'élève au-dessus du niveau commun, idolâtre de la force... » — « On la dirait, » ajoutait-il, « fatiguée avant d'avoir combattu, découragée par des périls qu'elle n'a pas connus, affamée d'un repos qu'elle n'a pas mérité, et résignée aux fausses joies d'une sécurité éphémère. »

« Ah ! » s'écriait encore Montalembert, « souhaitons-lui, à

1. Dans la *Gazette de France*, M. de Pontmartin, après avoir énuméré les œuvres apologétiques, oratoires, etc., de Mgr Besson, conclut : « Dans ce riche répertoire, il y avait une perle : le petit volume intitulé : *M. de Montalembert en Franche-Comté...* »

2. Un de ses plus intimes amis nous mande : « Quand on étudie Mgr Besson, la première impression, à mon avis, est celle-ci : Cet homme était né orateur, et orateur de la tribune. Il y avait de l'abbé Maury en lui, pour le trait, la flamme, l'inspiration et la sûreté de la mémoire. Il était fait pour le combat, la lutte ne lui faisait pas peur. Chef de parti, il aurait apporté, dans les libres combats de la parole publique, une audace, une incomparable passion, dans le sens le plus large du mot. Au fond, c'était un lutteur. »

cette jeunesse, souhaitons-lui les délicates fiertés et les nobles ambitions qui sont la marque assurée des âmes bien nées; souhaitons-lui ces poésies de l'adolescence et ces enthousiasmes de la jeunesse qui enfantent les sacrifices et transforment les mondes. Souhaitons-lui jusqu'à des passions s'il le faut ; oui, des passions à dompter, à discipliner, à féconder, parce que tout vaut mieux pour elle que la décrépitude précoce et le scepticisme corrupteur. »

Ces souhaits n'étaient pas pour déplaire au généreux éducateur. Il amena l'apôtre de la jeunesse catholique devant ses enfants, et l'excita si bien que, dans un mouvement dont on n'a point encore perdu le souvenir au collège catholique de Besançon, Montalembert dit un mot resté justement célèbre dans son apparente vulgarité :

« Demeurez fermes, mes amis, et inébranlables dans vos convictions, montrez votre drapeau. Il y a des jeunes gens qui sont chrétiens, mais avec une petite mesure et une indigne mollesse. Point de mollesse, gardez-vous de n'être que des poulets chrétiens !... »

VI. — Le Conférencier.

Le cardinal Mathieu savait que la vérité, obscurcie par l'éclat du sophisme, avait besoin d'être, non seulement vengée par un cri de foi, de bon sens et d'amour, mais rétablie par des discussions propres à faire voir le néant de la science moderne. Il institua en conséquence, dans son église métropolitaine, des conférences hebdomadaires sur la religion, à partir de l'Avent de 1863, et fit une lettre au clergé du diocèse pour les annoncer. Ces conférences se prolongèrent jusqu'au jour de Pâques de l'année suivante, et furent reprises, chaque carême, pendant douze ans consécutifs. Les études sur l'Homme-Dieu furent suivies d'études sur l'Église, œuvre de l'Homme-Dieu, la vie future ou la gloire de l'Homme-Dieu. Elles comprirent ainsi tout le christianisme. Le cardinal Mathieu les présida, les encouragea et en ordonna la publication [1].

1. *Vie du cardinal Mathieu*, t. II, p. 165.

C'est dans ces termes concis et modestes que le conférencier de la métropole bizontine, écrivant la Vie du cardinal, raconte cette initiative de son héros, initiative demeurée célèbre par l'éclatante réponse qu'il fit à la confiance de l'archevêque.

Les conférences de Besançon ont suivi, sur les rayons des bibliothèques sacerdotales, celles de Notre-Dame, et le rayon où elles reposent est bien plus souvent mis à contribution que l'autre. Nul en effet n'a été plus *prêché* que l'auteur de *l'Homme-Dieu*, *l'Église*, etc. Il en plaisantait même fort agréablement, relatant les défaillances de mémoire et les mutilations, parfois malheureuses, auxquelles ses débiteurs exposaient le texte primitif. Une fois même, le prédicateur naïf ou trompé par un tiers qui avait copié sans citer, prêcha devant Mgr Besson lui-même, une de ses meilleures conférences. On juge de l'effet et de ses suites dans les conversations de ce soir-là, à l'évêché.

La réputation du conférencier s'était rapidement répandue dans la Franche-Comté. Pas une fête qui ne voulût l'avoir pour orateur. Mais le cardinal le réservait le plus possible pour son église métropolitaine, où de grandes solennités, racontées sobrement par celui qui en fut la voix et la vie, fournissaient au talent merveilleusement souple de l'abbé Besson l'occasion de se révéler sous les aspects les plus divers. On ne se rassasiait pas de l'entendre. Hors du diocèse, on commençait à le goûter, prélude de ce goût très vif qui, du nord au midi, chose étrange et qui dénote la solidité du genre propre à cet orateur capable de se faire apprécier des auditoires les plus calmes comme des foules les plus ardentes devait bientôt, surtout lorsqu'il fut évêque, faire de Mgr Besson « l'orateur de l'Église de France ».

D'une santé robuste, le prédicateur semblait défier la fatigue. Jamais l'auditoire n'apercevait trace de lassitude dans ce tempérament franc-comtois, que trahissaient une musculature puissante et ces traits un peu gros où respirait la plénitude de la vie.

Mgr de Cabrières a décrit la genèse de ce tempérament d'orateur, qui reçut la forte éducation de l'antiquité et de l'âge moderne, sans rien perdre de son naturel, ni de son art particulier, grâce aux trésors amassés dans une mémoire

dont il disait lui-même, à peu près comme Mezzofanti : « Je ne puis rien oublier [1] ! »

« Il se fit peu à peu une langue claire et pour ainsi dire limpide, ne se guindant jamais pour exprimer de hautes pensées, ne s'étonnant pas de rencontrer, comme naturellement, les plus beaux mouvements de l'éloquence, mais ne croyant pas non plus déroger, en parlant simplement des choses simples. Naturel dans son style, ne visant jamais à l'artificiel et au convenu, ne jetant pas d'inutiles ornements sur ce qui ne doit pas être orné, n'exprimant pas non plus gauchement des pensées polies, l'abbé Besson écrivait à la façon des vrais maîtres. Et si l'Académie française se recrutait d'une façon moins exclusive, sans aucun doute, il eût été l'un des quarante [2]. »

Tout le secret du grand succès de Mgr Besson comme prédicateur et comme écrivain est là. Telle est aussi l'explication de la continuité de ce succès, qui suivit le sexagénaire comme il avait entouré le jeune prêtre à la métropole de Saint-Jean.

Mais il convient d'ajouter, avec M. le chanoine Ferry, comment, « à la clarté de l'exposition et à l'éclat du style, l'abbé Besson joignait la dignité de l'action. Sa taille droite et imposante, ses traits forts et accentués, son large front trahissaient un tempérament d'orateur destiné à se faire écouter des auditoires les plus divers. Tout entier à sa pensée, il lui obéissait dans le regard, l'attitude et le geste. Quand elle s'élevait, l'action de l'orateur prenait une dignité soudaine ; le geste avait une ampleur inattendue ; la tête se redressait avec une noblesse incomparable. Aucun trait de la physionomie qui ne respirât la majesté de l'éloquence, celle que Cicéron qualifiait de royale : *Nihil tam regale* [3]. » C'est en cela, ajouterons-nous, que cette figure nous a plus d'une fois rappelé Mirabeau, beaucoup plus que Maury, bien qu'il tînt des deux grands lutteurs pour la flamme et la pureté de la diction.

Comme l'abbé Maury, qu'il admirait fort d'ailleurs, toujours

1. Grâce à une mémoire prodigieuse, vaste, fidèle, proverbiale dans son pays, cette intelligence s'était enrichie, à la longue, d'idées, de choses, de faits, parfaitement classés, coordonnés, ce qui lui donnait une grande supériorité. *(Lettre de M. l'abbé X.)*
2. *Op. cit.*, p. 18. — 3. *Op. cit.*, p. XI.

grâce à cette mémoire exceptionnelle qu'il ne faut jamais perdre de vue en esquissant le portrait de l'évêque de Nîmes, il s'était fait une intelligence ouverte, élevée, pénétrante, qui lui permettait d'envisager les sujets sous toutes leurs faces, de les embrasser dans un coup d'œil d'ensemble et de les approfondir dans leurs plus petits détails, découvrant dans chaque chose des aspects nouveaux, auxquels personne n'avait songé.

Comme Maury encore, il avait l'esprit d'une fécondité étonnamment variée, charmant et naturellement caustique. Ses bons mots, ses reparties spirituelles, formeraient un ana bien autrement considérable que le répertoire cité du célèbre et malin rival de Mirabeau ([1]).

Comme celui-ci toujours, l'aptitude de Mgr Besson à toutes choses était surprenante. Lui qui n'avait jamais pu donner une note juste, il a écrit sur la musique des pages magnifiques, qu'on croirait sorties de la plume d'un musicien consommé. Il n'avait certainement pas les premières notions de la stratégie, à la différence de M. Thiers qui se vantait d'être surtout stratégiste, et cependant on peut lire, dans ses discours sur les combats de l'armée de l'Est, en 1870, des détails que lui eût enviés l'historien des guerres du premier empire. Pendant la guerre de 1870 encore, il étonnait tout le monde à Besançon par la perspicacité de son jugement. On aurait cru qu'il lisait dans l'avenir : — « Vous verrez, » disait-il après la défaite de Reichshoffen, « les Prussiens s'avanceront

---

1. Il n'assistait pas à un repas, il ne rendait pas une visite, qu'il ne laissât échapper quelques paroles spirituelles qu'on n'oubliait plus. Il recommandait un jour par lettre un ecclésiastique franc-comtois à un personnage haut placé. Celui-ci répondit : « Monseigneur, je serais bien heureux de pouvoir être agréable à Votre Grandeur, mais je ne suis ici qu'en passant. » Sur quoi, le spirituel prélat de répliquer sur-le-champ : « Vous me dites que vous n'êtes là qu'en passant, efforcez-vous donc de passer en faisant du bien. »

L'Univers, après avoir rappelé comment Mgr Besson représentait le caractère franc-comtois jusque dans les saillies d'un esprit habile à saisir, dans les hommes et les choses, les côtés qui s'offraient à la critique de sa verve toute gauloise, a cité le trait bien connu par lequel Mgr Besson accueillit l'annonce de la création des lycées de filles : « Oh ! celles-ci parviendront à la licence bien plus tôt que leurs frères au baccalauréat ! »

On n'a pas oublié les trois catégories des protecteurs d'une œuvre, à laquelle il portait un grand intérêt, lesquels, disait-il, se partagent en trois classes : ceux qui donnent de l'argent, ceux qui donnent des prières et ceux qui donnent des conseils... X. est de ceux qui donnent des conseils.

sur Paris, ils en feront le siège ! — Comment voulez-vous qu'on entoure Paris ? disaient certains militaires autour de lui, un siège est impossible ! — Vous verrez, vous verrez, insistait-il. Ils s'avanceront sur Besançon, suivront telle vallée, ils prendront telle route ». La chose devint tellement publique, que le colonel d'état-major de la place le consultait souvent sur ce qu'il y avait à faire.

Pour achever d'expliquer comment le cardinal Mathieu prédestinait son cher et éloquent conférencier à l'épiscopat, ne manquons pas de noter la sûreté de jugement qui caractérisa de bonne heure le jeune prêtre comtois.

« Il avait, » nous écrit l'un de ceux qui l'ont connu alors, « un jugement juste, droit, promptement formé et marqué au coin d'un rare bon sens. C'était une des qualités maîtresses de son esprit. Aussi, ne pouvait-il supporter les esprits faux. Il établissait volontiers des catégories sous ce rapport, classant les penseurs et les politiques comme Guizot et Thiers, les poètes comme Lamartine et Victor Hugo, qu'il savait par cœur... Il jugeait vite un homme, et toujours son jugement portait droit. On peut, du reste, parcourir ses écrits. Nulle part, on y trouvera des théories hasardées ou des jugements faux. C'est le bon sens surtout qui règne sur ses œuvres. »

Avec cela, d'un désintéressement parfait. Il professait pour l'argent un dédain absolu, et la manière dont il en parlait ne manquait pas d'amener le sourire sur les lèvres de ses auditeurs. Aussi ne ménageait-il guère ceux qu'il savait intéressés ou avares. En pareil cas, il se laissait aller à toute sa verve. Pendant tout le temps qu'il fut supérieur de Saint-François-Xavier, il toucha six cents francs par an, et encore l'économe pouvait attester qu'il ne les avait pas reçus chaque année. Plusieurs millions ont passé par ses mains et il devait mourir pauvre.

Sa piété vraie, solide et en même temps simple et naïve [1], charmait encore le cardinal. Elle avait pour base sa foi éclairée et ses mœurs austères. Il la manifestait surtout dans son

1. Ses hôtes savent qu'il ne revenait jamais d'une promenade ou d'une visite en ville, à Nîmes, sans entrer dans sa cathédrale où, après avoir adoré le Saint-Sacrement, il allait pieusement s'agenouiller au pied de la statue de saint Joseph, afin, disait-il, de lui demander de doter son séminaire, qu'il venait de confier aux dignes fils de M. Olier.

amour pour l'Église, dont les droits lui étaient chers. Il s'en montrait volontiers jaloux, souvent au risque de compromettre ce qu'autour de lui certains appelaient son avenir, ou de s'attirer certaines rancunes qui n'avaient d'ailleurs guère le don de l'émouvoir. A la fin de l'Empire, lorsque Berryer obtint que les troupes françaises resteraient à Rome, il triomphait. « Vous avez vu, » disait-il, « ce *** à la tribune, allant, venant, comme un rat empoisonné, pour détruire l'effet produit par le discours de Berryer. » Tout ce qui touchait de près ou de loin à l'Église avait le don de l'émouvoir. Il était radieux, quand il voyait quelque jeune homme de bonne famille entrer dans l'état ecclésiastique. Un jour qu'on faisait ressortir devant lui les défauts d'un personnage qui a joué un rôle important dans l'histoire religieuse de ce temps : « Tout cela, c'est bien, » disait-il ; « mais X. a donné un million à l'Église, tout le monde n'en fait pas autant [1]. »

VII. — Le poète [2].

La poésie fut la première passion littéraire de Louis Besson, quand il était encore écolier au collège de Baume. Les devoirs classiques que ses condisciples écrivaient en prose, lui, souvent, les exprimait en vers avec une grande

1. La *Semaine catholique de Toulouse* a rappelé l'intérêt que Mgr Besson portait au recrutement de l'épiscopat en France. Redoutant la tendance dont témoignaient certains noms mis en avant par la presse en cette délicate matière, il disait spirituellement : « Le premier devoir d'un évêque en ce moment, c'est de vivre. » Il poussait énergiquement les candidatures qui lui paraissaient heureuses, en particulier celles des trois ecclésiastiques dont parle le chroniqueur toulousain : « C'était en février ou mars 1880, Mgr Czacki, nonce apostolique de Paris, disait à Mgr Besson : « Dressez-« moi donc une liste des prêtres que vous croyez être *épiscopables*. » L'évêque de Nîmes répondit : « Je la ferai, dès ma rentrée dans mon diocèse : mais je puis sans « sortir d'ici vous signaler tout d'abord trois ecclésiastiques qui devraient déjà porter « la mitre. Ce sont : M. Bougaud, Mgr d'Hulst et le Père Caussette. » On sait que le bon Père mourait le 12 mai de la même année et que Mgr Bougaud, devenu évêque de Laval, précéda de quelques jours à peine Mgr Besson dans la tombe. Quant à Mgr d'Hulst, il est tenu soigneusement éloigné de l'épiscopat. Ajoutons que la nomination de Mgr Bougaud à Laval fut, en grande partie, l'œuvre de Mgr Besson. Une des dernières effusions de son éloquence aura été l'hommage ému qu'il rendit à la mémoire du nouvel évêque, si rapidement enlevé à la tendresse de ses diocésains par une mort qui fut l'une des suprêmes douleurs de l'évêque de Nîmes.

2. Nous empruntons les données de ce chapitre au charmant travail que l'intime ami et le futur historiographe du prélat, M. le chanoine Suchet, a consacré à *Mgr Besson, poète*.

facilité, et dans un langage où se remarque déjà cette aisance, cette pureté d'élocution, cette clarté d'expressions, qu'il a déployées plus tard dans ses œuvres oratoires.

Un sentiment qu'on retrouve souvent dans les productions de sa jeunesse, c'est l'amour du pays, c'est le culte du sol natal. Baume et ses environs étaient pour lui ce coin de terre dont parle Horace, qui lui souriait plus que le reste du monde :

> Ille terrarum mihi præter omnes
> Angulus ridet.

Aussi il se plaît à peindre

> cette charmante ville,
> Oasis qui s'étend sur les rives du Doubs,
> Où l'air, plein de parfums, est si pur et si doux.
> Les Baumois ont leur nid au pied de sept collines
> Qui n'ont, pour les parer, ni palais, ni ruines,
> Mais où de frais buissons, peuplés de mille oiseaux,
> Font entendre des chants si variés, si beaux.

Les premières poésies de Louis Besson datent de 1837 à 1839. C'est à seize, dix-sept et dix-huit ans, qu'il a composé ces pièces fugitives, écrites sur des feuilles volantes, et que nous avons retrouvées dans ses manuscrits. Il peut être intéressant d'en citer quelques fragments. Plus tard, mêlé à la vie active, Louis Besson avait quelque répugnance à avouer qu'il avait cultivé la muse. On dit même que, quand le poète Richard-Baudin entra dans sa famille en épousant sa sœur, Louis Besson cessa de faire des vers, parce que son beau-frère les faisait mieux que lui. Il chercha alors sa voie dans une autre carrière, et se prit de zèle pour les études historiques. Dans ces études, il s'inspira encore de l'amour du pays natal, et débuta par un mémoire historique sur l'abbaye de Baume-les-Dames qu'il dédia à ses concitoyens.

Cependant il ne brisa point sa lyre. Plusieurs fois, pendant ses années de professorat, il composa des pièces inspirées par les circonstances, et l'année même qui précéda sa mort, il célébrait, par des strophes gracieuses, les noces d'or d'un prêtre de son diocèse, connu pour sa charité, et à qui il disait :

Vos rentes sont en paradis,
Et l'intérêt s'en accumule :
Pour un talent Dieu vous en rendra dix ;
De ce prêt l'Évangile a dicté la formule ;
Prêtez, prêtez toujours, dans votre charité,
Aux pauvres votre argent, aux pécheurs votre zèle...

Dans les compositions poétiques de sa jeunesse, Louis Besson subissait l'influence des auteurs dont il lisait les œuvres. On sent, dans quelques-unes de ces pièces, l'inspiration de l'école élégiaque qui avait mis à la mode les pleurs, les gémissements, les douleurs ineffables. Poésie larmoyante et rêveuse, dont les jeunes gens puisaient l'inspiration dans la lecture de Millevoye, de Chateaubriand, de Lamartine, peut-être des *Nuits* d'Young. Du reste, selon la remarque d'un critique, cette mélancolie porte avec soi certaines jouissances auxquelles il est difficile de ne pas se laisser séduire. *C'est*, comme dit Ronsard, *un doux souffrir tout confit de liesse.*

Une des premières pièces de notre jeune poète est marquée de ce caractère élégiaque. A seize ans, il venait de perdre son père, et, en décrivant les charmes de la nature, il y mêle l'expression de sa douleur filiale :

Oui, je te chanterai, frais et riant bocage,
Toi qui, depuis seize ans, me prêtes ton ombrage.
Et vous, petits oiseaux, témoins de mon bonheur,
O vous, qui partagez ma joie et ma douleur,
Venez toujours, venez, quand la tendre rosée
Rafraîchira le soir la nature embrasée.
Fauvette, tu verras sur le luisant gazon
Ton ami fredonnant sa plaintive chanson.
Mais ne t'étonne point si mon morne visage
Tristement se dessine à travers le feuillage,
Si des pleurs abondants s'échappent de mes yeux.
Silence, oiseau chéri, trêve à tes chants joyeux,
Pleure, pleure avec moi, gémis sur ma misère.
Compagne de mes maux, las ! je n'ai plus de père !

Les sentiments affectueux du jeune Besson ne se bornaient pas au cercle du foyer domestique. Il avait des amis d'enfance, de vrais amis, auxquels il fut toujours fidèle. C'est à l'un d'eux, à Henri Ebelmen, qu'il exprimait, sous l'image

de l'automne, le regret de le voir partir. Cette pièce est inspirée des souvenirs de Gilbert.

Adieu, ciel sans nuage, adieu, lumière pure,
Vallons semés de fleurs, délicieux séjours,
Adieu, bois couronnés d'une épaisse verdure,
Adieu, derniers beaux jours !

Du poète rêveur la lyre monotone
Rend, à demi voilée, un plus lugubre accord.
Sur la terre a grondé la brise de l'automne,
Comme un souffle de mort.

Dans sa fécondité la nature est tarie,
Au gré des vents se perd le pampre jaunissant,
Et de l'antique ormeau l'ombre douce et chérie
N'endort plus le passant.

Comme durant l'horreur d'un pâle crépuscule,
A peine du soleil un triste rayon luit.
Il semble que le monde incessamment recule
Vers l'éternelle nuit.

Ah ! que ce deuil est sombre à l'amitié fidèle,
Quand loin de nous, Henri, tu diriges tes pas.
Mais sous le toit natal, ainsi que l'hirondelle,
Du moins tu reviendras.

. . . .

Quand de l'astre du jour les lueurs purpurines
Coloreront encore les bords de l'horizon,
Nous chercherons ensemble, au penchant des collines,
Un tapis de gazon.

Et cédant aux douceurs d'une noble espérance,
Nos yeux se porteront vers un long avenir,
Et tu demanderas au temps de notre enfance
Un joyeux souvenir.

Je te peindrai tantôt ce sol de la patrie,
Où notre pied s'attache avec un vif amour,
Tantôt je chanterai d'une voix attendrie
Les charmes du retour.

On trouve, dans les œuvres de Santeuil, une belle pièce en vers latins, contre la poésie mythologique. Elle est pleine de considérations élevées, vraiment chrétiennes, et c'est de cette pièce que notre jeune poète s'est inspiré pour s'élever contre les fables antiques, et protester qu'il consacrera toujours sa lyre à célébrer les œuvres de Dieu.

Son nom sera partout présent à ma mémoire,
Mes chants seront toujours des hymnes à sa gloire.

Il fut fidèle à ce programme. Dieu, le Christ, la religion, la nature, les nobles et saintes affections, tels furent les sujets qui ont inspiré sa jeune muse. Il chante d'abord la naissance du Christ, dans une ode qui débute ainsi :

> Israël, ne dis plus que ton Dieu t'abandonne.
> Espère désormais aux promesses du ciel.
> Les temps sont accomplis ; du sein de l'Éternel
> Sur la terre descend le Dieu qui te pardonne.

Les pensées graves qui inspiraient sa muse et qui réglaient sa conduite, il aimait à les communiquer à ses amis. A l'un d'eux il écrivait, dans une épître familière :

> Évite ce sentier perfide,
> Indigne de s'ouvrir pour toi ;
> Déjà la science te guide ;
> Mais éclaire-la par la foi.
> C'est la lueur pure et féconde
> Qui montre à l'âme un nouveau monde,
> Où le plaisir n'a rien d'humain.
> C'est le besoin de toute vie,
> Le soutien qui jamais ne plie
> Sur les épines du chemin.

Louis Besson fit de bonne heure des grands ouvrages de Bossuet son étude favorite. Il s'habitua, dans cette lecture, à regarder les gloires humaines comme un *magnifique témoignage de notre néant* et à voir, comme dit Bossuet, *les empires qui tombent avec un fracas effroyable les uns sur les autres dans le tombeau de l'histoire*. C'est dans cet ordre d'idées qu'il composa en 1838, sur *Marius à Carthage*, une pièce qui n'est peut-être qu'un devoir d'écolier, et qui se termine par ces considérations sur les destinées qui attendent Rome orgueilleuse de ses triomphes :

> Cesse donc d'insulter au destin de Carthage.
> Rome elle-même, un jour réduite en esclavage,
> Verra tomber ces tours et crouler ses remparts,
> Rome verra ses fils abandonner ses portes,
> Et ses plus vaillantes cohortes
> A l'ennemi vainqueur laisser ses étendards.
> Assise tristement sur ces rives profondes
> Que le Tibre en grondant arrose de ses ondes,
> Rome déplorera la perte des beaux jours,
> Et de son ancien nom conservant la mémoire,
> Pleurera ses dieux et sa gloire

Que le fleuve du temps emporte dans son cours.
Ainsi disparaîtront, comme autant de fantômes,
Ces princes, ces héros, avec leurs vains royaumes,
Fragiles monuments sur le sable construits.
Et leur gloire éphémère, éclairant un jour sombre,
Paraît, brille et s'enfuit dans l'ombre,
Telle qu'un vif éclair éclate au sein des nuits.
Richesse, volupté, victoire, honneur, conquête,
Noms que chaque mortel comme un écho répète,
Que votre éclat est faux et qu'il est passager !
Heureux, trois fois heureux, l'homme dont le cœur sage,
A la vertu rendant hommage,
N'a jamais éprouvé ce rêve passager.

En 1839, M. Besson fut reçu bachelier par la faculté des lettres de Besançon. C'est probablement à la suite de sa réception qu'il adressa, le 30 août de cette année, une ode à M. Meusy, professeur de littérature. Cette ode, inspirée par la reconnaissance, est médiocre, comme l'avait été son examen scientifique. Il y célèbre les monuments antiques de Besançon, ses gloires militaires, ses poètes, ses littérateurs, les professeurs de la faculté, et particulièrement.

« Pérennès au cœur d'or. »

Pour ceux qui ont bien connu M. Besson, il est constant que cette sensibilité bienveillante et sympathique, qui se manifeste dans ses premiers essais poétiques, fut une des qualités maîtresses de sa vie. La bonté faisait le fond de son caractère. On pouvait s'y tromper, si on ne faisait attention qu'à cette tendance à l'observation critique à laquelle il cédait facilement. A un naturel doux et affectueux il mêlait parfois cette causticité piquante, que César signalait déjà, il y a longtemps, dans notre race gauloise, qui aimait, dit-il, à parler avec subtilité : *argutè loqui.* Ce mélange d'humour et de bienveillance pouvait déjà se remarquer dans M. Besson, dès l'époque de sa vie qui nous occupe. Car, à côté des poésies que nous avons citées, et qui toutes ont un caractère grave, sérieux et sympathique, sa plume traçait quelques pièces d'un genre légèrement satirique, où il savait peindre les travers de la comédie humaine. Tel est un petit poème inachevé, où il met en scène, d'une façon comique, quelques-uns de ses compatriotes, dont le caractère excentrique prêtait

à la satire. Ce tableau, du reste, est tracé de façon qu'il devait amuser ceux-mêmes qui y sont représentés, si toutefois ils ont jamais eu connaissance de ces innocentes malices.

Il a fait plus encore. En 1839, il a composé une comédie en trois actes et en vers, intitulée *l'Écolier*. Elle a eu, assure-t-on, les honneurs de la représentation dans la société de Baume. Il n'y a dans cette œuvre ni intrigue ni même action vraiment dramatique. Ce sont des scènes de collège, où, après quelques aventures tapageuses, tout se termine par l'intervention du principal, qui remet l'ordre dans sa maison, en punissant, comme il convient, le mauvais écolier.

VIII. — A Nîmes.

« Votre nomination sera un honneur pour l'épiscopat et une bonne fortune pour l'Église ! »

C'est Mgr Plantier qui écrivait cela à son futur successeur, sans prévoir que cette bonne fortune écherrait à sa chère et sainte Église de Nîmes.

Noble Église en effet, diocèse privilégié, qui aura, dans l'histoire religieuse de ce siècle, « l'honneur » et « la bonne fortune » de présenter aux regards de la postérité ces grandes, belles et désormais illustres figures d'évêques qui sourient, du haut de leur incomparable majesté et de leur douce sérénité pontificale, au visiteur du beau palais épiscopal de Nîmes. Chacun d'eux a son caractère, et pourtant chacun d'eux ressemble à son frère par un cachet uniforme de grandeur, dont l'œil est saisi, comme l'âme, à considérer leurs traits divers et homogènes. Mgr Cart n'est pas Mgr Besson, pas plus que Mgr Besson n'est Mgr Plantier, et cependant, il y a des traits communs, une flamme de regard, une transpiration de l'âme, où ils se rencontrent.

Quand il vint à Nîmes, le peuple, habitué à la figure austère de Mgr Plantier, éprouva quelque déception, traduite aussitôt en une de ces exclamations méridionales qui amusaient tant le nouveau pasteur. Mais le peuple, charmé de ces façons accueillantes, de cette bonhomie spirituelle, de cette sollicitude pastorale qui se fit jour dès le lendemain de l'entrée solennelle, le peuple apprécia vite le successeur

comme il avait acclamé le prédécesseur. Avec le nouveau venu, ce n'était plus d'égale sorte qu'il fallait exprimer sa vénération et sa piété filiale, chacun le sentit et, avec cette prodigieuse facilité de compréhension, j'allais dire, de divination, qui caractérise notre Midi, chacun s'y fit promptement.

Certes, l'héritage était lourd à porter et la transition périlleuse. Avec beaucoup de bon sens, beaucoup d'esprit et surtout beaucoup de cœur, Mgr Besson se fit vite accepter et pardonner les divergences d'allures qui le différenciaient d'avec Mgr Plantier. Les protestants, nombreux et influents à Nîmes, goûtèrent aussi les procédés conciliants du nouvel évêque, comme ceux du dehors qui, sans accepter encore de pénétrer chez lui, s'en allaient, pendant sa vie, disant, comme ils l'ont dit plus solennellement le jour de sa mort : « Un évêque tel que lui s'impose à la reconnaissance de tous. »

C'est qu'aussi il aimait sa bonne ville épiscopale de Nîmes, il en était fier, il s'y délectait au beau soleil brillant sur de grandes ruines, comme a dit Reboul. Il aimait à s'y promener à pied, quelquefois seul, fréquentant de préférence les pentes boisées de la Fontaine, près du jardin qu'il appelait « une page détachée des jardins de Versailles ». Il y menait ses hôtes, heureux et fier de leur expliquer les gloires et les souvenirs que l'on rencontrait sur la noble voie, où Rome a laissé l'impérissable trace de son passage sous notre ciel méridional. Il aimait que ses prêtres s'appliquassent à faire revivre ce glorieux passé, et celui qui écrit ces pages ne saurait oublier la lettre magistrale adressée au fondateur des *Annales de Provence*, lettre dans laquelle l'évêque de Nîmes énumérait avec une sorte d'orgueil paternel les titres de chacun de ceux qui, dans son clergé, ont marqué, sous son épiscopat, dans les lettres, l'histoire, l'archéologie et le culte des beaux-arts sous toutes ses formes.

« On sut bientôt, dit son successeur, combien était grande sa générosité envers les pauvres. Ce fut une de ses peines, quand il eut revêtu la dignité épiscopale, de ne pouvoir pas, à cause de l'importunité possible de certains pauvres, les interroger, dans la rue, sur leurs misères, et déposer lui-même ses aumônes dans leurs mains. Mais lorsqu'il sortait, il ne

manquait jamais de s'assurer que celui qui l'accompagnait s'était mis en mesure de donner à tous les pauvres qui se presseraient sur son passage, tant il avait à cœur que, ce qu'il n'eût pu faire lui-même sans embarras, fût fait en son nom par le compagnon de ses promenades.

« On apprit ensuite qu'il était impossible de lui confier, le dimanche, l'argent qu'il comptait distribuer, dans la semaine, aux pauvres qui venaient se recommander à sa pitié, sans que son fond de bourse fût épuisé le soir même, ou, tout au moins, le lendemain. Ceux qui prenaient soin de ses ressources, se virent souvent obligés de lui adresser de respectueuses observations quand il leur demandait à puiser trop largement dans sa propre bourse, dont il les avait prudemment faits dépositaires. »

Il ne saurait entrer dans le dessein de cette esquisse d'étudier, même rapidement, les grandes œuvres de cet épiscopat de treize années. Lui-même s'était donné, en arrivant, un triple programme :

Restaurer l'antique sanctuaire diocésain de Notre-Dame et Saint-Castor, bâti sur les substructions du temple de Plotine ;

Établir et populariser l'œuvre des catéchismes paroissiaux ;

Rendre plus prospères les maisons d'éducation.

Le futur historien de Mgr Besson dira avec quelle ampleur, quelle fécondité de moyens et quel zèle ingénieux, l'évêque de Nîmes a rempli son programme pastoral. S'il n'a pu, comme il le voulait, donner à la façade de sa cathédrale un revêtement digne d'elle, léguant ainsi à son successeur l'achèvement de son œuvre, « la parure de marbre et de pierre » qu'il a jetée sur les murs sacrés suffit à immortaliser son zèle pour la maison de Dieu comme son goût pour les choses de l'art, car il avait, comme on l'a dit, le don « de sentir fortement, comme par un coup direct, l'impression produite par l'harmonie des lignes, la profondeur des perspectives, l'ampleur majestueuse de l'architecture ».

La mort, d'ailleurs, est venue trop tôt briser dans leur germe les œuvres qui auraient achevé l'exécution du programme. Puis, il y avait à pourvoir à des nécessités subites, et

à défendre des points vulnérables sur les remparts d'Israël. Il y a eu, croyons-nous, de ces préoccupations dans le mal qui l'a terrassé, au moment où l'on y songeait le moins autour de lui.

Cette fin l'a-t-elle surpris lui-même ? Ses plus intimes confidents savent bien que non. Depuis un an surtout, le pressentiment de la fin dominait sa pensée et introduisait plus souvent la note grave dans ses entretiens les plus enjoués. Il se détachait de plus en plus de la terre, sous l'effort de la grâce à laquelle il prêtait l'oreille dans le silence de ses oraisons. Ceux qui l'observaient s'en rendaient compte. Mais lui, serein et doux devant la mort, il voulut mourir sur la brèche, les armes à la main.



Monseigneur PARISIS.

Monseigneur Parisis,

ancien évêque de Langres, évêque d'Arras, Boulogne et Saint-Omer.

(1795-1865.)

I. — Comment, au début du siècle, on se préparait à devenir évêque.

Il naquit à Orléans le 12 août 1795. La famille était pauvre mais chrétienne. Le père Pierre-François-Barnabé Parisis fut d'abord boulanger : la profession exposait à de terribles assauts sous la Terreur. Les révolutionnaires trouvaient plus commode d'imposer aux fabricants de pain, en vertu de la loi dite *du maximum*, la ruine à bref délai, en les obligeant à vendre à perte, quand ils n'ouvraient pas la boutique au pillage et les moyens de pendaison au malheureux ruiné. Découragé, Pierre Parisis éteignit son four et se mit à vendre du sel, un privilège ouvert à tous par l'abolition de la gabelle. Sa femme, Marie-Françoise Thébeuf, était fille d'un jardinier. Ils eurent neuf enfants, tous morts en bas âge, à l'exception d'un garçon qui mourut soldat, et de Pierre-Louis, qui devait être la gloire du nom.

O merveille devant laquelle l'orateur de Notre-Dame s'inclinait, éperdu d'admiration, en s'écriant : « Un pâtre, un ouvrier qui n'a manié toute sa vie que le bois ou le fer, regardant son enfant jouer dans sa boutique, se dit à lui-même : J'en ferai un prophète, un apôtre. Il monte au temple, il présente ce petit garçon au pontife ; le pontife le reçoit dans ses bras, l'élève, lui donne le lait de l'Évangile, et, quand il a grandi, un jour il le couche par terre dans sa basilique, il prononce sur lui des paroles mystérieuses, il lui met de l'huile au front et aux mains ; puis il dit : Fils de pâtre, lève-toi,

monte sur le trône de la vérité, parle aux hommes, aux rois, aux peuples, n'aie peur de rien ; que toute autorité s'incline devant l'autorité de ta parole : abaisse toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu ; nul ne te résistera, pourvu que tu aies dans ta poitrine la foi et la charité qu'avait ton maître ! »

Le père et la mère de Pierre-Louis étaient chrétiens, et c'est pourquoi, en pleine Révolution, ils rêvèrent pour l'enfant la mission que décrira plus tard en ce magnifique langage le Bossuet du siècle nouveau. « La Révolution, » dit Louis Veuillot en parlant d'eux, « leur étalait ses séductions, ses dérisions et ses terreurs : en face des assignats, de la guillotine et de la déesse Raison, ces petites gens surent fièrement se garder pauvres et chrétiens. Les habitudes religieuses entraient dans le régime de la maison comme le boire et le manger. Tels étaient, vingt ans encore après, nos paysans de l'Orléanais, maintenant sauvages. Ce n'est pas le couperet des révolutionnaires qui a tué la vieille France, c'est leur législation. »

Et cependant l'enfant, sur qui reposaient tant d'espérances, ne semblait pas d'abord devoir les réaliser. Il était dissipé, pétulant, ardent au jeu, n'aimant pas les choses sérieuses. Il racontait lui-même à son ami, le rédacteur en chef de *L'Univers*, qui les a consignés dans une notice qui est admirable ses souvenirs de première adolescence.

Quand il fut en âge d'étudier, disait-il, quelques prêtres revenus de l'exil commençaient de rouvrir les écoles, fermées en même temps que les églises. On le mit dans une de ces écoles, et ensuite chez un grammairien nommé Thiery, qui savait parler de Dieu. La veille des jours de confession, la classe était tout entière sur la manière de se confesser, et personne ne pensait que ce fût temps perdu. On n'avait pas encore imaginé de séparer l'instruction de l'éducation, c'est-à-dire de supprimer l'éducation et par là d'annuler l'instruction. On n'avait surtout pas encore imaginé cette atroce persécution renouvelée d'Hérode, qui, arrachant les enfants aux mains de leur divine mère l'Église, les jette comme des sauvages civilisés dans les écoles sans Dieu.

Cet humble Thiery a mis la première main à la grande

œuvre de faire un évêque. L'Église venait d'être arrachée du sol français, mais Dieu sait ce qu'il dépose dans les berceaux, et à qui il confie les berceaux.

L'enfant trouva d'autres maîtres et d'autres camarades dans une troisième école déjà plus moderne. Protégé par l'ange gardien, il put néanmoins déjà entrevoir ce que deviennent des écoliers sans religion livrés à des maîtres sans conscience.

Il le sut mieux, lorsqu'on lui fit suivre les cours du lycée d'Orléans, dirigé par l'Université naissante. Parmi les professeurs, il y avait cinq anciens jureurs apostats ; un seul n'affichait pas l'irréligion. Parmi les élèves, l'impiété était pratique, la corruption dégoûtante. Ils haïssaient leurs maîtres et auraient fait regretter la vertu à des hommes moins incapables d'un pareil regret. Ce spectacle de démoralisation laissa à notre écolier une impression d'horreur qui, quarante ans après, vibrait encore en accents indignés.

Cependant il fallait le préparer à sa première communion.

Madame Parisis n'en voulait pas laisser le soin au curé de sa paroisse, un ancien assermenté qu'elle avait vu, dans son église même, coiffé du bonnet rouge, au bras de la déesse Raison. Le petit-séminaire venait de s'ouvrir. La mère effrayée y mit son fils.

L'établissement avait pour supérieur M. Mérault, oratorien, homme de mérite, auteur de quelques écrits, personnellement austère, d'ailleurs plein de tous les préjugés jansénistes. En même temps, M. Mérault était formellement persuadé qu'en matière d'éducation ecclésiastique il faut laisser aller la nature, abandonner chaque séminariste à sa conscience, ce qui allait loin. Le diable, ne pouvant plus démolir, s'offrait pour reconstruire ; et, tantôt d'une façon tantôt d'une autre, il a beaucoup travaillé dans ses premières reconstructions. On le vit plus tard aux efforts qu'il fallut faire pour ramener l'Église de France aux pures traditions de l'Église Romaine pour le dogme et pour la morale.

Heureusement, il y avait au petit-séminaire trois directeurs plus sages, anciens élèves de Saint-Sulpice, prêtres pieux, revenus de l'exil enduré pour la foi ; mais ceux-ci étaient gallicans.

Un trait peint l'esprit de cet établissement et l'esprit de l'époque. Un jour que Napoléon passa à Orléans, tous, maîtres et élèves, crièrent : Vive l'empereur ! vive le roi de Rome ! En ce moment-là, le Pape était captif à Fontainebleau !......

Pierre-Louis n'était pas un enfant pieux. On avait failli le renvoyer à cause de sa turbulence ; on le garda à cause de sa candeur, et on l'admit à faire sa première communion.

Il la fit, avec trois de ses condisciples, dans un couloir qui servait de chapelle. Telle était l'indigence de l'Église restaurée; on croyait bien ne l'avoir relevée que pour les catacombes.

Cet acte solennel, dit l'abbé Robitaille qui a écrit une vie assez complète de notre héros, laissa dans le cœur du jeune Pierre-Louis une impression profonde et durable. Il allait pour la première fois s'asseoir à la table de son Seigneur et de son Maître ; il comprit l'importance de cette démarche, il fut frappé des enseignements de la foi, son esprit s'illumina de vives lumières, son âme s'ouvrit enfin aux inspirations de la piété. Dès lors, il se sentit changé, transformé, et sa conduite ne se démentit plus. Sa vocation se déclara.

Il fut soutenu et animé dans cette voie nouvelle par les conseils et les exemples d'un pieux élève, avec lequel il se lia d'une étroite amitié.

Cet ami s'appelait Robert et appartenait à l'une des plus honorables familles d'Orléans. Il emmena avec lui Pierre-Louis en Sologne, pendant les vacances, au château de la Maltrolière, où le jeune séminariste fit l'apprentissage du professorat, en donnant des leçons au plus jeune frère de son ami, Joseph Robert, qui voua dès lors à son petit instituteur la plus tendre et la plus persévérante affection.

Cet apprentissage attira sur lui l'attention des directeurs du petit-séminaire. A dix-sept ans, on trouva qu'il pouvait diriger une division de cette maison encore bien pauvre en personnel enseignant.

Obligé de conduire ses élèves aux cours du lycée, Pierre-Louis allait faire une nouvelle et plus complète expérience de l'université impériale. Après deux mois, racontait-il plus tard, les directeurs désolés ne reconnaissaient plus leurs enfants et versaient les larmes inconsolables de Rachel, *quia non sunt!*

De surveillant, il devint professeur de troisième. Il n'avait,

comme nous venons de le dire, que dix-sept ans, mais sa facilité naturelle, son ardeur pour le travail, cet amour de l'ordre qui double le temps et les forces, lui firent remplir ces fonctions de la manière la plus satisfaisante. Il s'astreignait à faire lui-même les devoirs qu'il donnait à ses élèves, tout en continuant le cours de ses propres études. L'émulation et la tendresse fraternelle régnaient dans une classe ainsi conduite. Mgr Parisis, comme bien d'autres qui ont passé les premières années de la cléricature dans l'enseignement, aimait plus tard à dire que ce fut là le temps le plus doux de sa vie.

Louis Veuillot, qui avait reçu à cet égard les confidences de l'ancien professeur orléanais devenu évêque, ajoute que l'abbé Parisis y prit « la première idée d'une réforme aussi ardemment combattue que courageusement proposée et qui fait lentement son chemin. Sentant le besoin de faire pénétrer Dieu dans l'éducation, il regrettait de n'avoir à expliquer que les auteurs païens. Personne ne lui avait donné une connaissance quelconque des saints Pères. Il imagina de composer lui-même des devoirs sur des sujets chrétiens. Comme il n'était pas de caractère à se flatter en aucune chose, il s'avouait qu'il risquait fort de donner pour versions des textes d'une latinité douteuse. Il préféra cet inconvénient à celui de se traîner perpétuellement sur des matières, que son intelligence éclairée par la foi prenait en pitié. Ainsi, c'est à Orléans, dans le petit-séminaire, que nous trouvons le germe de la fameuse querelle des classiques. »

Professeur pendant l'année classique et précepteur pendant les vacances, son âme aspirait à donner aux fonctions qu'il estimait et aimait la grâce du sacerdoce. Pour cela, il fallait entrer au grand-séminaire, et les directeurs du petit ne pouvaient se résigner à laisser partir le jeune et dévoué régent. On finit par trouver un moyen terme, bien digne dans sa conception des temps où l'on vivait alors. En un an, on jugea que l'abbé Parisis savait assez de philosophie et de théologie pour pouvoir être ordonné. Heureusement, le fervent séminariste puisa, dans un cours si abrégé et si rapide, l'amour de la science sacrée. Il prit dès lors la résolution qu'il tint, de ne passer jamais un jour dans sa vie sans en étudier au moins quelques pages.

On raconte que, lorsqu'il se rendit au séminaire d'Issy pour y faire la retraite préparatoire à son sacre, le séminariste de 1819 fut accueilli froidement par le vénérable sulpicien qui dirigeait alors cette maison.

— Vous allez être évêque, Monseigneur! lui dit le grave directeur, et votre cours de théologie!

— Mon cours de théologie, répondit simplement l'évêque élu, n'a été que d'une année au grand-séminaire d'Orléans, cela est vrai; mais je l'ai beaucoup étudié depuis, et mon intention est de me livrer désormais à cette étude avec plus d'application que jamais. »

L'évêque, pas plus que le prêtre, ne devait oublier cette sage résolution.

II.— Ce que faisait un prêtre en 1820.

Jeune prêtre, l'abbé Parisis fut tout à la fois chargé de professer la rhétorique au petit-séminaire, de former les jeunes clercs à la science et à la pratique des cérémonies et d'exercer les fonctions de vicaire dans la paroisse suburbaine de Saint-Laurent.

Les Orléanais remarquèrent vite ce jeune cérémoniaire, d'extérieur gracieux, si parfait de tenue, qui dirigeait, avec une dignité, présage de sa future majesté dans l'exercice des fonctions pontificales, les pontificaux de la cathédrale et les processions, spécialement celle de la Fête-Dieu où l'on garda, longtemps après son départ, l'ordre qu'il avait établi dans les évolutions des thuriféraires.

L'archiprêtre, M. Dubois, le demanda pour vicaire, et, dès lors, ses prédications furent remarquées. Il lisait beaucoup Massillon et l'imitait, aux dépens de la simplicité apostolique. Son curé le lui fit observer, et il laissa là les périodes harmonieuses pour devenir le prédicateur de l'Évangile. Il en retint du moins une grande pureté de diction et une certaine élégance de la phrase qui ne messied pas en chaire.

La ville, en 1827, le chargea de prononcer le célèbre panégyrique annuel de Jeanne d'Arc. Il fut très goûté, fort applaudi, et la municipalité lui offrit un beau souvenir, avec

cette dédicace : *Hommage de la ville d'Orléans à M. l'abbé Parisis qui a prononcé l'éloge de Jeanne d'Arc en 1827.*

Le Père Guyon étant venu, avec d'autres Missionnaires de France, prêcher à Orléans la célèbre mission de 1827, remarqua le jeune vicaire et, comme son curé en disait aussi grand bien, l'évêque le nomma, en 1828, curé de Gien. L'abbé Parisis n'avait que trente-trois ans.

A Gien, il succédait à un curé qui avait passé là quarante-deux ans, sans interruption ! C'est dire qu'il n'avait refusé aucun des serments exigés par les gouvernements révolutionnaires. Il avait été député aux États-Généraux, prêtre constitutionnel, etc. Sous la conduite d'un semblable pasteur, la paroisse de Gien était comme un champ en friche. Avec cela, sa tolérance et sa facilité lui avaient concilié une popularité grossière, qui devait créer les plus grandes difficultés à son successeur. Jadis en proie aux pires erreurs jansénistes, Gien était devenu irréligieux. Personne à l'église que deux dévotes ridicules. Louis Veuillot a tracé un portrait piquant des travaux qui s'offrirent au zèle du jeune curé.

« Point de presbytère, des écoles scandaleuses, une église qui croulait. Il fallait corriger les mœurs, détruire les mauvaises coutumes, déplaire et demander de l'argent. Quand il parla de reconstruire l'église, on lui dit que le quai neuf restait à payer. Lorsqu'après un an de travail, il osa proposer à une dame pieuse de communier tous les quinze jours, elle s'écria qu'elle n'avait jamais fait parler d'elle et n'était nullement en humeur de commencer. Il marchait pourtant. Au bout de deux ans, bien des choses étaient faites ou en train. L'église et le presbytère se bâtissaient [1], les écoles se purifiaient, les

1. L'histoire de la construction du presbytère est curieuse, dit M. Robitaille à qui nous empruntons cet épisode. M. l'abbé Vallet, l'ancien curé, avait la manie des testaments et en a laissé plusieurs informes et ouverts. Mais son vrai testament avait été remis cacheté au notaire avec cette suscription : *A mon successeur.* A l'arrivée de M. l'abbé Parisis, on lui présenta le pli, qu'il refusa d'ouvrir, on ne sait par quel motif. Il était notoire que l'hôtel splendide, habité depuis un grand nombre d'années par M. Vallet, avait été payé des deniers des paroissiens, et qu'il devait par conséquent devenir la propriété de la fabrique. Mais les héritiers annonçaient l'intention de contester, et la fabrique, dans laquelle la famille avait des intelligences, crut devoir transiger. Le testament ne fut pas ouvert et ne l'a jamais été. Le notaire, dépositaire de cette pièce, l'offrit à l'un des successeurs de Mgr Parisis, qui ne voulut pas en prendre connaissance, parce qu'il crut avec raison que la « suscription » ne pouvait regarder que le successeur immédiat de M. Vallet. Il n'était pas douteux que, par ce testament,

institutions de bienfaisance fonctionnaient ; il y avait des convives à la sainte table ; on pouvait mettre les jeunes filles en apprentissage chez des maîtresses qui n'entreprenaient pas de les corrompre. La révolution de 1830 survint, et il fut question dans la ville de jeter le curé à l'eau. Le curé eut soin d'aller se promener sur les bords de la rivière ; tout finit par des lettres anonymes, quelques cris poussés de loin et un fort charivari. Le curé continua son œuvre. En 1834, les constructions étaient terminées et payées, l'organisation de la charité suffisait aux besoins, la piété régnait dans les écoles, le tabernacle, jadis toujours fermé, s'ouvrait tous les jours ; mais, d'un autre côté, le curé était assez mal avec son peuple, qu'il avait trop bien et trop vite servi ; mal avec son sous-préfet, qui le trouvait trop influent ; très mal avec le recteur de l'Université, au sujet des écoles ; il ne pensait pas être bien avec le ministère, auquel il avait refusé d'agir dans les élections. Convaincu que celui qui a semé est rarement appelé à recueillir, et, se sentant de nature plutôt semeur et défricheur que moissonneur, il demanda un autre poste, même moindre. Sa mission à Gien, pensait-il, était terminée. Il écrivit à son ancien curé, M. Dubois, qu'il verrait volontiers changer sa position contre une autre, surtout s'il pouvait retourner à Orléans, où il avait goûté tant de calme et de joie dans l'exercice de ses fonctions de vicaire.

III. — Comment l'abbé Parisis devint Évêque.

Un dimanche du mois d'août 1834, au moment où il attendait anxieusement le résultat de ses démarches pour retourner à Orléans dans quelque position que ce fût, le curé de

---

l'ancien curé de Gien ne donnât son magnifique presbytère à la fabrique ; mais, par crainte d'un procès, la fabrique consentit à recevoir une somme de 12,000 francs avec laquelle elle fit bâtir un presbytère très modeste auprès de celui que délaissait M. Vallet. Le pli, assure-t-on, n'a jamais été ouvert depuis.

Dans le nouveau presbytère, M. Parisis menait la vie commune avec ses deux vicaires ; et la maison curiale ressemblait à un petit monastère, où tous les exercices se faisaient avec la même régularité qu'au séminaire. Le curé s'était chargé du réveil, et il ne manquait pas l'heure. Cette communauté lui plaisait fort, et il n'épargna rien, devenu évêque, pour l'établir dans les deux diocèses qui lui furent successivement confiés.

Gien reçut, du ministère des Cultes, un grand pli au large scel. Il l'ouvrit avec une vive curiosité. Quelle ne fut pas sa surprise ! C'était l'ordonnance royale par laquelle Louis-Philippe le nommait à l'évêché de Langres, vacant par la translation du titulaire Mgr Mathieu à l'archevêché de Besançon. Louis Veuillot dit que Mgr Parisis n'a jamais su qui l'avait désigné au choix du gouvernement. Un contemporain de la nomination en a donné la clé que voici :

Le vicomte de Ricci, préfet du Loiret, qui avait passablement vexé le curé de Gien, notamment à l'occasion de la construction et de la bénédiction de l'église, venait de mourir et d'avoir pour successeur M. Saulnier, l'un des écrivains fondateurs de la *Revue Britannique*. Le nouveau préfet était lié avec M. Géry, ci-devant avoué à Orléans, et depuis porté par le flot de Juillet à la présidence du tribunal de Gien. Madame Géry goûtait beaucoup la parole de son digne curé ; elle avait eu l'occasion de le dire devant le préfet, et d'exalter le mérite de M. l'abbé Parisis. Vers ce même temps, le gouvernement avait écrit confidentiellement aux évêques et aux préfets pour obtenir d'eux des indications sur des candidats possibles. L'évêque d'Orléans et le préfet du Loiret présentèrent, chacun de son côté, l'abbé Parisis.

Cette explication, fait justement observer son principal biographe, montre le peu de fondement des diverses hypothèses hasardées pour expliquer la nomination du curé de Gien au siège de Langres, et entre autres, celle qui la fait naître d'une rencontre où Louis-Philippe aurait personnellement apprécié M. Parisis et l'aurait jugé digne de l'épiscopat. Elle prouve également que Mgr Parisis fut étranger à sa nomination, et que personne, à cette nouvelle, n'éprouva plus d'étonnement que lui.

Dans son trouble, il eut d'abord quelque hésitation. Il savait que le gouvernement se préoccupait, avant tout, de faire arriver aux sièges épiscopaux ce que l'un des ministres osait appeler de « pieuses médiocrités », espérant ainsi les avoir plus facilement sous la main et réduire l'influence de l'épiscopat, en diminuant son prestige. Il sentait dans son âme la vaillance du héros et ne voulait pas être « un chien muet » dans la Sainte Église de Dieu.

Il alla confier son angoisse à l'évêque d'Orléans, Mgr de Beauregard.

« Acceptez,» lui dit le bon prélat édifié, « vous serez un grand évêque ! »

L'internonce, Mgr Garibaldi, chargé des affaires du Saint-Siège auprès de la cour des Tuileries, lui en donna l'ordre, au nom du Souverain-Pontife.

Aussitôt, l'abbé Parisis résigna sa cure de Gien, ne voulant pas plus longtemps porter une étole pastorale qu'il croyait fermement devoir être mieux placée sur les épaules d'un autre, pour le bien d'un troupeau au milieu duquel, pensait-il, sa mission était finie. Il fit cela, sans songer aux embarras et à la gêne où il se trouverait, en attendant sa préconisation et son sacre.

Ils se firent attendre cinq mois.

« Ce temps de ma vie, » disait-il depuis, « est le seul où je me sois trouvé sans ressources.»

Il ne touchait plus le traitement curial de Gien, il n'avait pas d'épargnes, sa charité pour les pauvres et les œuvres accomplies dans sa paroisse ne lui permirent point d'en faire. Il vécut du maigre produit de quelques sermons prêchés à Paris.

Enfin, dans les premiers jours de l'année 1835, il lui fut permis de songer à son sacre.

L'heure était grave, et, souvent depuis, il a avoué qu'à ce moment il avait demandé à Dieu de mourir et d'éloigner de lui le calice qui s'approchait. L'impiété grondait partout. Les vaillants d'Israël, groupés autour de Lamennais, s'étaient dispersés au vent d'orage qui suivit la chute du Tertullien moderne. Mgr de Quélen voyait l'horizon bien noir.

Un jour, le vénérable archevêque de Paris, pour tremper l'âme de son jeune nouveau collègue, le mena voir sa maison de Conflans et la maison religieuse du Mont Valérien, toutes deux saccagées par l'émeute triomphante et restées en ruines au soleil de juillet.

L'abbé Parisis avait l'âme angoissée. Il se jeta dans les bras de Mgr de Quélen, qui voulut le sacrer. Comme pour affermir le jeune évêque dans sa carrière, il lui donna la consécration épiscopale dans l'église des Carmes, là où tant de martyrs

avaient empourpré le sol de leur sang versé pour l'Église. Pour l'assister, Mgr de Forbin-Janson, exilé de son évêché de Nancy, et Mgr Galland, évêque de Meaux, un compatriote de l'élu. Ses plus intimes amis d'Orléans se tenaient au pied de l'autel. Il en sortit transfiguré et, s'il ne le dit point comme plus tard Mgr Pie après saint Hilaire : « *Ego sum episcopus*, je suis évêque !... » il en eut le sentiment profond.

Évêque, il le sera dans toute l'énergie sublime du nom et, quand il mourra, un de ses élèves pourra écrire dans la feuille diocésaine d'Orléans :

« Les condisciples, les élèves, les vicaires de Mgr Parisis, dont quelques-uns occupent dans notre diocèse les postes les plus élevés, savent si nous sommes dans le vrai, lorsque nous affirmons qu'il fut un écolier laborieux et édifiant ; un professeur lettré, traducteur élégant des classiques latins ; un vicaire actif, goûté, rempli de déférence pour la vieille expérience et le goût mûri de son vénérable curé ; un curé consacrant sa vie pour son troupeau, aimant à faire participer ses vicaires à la direction qu'il imprimait à sa paroisse, les initiant à la science du gouvernement des âmes et veillant avec un soin paternel sur leurs débuts. »

Ce passé garantissait l'avenir. Comme l'avait prédit Mgr de Beauregard, l'abbé Parisis allait devenir un grand évêque.

IV. — L'Évêque de Langres.

Le 22 février 1835, quinze jours après son sacre, il signait une Pastorale de prise de possession qui révéla au diocèse de Langres ce que le diocèse de Poitiers apprit le jour de l'intronisation du cardinal Pie.

Le nouvel évêque de Langres sera, avant tout, l'homme du surnaturel !

« C'est en effet, » disait-il avec une courageuse énergie qui impressionna la France entière, « un des caractères malheureux « de notre siècle, d'avoir matérialisé jusqu'aux éloges qu'on « donne à la religion de JÉSUS-CHRIST. A force de répéter à « sa louange qu'elle favorise le développement des lumières et « de l'industrie ; qu'elle maintient le bonheur des familles et

« des sociétés, on s'habitue à ne voir en elle que la bienfaitrice
« passagère du genre humain dans cette course rapide de la
« vie ; l'on oublie que, si elle rend l'homme plus heureux en
« le rendant plus juste, c'est toujours pour faire un élu dans
« l'éternité ; et que, si le prêtre contribue par l'influence de
« son pieux ministère à la paix et à la prospérité publiques,
« c'est un accessoire naturel et comme une émanation insé-
« parable des grâces qu'elle répand et des vertus qu'elle com-
« mande ; mais que ce n'est pas là l'essence de ses devoirs, ni
« le but de sa mission sanctifiante. »

Il revint souvent sur cette donnée fondamentale, pensée-mère de tout son épiscopat.

« Oui, » dira-t-il en 1844, « la religion s'occupe avant tout de
« l'âme et de l'éternité ; c'est là son domaine ; c'est pour cela
« qu'elle fut donnée au monde : non pas pour régler le monde
« dans ses vanités terrestres, mais pour retirer le monde de
« ses vanités et de ses fausses vertus.

« Cependant, qu'arrive-t-il ? Tandis qu'il nous est ordonné
« de tout sacrifier aux inspirations de la foi, le monde prétend
« mettre les inspirations de la foi au service de ses intérêts
« matériels et de ses calculs profanes. Ce qu'il recherche dans
« la religion, c'est la part d'influence qu'elle peut avoir sur les
« développements de l'industrie et sur le progrès des sciences ;
« sur le mouvement des affaires et sur le gouvernement des
« hommes. S'il l'accepte, s'il la recommande quelquefois, ce
« n'est pas comme moyen d'arriver à une vie meilleure, mais
« comme un moteur de plus dans le mécanisme de ses innom-
« brables projets d'ici-bas : ce n'est pas son règne qu'il veut,
« c'est uniquement son concours. »

Les puissants du jour pouvaient voir déjà qu'ils s'étaient trompés, en choisissant un homme qu'ils estimaient facile à conduire à leur gré. C'est d'une voix forte, presque rude, qu'il dit à ses ouailles.

« Préservez-vous de cette religion des sens, décrite et ré-
« prouvée par saint Jude, de ce christianisme contrefait qui
« torture l'Évangile pour le plier à ses intérêts humains, qui
« veut avoir dès ici-bas le salaire des vertus qui ne doivent
« être que pour l'éternité ; et tremblez de ressembler à ceux
« qui, ayant cru recueillir pendant le sommeil de la vie des

« trésors spirituels, se sont trouvés les mains vides, au réveil
« de la mort. »

Mais, surtout, ces puissants, et le roi lui-même, durent tressaillir, quand, en 1842, le vaillant évêque écrivait :

« Combien sont à plaindre les peuples où ces principes
« d'ordre sont méconnus, et combien sont aveugles les princes
« qui s'imaginent devenir plus puissants en envahissant des
« droits qui ne pourront jamais leur appartenir ! »

Son activité était grande, et quand il apprendra la mort du zélé pasteur, son pieux successeur sur le siège de Langres pourra écrire, sans craindre d'être démenti :

« Non, le diocèse de Langres n'a pas oublié, et n'oubliera
« jamais ce qu'il doit à Mgr Parisis. Le rétablissement de
« l'unité liturgique, la réorganisation des séminaires, des
« études et de la discipline ecclésiastiques, l'heureuse impulsion
« donnée au clergé pour l'attacher plus fortement que jamais
« à la chaire de Pierre, les soins paternels et dévoués prodigués
« aux communautés religieuses, l'ordre et la régularité rame-
« nés dans l'administration et la comptabilité des fabriques,
« des efforts soutenus soit pour diminuer les binages, soit
« pour améliorer la condition des bineurs, la fondation d'un
« collège qui a donné de si précieux résultats, et qui est
« appelé à en donner de plus grands encore ; ne sont-ce pas
« là autant de bienfaits dont nous sommes redevables à la
« prodigieuse activité de son zèle et de sa foi ? »

Mais nul n'a mieux mis en lumière que Louis Veuillot, en un tableau saisissant, cette activité selon le cœur de Dieu.

« Il trouva à Langres, autrefois l'un des sièges les plus riches de France, à peu près le même dénûment matériel qu'à Gien. Les séminaires à reconstruire, la cathédrale à réparer, point de palais, point de maison-mère pour une communauté dont le diocèse tirait des services importants. Le clergé, excellent, avait néanmoins besoin de sentir l'autorité. Au milieu de tous ces embarras, l'expérience lui manquait. Il fallait à la fois entreprendre et apprendre.

« Le gouvernement, par bonheur, se montrait bienveillant. Il offrit à l'évêque de lui bâtir un palais ; l'évêque demanda que l'on reconstruisît d'abord le grand-séminaire. On y consentit, et l'on entreprit lentement quelque chose de magni-

fique ; mais, lorsqu'il voulut donner officieusement des avis pour que ces belles constructions pussent servir à leur objet, il apprit qu'en ce qui regarde les édifices diocésains, le gouvernement ne prend pas avis de l'évêque. Après d'immenses dépenses supplémentaires, l'admirable grand-séminaire de Langres est à peine habitable. Cependant l'évêque resta dans son logis provisoire, réduit à donner audience dans sa chambre à coucher. Il y demeura jusqu'à la fin du règne. Ce fut une des pénitences que le gouvernement jugea bon d'infliger au chef du parti catholique.

« En attendant les actes qui devaient le rendre positivement désagréable à Paris, l'évêque de Langres dut prendre diverses mesures qui n'étaient pas de nature à le rendre populaire dans son peuple, ni même dans le clergé, et il ne l'ignorait pas. Mais il savait aussi que le pouvoir qui veut le bien et qui garde la justice obtient au moins le respect, et que le respect vaut mieux et dure plus que la faveur. Il opéra des réformes qui réussirent, donna des règlements qui sont restés, imposa des études dont on le bénit plus tard, pratiqua des épurations nécessaires, entreprit de grands établissements, sans presque savoir lui-même par quelles ressources il y suffirait. Le détail n'est pas possible ici, et c'est dommage. On y verrait quelque chose de plus que le caractère particulier de Mgr Parisis, ce serait le tableau de la vie d'un évêque ; car tous ont plus ou moins le même labeur, soit pour créer, soit pour maintenir, soit pour rétablir et réformer, et rien ne ferait mieux comprendre à quel point la civilisation a besoin de l'élément ecclésiastique même matériellement.

« Mgr Parisis eut la gloire de donner l'exemple du retour à la liturgie romaine. Il le fit lorsque presque personne encore n'y pensait, plus par nécessité que par théorie. Sept liturgies à la fois étaient en exercice dans le diocèse de Langres, plus une multitude d'usages implantés depuis quarante ans par les curés ou simplement par les maîtres d'école. A la cathédrale on avait la messe et l'office selon le romain, et pour bréviaire une confection semi-parisienne qui ne datait pas de dix ans. C'était le beau idéal de la liberté gallicane en matière de liturgie. Jusqu'au moment où il se vit en face de cette étrangeté scandaleuse et révélatrice, Mgr Parisis n'avait

pas soupçonné la légitimité des liturgies modernes. Il se demanda comment l'Église catholique, dont le plus frappant caractère est l'unité, avait pu créer des diversités si violentes. Il reconnut bientôt la semence ennemie et se mit en mesure de purger le champ. Il prit d'abord pour son propre compte le bréviaire romain, fit étudier la question dans les conférences, et, quand les esprits lui parurent suffisamment éclairés, sans même consulter le Chapitre, dont l'avis n'était pas nécessaire puisqu'il ne s'agissait que de rentrer dans le droit, il décréta le changement ou plutôt le retour. C'était en 1839. Cette année même, Dom Guéranger publia le premier volume des *Institutions liturgiques*. Le moine avec sa grande science, l'évêque avec sa grande sagacité, travaillant sans se connaître, se rencontrèrent sur le même terrain et portèrent en même temps le même coup victorieux à l'une des œuvres les plus subtiles de l'esprit de division. L'évêque recueillit tout d'abord bien des amertumes, pour avoir pris une initiative dont se glorifièrent plus tard ceux à qui elle fut imposée. »

Tant de labeurs éprouvèrent la santé du vaillant prélat. D'horribles douleurs dans la région thoracique vinrent lui révéler qu'il faut toujours compter avec ses forces, pour ne pas leur imposer un fardeau hors de pair. Des contractions musculaires en résultèrent, qui tirèrent les yeux de leur orbite et changèrent tout à coup la face jusque-là régulière et belle de Monseigneur. On lui ordonna la distraction. Il l'alla prendre au centre de l'unité catholique, à Rome, où il séjourna près de six mois. Il en revint armé pour les nouveaux combats.

V. — Pour Dieu et pour l'Eglise.

Faut-il combattre? Les uns disaient non, c'étaient les timides et les prudents. Les autres, ceux qui disaient oui, redoutaient cependant l'échec encore retentissant de l'École Menaisienne et ne craignaient rien tant que d'en raviver le souvenir devenu odieux à beaucoup, même parmi les bons.

Mgr Parisis, avant de se décider, fit le voyage de Liége. L'évêque de cette ville, Mgr Van Bommel, venait de publier sur la question un livre justement remarqué. Le prélat belge

encouragea à l'action son jeune collègue de France. A son retour en France, après une visite à Louis-Philippe qu'il reconnut personnellement hostile à la liberté réclamée, il prit l'avis du Nonce Apostolique. Mgr Fornari, à qui l'Église de France ne saura jamais assez tout ce qu'elle doit, approuva la décision de l'évêque de Langres. Celui-ci, au milieu du découragement universel à cette heure, le 23 décembre 1843, lança sa première brochure.

Elle était intitulée : *Examen sur la liberté d'enseignement au point de vue constitutionnel et social.*

L'émotion fut grande dans les deux camps opposés, fait très bien remarquer l'historien du courageux et hardi prélat (1), qui d'un coup se plaçait à la tête du parti catholique militant.

Quelques attardés, parmi les catholiques, laissèrent échapper un cri d'alarme. Ils disaient :

« Un évêque se jeter dans la mêlée d'une manière si ouverte, si franche, si hardie, c'est bien grave ! sa dignité, peut-être compromise, lui permettra-t-elle de répondre aux objections des adversaires, qui ne manqueront pas d'attaquer la religion, et surtout l'Église, sous le manteau d'un de ses princes ? »

Mais les militants furent au comble de la joie, quand après avoir lu cet écrit court, mais net, substantiel, vigoureux, ils comprirent qu'ils avaient enfin un chef, un chef intelligent, actif, dévoué, dont la haute autorité réunirait tous les suffrages, dont les inspirations seraient leur guide et leur règle, et dont le drapeau serait le drapeau de tous.

La lutte maintenant avait son terrain marqué : les principes étaient nettement posés, on se sentait à l'aise sur une terre ferme. Désormais, on ne combattrait plus en tirailleurs éparpillés, mais en masse et d'une manière compacte, pour utiliser toutes les forces et ne pas se laisser surprendre dans les embuscades de l'ennemi.

Le gouvernement fut ahuri, Louis-Philippe en particulier n'en revenait pas :

« Un évêque nommé par moi !... » répétait-il à ses ministres, « quelle ingratitude !... »

1. Robitaille, *Vie de Mgr Parisis*, Arras, Bradier.

Le pauvre roi ne savait pas que l'évêque est un homme d'Église, et que le sacre le revêt d'une cuirasse et d'un casque pour le combat sacré.

L'étonnement et le dépit des partisans du monopole universitaire furent si grands qu'ils ne surent pas le dissimuler. Ils mirent d'abord tout en œuvre pour faire face à cette attaque imprévue; mais la position que leur faisait l'évêque de Langres les jetait dans un immense embarras. On invoquait contre eux l'ordre légal, la constitution, les droits de la société, les suites inévitables de la ligne de conduite tenue envers les catholiques dont on opprimait la conscience. Que répondre à ces arguments d'une éclatante lumière et d'une force non moins invincible, parce qu'ils étaient pris dans le cœur même de la question, et coupaient court aux faux-fuyants dont on avait fait usage jusque-là avec tant de succès?

Le jour se fit, les esprits attentifs comprirent les erreurs dont ils étaient les jouets, l'opinion peu à peu se réforma, et le temps vint enfin de compter avec ceux qui demandaient de n'être plus des ilotes, mais d'avoir la faculté d'élever des chaires d'où descendraient des doctrines en harmonie avec leurs convictions.

Sept ans après que l'évêque de Langres eut lancé son manifeste au milieu des combattants, la faculté, réclamée depuis tant d'années, fut enfin accordée, en 1850. Sans doute, ce n'était pas tout ce qu'on avait demandé, « mais, » disait Mgr Parisis lui-même, en revenant sur ses souvenirs, « quoi qu'il arrive plus tard, nous aurons fait tous nos efforts pour en sortir en nous servant à cet effet du principe de liberté commune à tous, et nous en sommes sortis autant qu'il était possible. Grâce à ce demi-succès, un très grand bien a été opéré, durant ces quinze années, dans l'éducation de la jeunesse, les résultats les plus heureux s'en sont abondamment répandus dans toutes les carrières publiques : nous pouvons donc, dans la paix de notre conscience, remercier Dieu de ce qui a été fait. »

Il s'était en effet posé résolûment sur le terrain des libertés reconnues par la Charte. Après ce que nous avons dit de son atmosphère surnaturelle, il y a peut-être lieu de s'en étonner. Lui-même l'avoue et s'en excuse :

« Si l'on nous demande pourquoi nous descendons de la chaire des vérités divines pour entrer dans ce champ clos des discussions humaines, nous répondrons que nous prenons bien à regret cette position nouvelle, mais qu'on nous y a forcé, puisque d'abord il nous est interdit de parler comme évêque de certains intérêts sociaux qui sont cependant intimement liés avec ceux de l'Église, et puisque, d'ailleurs, nous avons à combattre beaucoup d'hommes qui n'admettent pas les raisons tirées de la foi. Est-ce donc notre faute, si l'on ne veut plus comprendre les considérations purement religieuses?... Nous le savons, le langage humain convient mal à notre bouche ; cependant il faut bien l'adopter avec ceux qui n'ont que l'intelligence de celui-là. L'apôtre saint Paul ne disait-il pas aux fidèles de Rome : « Je vous parle un langage humain, à cause de l'infirmité de votre nature.... »

A cette brochure, qui sonna comme un coup de clairon dans le silence, une autre succéda, composée des six *questions* suivantes :

1re Question. — Que nous a-t-on répondu ?

— Le prélat constate les concessions de l'adversaire et bat en brèche ses réserves.

2e Question. — Pourquoi écrivons-nous ?

— Pour répondre à deux reproches diamétralement opposés que l'on fait au clergé. On lui dit, d'un côté, qu'il est immobile au milieu du mouvement général ; de l'autre, on se récrie, s'il veut entrer dans le domaine des questions sociales, et on lui signifie de ne pas sortir de ses sacristies.

3e Question. — Pourquoi repousserions-nous, pour l'instruction secondaire, une loi sur le modèle de celle qui a réglé l'instruction primaire en 1833 ?

— Parce que d'abord elle n'a pas donné la liberté à l'instruction primaire ; parce qu'ensuite elle ne permet pas la libre concurrence ; et parce qu'enfin elle est nuisible au bien et favorable au mal.

4e Question. — Pourquoi avons-nous appelé le monopole une arme terrible ?

— 1° Parce que le monopole de l'enseignement est une arme terrible contre tous ; 2° parce que ce monopole est

surtout à craindre sous un ordre de choses qui consacre la liberté des cultes.

5e Question. — Pourquoi avons-nous dit que le monopole maintenu signifierait la guerre et présagerait la ruine ?

— Il s'agit ici de la guerre entre les consciences et le pouvoir, dont les suites sont redoutables pour l'État comme pour la Religion.

6e Question. — Que demandons-nous ?

— Nous demandons que l'action d'enseigner ne soit pas un délit, et que personne en France ne soit inquiété, quand on ne pourra lui reprocher que d'avoir communiqué son instruction aux autres.

Le clergé de Langres, fier de son évêque et du renom qu'il attirait au diocèse, se réunit, dans une adresse, pour dire à Mgr Parisis, qui en fut touché et réconforté, son admiration et son adhésion enthousiasmée.

Le vaillant évêque s'en encouragea, pour publier ses célèbres *Cas de conscience.*

Leur mise au jour souleva des tempêtes. Mais, dit Louis Veuillot, c'était un livre de grande doctrine et que le temps n'emportera pas. Les voici :

Premier cas de conscience : LIBERTÉ DES CULTES. — Peut-on, tout en se maintenant dans les doctrines essentiellement exclusives de la foi catholique, demander sincèrement la liberté pour tous les cultes ?

Deuxième cas de conscience : RELIGION DE L'ÉTAT. — Peut-on, en restant catholique sincère, admettre sincèrement un gouvernement constitué sans aucune religion ? Une religion d'État n'est-elle pas commandée par la doctrine catholique ?

Troisième cas de conscience : CULTE PUBLIC. — Peut-on, sans violer un précepte formel de la doctrine catholique, laisser une nation sans culte public ; et le culte public n'est-il pas supprimé par la suppression de toute religion d'État ?

Quatrième cas de conscience : SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT. — Peut-on, sans se mettre en opposition avec l'Église catholique, sans heurter tous ses antécédents et sans provoquer pour elle d'immenses embarras, demander la séparation de l'Église et de l'État ?

Cinquième cas de conscience : LIBERTÉ DE LA PRESSE. — Peut-on, sans blesser les libertés catholiques, préférer la liberté de la presse, malgré ses immenses abus, au régime d'une censure préalable exercée par le gouvernement ?

Sixième cas de conscience : LIBERTÉ D'ENSEIGNEMENT. — Peut-on, sans manquer aux devoirs les plus sacrés envers l'enfance, demander qu'elle puisse être livrée indifféremment à des maîtres en qui l'autorité publique n'a pas, par des moyens spéciaux, reconnu les qualités nécessaires pour mériter la confiance des familles ? Ne faut-il pas que ces maîtres offrent des garanties ?

Septième cas de conscience : JOURNALISME. — Peut-on, sans manquer à la loi de Dieu, qui ordonne le respect envers les supérieurs et la charité pour le prochain, attaquer par paroles les autorités publiques et toute espèce de personnes, comme le font habituellement les journalistes ?

On le voit, le docte et courageux prélat ne dissimulait pas l'objection. Ses réponses à tous ces redoutables problèmes, aujourd'hui déterminés par le *Syllabus*, firent une grande impression. Elles dévoilaient toute la loyauté de son âme, même auprès de ceux qui se refusèrent à accepter ses décisions.

Il en publia plus tard une seconde série, dont voici encore l'énoncé :

Premier cas de conscience : SOUVERAINETÉ DU PEUPLE. — 1° *Sa source.* — Peut-on, sans attaquer l'enseignement chrétien sur l'obéissance due aux pouvoirs constitués, admettre le principe de la souveraineté du peuple ?

Deuxième cas de conscience : SOUVERAINETÉ DU PEUPLE. — 2° *Sa nature.* — Peut-on, sans violer le droit naturel, qui est éminemment le droit divin, contester au peuple la souveraineté permanente ?

Troisième cas de conscience : SOUVERAINETÉ DU PEUPLE. — 3° *Ses limites.* — Peut-on, sans nier le principe même de l'élection, que l'on vient de reconnaître comme venant de Dieu, refuser au peuple le droit de révoquer les pouvoirs qu'il peut instituer ?

Quatrième cas de conscience : LIBERTÉ. — Peut-on, sans manquer à l'Évangile, qui a donné la liberté au monde, ne pas être partisan de la liberté démocratique ?

Cinquième cas de conscience : ÉGALITÉ. — Peut-on, sans offenser Dieu devant qui certainement tous les hommes sont égaux, repousser le principe de l'égalité républicaine ?

Sixième cas de conscience : FRATERNITÉ. — Peut-on, sans outrager la plus excellente des vertus chrétiennes la charité, ne pas admettre le principe de la fraternité démocratique ?

A toutes ces questions, Mgr Parisis répondait affirmativement et prouvait sa réponse.

VI. — Mgr Parisis représentant du peuple.

Les Vosges et les Bouches-du-Rhône lui offrirent en 1848 la députation. Il refusa et fit connaître en même temps son intention de n'accepter les votes d'aucun département. Le Morbihan vint ensuite l'avertir que son nom était déjà sur la liste répandue : il voulut l'en faire effacer, il était trop tard. Le scrutin lui donna 60,000 voix. Il se décida à accepter, voici en quelles conditions. Il les a racontées lui-même à ses diocésains :

« Au moment, » leur dit-il, « où, conformément à nos avis, « vous concouriez tous, avec tant d'ensemble, à ces opérations « importantes, vous ignoriez sans doute et nous ignorions « nous-même qu'à l'autre extrémité de la France, ces mêmes « opérations électorales allaient nous imposer un redoutable « fardeau.

« Nous vous avouerons que, dans le sentiment de notre « faiblesse, nous avons fait tout ce que notre conscience nous « a permis pour éloigner de nous cette nouvelle responsabilité « partout où on a daigné nous l'offrir. Nous trouvions que « c'était déjà trop pour nous d'avoir à porter la responsabilité « de notre diocèse, dont nous ne voulions pas d'ailleurs nous « séparer dans ces circonstances orageuses.

« La Providence a permis que nos réclamations, quoique « envoyées longtemps à l'avance, soient arrivées trop tard au « fond de cette catholique Bretagne, où les suffrages publics « nous ont appelé au redoutable honneur de représenter pour « notre part et de constituer la France.

« Aujourd'hui les hommes les plus éclairés et les plus

« consciencieux s'accordent à nous dire que nous irions con-
« tre la volonté de Dieu, en refusant le mandat qui nous est
« confié si spontanément par des populations que nous
« n'avons jamais visitées, et avec lesquelles nous n'avons eu
« d'autres rapports que ceux qui existent dans l'Église de
« Dieu par la communion des saints.

« Nous l'acceptons donc, ce mandat social, malgré l'effroi,
« nous disons même, malgré l'éloignement qu'il nous inspire ;
« nous l'acceptons, parce qu'au-dessus des vaines complai-
« sances qu'une élection si honorable pourrait nous inspirer,
« nous voyons uniquement la souveraine volonté de Dieu qui,
« sans jamais contraindre les volontés humaines, en dispose
« cependant à son gré, pour arriver infailliblement à ses fins,
« et, contrairement à tous nos calculs, nous fait servir à l'ac-
« complissement de ses conseils éternels. »

Mgr Parisis reçut du Pape l'autorisation de résider hors de son diocèse et vint siéger à l'assemblée. Il y vit d'étranges scènes.

« Monseigneur, » dit l'abbé Robitaille, « assistait avec une scrupuleuse exactitude à toutes les séances de la Chambre ; il étudiait avec un soin non moins grand les questions soumises à son examen. Il a rarement abordé la tribune. Il y parut pour annoncer que Mgr Affre avait été blessé sur les barricades, pour féliciter le gouvernement sur l'expédition de Rome et à l'occasion de la loi d'enseignement. Cette abstention se conçoit dans les circonstances où l'on se trouvait. Il fallait ménager la susceptibilité, non seulement des membres des Assemblées constituante et législative, mais encore celles du dehors, et, en particulier, ne pas blesser les vues des évêques, dont il était en quelque sorte le représentant, et qui différaient néanmoins entre eux sur des points importants. La Montagne, d'un autre côté, ne se montrait pas d'une humeur conciliante : elle oubliait assez souvent la règle de l'urbanité et des convenances, et ne pouvait comprendre qu'elle dût mettre un frein à sa pétulance devant la soutane d'un évêque ; de sorte qu'il devait à sa dignité d'être très circonspect pour ne pas la compromettre.

« Mais il parlait beaucoup et jouissait d'une grande influence dans le comité des cultes, dont il fut nommé président et dont il modéra l'esprit d'innovation ; il rendit aussi de grands

services au sein des commissions dont il faisait souvent partie, surtout dans l'examen du projet de loi sur la liberté d'enseignement.

« M. de Falloux, ministre de l'instruction publique, avait formé un comité spécial pour préparer ce projet, auquel participait M. l'abbé Dupanloup, mais dans lequel, pour des motifs qu'il est facile de comprendre, il n'avait pas fait entrer Mgr Parisis, dont les écrits sur la matière n'étaient pas également appréciés. Peut-être aussi craignait-il de froisser l'opinion modérée, et surtout d'exaspérer les adversaires du projet de loi dont il voulait avant tout assurer le succès. Et puis, il faut bien le dire, la loi de 1850 ne fut qu'une transaction consentie sur le terrain de la liberté commune, et les tendances connues de l'évêque de Langres ne permettaient pas d'espérer qu'il s'y ralliât à l'avance. D'où l'on s'explique l'absence de Monseigneur au sein de la commission préparatoire.

« Mais, heureusement, la Chambre ne s'arrêta pas devant cette considération. Elle le nomma membre de la commission chargée de présenter le rapport sur la loi, et il y exerça une immense influence, soit pour en éloigner, autant que possible, les dispositions mauvaises ou restrictives de la liberté, soit pour la modifier dans un sens plus religieux et plus libéral. Sans doute, il se trouvait mal à l'aise dans la discussion d'une loi dont le principe ne pouvait être franchement catholique, où l'État conservait une part de puissance et d'action très considérable ; mais cette situation, anormale à ses yeux, comme aux yeux de tous les catholiques, était nécessaire, inévitable : il fallait l'accepter ou tout perdre. Monseigneur ne crut pas pouvoir prendre ce dernier parti, malgré les vives répugnances et les dégoûts qu'il éprouvait. Et il dut s'en féliciter, quand il parvint à inspirer à M. Thiers un esprit de modération qui étonna tout le monde, et surtout les amis de l'ancien ministre de Louis-Philippe, qui comptaient sur lui pour faire échouer le projet de loi, ou du moins le rendre aussi universitaire que possible. On sait que l'auteur de l'ordre du jour motivé de 1846 défendit lui-même les Jésuites à la tribune en 1850, et que c'est à Mgr Parisis, en grande partie, que l'on doit cette merveilleuse conversion.

« Le prélat fit un discours à la tribune dans lequel il révéla

nettement les vices et les lacunes du projet de loi, et conclut néanmoins en sa faveur [1]. Cette espèce de contradiction fut mal jugée par ceux qui ne comprenaient pas les regrets et les angoisses qu'éprouvait son âme à la vue de tout ce que le projet contenait d'éléments de mal, considéré en lui-même, bien qu'il fût convaincu qu'on ne pouvait mieux faire dans les circonstances périlleuses où l'on se trouvait.

« Aussi, dès ce moment, l'influence et la popularité de l'évêque de Langres eurent à souffrir auprès de ses amis mêmes de la Chambre, et lorsque, le 19 mars, après avoir fortement conseillé à tous ceux qui le consultaient de voter la loi, lui-même s'abstint, il y eut une surprise générale, et dans quelques rangs un blâme sévère qui lui fit perdre une partie du prestige attaché à son nom. Il l'avait prévu sans doute, mais il ne crut pas devoir passer sur les scrupules de sa conscience, qui naissaient, selon lui, de motifs très graves qu'il expose dans plusieurs de ses ouvrages, et en particulier dans la seconde édition faite en 1865 des *Cas de conscience :*

« Nous voulions, dit-il, puisque l'enseignement libre devait « marcher désormais à côté de l'enseignement de l'État, qu'il « fût entièrement affranchi de la domination de ce dernier, « et que ces deux régimes fussent totalement indépendants « l'un de l'autre : autrement, nous étions exposés à rester « toujours en tutelle, sous une autorité dont nous avions tout « à craindre.

« Or, c'est pourtant le contraire qui a prévalu, et c'est « en cela que la loi nous a paru profondément mena- « çante ; et c'est pour cela qu'après avoir, dans l'Assemblée « Législative, travaillé de toutes nos forces à la faire adopter, « à cause des améliorations notables qu'elle introduisait, en « fait, dans l'ensemble de l'enseignement, nous nous sommes « abstenu, pour notre compte, de lui donner notre vote per- « sonnel, de crainte que le nom du seul évêque présent à cette « délibération ne consacrât un système que l'Église ne pouvait « approuver en droit, bien qu'elle dût s'y prêter, comme on « le verra plus loin. »

Il avait écrit encore auparavant à ce même sujet :

---

1. On résuma le discours, en disant qu'il avait parlé contre le projet et conclu pour.

« Je voyais distinctement que le rejet de la loi eût été un « très grand malheur, puisque nous y avions fait abolir la « proscription des congrégations religieuses enseignantes ; « mais comme au fond les principes étaient et sont demeurés « mauvais, j'ai trouvé nécessaire de ne pas y attacher le nom « du seul évêque, c'est-à-dire du seul membre de l'Église « enseignante qui fît partie de l'Assemblée. J'y étais porté « par les lettres d'un grand nombre d'évêques qui exprimaient « en général, au sujet de la loi, ou des restrictions multipliées « ou des répugnances profondes. Je donnai publiquement « cette raison. Elle était réelle, mais non la principale. La « vérité est que je ne pouvais voter contre la loi, puisque sur « nos instances on y avait reconnu et sanctionné des droits « très importants jusque-là méconnus, et que, d'autre part, « malgré ces avantages, la loi consacrait l'indifférentisme « dans l'enseignement, donnant en tout la prééminence à un « pouvoir qui faisait, comme tel, profession de n'avoir aucune « croyance. »

« Malgré ces motifs qui firent tant d'impression sur son esprit, malgré un assez grand nombre de lettres d'évêques qui exprimaient des restrictions et des répugnances et qui ont été connues, beaucoup de personnes n'ont pu comprendre comment, après avoir pris une part très active à la discussion du projet de loi, après avoir fait les efforts les plus généreux et les plus constants pour le faire admettre, après surtout avoir conclu dans son discours à la tribune en faveur du vote, et conseillé à tout le monde de voter, il ait cru devoir s'abstenir, puisque le vote n'était que la conséquence de tout ce qu'il avait fait et dit dans l'intérêt de la loi.

« Quoi qu'il en soit, plus que personne, le vénérable évêque a contribué à en doter le pays, et c'est à lui par conséquent qu'il faut attribuer en grande partie les heureux résultats qu'elle a produits depuis 1850.

« Après la publication de la loi sur la liberté d'enseignement, les évêques de France nommèrent Mgr Parisis membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, en vertu de la nouvelle loi ; et, sur l'avis du pape, il continua d'en faire partie, depuis que, par une disposition législative postérieure, ce Conseil fut à la nomination de l'empereur.

« Sa présence au sein d'une réunion où siégeaient un très grand nombre d'hommes entièrement divisés de vues et de convictions, dont plusieurs avaient conservé les préjugés comme les prétentions des anciens membres du Conseil royal de l'instruction publique, ne fut pas sans résultats. Tous avouaient sa compétence dans l'application d'une loi qu'il avait faite, et dont il connaissait si bien le mécanisme, les imperfections et les avantages. On écoutait ses observations avec une attention respectueuse ; et, sans déférer toujours à ses avis, on s'arrêtait du moins dans la voie des exigences restrictives de la liberté, et surtout dans les mesures hostiles à la religion. L'influence qu'il exerçait sur la plupart de ses collègues avait donc pour conséquence d'empêcher le mal ; et c'était à ses yeux un véritable bien, qui le consolait des ennuis et des dégoûts qu'il devait éprouver dans l'exercice de sa charge. C'est ainsi qu'il appréciait souvent lui-même sa mission de membre du conseil supérieur, dans le laisser-aller de ses entretiens.

« La confiance qu'avait en lui M. de Crouseilles, à l'époque où il était ministre des cultes, lui donna le moyen de rendre à l'Église des services plus importants. On le consultait pour toutes les affaires sérieuses, et en particulier pour le choix des évêques dans lequel il eut un moment une grande part, bien qu'il ait toujours gardé le silence à cet égard. »

VII. — Évêque d'Arras.

Un jour, raconte Louis Veuillot, à qui nous empruntons cet édifiant tableau, M. de Crouseilles demande à Monseigneur Parisis d'accepter le siège d'Arras, vacant par la mort du cardinal de la Tour d'Auvergne. Les vingt-deux députés du département, le Chapitre et les directeurs des séminaires appuyaient cette demande. Mgr Parisis prit conseil, et vit que son travail à Langres était terminé. Comme jadis à Gien, il n'avait plus qu'à recueillir. On ne lui offrait aucun avantage temporel, aucun accroissement de dignité, mais seulement des fatigues. Il se sentit assez de forces et accepta le nouveau champ que Dieu proposait à ses sueurs.

Peu de temps après avoir quitté, non sans quelque regret, ce nom « d'évêque de Langres », qu'il avait fait si retentissant dans l'Église, Mgr Parisis vit les événements lui fournir l'occasion de quitter aussi la vie politique. Il reprit les labeurs ordinaires de l'épiscopat ; il fonda, bâtit, réforma, enseigna ; il sut s'arranger pour que cette existence, en apparence et à certains égards plus douce, ne fût point un repos. Les rares occasions qui l'amenèrent à se montrer au dehors témoignèrent de sa vigilance sur les intérêts généraux de l'Église, de la solidité de sa doctrine, de la constance de ses affections. Il intervint plusieurs fois pour protéger un journal catholique puissamment combattu et donner les marques de son estime à des écrivains qui avaient cru devoir, dans la délicate et douloureuse question de l'enseignement, se séparer de lui ou plutôt de sa conduite. Il ne leur compta point ce dissentiment pour un crime, vertu moins banale qu'on ne croirait.

S'il faut marquer le trait dominant de l'évêque d'Arras, c'est l'amour de l'Église ; ou plutôt ce trait est tout son caractère et toute sa vie. Il est prêtre, il est évêque, il aime l'Église. L'homme est absorbé dans sa fonction auguste et y disparaît. Il est doux, il est austère, il est patient, il est plein d'ardeur, il est conciliant, il est inébranlable en ses résolutions,non parce qu'il penche de nature à telles ou telles dispositions et conçoit tels ou tels desseins, mais parce qu'il est évêque et parce qu'il aime l'Église.

On lui parlait un jour du contentement qu'il avait dû recueillir du succès de ses écrits et du bon développement de certaines grandes œuvres entreprises contre toute espérance de réussite. Il répondit :

« Rien en ce monde n'approche de la joie que procure une confession bien faite [1] ! »

Le jour de son intronisation à Arras,il avait pris pour thème le beau texte de St Paul :

« Quant à moi, je donnerai bien volontiers tout ce que je possède et je me donnerai moi-même pour le salut de vos âmes. » (II Cor., XII, 15.)

---

1. Louis Veuillot, *Mgr Parisis*, XX et X, (réuni aux *Célébrités catholiques contemporaines*).

Et il tint parole.

La liturgie, le chant, le culte ecclésiastique, les communautés religieuses, les fondations nouvelles, les églises, la fondation de la Providence, l'organisation des œuvres, les congrès scientifiques, l'honneur du Chapitre,les conférences, les écoles, le petit-séminaire brûlé et reconstruit, la société de St-Bertin, les fêtes de Boulogne, la Béatification de Benoît-Joseph Labre, les luttes pour la Papauté et la Divinité de JÉSUS-CHRIST outragé par un livre trop connu,ces œuvres et d'autres révélèrent quel grand évêque l'église d'Arras avait reçu et dissipèrent certaines préventions du début.

VIII. — Mort à la peine.

Depuis longtemps, dit son historien, il sentait venir la mort. Il récitait chaque jour les prières des agonisants ; dans sa tournée de septembre de l'année précédente (1864), il disait partout qu'elle serait la dernière. Des symptômes alarmants faisaient facilement prévoir la catastrophe redoutée. L'intelligence du Prélat restait la même, mais le corps ne répondait plus aux mouvements de l'âme ; tous les organes allaient s'affaiblissant : et pourtant c'était toujours la même assiduité au travail, la même régularité dans les exercices, le même dévouement à son diocèse. Quelquefois même, se faisant illusion sur son état de santé, il se livrait à des projets d'avenir.

Dieu lui permit de travailler jusqu'à la dernière heure de sa vie. La veille, il présidait, dans l'après-midi, la Commission d'examen des Conférences ; le soir, il entendait la prédication du Carême, car il avait accoutumé de n'y jamais manquer ; le matin, au moment même où il fut frappé, il préparait les matières à traiter avec son Conseil, dont les membres, en entrant dans ses appartements, le trouvèrent renversé sur un canapé, ne donnant quasi plus signe de connaissance.

Mgr Parisis, frappé d'apoplexie le mercredi 28 février 1865, vers dix heures du matin, demeura dans le même état jusqu'au lundi 5 mars qu'il rendit son âme à Dieu, à 2 heures du matin.

Il repose dans le caveau pratiqué sous la chapelle de la Sainte-Vierge, au chevet de la cathédrale, près du cardinal de la Tour d'Auvergne.

FIN DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

TABLE DES NOTICES

contenues dans la deuxième série des Grands Évêques de l'Église de France au XIX[e] siècle.

Imprimé par la Société St-Augustin, Desclée, De Brouwer & Cie.